

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

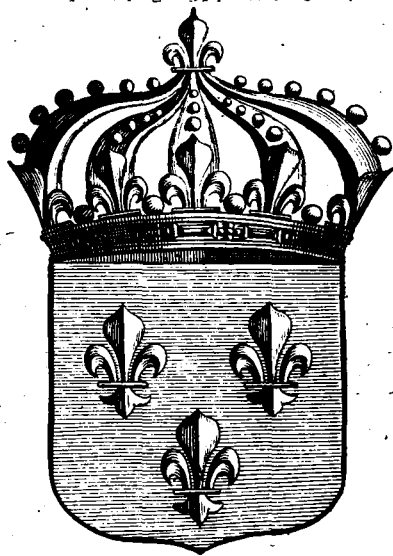
Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES
EPISTRES
DE
SENEQUE.

TRADVITES

Par M^{RE} FRANÇOIS DE MALHERBE,
Gentil-homme ordinaire de la Chambre du Roy.

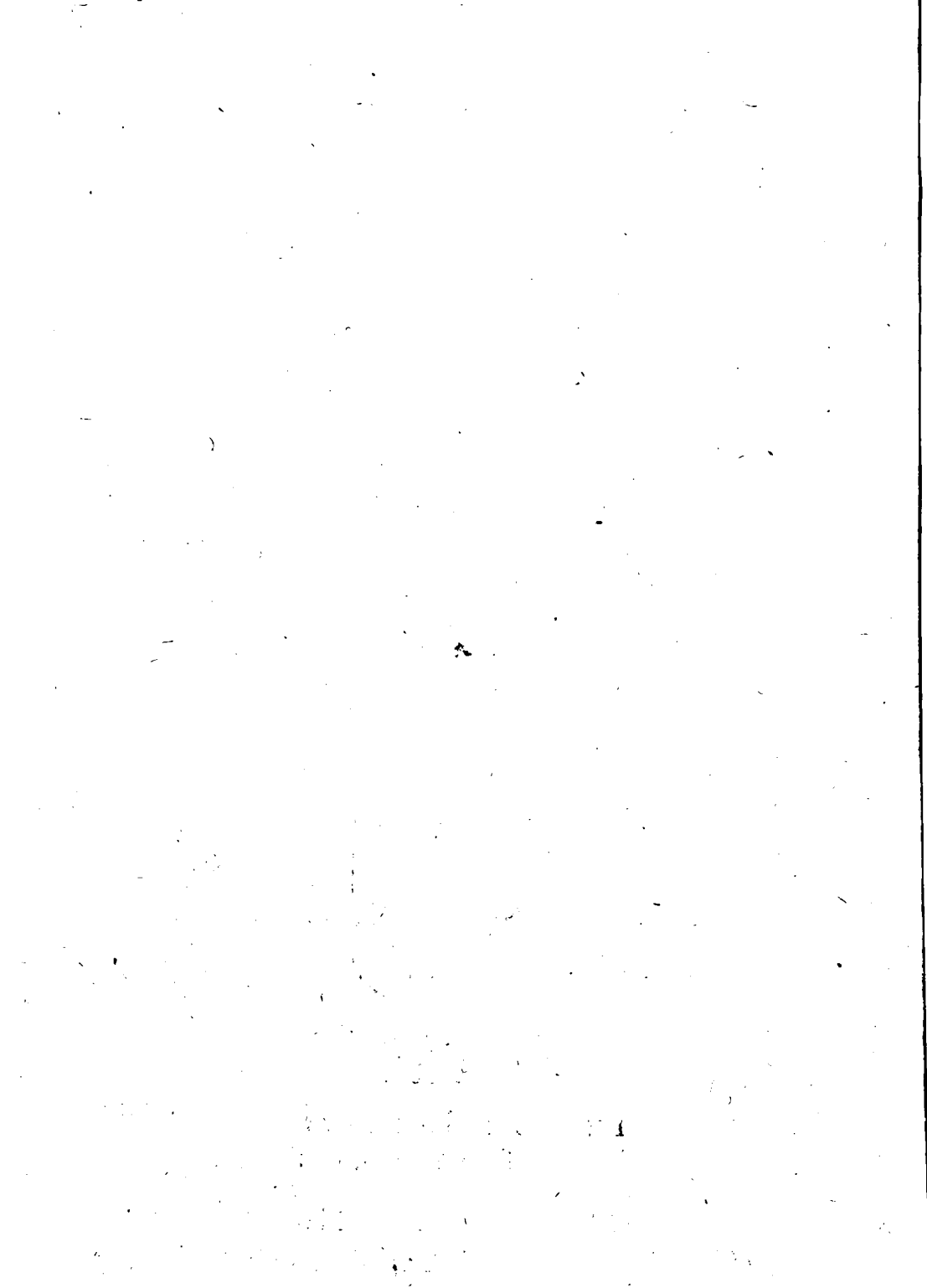


A PARIS;

Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais,
dans la petite salle, à l'Escu de France.

M. DC. XXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



Priuilege du Roy.

L O V I S par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlements, Maistres des Requestes de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, salut. Nostre bien-amé Antoine de Sommauille, marchand Libraire, nous a fait remonstrer, qu'il auroit recouuert, *La seconde partie des œuvres de Messire François de Malherbe*, contenant, *Les Epistres de Senèque de sa traduction*, Lesquelles il desireroit imprimer: ce qu'il ne peut faire sans auoir sur ce nos lettres, humblement nous requerant icelles. A ces causes, desirant fauorablement traiter ledit Exposant, nous luy auons permis & permettons par ces presentes, d'imprimer, ou faire imprimer, vëdre & distribuer en tous les lieux & terres de nostre obeyssance, en telle marge & caractère & autant de fois qu'il voudra le susdit liure, durant le temps de *neuf ans*, entiers & accomplis, à compter du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer. Faisant deffenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de quelque condition qu'ils soient, d'imprimer, vendre, ny distribuer en aucun endroit d'iceluy ledit liure sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, en vertu des presentes, sur peine aux contreuenans de trois mille liures d'amende, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, de confiscation des exemplaires contrefaits, de tous ses despens, dommages & interêts: mesme si aucuns Libraires & Imprimeurs de nostre Royaume, ou estrangers trafiquans en iceluy, estoient trouuez saisis d'aucun des exemplaires contrefaits, Nous voulons qu'ils soient condamnez en pareille amende, despens, dommages, & interêts, que s'il les auoient imprimez ou fait imprimer, A condition qu'il sera mis deux exemplaires dudit liure dans nostre Bibliotheque publique, Et vn

autre en celle de nostre tres-cher & feal le sieur Segulier, Che-
ualier, & Chancelier de France, auant que de le pouuoir ex-
poser en vente, à peine de nullité des presentes, du contenu
desquelles nous voulons & vous mandons que vous fassiez
jouïr & vser plainement ledit Exposant, ou ceux qui auront
charge de luy. Voulons aussi qu'en mettant vn bref extrait
des presentes au commencement ou à la fin dudit liure elles
soient tenuës pour bien & deuëment signifiées, & que foy y
soit adioustée comme à l'Original. Mandons en outre au pre-
mier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour
l'exécution des presentes tous exploits necessaires, sans de-
mander autre permission, visa ne pareatis : Car tel est nostre
plaisir, nonobstant clameur de Haro, chartre Normande, pri-
se à partie, & autres lettres à ce contraires. Donné à Amiens
le sixiesme iour de Decembre mil six cents trente-six : & de
nostre regne le vingt-septiesme.

Par le Roy en son Conseil,

DE MONCEAUX.

Et sellé du grand seau de cire iaune.

Acheué d'imprimer le vingt-quatriesme Septembre 1637.

Les exemplaires ont esté fournis.



A
MONSEIGNEVR
LEMINENTISSIME
CARDINAL
DVC DE
RICHELIEV.



ONSEIGNEVR,

*J'AY souvent ouy dire à feu Monsieur de
Malherbe, qu'il ne desiroit qu'autant de vie
qu'il en falloit pour celebrer vos immortelles*

EPISTRE.

actions, & que tout ce qu'il en auoit escrit, n'estoit que l'ombre de ce qu'il en auoit conceu, pour le donner quelque jour à la Postérité. Mais la Mort, qui preuient d'ordinaire les grands hommes en leurs plus grandes pensées, le surprit dans celle-cy, & luy enua le contentement d'accomplir un si louable dessein. Si elle l'eust espargné jusques à present, ses derniers Vers font assez juger, que le succez n'en pouuoit estre que tres-heureux. Car ce feu diuin dont son esprit estoit enflammé, n'auoit receu aucune diminution de sa Vieillesse. Il l'auoit conserué tout pur & tout entier dans ce dernier aage; avec une extreme passion pour vostre service, & pour la gloire de vostre Nom. Ce qu'il me tesmoigna particulièrement un peu auant que mourir, par la priere qu'il me fit de mettre au jour sous l'appuy de V. Eminence ces Epistres de Senèque qu'il a traduittes en nostre Langue. Je vous les presente donc, MONSIEUR, & pour ma descharge, & pour l'honneur de ces deux Hommes illustres. Car ie suis bien assuré qu'elles seront sous vostre protection

E P I S T R E.

comme dans l'*Azyle* le plus saint & le plus inuiolable qu'ayent aujourd'huy les bonnes Lettres. Que si les Morts estoient, comme nous, capables de passion & de sentiment; *MALHERBE* & *SENEQUE* auroient sans doute bien du sujet de se resjouir; l'un de voir sa dernière volonté accomplie, & l'autre d'auoir en France pour Protecteur un Grand *HEROS*, qui ne se fait pas moins aymer par ses vertus, que le Prince dont il estoit Conseiller; se fit hayr par ses vices. Aussi se promet-il, *MONSIEUR*, de receuoir de *V. E.* un accueil autant fauorable, que le traitement qu'il receut d'un si mauuais Maistre fut inhumain. Ce cruel luy accourfit la vie du corps; & Vous estendrez par vostre Authorité celle de son nom, & de sa memoire. Cordoue en Espagne fut autresfois son Berceau, & Rome le Theatre de ses Vertus; Comme aujourd'huy en France *M. de Malherbe* est l'organe de sa gloire, & le plus excellent interprete de ses pensées. Cela estant, *MONSIEUR*, ie croy que vous ne dedaignerez pas de proteger apres sa mort, les escrits d'un homme que vous auez honoré de vo-

EP I S T R E.

stre estime durant sa vie. Outre sa priere, la faueur qu'il a faite à mon fils de luy donner son Nom, & les obligations que ceux de ma maison, & moy en mon particulier, auons à V. E. m'inuitent à luy faire ce present. Je vous supplie tres-humblement de le recevoir avec le mesme visage que si l'Autheur mesme vous le faisoit, & de le prendre pour une partie de la reconnoissance qu'est obligé de Vous rendre,

MONSEIGNEUR,

D E V. E.

Le tres-humble, & tres-obeïssant
seruiteur, I. B. DE BÖYER.



AV LECTEV R.



O v s sçauiez, LECTEV R, combien est recommandable de soy Monsieur de MALHERBE, & quelles pretues il a renduës de son esprit en tous ses rares Ourages. Mais en celuy-cy particulièrement il paroist bien qu'il n'excelloit pas moins à traduire qu'à inuenter. Car il y déduit si nettement les pensées de son Auteur, que par les delicateesses de nostre Langue, il encherit sur les graces de la Latine. Vous en demeurerez d'accord avec moy, si vous lisez ces Epistres; que i'appellerois vn Chef-d'œuvre, s'il en auoit acheué la version. Mais la mort qui l'a preuenü, nous a priués des dernieres Lettres, que i'ay creü ne pouuoir traduire, à moins que d'attirer sur moy l'indignation de toutes les Muses. Aussi est-il vray qu'un seul MALHERBE a pû l'acheuer, comme vn seul Appelle pût autresfois donner le dernier trait de pinceau à cette belle Venus, qu'il voulut à dessein laisser imparfaite. Ce

AV LECTEUR.

qui n'empesche pas toutefois que châque Lettre en particulier ne soit vne merueille de l'Art, tant on y voit esclatter d'agrement & de beauté, comme en tous les autres escrits que nous auons de cét excellent homme. Ayant eul'honneur d'estre connu de luy, i'ay bien voulu rendre à sa memoire ce petit deuoir, que d'apporter quelque soing à mettre au iour cette Traduction. Bien que ie la vous offre, **LECTEUR**, ce n'est pourtant pas à moy que vous la deuez, mais à Monsieur **BOYER**, Conseiller du Roy au Parlement d'Aix, & Neveu de cét Illustre Autheur, aux vertus & à l'estime duquel il a succédé legitimement. De vous dire au reste ce que vaut ce Liure, cela seroit superflu, puis que tout le monde sçait bien ce qu'a valu Monsieur de **MALHERBE**. Je vous parlerois de luy plus hautement, & plus au long, si ie ne croyois trop basses toutes les louanges que ie luy pourrois donner, apres celles qu'il a receües en la Preface de la premiere Partie de ses Oeuures. Tellement qu'il me suffit de vous dire, que ces louanges sont d'autant plus iustes, quelles s'adressent à l'homme du monde qui les a le mieux meritées; Et d'autant plus illustres aussi, qu'elles luy sont données par vn des plus rares & des plus celebres esprit de nostre Siecles.

I. BAYDOIN.



S V R L A

TRADVCTION DES EPISTRES DE SENEQUE,

Faïcte par Monsieur de Mal-herbe.

Et mise au iour apres sa mort.

VOVS qui pretendiez à la Cour,
Quand Mal-herbe fut mort, passer pour
des Mal-herbes,
Comme des despoilles du iour
Mille Astres deuiennent superbes;
Petites clartez de la Nuit,
Qui ne regnez que dessus l'ombre,
Cachez cettelumiere sombre,
Voicy le vray Soleil qui luit.

*Cét incomparable flambeau
Qui dissipoit l'honneur des objets plus funebres,
N'a rien perdu dans le tombeau,
Et chasse toujours nos tenebres,
Parmy les routes du trépas,
Ou nostre raison égarée,
Rend l'ame si mal asseurée,
Il conduit encore nos pas.*

DALIBRAY.



LES

EPISTRES DE SENEQUE,

De la Traduction de Messire
FRANÇOIS DE MALHERBE.

EPISTRE I.

ARGUMENT.

1. *Le temps est la seule chose que l'homme possède, & celle qu'il méprise le plus.*
2. *Le seul remède qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout âge.*

I.  OICy Lucilius mon amy comme il vous faut faire : Desengagez-vous, & rendez-vous à vous mesmes; & desormais le temps que par cy-deuant on vous a fait perdre par force, ou qui vous est eschappé d'autre façon, ramassez-

A

le, & le conseruez curieusement à l'aduenir. Croyez que ce que ie vous escriis est veritable. Du temps que nous auons, vne partie nous est ostée, l'autre desrobée, & l'autre s'escoute sans s'en apperceuoir; Mais on ne le sçauroit perdre plus honteusement, que n'en faisant point de conte. Vne grande partie de la vie se perd à mal faire, vne tres-grande à ne rien faire, & toute à faire des choses à quoy nous ne pensons pas. Car où me trouuez-vous vn seul homme qui mette prix au temps, qui taxe la valeur d'un iour, & qui reconnoisse que de moment en moment il s'approche du tombeau? Nous nous trompons ordinairement en vne chose; c'est que voulant considerer la mort, nous regardons deuant nous, & la plus grande part en est desia passée. Tout ce que nous auons consumé de nostre âge est entre les mains de la mort. Faites donc ie vous prie comme vous m'escriuez: ne laissez pas eschapper vne heure seulement; & de ceste façon employant le iour où vous estes, au moins aurez-vous gagné ce point, que vous n'aurez pas tant affaire du lendemain. Nous perdons la vie cependant que nous la differons; & tout ce dequoy nous iouysons au monde n'est à nous que par emprunt. Le temps est la chose seule dequoy nous nous pouuons dire propriétaires; & tout le bien que la nature a voulu que nous possedions, encore est il si glissant & si fugitif, qu'il est en la puissance du premier venu de le nous oster. Toutefois nous sommes tellement aucu-

glez, que le plus petit bien-faiçt que nous receuons, & duquel il est aisé de nous acquitter, nous nous en estimons infiniment redevables; & si nous auons receu du temps, nous ne faisons pas compte de rien deuoir, combien que ce soit la seule faueur de laquelle l'homme du monde le plus officieux ne sçauroit iamais se reuencher.

II. Peut-estre que vous me demanderez de quelle façon ie m'y gouuerne, moy qui donne ces aduertissemens; le vous en parleray franchement, ie fais tout ainsi que fait vn homme qui aime le luxe; & qui toutesfois ne laisse pas de prendre garde à ses affaires: Ie tiens le bureau de ma despenſe, & ne puis pas dire que ie ne perds rien: mais au moins puis-je dire cōbien ie pers, pourquoy ie le pers, & de quelle façon. Ie sçauray bien rendre compte de ma pauvreté; Ainsi m'auient-il comme à ceux qui sont tombez en necessité par accident, & non par leur defect: Tout le monde les plaint, mais personne ne leur ayde; Et quoy donc? Ie ne sçauois estimer pauvre celuy qui se contente du peu qui luy reste. Toutesfois ie vous conseille de garder ce qui est à vous, & de commencer de bonne heure à vous rendre bon mesnager; Car ainsi que nos peres ont estimé tres-sagement, Il est bien tard d'espargner le vin, quand il est à la ſie; pource que non seulement ce qui reste est peu de chose, mais encore est-ce le pire du vaisseau.

EPISTRE II.

A R G V M E N T.

1. *La lecture de diuers liures nuit plus qu'elle ne profite.*
2. *Celuy n'est pas pauvre qui a peu, mais bien celui qui desire dauantage de ce qu'il a.*

I. **C**E que vous m'escriuez, & ce que iournellement on me raconte de vous, m'en fait esperer beaucoup de bien. Vous n'aymez pas à courir, & ne rompez pas vostre repos en changeant à toute heure de place: ceste agitation ne peut estre que d'un esprit où il y a de la maladie. Le premier argumēt qui nous faict iuger que nous auons l'ame tranquille, c'est quand elle demeure ferme, & s'arreste auecque soy; Toutefois prenez vous garde que ceste lecture que vous faites de beaucoup d'Autheurs & de toute sorte de liures, n'ait quelque chose de changeant & de mal assuré. Il se faut particulièrement attacher à certains esprits, & se nourrir auec eux, si vous en voulez tirer quelque chose qui vous demeure ferme en l'entendement. Estre par tout c'est n'estre en nulle part. Ceux qui passent leur vie à voyager font beaucoup d'hostes, & point d'amis. Il en prend de mesme à ceux qui

ne prennent conuersation particuliere avecque pas vn esprit, mais passent en poste par dessus toutes choses. La viande qu'on rejette aussi-tost qu'on l'a prise ne peut faire bien, d'autant qu'elle n'a pas le loisir de se joindre à la substance du corps. Il n'est chose au monde si contraire à la santé, que de changer trop souuent de remedes; & n'est pas possible qu'une playe se cicatrise, quand d'une heure à l'autre on y fait essay de diuers medicaments. Iamais vne plante souuent remuée ne se peut bien enraciner; & n'est rien de si vtile qui puisse faire bien, ne faisant que passer: La pluralité des liures diuise l'esprit; pource ne pouuant lire autant de liars que vous en pouuez auoir, c'est assez d'en auoir autant que vous en pouuez lire. Mais vous me direz que tantost vous prenez plaisir d'en voir vn, tantost vous en voulez lire vn autre; C'est le faict d'un estomach degousté, d'entamer plusieurs sortes de viandes desquelles la diuersité fait plus de corruption, quelle n'apporte de nourriture. Lisez donc tousiours les plus approuuez; & si par fois il vous vient en fantaisie de vous diuertir à la lecture des autres, vous le pouuez faire, mais que vous reueniez tousiours aux premiers. Ne laissez passer iour que vous ne vous soyiez fortifié de quelque defense nouuelle contre la pauureté, la mort, & les autres pestes de la vie; Et quand vous aurez jetté les yeux sur plusieurs choses de cette varieté, triez en vne, & la mettez en reserue le mesme iour.

II. Quant à moy, i'en fais ainſi. Je ly beaucoup pour auoir le moyen d'apprendre quelque choſe: Voicy le profit que i'ay fait aujourd'huy dans Epicure: car il m'auient quelquefois de paſſer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur party, mais pour eſpier leurs actions. C'eſt, dit-il, vne choſe honorable que la pauureté contente. Mais ce n'eſt pas pauureté ſ'il y a du contentement; Et quiconque ſe peut accorder avec la pauureté, ne peut eſtre que riche. Ce n'eſt pas eſtre pauvre que d'auoir peu, mais bien de deſirer dauantage que ce qu'on a. Car, que nous importe combien nous auons de threſors aux coffres, de bléd aux greniers, de troupeaux aux champs, d'argent en uſure, ſi nous auons touſiours la main ſur le bien de noſtre voiſin, & ne conſiderons pas ce que nous auons acquis, mais ce qui nous reſte d'acquérir? Voulez-vous ſçauoir quelle eſt la meſure des richesses? La premiere eſt, d'auoir ce qui nous eſt neceſſaire; & la ſeconde, d'auoir ce qui nous ſuffit.

EPISTRE III.

ARGUMENT.

1. *Il faut penser long-temps à faire un amy; mais apres l'auoir fait il ne luy faut tenir rien de caché.*
2. *On n'est pas moins blasmable de ne se fier à personne, que de se fier à tout le monde.*
3. *Le Sage doit chercher le repos dans un hon-
neste travail.*

VOUS auez mis les lettres que vous m'escriuez entre les mains d'un que vous me mandez estre vostre amy : puis tout aussi-tost vous m'aduertissez que ie ne luy communiqué pas entierement tout ce qui vous touche; & me dittes que vous mesme n'auiez pas de coustume de le faire; si bien qu'en vne mesme heure vous l'aduouiez & desaduouiez pour amy. Mais à mon aduis, vous l'auiez appellé vostre amy d'un nom general, comme nous baillons le tiltre de Monsieur à ceux que nous rencontrons par la rue, quand il ne nous souuient pas assez-tost comme ils s'appellent. Or oublions cela : mais ie vous apprens que si vous estimez quelqu'un vostre amy, de qui vous ne vous fiez autant que de vous mesmes, vous vous abu-

sez entierement, & ne sçauiez pas ce que peut vne parfaite amitié.

I. Deliberez de toutes choses avec vostre amy; mais deliberez de luy-mesme premierement : apres l'amitié contractée il faut de la confiance : deuant que de la contracter il faut du iugement; Et ceux font les choses au rebours, qui contre l'aduis que donne Theophraste, attendent à iuger d'une personne apres qu'ils se sont embarquez à l'aymer, & côme ils l'ont reconnuë, c'est assez qu'ils en retirent leur amitié. Quand il sera question de faire vn amy, pensez-y long-temps auparauant : quand vous vous y ferez resolu, ne luy tenez rien de caché : parlez aussi confidamment avec luy qu'avec vous-mesme. Il est vray que ie vous conseille de viure d'une façon que vous ne fassiez rien de quoy vous craigniez de vous fier, mésmes à vostre ennemy. Mais pource qu'il se passe des choses que l'accoustumance a mises au rang de celles qu'on appelle secretes, faictes part à vostre amy de tous vos ennuys, & generalement de tout ce que vous avez dans le cœur. Vous le rendrez fidele, s'il voit que vous l'ayez en cette opinion : car il aduiuent souuent que faisant paroistre que nous auons peur d'estre trompez, nous aduertissons les autres de nous tromper, & donnons vn honneste pretexte de faillir à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoi donc retiendray-je en la presence de mon amy, ce que i'auray volonte de dire? Et pourquoy

quoy ne me repùteray-je en la compagnie aussi seul que s'il n'y auoit que moy?

II. Il y en a qui content indifferemment à toutes personnes ce qu'il ne se doit dire qu'à leurs amis; & deschargent incontinent ce qui les deuhange en l'oreille du premier venu: d'autres au contraire vont retenus à l'endroit de ceux mêmes qu'ils ayment le plus, & r'appellent tout ce qu'ils ont de secret au plus interieur de leur ame, avec tant de soupçon qu'à peine se peuuent-ils asseurer de leur propre conscience. L'un & l'autre ne valent rien: car il ne se faut ny fier, ny deffier de tout le monde: il est vray que de ces deux vices j'en tiendrois vn pour estre le plus honnesté, & l'autre pour estre le plus asseuré.

III. Avecque mesme raison pouuons-nous reprendre & ceux qui sont en vne perpetuelle inquietude, & ceux qui ne se reposent iamais; car ie ne trouue pas que ce soit industrie d'aimer la rumeur & le tumulte, mais plustost le debatement d'une ame perplexe & trauaillée; comme aussi ie n'estime pas repos, de ne pouuoir supporter le moindre mouuement du monde, mais bien vne dissolution, & languissement. Pource vous retiendrés ce que j'ay trouué dans Pomponius. Il est des hommes qui se sont tellement retirés aux cachettes de la solitude, qu'ils estiment tout ce qui est au iour estre en trouble & confusion: ce sont deux points qu'il faut mesler ensemble, trauailler en se reposant, & se repo-

for en trauaillant ; Demandes-en aduis à la Nature ; elle vous respondra, qu'elle à fait le iour & la nuit.

EPISTRE IV.

ARGUMENT.

- I. Du contentement de l'Ame, apres qu'elle a quitté les vices.*
- II. Du peu de sujet que nous auons de craindre la mort.*
- III. La pauureté qui se mesure à la regle de la Nature, est la plus grande richesse de l'homme.*

I. Continuez comme vous auez commencé , & vous hastés le plus qu'il vous sera possible, afin de goustier plus long temps le contentement que donne l'ame, quand elle est reformée & reglée: Desia la peine qu'on prend à la reformation & au reglement est vne partie de ceste iouissance: mais le plaisir qu'apporte la contemplation d'une ame, quand elle est desia pûre, luisante, & sans aucune tache, est chose bien plus agreable. Il vous souuient combien vous fustes aise quand on vous osta la Pretexte, & qu'on vous bailla la robbe d'hôme; Vous le ferés sans comparaison, beaucoup d'auantage, quand

apres que vous aures quitté cet' ame de ieune garçon, la Philosophie vous aura fait prendre place au nombre des hommes: car l'âge de cette enfance se passe bien, mais, ce qui est le plus importun, les conditions d'enfance nous demeurēt; & ce que i'y trouue de pis, c'est que nous auons tout ensemble l'autorité des vieillards, & les vices des garçons; non pas des garçons seulement, mais des enfans. Ceux-là craignent les choses de peu d'importance, ceux cy apprehendent mesmes celles qui ne sont du tout point, & nous, nous auons peur des vnes & des autres.

II. Apprenez seulement, & vous trouuerés qu'il est de certaines choses qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles semblent apporter plus de frayeur & d'estonnement: le mal qui vient le dernier ne peur iamais estre. La mort vient à vous; s'il estoit possible qu'elle demeurast avecque vous, ce seroit occasion de la craindre: mais il faut par force ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle passe de long. Vous me dirés qu'il est mal aisé de conduire l'ame à ceste resolution de ne faire point de cas de la mort; mais ne voyés-vous pas combien sont petits les subjets qui souuent ont faict que plusieurs n'en ont tenu conte. Vn amoureux s'est pendu deuant la porte de sa maistresse: vn esclave importuné des mauuais traitemens de son maistre s'est precipité du haut de la maison enbas: vn autre qui s'en estoit fuy, a mieux aimé se mettre vne dague dans le sein que de se laisser remener. Et dourés-vous

que la vertu n'ait autant de puissance comme la peur? Il n'est pas possible que celuy passe la vie en assurance, qui prend trop de peine à la prolonger: il met le conte de beaucoup d'années entre les felicités qui luy semblent plus desirables. C'est ce qu'il faut que vous ayés au deuant des yeux, afin que quand il sera question de desloger, vous ne le faciés à regret, & ne l'embrassiés point comme font ceux, qui en allant à vau-l'eau, trainés par la violence d'un torrent, empoignent des espines, & s'accrochent à la premiere chose qui se presente. La plus grande partie des hommes, flotte entre la crainte de la mort, & les tourments de la vie, pource qu'ils n'ont ny la volonté de viure, ny la science de mourir. Apprennés à viure à vostre aise, en laissant à part les ennuyes que vous peut apporter la sollicitude de la vie. Vn bien pour grand qu'il soit ne peut resioüir celuy qui le possède, s'il ne fait cõpte de le pouuoir perdre, & ne tient son ame preparée à cét inconuenient. Or il n'est chose de qui la perte nous estonne si peu, que de celle laquelle estant perdue, ne se peut regretter. Il faut donc vous imaginer tout ce qui peut arriuer mesme aux plus grands, & vous fortifier à l'encõtre. La teste de Pompeius receut jugement d'un pupille & d'un châtré. Celle de Crassus. esprouua l'insolente cruauté d'un Parthe. Caius Cesar remit celle de Lepidus à la discretion du Tribun Decimus, & luy mesme enfin bailla la sienne à Chereas. Jamais la fortune ne met vn hõme si haut,

qu'elle ne le menasse de souffrir en soy mesme, ce qu'elle luy permet de faire à l'endroit des autres. Il ne se faut pas fier à la bonasse: la mer est irritée en vn moment, & bien souuent d'vne heure à l'autre les bateaux se perdent à l'endroit mesme, auquel ils s'estoient sauez auparauant. Souuenez-vous que vous pouuez auoir la gorge coupee aussi bien d'un voleur que d'un ennemi. Quand bien vous aurés vostre vie assurée contre ceux qui ont le plus de puissance, vous n'aurés rien faict, puis que le moindre valet que vous aurés a la puissance de vous l'oster quand il luy plaira. Je veux dire que quiconque mesprise sa vie, est maistre de celle d'autrui. Representés-vous les exemples de ceux qui sont morts de la main de leurs domestiques, ou par vne violence descouuerte, ou par surprise: vous trouuerés que la colere des Roys n'en a pas fait dauantage mourir, que le dépit & l'indignation des propres seruiteurs. Que vous importe donc si celuy de qui vous aués peur est fort ou foible, puis que le plus foible du monde est assés fort pour faire ce que vous craignés? Mais si d'auanture vous tombés entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort; le veux qu'il le face: vous fera-til mener en autre part qu'au lieu mesme où vous allés? Pourquoy estes vous si abusé de commencer à cet heure d'auoir sentiment d'vne chose que vous endurés il y a desia long temps? Je vous dis que depuis l'heure que vous estes né, on vous mene

cōtinuellement à la mort. Ce sont les confiderations qu'il nous faut auoir, si nous voulons attendre en repos cette heure dernière, de laquelle la crainte nous rend toutes les autres pleines de trauail & d'inquietude.

III. Mais il est temps de clore ma lettre. Je m'en vay vous faire part de ce que j'ay treuue de bon aujourd'huy; ceste fleur n'est non plus de mon iardin, que les precedentes : La paureté qui se mesure à la regle de nature, est la plus grande richesse que l'homme sçache posseder. Voulez-vous sçauoir quelle est cette regle, & quelles bornes elle nous a prescrites? de n'auoir point de faim, point de soif, ny point de froid. Pour chasser la faim & la soif, il n'est point question de courtiser les portes des Grands, & se rendre sujet à leurs froides mines, qui ne sont qu'autant d'affronts couuerts d'une apparence extérieure d'humanité: On n'a que faire de trauerser la mer, ny de se consumer à la suite d'une armee; Nature ne desire rien qui ne se trouue par tout, & avecque peu d'incōmodité. C'est aux choses superflues qu'on a de la peine, & qu'il faut s'uer pour les acquerir; qui nous font vser nos habits, vieillir sous les tentes, & courir aux riuages estrangers. Ce qui suffit se recouure sans beaucoup de difficulté.

EPISTRE V.

ARGUMENT.

- I. Il faut estre Philosophe en effet, & non pas en apparence.
- II. Vne trop grande austerité de vie est ridicule & blasmable.
- III. L'esper & la crainte donnent la gescue à nostre ame.

I. **I** Approuue infiniment vostre dessein, & suis bien aise de ce que sans vous soucier d'aucune autre chose, vous employés tout vostre labeur à vous reformer, & vous rendre meilleur de jour en jour. Je ne vous conseille pas seulement de continuer, mais ie vous en prie. Toutesfois gardés vous de ressembler à quelques vns, qui n'ayant pas tant de soin de bien faire comme ils affectent, prennent plaisir à viure ou à s'habiller avec quelque particularité qui les face regarder. Fuyés ces façons de faire de ceux qui se laissent croistre les cheveux sans les couper, negligent leur barbe, jurent vne haine capitale aux richesses, couchent contre terre, & toute telle maniere d'artifices, qui n'ont autre but que l'ambition, combien qu'ils la suivent par vne voye differéte del'ordinaire.

Le nom de la Philosophie n'est de foy-mesme que trop assailly d'enuieux & de calomniateurs; que sera-ce si nous commençons à nous separer de la frequentation du reste des hommes? Je veux bien que nous differions d'auec-eux intérieurement; mais si faut-il que nostre apparence extérieure soit populaire: ne soyons pas ny superbes, ny mechaniques en nostre habillemēt: n'ayons point de moulures d'or, ny d'enrichissemēt. d'orfevrerie en nostre vaisselle d'argent: mais aussi n'estimons pas que ce soit vne grāde marque de frugalité de n'en auoir du tout point. Viuons mieux que le peuple, non pas au contraire du peuple: autrement nous esloignerons de nostre compagnie ceux de qui nous desirons l'instruction, & ferōs que de peur d'estre sujets à nous imiter en toutes nos actions, ils ne nous voudront imiter en pas vne. La premiere chose que nous promet la Philosophie c'est le sens commun, l'humanité naturelle, & la conuersation, de laquelle nous nous bannissons, si nous faisons des professions differentes.

II. Prenons garde que les choses mesmes par lesquelles nous recherchons à nous faire admirer, ne soient celles qui nous rendent odieux & ridicules. Nostre intentiō est de viure selon nature. C'est chose contraire à la nature de se tourmēter le corps, de mépriser les commodités qui sont de peu de coustange, de prēdre plaisir aux ordures, & se nourrir de viandes sales, grossieres, & desdaigneuses. C'est autant de folie

folie de fuir les choses qui sont en vſage, & qui se recourent auec peu de peine, comme c'est de luxe de rechercher les delicates. La Philosophie veut bien qu'on soit ſobre & content de peu, mais non pas qu'à force de l'estre ~~par~~ trop, on reduiſe le corps à n'en pouuoir plus. Il faut qu'en la ſobriete tout ſoit honneſte; & qu'il n'y ait rien de meſchanique. Ie n'ayme que cette ſorte de vie. Treuons vn temperament à la noſtre entre les bonnes mœurs, & les mœurs vulgaires. Qu'il n'y ait perſonne qui ne connoiſſe noſtre maniere de viure: Que tout le monde l'admire. Mais quoy? ne ferons-nous rien que ce que les autres font? N'y aura-t'il point quelque difference de nous à eux? Si aura certes, il y en aura beaucoup. Quelqu'un veut-il treuuer à redire en nous? Faisons luy connoiſtre que nous ſommes fort diſſemblables du commun des hommes. Que celuy qui entre d'as noſtre maiſon tienne plus de conte de nous que de la riſheſſe de nos meubles. C'est vne grande moderation à l'homme d'estre auſſi content d'vne vaiſſelle de terre que d'vne d'argent. Mais ie ne l'eſtime pas moindre en celuy qui ſe ſçait ſeruir de la vaiſſelle d'argent, comme de celle de terre. C'est auoir le cœur bien laſche que de ne pouuoir s'accómoder auec les riſheſſes. Mais voicy le profit que j'ay fait aujourd'huy, auquel ie veux que vous preniez part. J'ay treuue dans noſtre Hecaton, Que le but de nos deſirs fortifie entierement les remedes qui nous

sont necessaires cōtre la peur . Soyez exempt de souhait , & vous le ferez de crainte. Ne doutez point que deux choses si contraires ne puissent bien subsister entre-elles. Ce que ie vous dis est vray , mon amy Lucilius , & quoy qu'elles ne semblent pas estre d'accord, elles le sont neantmoins, & s'attachēt l'une à l'autre. Car comme le prisonnier & le soldat qui luy sert de garde, sont liez à vne mesme chaine, ainsi ces deux choses, quoy quē différentes, marchent ensemble, & la peur suit l'esperance.

III. Ie ne m'en éronne pas neantmoins, puis que toutes deux mettēt la gêne vn esprit irresolu, & fōt doublement languir celuy qui est en attēte. La principale crainte de l'un & de l'autre procedē sans doute de ce que nous ne portons point nos pensées aux choses presentes ; mais les enuoyons bien loing au deuant de celles qui sont à venir. Voylā comme la Preuoyance , qui fait la plus haute felicitē de la vie, est changēe en malheur. Les bestes sauuages fuyent les dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux ; & sont en seureté apres en estre échapées. Il n'en est pas ainsi de nous. Le passé nous fasche, l'aduenir nous met en peine : & beaucoup de biens que nous auons nous acheminent à de grands maux : car nostre memoire nous r'ameine la Crainte , qui est vne facheuse maladie : & la Preuoyance la fait venir auant le temps. Et il n'est point d'homme qui soit reduit à ce point de misere , par le seul objet des choses presentes.

EPISTRE VI.

ARGUMENT.

- I. *Plus on se connoist éloigné du Vice, & plus on est proche de la Perfection.*
- II. *La Science est inutile, si elle ne passe des uns aux autres.*
- III. *On apprend plus par la conuersation des Doctes, que par la lecture de leurs liures.*

I. **I**E commence à connoistre, mon Amy Lucilius, que non seulement ie deuiens meilleur, mais qu'il se fait vne nouuelle transformation de moy mesme. Ien'ose toutesfois ny esperer ny promettre, qu'en ma façon de viure ordinaire, il n'y ait encore ie ne sçay quoy qui a besoin de changement. Est-il incompatible aussi, qu'en moy ne se rencontrent beaucoup de choses, qu'il faut necessairemēt, ou corriger, ou raualler, ou porter plus haut? Cela suffit desia, ce me semble, pour apprendre à mon esprit qu'il s'est changé en mieux par la connoissance qu'il a de ses vices, que jusques icy il auoit ignorez. Il est des malades avec lesquels on se réjouit, quand ils ont senty leur mal. Ie serois doncques bien aise de vous pouuoir faire part d'un changement si prompt que le mien. Car ie commencerois dès-lors à mieux espe-

rer de nostre amitié : l'entends de cette vraye amitié, que ny l'Espoir ny la Crainte, ny le soing que nous auons de nos intérêts ne nous peuvent faire rompre; De cette amitié, dis-je, avec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils ont du plaisir à mourir. Il ne me seroit pas mal-aisé de vous en nommer plusieurs, qui n'ont pas manqué d'amis, mais bien d'amitié : Ce qui ne peut aduenir quand il se rencontre qu'une mutuelle volonté rend aussi mutuels les desirs, dans la conjoncture des choses honnestes. D'où vient donc que cela peut arriuer ainsi entre Amis? C'est de ce qu'ils sçauent que toutes choses, voire mesme leurs plus grandes aduersitez, leur sont ordinairement communes.

II. Vous ne sçauriez croire combien ie profite de jour en jour. Monstrés-moy doncques, me direz-vous, quels sont les moyens que vous auez pour cela; & faites m'en part ie vous prie, puis qu'ils ont tant de vertu. Le ie veux; & il ne tiédra pas à moy que ie ne verse tout ce que ie sçay dans le profond de vostre ame. Car i'en ay point de plus grand plaisir que d'apprendre, afin d'instruire les autres. Aussi ne pensay-ie pas qu'aucune chose, pour si vtile & si excellente qu'elle fut, me pût iamais plaire, si ie ne la sçauois que pour moy mesme. Si l'on me vouloit donner toute la sagesse du monde, à condition que ie la possederois moy seul, & ne l'enseignerois à personne, ie n'en voudrois point. La iouissance du

bien ne peut estre agreable, si lon n'y associe quelque vn. le vous enuoyeray d'oc les mesmes liures, d'où i'ay tiré ces preceptes, & pour vous garantir de la peine de chercher par tout ce qu'il y a de plus utile, ie vous marqueray les endroits que i'estime, & que j'admire le plus.

III. Sçachez neantmoins que vous ne profiterez iamais tant de la lecture des liures, que de la viue voix, & de la conversation des honnestes gens. Il faut que vous mesme veniez sur les lieux. premieremēt, pource que les hommes se fient plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles: & qu'avec cela, le chemin est long par les preceptes, mais court & facile par les exemples. Gleanthes n'eust iamais bien ressemblé à Zenon, s'il se fust contenté de l'ouïr. Il a vescu avec luy: il a veu comme il viuoit: Il a remarqué ses secrets: il a estudié toutes ses actions, & a considéré si les siennes propres y estoient conformes. Platon, Aristote, & tous ces autres Philosophes qui ont introduit tant de Sectes differentes, ont plus appris des mœurs de Socrate que de ses paroles. Ce n'a pas esté l'Escholle, mais la compagnie d'Epicure, qui a fait grands personnages Metrodore, Hermachus, & Polyenus. Je ne vous appelle pas seulement pour faire vostre profit, mais afin que vous-mesmes puissiez estre profitable, & vous & moy nous soulagerons beaucoup l'un l'autre. Cependant pource que ie vous dois selon ma coutume, la rente de ma iournée,

ie veux vous faire part d'une chose qui m'a aujourd'hui grâdemment plû dans Hecaton. Vous demandez, dit-il, ce que j'ay appris; A m'aymer moy-mesme. Certes le guain qu'il a fait n'est pas petit: il peut bien dire qu'il ne sera jamais seul; & vous pouvez bien vous aiseurer aussi; Que celui qui est Amy de soy-mesme le sera de tous.

EPISTRE VII.

ARGUMENT.

I. Fuir la multitude.

II. La compagnie nous gaste. Il blasme les spectacles des Gladiateurs.

III. Les vices s'insinuent par le nombre des exemples.

IV. Il ne faut point chercher l'aprobation du peuple.

I. VOUS me demandés ce qu'il me semble que vous deües principalement eüiter: La Multitude: vous n'y serez pas encore bien seurement. Pour moy, ie cõfesse ma foiblesse. Quand ie me vays en compagnie, ie n'en reuiens iamais comme i'y suis allé: mon equipage n'est plus en l'ordre où ie l'auois mis; il ne r'entre chés moy que quelque chose de ce

que i'auois fait sortir. Il arriue aux esprits qui se remettent de quelque vieille indisposition, comme aux corps qu'une longue maladie a mis si bas, qu'ils ne peuuent prédre si peud'air, qu'ils ne s'en treuuent mal.

II. La conuersation de beaucoup de gens nous est contraire. Il n'y en a pas vn qui ne nous loüe de quelque vice, ou ne nous l'imprime, ou ne nous en laisse quelque tache, sans que nous nous en apperceuions. Tant plus les compagnies sont grandes, & plus nous sommes en danger. Mais il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de fortune qu'aux theatres: car alors les vices coulét par la porte qu'on a ouuerte à la volupté. Que pensez-vous que ie die? i'en reuiens plus auare, plus ambitieux & plus dissolu: & qui plus est, ie me trouue avec moins de douceur, & d'humanité, pour auoir esté parmy les hommes. D'auanture ie me suis aujourd'huy trouué au spectacle du midy, pensant y voir quelque farce, ou quelque bouffonnerie; & en somme quelque passe-temps, qui m'otast le goust des cruautés qui se font aux spectacles des Gladiateurs. Au contraire tout ce que i'auois iamais veu de combats n'estoit que misericorde. On ne s'amuse plus à des bayes; ce sont homicides & non autres choses. Ceux qui combattent n'ont rien que la chemise: tout y est à descouuert: aussi ne donnent-ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouuent plus de plaisir qu'aux ordinaires, ny qu'aux demandez: & certainement ils ont

raison : car le fer entre par tout. Il ne se parle ny de casqueny de bouclier ; aussi dequoy seruent-ils , ny toute ceste dexterité qu'on apprend à l'escrime, sinon de dilayer la mort de quelque moment ? Au matin on fait combattre les hommes avecque des Lions & des Ours : Mais à midy on leur met leurs spectateurs en teste. Aussi-tost qu'il y en a vn qui a tué son homme , on le met aux mains avec vn autre qui le tue ; & iamaïs on ne laisse le victorieux en repos, iusques à ce qu'un autre l'ait dépesché. Enfin le peuple ne s'en va point que tout ne soit mort : tour passé par le fer & par le feu : c'est ce qui se fait tandis que le theatre n'est point empesché. Si quelqu'un a fait vne volerie, on le pend. S'il a tué, on luy fait souffrir ce qu'il a fait. Mais toy, pauvre miserable, qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au spectacle de toutes ces inhumanités ? Tue, brulle, frappe. Pourquoi est-il si coüard à s'enferrer ? que n'est il plus hardy à tuer ? que ne meurt-il plus volontiers ? Ils reçoient des coups s'ils refusent d'aller aux playes : & faut que tous nuds ils cherchent l'espée l'un de l'autre , & taschent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé ? pour faire tousiours quelque chose on esgorge des hommes : Et cependant vous ne vous prenez pas garde que vous baillés vn exemple qui peut tourner à vostre preiudice. Vous aués dequoy remercier les Dieux de ce que vous enseignés d'estre cruel à vn qui ne le peut apprendre.

III. Vne ame tendre, & qui n'est pas bien imprimée

mée du caractère de la Vertu n'est pas bien parmy la multitude: On se laisse facilement aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrates mesme, Caton, & Lelius couroient fortune que la frequentation de si grand nombre de personnes dissemblables à leur humeur, ne leur mist l'ame en desordre, tant il est mal-aise que ceux mesmes qui se tiennent en meilleure assiette ne succombent à l'effort des vices, qui viennent en si grande trouppes les assaillir. Vn seul exemple d'auarice ou de luxure est capable de faire beaucoup de mal. Si nous viuons ordinairement avec vn homme delicat, sa conuersation peu à peu nous encreue & nous amollit. Vn voisin riche irrite nos cupidités: il n'est point de blancheur si nette qui ne se tache, quand on l'approche de quelque chose qui ne l'est point.

IV. Que pensés-vous que puisse deuenir vn homme qui a tout vn peuple sur les bras; vous dirés qu'il faut qu'il se resoluë, ou d'imiter ou de haïr, & cependant l'vn & l'autre est d'agereux. Il ne faut ny ressembler au nombre, pource qu'il est grand, ny haïr le grand nombre, pource qu'il ne vous ressemble pas. Reduisés-vous en vous-mesme tant que vous pourrez, Cherchés la communication de ceux qui vous peuuent apprendre quelque instruction, & receués en la vostre ceux à qui vous en poués donner: ce sont offices reciproques: en enseignant on est enseigné. Que l'euue de produire vostre bel esprit ne vous

face point entretenir toute sorte de personnes, ny disputer publiquement. Cela seroit bon si vostre marchandise estoit propre pour le peuple: mais il n'y aura personne qui vous entende; Et si peut-estre il s'en trouue vn ou deux, il faudra que vous ayés la peine de les former vous mesme, & les rendre capables de ce que vous leur direz. A quoy donc vous seruira ce que vous aués appris? Ne craignés point d'auoir perdu vostre peine: vous aués estudié pour vous.

Mais afin que j'aye estudié pour autre que pour moy, ie vous feray part de trois belles choses que i'ay rencôtreés aujourd'huy assés conformes à ce propos. Il y en aura vne pour acquiter ceste lettre, & les deux autres que ie vous bailleray par aduance. Voicy ce que dit Democrite. Vn homme seul m'est tout vn peuple, & tout vn peuple m'est vn homme seul. Vn autre aussi, quiconque il soit, car on ne sçait qui ce fust, comme on luy demandoit que luy seruoit d'employer tant de temps apres vne chose que la difficulté rendoit si peu communicable, respondit fort pertinément. Ie me contenteray de fort peu de gens; & quand ie n'aurois personne, i'en aurois encore assés. La troisieme a bien de la grace: Epicure en est l'Auteur. Il escriuoit vn iour à vn de ses compagnons d'estude (ce discours n'est point pour tout le monde, ie parle à vous.) Nous nous sommes vn theatre l'un à l'autre: ce sont parolles, mon grand

amy, qu'il faut auoir grauées au fonds de l'ame, pour ne sentir point ce chatouillement ordinaire que nous donne l'approbation d'un grand nombre de jugemens. Vous estes loué de beaucoup, quelle occasion trouués vous de vous glorifier, pour estre ce que plusieurs vous estiment? Ramenés ce que vous auez de bon à l'interieur.

EPISTRE VIII.

ARGUMENT.

- I. La vie contemplative n'est pas inutile.*
- II. Nous auons assez, quand nous auons ce qui nous est necessaire.*
- III. Il louë la Philosophie.*
- IV. Les choses casuelles ne sont point nôtres.*

I. **V**OUS vous estonnés que ie vous conseille de vous separer de la multitude, & ne chercher autre applaudissement que celuy de vostre conscience, veu que tout ce que commandent les Stoïques, c'est de mourir en action : Et quoy, pensés vous que pour estre chés moy ie demeure en vne chaire sans me remuer? Quand ie ne veux voir personne, c'est alors que ie cherche le moyen de proffiter à beaucoup. Il ne se passe iour que ie ne face quelque

chose, & que ie ne donne encore quelque partie de la nuict à estudier. Je ne destine point d'heures au dormir, & ne permets pas à mes yeux de se clore aussi tost que le sommeil les en sollicite. Je les tiens en besogne le plus que ie puis, & ne me repose que quand le trauail & la veille m'ont fait succomber. I'ay quitté les affaires aussi bien que les hommes, & premiere-ment les miennes. Je fay celles de ceux qui viendront apres nous. I'escry des choses qui leur soient profitables, & tache de leur laisser des aduertissemens salutaires, comme de bons medicaments dont i'ay fait la preuue en mon propre mal. Il est vray que ie ne suis pas entierement guery: mais au moins il n'y a plus de chancre en mes vlceres. Je monstre aux autres vn bon chemin que ie n'ay cogneu que fort tard & bien las. Je leur crie, gardes-vous de tout ce qui plaist au vulgaire, craignés ce que la fortune donne. Quand vous la verrez vous tendre quelque chose, deffiez vous d'elle: & ne passés pas plus auant. Les bestes & les poissons ne sont trompés que par quelque esperance qui les resiouit. Ce que vous appellés presents de la fortune, ce sont les embusches. Qui voudra viure à son aise, qu'il se garde le plus qu'il pourra de s'y laisser engluier. Ce qui fait en cela nostre misere plus deplorable, c'est la honte d'auoir pensé prendre, & se trouuer pris: ceste course nous emmeine dans des precipices. Quand la vie est si haut-elleuee, on n'en peut sortir qu'en tombât: la prosperité nous esbranle:

il n'est plus en nous de nous arrester: il faut faire teste, ou s'enfuir; De ceste façon la fortune ne nous abbattrà iamais: si elle nous donne quelque attainte, ou nous effleure la peau, c'est tout ce qu'elle nous peut faire.

II. Tenez ceste regle de viure, que vous treuuez saine & salutaire, de ne traicter vostre corps qu'autant qu'il en a besoin pour s'entretenir en santé; sinon il vous donnera de la peine, quand il sera question de le faire obeir à l'esprit: mangés pour appaiser la faim, beuvez pour estancher la soif, habillés vous pour n'auoir point de froid, & vous contentez d'une maison où le vent & la pluye ne vous puissent offencer: qu'elle soit ou de gazon ou de marbre, que vous importe? Vn homme est aussi bien sous du chaume, que sous de l'or. Ce qu'on adjouste pour l'embellissement n'est que superfluité: faites compte que vous n'aués rien d'admirable que l'esprit. Quand il est grand, tout luy est petit. Si ie me tiens ce langage, si ie le tiens à la posterité, ne trouuez vous pas que ie fais plus de seruice que de comparoistre à vne assignation pour plaider vne cause, ou d'aller mettre mon cachet au bas de quelque testament, ou de me trouuer au Senat pour assister vn amy de ma parole, ou de ma faueur? Croyez-moy, ceux qui semblent n'auoir point d'occupations, sont ceux qui en ont de plus dignes: ils negocient au ciel & en la terre.

III. Mais il est temps de finir ceste lettre, & l'accompagner, comme i'ay commencé, de quelque

present. Ce ne sera pas à mes despens, ie frippe tousiours quelque chose dans Epicure: voicy ce que i'ay pris auourd'huy. Serués la Philosophie, si vous voulez auoir la vraye liberté. Vous n'estes point remis d'un iour à l'autre. Vous estes expédié tout aussi-tost, parce que c'est la liberté mesme que la seruir. Vous me demanderés pourquoy ie prens ces sentences plustost dans Epicure qu'en nostre escolle. Mais vous, pourquoy ne les prenés vous plustost pour parolles sorties de la bouche de tout vn peuple, que de les attribuer à Epicure en particulier? cōbien trouués vous de choses dās les Poëtes, que les Philosophes ont dites ou deuoiēt dire? Ie ne parle point des tragedies, ny de nos moralitez, de qui la matiere a quelque chose de seuer. Mais combien trouués vous de belles parolles dans les farces mesmes? Combien de vers dans Publius, qui pouuoient auoir lieu dans vne tragedie? I'en rapporteray icy vn, parce qu'il concerne ceste quatriesme partie de Philosophie que nous venons de traicter. Il dit que les choses casuelles ne doiuent pas estre comptees pour nostres.

Vn bien n'est point à nous, quand les Cieux nous le donnent.

Il me souuient qu'autre-fois vous m'en auies dit vn de vostre façon sur le mesme sujet, qui a bien meilleure grace, & moins de parolles.

Rien n'est à nous que fortune ait fait nostre.

En voicy encor vn de vous que ie ne veux pas laisser derriere,

Ce qu'on nous baille on nous le peut offer.

Je ne vous mets pas cela en compte: car il n'y auroit pas d'apparence de vous payer de ce qui est à vous.

EPISTRE IX.

ARGUMENT.

- I. *Le sage est invincible aux incommoditez, mais non insensible. Il aime d'avoir un amy, mais n'en ayant point il s'en peut passer.*
- II. *Il faut aimer pour estre aimé. Le contentement de faire un amy est plus grand que de l'avoir.*
- III. *Les vrais amis ne visent qu'au bien de ceux qu'ils aiment. Des amis de fortune.*
- IV. *Le sage pour vivre heureusement se peut passer de tout le monde, mais pour vivre, non.*
- V. *Le sage est content de sa condition, & le fol au contraire.*

I. VOUS me demandez mon avis de la reprehension que fait Epicure en vne epistre, de ceux qui disent que le sage est content de

foy-mefme, & par confequant qu'il n'a que faire d'amis: c'est vne reproche que fait Epicure à Stilpon; & à ceux qui ont comme luy jugé que ce fust le fouverain bien d auoir vne ame infufceptible de toute apprehenfion. Mais nous equiuoquons, fi pour exprimer l'*apathe* nous voulons vzer du mot d'impatience, parce qu'il femblera quelquefois qu'il ait vn fens tout contraire à celuy que nous luy voudrions donner. Car nous voudrions parler de celuy de qui l'ame eft fi ferme & fi vigoureuſe, qu'il n'y a douleur quelconque qui la puiſſe eſmouuoir; & il femblera que nous l'entendions d'un homme floüet, tendre, & à qui ſeulement vne piqueure du doigt face perdre le iugement. Voyés donc ſi nous ferions point mieux de dire vne ame inuulnérable, ou vne ame miſe hors de toute ſouffrance. Voicy la difference qu'il y a d'eux & de nous. Noſtre Sage eft inuincible aux incommodités, mais non infenſible: le leur y eft infenſible auſſi. Nous auons cela de cômune, que le Sage eft content de foy-mefme, mais qu'il ne laiſſe pas d'eſtre bien aife d'auoir vn amy, vn voiſin, vn qui loge avec luy, combien qu'il ait en foy de quoy ſe paſſer de toutes choſes. Voyés ſ'il n'eſt pas bien content de foy-mefme: que ſi par quelque maladie ou en vn combat vne main luy eſt coupee, ceſt accident qui luy diminue le corps, ne luy diminue point ſon contentement: ſi par quelque inconuenient il perd vn œil, il ſe contentera de celuy qu'il aura de reſte, & ſera auſſi aife

aise mutilé de ses membres, comme s'il estoit entier. Il ne desire point ce qui luy máque ; mais il aymeroit mieux qu'il ne luy manquast rien : aussi le contentement qu'il a de soy n'est pas tel qu'il ne veuille point auoir d'amy, mais que n'en ayant point il a moyen de s'en passer. S'il le perd il ne se desespere point, parce que c'est vne place vuide qu'il peut remplir tout aussi tost qu'il luy plaira. Comme si Phidias perd vne statuë, il en peut incontinent faire vne autre ; luy tout de mesme, qui est grand maistre en la science de faire des amitiés, aura bien-tost recouuré ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura si tost fait vn autre ? Je le vous diray, pouru que nous demeurions d'accord, que dés à cette heure ie vous paye ce que ie vous doy ; & que pour le regard de ceste lettre vous n'ayez plus rien à me demander.

I I. Hecaton dit ; Je vous apprendray vne recepte d'amour, sans drogue, sans herbe, & sans charme quelconque : Voulez-vous qu'on vous ayme, aymés. Les amitiés nouuelles ont leurs voluptez aussi bien que les vieilles. Auoir, & faire vn amy sont choses où il y a la mesme difference qu'entre semer & recueillir. Le Philosophe Attalus disoit ordinairement, que faire les amys estoit plus doux que de les auoir, comme vn Peintre est plus aise de peindre que d'auoir peint. Ceste sollicitude occupée a son ouurage luy est vn contentement extreme en son occupation. Comme il donne le dernier coup de pinceau, ceste pensèe

s'esfranoüit, pource qu'alors il ne ioüyt que du fruit de son art, au lieu qu'il ioüissoit de son art mesme quand il peignoit. L'âge de vingt ans est plus capable de seruice: mais l'enfance a ie ne sçay quelle grace qui donne plus de plaisir. Reuenons à cest' heure à nostre propos.

III. Le Sage, encore qu'il se contente de soy-mesme, ne laisse pas de vouloir auoir vn amy, sinon pour autre chose, au moins pour ne laisser point en friche vne vertu si belle & si loüable comme l'amitié; Non point, disoit Epicure, pour auoir qui se tienne au pres de luy quand il sera malade, qui, s'il est en prison, luy aide à se retirer, & l'assiste de moyens, s'il est en necessité. Mais au contraire pour auoir quelqu'un qui recoiue ces offices de luy, quand il en aura besoin. L'intention ne peut estre bonne de ce luy qui fait amitié pour y treuuer le remede de ses incommoditez. Il acheuera comme il a commencé: il a voulu auoir vn amy qui luy ostât la chaine des pieds: le clou n'en sera pas si tost riué, qu'il ne prenne congé de luy: ce sont amitez à la iournée: vn amy qu'on a fait pour la commodité, plaira si long-temps qu'il en apportera: c'est pourquoy vous ne voyez qu'amis de toutes parts aupres des belles fortunes; & rien que solitude aux maisons de ceux qui sont abatus. Les amis fuyent les occasions d'estre esprouez, & de là viennent tant d'abominables exemples de ceux qui par crainte abandonnent lâchement, &

des autres qui trahissent infidelement ceux qu'ils ont fait profession de bien aymer. Il ne faut pas que la fin en soit meilleure que le commencement. Quiconque s'est fait amy pour ce que s'estoit son profit de l'estreé puis qu'en l'amitié il a prisé autre chose que l'amitié, mesme, il n'y a point de doute que si l'argent l'en sollicite, il ne prise quelque chose au preiudice de l'amitié. Qu'ay-ie donc affaire d'auoir vn amy, afin d'auoir quelqu'un de qui i'assiste les necessitez, accompagne le bannissement, & deffende la vie aux despens de la mienne, quand il en aura besoin? Ceste amitié que vous descriuez n'est pas vne amitié, mais vne negociation, qui n'estime & ne regarde que le moyen qu'il y a de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des amants n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié: on peut dire que c'est vne amitié insensée. En voyez-vous quelqu'un qui ayme sa maistresse pour le gain, pour l'ambition, ou pour l'honneur: l'amour a tant de contentement en soy-mesme, qu'il neglige toute consideration exterieure, & n'allume l'ame d'autre desir que de la chose qui semble belle, & donne apparence de rendre vne reciproque affection. Et quoy donc, se peut-il faire qu'une cause qui est honnestes fasse naistre vne volunté qui ne l'est point? vous me direz que ce n'est pas à ceste heure qu'il faut disputer si l'amitié est chose desirable de soy-mesme, ou pour quelque autre sujet. Car si de soy-mesme elle est desirable il n'y a point de doute que celuy qui a son-

contentemēt en soy-mesme sans esperāce de gain, & sans dessein de se fortifier contre la fortune, ne s'en puisse approcher comme d'une chose belle en perfection. Qui en fait prouision comme d'un remede aux calamitez fortuites, il la fait descendre de son thronne, & la met au rang du commun. Le Sage se contente de soy. C'est vne parolle, mon grand amy, que beaucoup de gens interpretent mal; ils la separent de la communauté de toutes choses, & ne veulent point qu'elle sorte hors de sa peau. Pour bien faire, il faut distinguer: ceste promesse à des bornes, & ne s'estend pas indifferement à toutes choses.

III. Le Sage pour viure heureusement se peut passer de tout le monde: mais pour viure, non, car en ce dernier il peut auoir à faire de beaucoup de choses: Mais en l'autre, il n'est question que d'auoir vne ame purgée de mauuaises affections, esleuée au dessus des imaginations vulgaires, & resoluë à se rire du plus effroyable visage que la fortune luy sçauroit móstrer. Voicy la distinction qu'en fait Crysipus. Il dit que le Sage n'a faute de rien, & que toutefois il a besoin de beaucoup de choses; le fol au contraire n'a besoin d'aucune, parce qu'il n'en sçait point vser: mais il a faute de toutes. Le Sage a besoin de moins d'yeux, & d'assez d'autres choses necessaires au seruice de la vie: Mais il n'a faute d'aucune chose, parce qu'auoir faulx presuppõe de la necessité: or il n'est rien necessaire au Sage. C'est pourquoy bien qu'il soit content de

foy-mesme; il ne laisse pas d'auoir besoin d'amis, & met peine d'en acquerir le plus qu'il peut, non pour viure heureusement, car c'est chose que de foy-mesme il peut faire, quand il n'auroit pas vn amy. Le souverain bien trouue en la maison toute la prouision qui luy fait besoin pour son seruice: il ne va rien emprunter dehors: il ne dépend d'autre que de foy-mesme; & s'il en vient là, que de mandier quelque chose, il est à la discretion de la fortune; & ne faut plus qu'il parle de sa liberté. Oüy, mais quelle triste condition sera celle du Sage, si prisonnier entre les mains des ennemis, en quelque terre lointaine, ou retenu en quelque long voyage sur mer, ou jetté par la tempeste en quelque riuage solitaire, il ne se trouue en toutes ses incômodités secouru de l'assistance ny de la consolation d'un seul amy? Il fera ce que fait Iupiter, quand apres la resolution vniuerselle du monde toutes choses estoient retournées en leur confusion premiere. Tandis que la nature est quelque temps sans recommencer la generation, il l'appelle à foy toutes ses pensées, & se donne luy-mesme le contentement des'entretenir. Le Sage a moyen d'en faire de mesme: il se reserre en foy-mesme, se tient compagnie, & tant que la disposition de ses affaires est en sa puissance, n'a besoin de personne que de foy. Avec ce contentement il se marie: avec ce contentement il fait des enfans; & toutes fois s'il luy falloit viure seul, il aymeroit mieux ne viure pas. L'utilité ne le porte

point aux amitez: c'est l'inclination naturelle qui l'y prouoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choses, a ie ne sçay quelle douceur agreable à nostre goust; nous cherissons la société comme nous abhorrons la solitude; La nature, qui s'est proposée de faire viure les hommes ensemble; a voulu que les amitez eussent vn certain esguillon, qui nous sollicitast à les rechercher. Neanmoins, quoy que le Sage aime extrêmement ses amis: qu'il prenne toute la peine qu'il peut d'en acquerir; & que bien souuent il en fasse plus d'estat que de soy-mesme; si faut-il qu'il termine en soy tout son contentement, & qu'il die ce que dit mesme Stilpon à qui s'attaque Epicurus. Comme apres sa ville prise, & sa femme, & ses enfans perdus, il se retiroit tout seul, avec vn esprit à qui les aduersités n'auoient rien osté; Demetrius, celuy qui pour le nombre des villes qu'il auoit forcées estoit appelé *Poliorcetes*, luy demandant s'il auoit rien perdu, le porte, dit-il, tout mon bien sur moy: parole certainemēt qui tesmoigna la force du ressort de son ame, & qui fut victorieuse sur la victoire mesme. Et de fait, Demetrius l'oyant ainsi parler, fût si confus, que presque il ne sçauoit s'il auoit vaincu. Tout mon bien est avec moy: ma Iustice, ma vertu, ma temperance, ma prudence; & ceste resolution que i'ay tousiours eüe de n'appeller point bien ce qu'on me peut oster ne m'ont point esté saccagées. Les voicy qui m'accompagnent aussi entieres, & aussi miennes

qu'auparant. Si nous nous estonnons de voir quelques animaux, passer au trauers du feu, sans qu'il leur face mal; combien auons nous plus de sujet d'admirer cet homme, qui par la prise de sa ville, enuelpé dans le feu, le fer, & les ruyties, a treuue moyen sans blessure ny perte quelconque de s'en desgager? Vous voyes en cela combien la conqueste de tout vn peuple est bien plus aisée que celle d'un homme seul. Vn Stoï que tient le mesme langage, & aussi bien que Stilpon parmy le sac & la flame des villes prises, conserue ses biens, & les emporte en toute assurance avec soy. Il est content de soy-mesme, & dans les bornes limite sa felicité: Ne pensez pas qu'il n'y ait que nous de qui les parolles soient releuées. Epicure mesmes, qui se messe de reprendre Stilpon, parle de mesme; ie m'en vay vous dire que c'est; & combien que ce iour icy ne soit plus du conte, vous ne laisserez pas, s'il vous plait, de le prendre en bonne part. Quand la terre entiere seroit le patrimoine d'une homme seul, il est miserable, s'il ne pense auoir assez: ou bien si vous l'aymés mieux en autres termes (car il faut prendre plustost garde au sens qu'aux parolles) Quand vn homme auroit l'Empire du monde, s'il ne s'estime heureux, il ne l'est point. Et afin que vous connoissiez que tout cela part d'un sens commun, & que ce sont leçons que fait la nature à toutes sortes d'esprits, vous trouuerés en vn Poëte comique,

Il n'est heureux qui ne pense point l'estre.

Car que peut-il chaloir comment vous soyez, si vous pensez estre mal? Et quoy donc, à vostre compte vn qui sera vilainement riche, & qui aura force vallers, mais encore plus de maistres, sera bien-heureux, pourueu seulement qu'il vueille dire, qu'il s'estime tel? Je n'ay que faire de ce qu'il dit; Je regarde ce qu'il peut, & non pour vne fois seulement, ou pour vn iour, mais ce qu'il peut continuellement: n'ayez pas peur que ceste magnanimité si ferme & si resoluë, se trouue en vn homme qui n'ait du merite. Il n'y a que le Sage capable de se plaire; Toute folie porte avec elle vn dégoust de sa condition.

EPISTRE X.

ARGUMENT.

- I. Les méchans ne doivent point viure seuls.*
- II. Quels doivent estre les vœux des gens de bien.*
- III. Qu'il faut viure avec les hommes, comme veüs de Dieu, & parler avec Dieu, comme escoutez des hommes.*

I. **I**E suis tousiours d'un mesme aduis. Fuyez les grandes compagnies: fuyez les petites: fuyez mesme la conuersion d'un homme seul: voyés où va mon iugement. Je ne sçache personne de
qui

qui ie vous permet la communication ; & toutes-
fois ie vous oze bien laisser entre vos mains. On
conte que Crates, escolier de ce mesme Stilpon, de
qui i'ay fait mention en ma precedente, voyant vn
ieune homme se promener à part, luy demanda ce
qu'il faisoit seul ? A quoy le ieune homme ayant res-
pondu, qu'il s'entretenoit avec soy-mesme, Crates
luy repliqua, Donnés-vous bien garde, ie vous prie,
que vous ne vous entreteniés avec vn homme qui ne
vaille rien. Nous tenons ordinairement des gardes
aupres de ceùx qui pleurent vne personne morte, ou
qui ont quelque frayeur en l'ame, de peur qu'en la
solitude il ne leur vienne quelque trouble qui les
induise à se faire mal. Il faut en faire de mesmes aux
mal-aduisés : car cōme ils n'ont personne qui diuer-
tisse leur dangereuse inclination, ils se proposent des
choses pernicieuses, & iamais ne sont sans quelque
imagination funeste, ou pour eux ou pour autruy.
C'est alors qu'ils repassent en leur esprit tout ce qu'ils
ont de mauuaises intentions, qu'ils tirent au iour tout
ce que la honte ou la crainte leur faisoit tenir caché,
prouoquent leur audace, irritent leur paillardise, &
solicitent leur cholere par les moyens qu'ils luy met-
tent en auant de se venger. Enfin tout ce que la soli-
tude a de commodité, qui est de ne se descouurir à
personne, & de ne craindre point d'estre accusés, est
perdu pour eux, ils se descouurent & se trahissent eux
mesmes. Voyés donc combien i'espere de vous, ou

plu' tost comme ie m'en confie; Car l'esperance est vn nom qui ne conuient qu'aux choses, où il ya encore de l'incertitude. Ie ne trouue personne à qui ie vous ayme mieux bailler en garde qu'à vous-mesme. Ie me ressouuiens de quelque langage que ie vous ay ouï tenir, plein à la verité d'vne grandeur de courage vrayement solide & bien conforme à la vigueur de l'ame qui le produisoit. Ie m'en resioüis dès l'heure, & dis en moy-mesme; Ce ne sont pas là des parolles qui viennent du bout des lèvres: le fondement en est plus auant: voicy vn homme qui n'est pas fait côme beaucoup d'autres: il n'a pas enuie de se perdre: c'est ainsi qu'il faut parler: c'est ainsi qu'il faut viure.

II. Prenés garde que rien ne vous fasse baisser le cœur: n'importunés point les Dieux de vous accorder ce que vous leur auies demandé par le passé: quittés-les de vos vœux precedents: faites-en de nouveaux: Demandés-leur vne conscience sans fraude, vn esprit sans trouble, & vn corps sans maladie: ce sont-là des vœux qu'il ne faut point craindre de leur faire. Ils ne font iamais mauuais visage à nos requestes, quand nous ne leur demandons rien du bien d'autrui.

III. Mais afin que selon ma coulume vous ne receuiés point ma lettre sans quelque present, ie vous diray vne choses tres-veritable que i'ay aprise dans Athenodorus. Vous poués dire que vous estes hors de toute passion, quand vous en estes venu là que de ne rien demander à Dieu, que vous ne luy puissiés

demander tout haut, & à la veüe de tout le monde. Car au iourd'huy, quelle folie est celle des hommes? Ils ne desirerent rien de si mal-honneste, qu'ils n'osent demander à Dieu: tous les vœux sont autant de crimes: Si quelqu'un fait semblant de s'aprocher d'eux, ils se taisent tout aussi tost: & content à Dieu des choses qu'ils ont honte qu'un homme sçache. Voyés donc si nous ne pourrons point tenir cette maxime pour vne regle de vie: viués avec les hommes, comme veü de Dieu: parlés avec Dieu comme escouté par les hommes.

EPISTRE XI.

ARGUMENT.

- I. *Il deffend ceux qui rougissent.*
- II. *Les habitudes naturelles ne se peuuent changer.*
- III. *Il se faut tousiours imaginer quelque homme d'honneur pour tesmoin de nos actiōs, afin de ne faire rien mal à propos.*

I. **I**E me suis entretenu avec vn de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible; & ay reconnu son iugemēt, son humeur, & sa suffisance, aussi tost qu'il a commencé de parler. Je pense qu'il me

laissera le goust qu'il m'a donné: car en ce qu'il m'a dit, il ne pouuoit y auoir rien de préparé, parce que ie l'ay surpris il y auoit desjà quelque temps qu'il estoit reuenu à soy, que la honte, (vn des bons signes que puisse auoir vn ieune homme) ne luy pouuoit encore sortir du visage tant la rougeur s'y estoit ramassée de toutes parts. C'est vne foiblesse que ie n'ay pas opinion qu'il perde iamais, quelque assurace qu'il prenne, quelque vertu qu'il acquiere, & à quelque perfection qu'il puisse arriuer.

II. Il n'est point de sagesse qui puisse rien contre les defauts que naturellement nous auons ou au corps ou en l'esprit: Ce qui naist auecque nous se peut adoucir, mais non pas vaincre. Il en est qui ne parlent iamais en grande assemblee qu'ils ne soient tout en eau, comme s'ils auoient fait quelque grand effort; d'autres à qui les genoux tremblent, d'autres à qui les dents s'entre-choquent, la langue begaye, & les lèvres ont vn mouuement qu'il ne leur est pas possible d'arrester. Il n'y a point de preceptes contre ces imperfections: la nature veut demeurer maistresse, & que les plus forts cognoissent qu'ils ne le sont pas assez pour luy resister. Le rougir est du nombre de ces infirmités, & quelque grauité qu'ils ayent, il n'y a moyen de s'en parer. Il est bien vray qu'il paroist dauantage aux personnes ieunes, parce que leur sang est plus chaud, & leur peau plus deliée. Mais les plus expérimentés & les plus vieux ne s'en garentissent

point. Il y en a qui ne sont iamais plus dangereux que quand ils rougissent, comme s'ils auoient espan-
du toute leur honte. C'estoit signe que Sylla entroit
en furie, quand le sang luy montoit au visage. Il n'y
auoit rien de moins effronté que Pompée: iamais il
ne parloit deuât deux personnes, qu'il ne rougist: aux
assemblées cela luy estoit infailible. Il me souuient
qu'on fit vn jour entrer Fabianus au Senat pour por-
ter quelque tesmoignage: Il deuint rouge, & cette
honte luy donna merueilleusement bonne grace.
Cela ne vient pas de foiblesse d'ame, mais de la nou-
ueauté des choses, qui bien qu'elles n'estonnent pas
elles troublent toutesfois, faute d'acoustumance, pour
vne facilité naturelle qu'on a de s'émouuoir. Car
commé il y en a de qui le sang ne bouge iamais de sa
place; Aussi en est-il qui l'ont si remüant, qu'il ne leur
peut rien arriuer, que tout aussi-tôt la couleur ne leur
viene au visage. La sagesse, comme i'ay dit, n'y sert
de rien: autrement la nature mesme seroit en sa do-
mination. Quoy que l'homme face, & quelques rei-
glements qu'il donne à son Ame, les habitudes que
la temperature du corps, & la condition de sa natiuité
luy donnent, ne se separeront iamais d'auecque luy.
On ne les peut, ny chasser quand on les a, ny faire
venir, quand on ne les a point. Les Comediens qui
se meslent de contrefaire nos passions, nos craintes,
nos estonnements, & nos tristesses; quand ils veulent
representer la honte, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est

de baisser la teste, d'humilier leurs paroles, & tenir les yeux fichés en terre : mais de rougir, il n'y a moyen. Le commandement & la deffence y sont inutiles. Aussi la sagesse, qui cognoit bien qu'elle ny peut de rien seruir, ne nous y promet point de remede : c'est chose qui vient sans qu'on l'apelle, & qui s'en reva sans qu'on la chasse, comme ne dependant d'ailleurs que de sa propre iurisdiction.

Ma lettre veut que ie la finisse par vne sentence : en voicy vne tres-vtile & tres-salutaire, que ie voudrois qui vous fust grauée au cœur.

II. Il faut faire election de quelque homme de bien, & nous imaginer que nous en sommes perpetuellement esclairez, afin de ne faire, que ce que nous ferions, s'il estoit present. Ce precepte, mon grand amy, est d'Epicure, qui non sans cause a iugé, que nous auons besoin d'un gardien & d'un precepteur. Il ne se feroit pas la moitié des crimes qui se font, s'il ne se pouuoit rien faire qu'en la presence d'un tesmoing. Il est bon que nostre ame se propose quelque personne de merite à reuerer, & de qui l'autorité l'oblige, à ne faire ny penser chose qui soit mal à propos. O que bien-heureux est l'homme qui a ceste puissance, que non à le voir, mais à se la représenter seulement, on se fasse homme de bien ! & bien-heureux celuy tout de mesme, qui en peut tellement respecter vn autre, qu'il ne faut que la seule souuenance pour le remettre, ou le retenir en son deuoir ! Qui-

cenque est capable de rendre ce respect, fera bien-
 tost digne de le recevoir. Je vous conseille donc de
 choisir Cato. S'il vous semble trop roide, prenez
 Lælius, qui n'est pas si bandé; ou bien quelque autre
 de qui le parler, la vie, & le visage où se manifeste
 l'interieur, vous seront plus agreables. Monstrés le
 vous à toute heure, ou pour estre en sa garde; ou
 pour vous composer à son imitation. Je vous dis en-
 cor vn coup, que nous auons besoin de quelqu'un sur
 lequel nous prenions les preceptes de nostre vie: sans
 vne reigle il est impossible de redresser ce qui n'est pas
 droit.

EPISTRE XII.

ARGUMENT.

- I. Toutes choses representent à l'homme sa
vieillesse.*
- II. La vieillesse n'est pas sans plaisir.*
- III. Estre préparé à mourir tous les iours.*
- IV. Il est en nous de finir nos miseres quand
il nous plaist.*

I. **D**E quelque part que ie me tourne, ie trouue par
 tout des tesmoignages que ie suis vieil: Iem'en
 estois allé en ma maison aux champs, & me plaignois

de ce qu'il me coustoit à l'entretenir. La responce de mon fermier fut, que ce n'estoit pas sa faute, mais que le bastiment estoit vieil, & cependant il n'y auoit rien que ie n'eusse fait faire. Que dois-je penser de moy, si le temps a vzé les pierres qui sont de mon âge? Cela m'ayant mis en colere, ie prins le premier subject qui se presenta de m'attaquer à luy, & luy dis; Il se cognoit bien aux platanes, qu'ils sont mal entretenus: ils n'ont point de fucilles: les branches en sont tortuës, & pleines de nœuds: comme le pied en est miserable & rude: si vous auiez esté curieux de les dechausser, & de leur rafraichir la racine, ils ne seroient pas comme cela. Il me iure qu'il y faisoit tout ce qui s'y pouuoit faire, & qu'il n'estoit pas possible d'en auoir plus de soin qu'il en auoit, mais que les arbres estoient vieux. Cecy demeure entre nous: le les ay plantez, & en ay veu les premieres fucilles. Comme ie me tourne vers la porte, ie demande qui est ce bonhomme, qu'on a mis là si à propos, comme prest à partir. Où l'avez-vous pris? qui vous a fait apporter ceans le mort d'une autre maison? & luy alors; Ne me reconnoiïez vous point, Monsieur, ie suis Felicio, à qui vous avez donné tant de poupées, & qui a tant esté vostre mignon, le fils de Philositus, vostre Fermier. Je vous iure, dis-je, qu'il n'est pas en son bon sens. Mais que vous en semble? n'est-ce pas là vn beau personnage, pour auoir esté mon mignon? Pensez comme cela se peut faire: les dents luy tombent.

II. I'ay ceste obligation à ma maison, qu'en quelque part que ie regarde ie voy des marques de mon âge. Embrassons-la, & faisons amitié avec elle. Elle a des plaisirs, pourueu qu'on les sçache prendre. Les pommes ne sont iamais meilleures, que quand la saison s'en passe; La principale beauté de l'enfance est en la sortie; Le dernier verre de vin sèble tousiours le meilleur aux yuongnes, parce que c'est celuy qui les noye, & qui les met les iambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme est en la fin. L'âge qui commence à descendre, & qui toutesfois n'est point encor au precipice, est celuy qui nous contente le plus. Et ie croy que celuy mesme qui est au bas de la tuille n'est pas sans plaisir. Quand il n'en auroit point d'autre, ce ne luy est pas peu de volupté que de n'auoir qu'à faire de voluptés. Qu'un homme a de repos en l'esprit, quand ses passions ont pris congé de luy!

III. Vous me dites que c'est chose facheuse de se voir à deux doigts de la mort. Premièrement vn vieil homme n'a pas plus de sujet d'y penser qu'un ieune: car c'est chose où nous ne sommes pas appelés par le nombre des ans; & puis il n'y a personne si chargée de iours, qui avec apparence ne se puisse promettre d'en viure encor vn. Or vn iour est vn degré de nostre vie: tout nostre âge est vn ouurage à pieces qui a comme des cerces les vns dans les autres, les moindres enfermés dans les plus grands; Il y en a vn qui ceint tous les autres. C'est celuy qui comprend depuis la

naissance iusqu'à la mort. L'autre enferme les ans de nostre adolescence, nostre enfance est contenue en l'autre; & puis il y a l'an où sont comprises toutes les saisons qui par leur multiplication accomplissent le cours de nostre vie. Le mois n'a pastant de rondeur, & le iour encores moins. Toutesfois aussi bien que les autres il va du commencement à la fin: il marche du leuant au couchant: C'est pourquoy Heraclytus, qui pour ses façons de parler mal-intelligibles a eu le nom de *Tenebreux*, a dit, que tout iour est pareil à l'autre: ce que les vns ont interpreté, qu'un iour est pareil à l'autre en nombre d'heures: & ils ne mentent point, parce que si le iour est vn espace de vingt-quatre heures, il faut necessairement que tous les iours soient égaux, pource que ce qui se perd au iour, se trouue en la nuit: les autres entendent que tous les iours se ressemblent, d'autant qu'au plus long espace de temps qui puisse estre, vous ne pouuez voir autre chose que ce que vous voyés en vn iour, la lumiere, les tenebres, & les vicissitudes alternatiues du monde; Le Soleil fait ceste égalité, par sa vitesse réglée, qui iamais ne fait du chemin vne fois plus que l'autre: Et pour ce il n'y a iour qu'il ne faille employer, comme si c'estoit celuy de la retraite, & qui fust fourniture entiere de la somme. Ce Pacuius, que le bon vsage rendit propriétaire de la Syrie, apres que tous les soirs il s'estoit enseueley dans le vin & dans les festins mortuaires, comme s'il eust fait luy-mesme ses funerailles, estoit porté de sa

table en sa chambre ; entre les applaudissements de ses bardaches, avec vn concert de musique, qui chan-
toit, *il a vescu, il a vescu* ; Et ne se passoit iour que cette
ceremonie ne s'observast. Faisons en gens de bien,
ce qu'il faisoit en meschant : ne nous allons point
coucher, sans dire avec vne façon qui tesmoigne
nostre contentement,

Au gré de mes destins i'ay mon cours achevé.

Si Dieu permet qu'une autrefois nous voyons le
soleil, à la bonne heure. Vn homme est tres-heureux,
& se peut vraiment dire à soy, qui ne se gescne point
de sollicitudes en l'attente du lendemain. Quiconque
a dit, *I'ay vescu*, ne se leue iamais que son profit ne luy
soit assuré.

IV. Mais il est temps de clore ma lettre: Il me
semble que i'oy que vous me demandés si elle vous
doit aller treuver les mains vuides. Ne vous souciés:
elle portera quelque chose, & non quelque chose,
mais beaucoup: Car y a-t'il rien de plus estimable
que ceste parole que ie luy baille pour vous porter?
C'est vne chose tres-fascheuse de viure en necessité:
mais il n'y a point de necessité qui nous oblige d'y
viure. Pourquoy n'y en a-t'il point? pource que de
tous costés nous ne voyons que chemins bien courts
& bien aisés, qui nous menent à la liberté. Rendons
graces à Dieu, que nul qui s'en vueille aller du mode
n'y peut estre retenu. nous en sortirós, si tost que nous
en aurons enuie, & foulerons aux pieds toutes les ne-

cessités qui nous en voudroient empêcher. Oüy, mais dirés-vous, cela vient de la boutique d'Epicure. Pourquoy faites-vous vn present du bien d'autrui ? Ce qui est veritable, est mien. Je ne veux cesser de vous alleguer Epicure, afin que ces Sectaires qui avecque passion s'attachent aux opinions particulieres de quelqu'un, & regardent, non ce qui est dit, mais par qui, sçachent que quand les choses sont parfaitement bonnes, tout le monde a droit d'en prendre sa part.

E P I S T R E XIII.

ARGUMENT.

- I. Nul ne peut sçauoir sa force, sans l'auoir éprouuée.*
- II. Les apprehensions du mal à venir, sont quelquefois fausses, et tousiours inutiles.*
- III. Les vieillards qui ont des esperances, & font des desseins, sont ridicules.*

I. VOUS auez du cœur assez : ie le sçay bien, puis que deuant que la Philosophie vous eust fortifié, vous preniez desia plaisir à contester avec la fortune. Il faut croire qu'à ceste heure, que vous estes venu aux mains avec elle, & auez reconnu vostre force, vous auez bien plus de reso-

lution. Nous ne sommes iamais assurez de la assistance que nous pouuons faire, que nous n'ayons veu paroistre beaucoup de difficultez de toutes parts; & qu'il n'en soit venu quelques-vnes iusques à nous. C'est en ceste espreuue que se remarque vne ame vraiment genereuse, & qui n'est point capable de seruitude. Il est mal-aisé qu'un Athlete qui n'a iamais eu coup, ny atteinte, puisse aller au combat avec la mesme assurance que celuy qui y a versé du sang, à qui les dents ont sonné de coups de poing: qui porté par terre d'un croc en iambé, a regagné le dessus de son ennemy; à qui, s'il est tombé, le courage est demeuré debout, & qui autant de fois qu'on l'a ietté bas, autant de fois s'est releué; tousiours opiniastre à disputer la victoire, & iamais disposé à se confesser vaincu. Pour demeurer donc en ma similitude: Vous estes beaucoup de fois tombé sous la fortune; & cependant vous ne vous estes iamais rendu, mais toujours reuenu sur vos pieds avec récommencé la lutte avecque plus de courage qu'auparauant. La vertu n'est iamais si forte qu'après qu'on luy a donné quelque suiet de se piquer.

II. Toutesfois si vous le trouuez bon, voicy du secours que ie vous ameine, pour vous en seruir, comme vous en aurez besoin. Il y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal: & bien souuent nous sommes en peine plustost par opinion, que par effet. Je ne parleray point en Stoïque,

ma^t rabattray le plus que ie pourray de la rigueur de leur doctrine, pour n'aller pas si bandé avec vous: car ils netiennent point que tous ces accidens qui sont les fuiets ordinaires de tant de geiniffemens, soient choses qui meritent seulement qu'on en fasse cas: laissons là ces paroles, qui certainement sont veritables, mais que tout le monde n'est pas capable de gouster. Tout ce que ie veux dire, c'est que vous ne vous faciez point miserable deuant le temps, puis que ce que vous apprehendez qui vous doive accabler, n'arriuera peut-estre iamais: que s'il doit arriuer quelque iour, pour le moins il n'est pas encor arriué. Il est des choses où nous nous affligeons plus qu'il ne faut: d'autres où nous nous affligeons plustost qu'il ne faut, & d'autres où nous nous affligeons, sans qu'il y ait du tout point de fuiet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux vnes: Nous la preuenons aux autres: & aux autres nous nous l'imaginons. Quant aux premieres, pource que la chose est en controuersie, & qu'il y a contestatio de cause, remettons les à vne autre fois: ce qui seroit leger à mon aduis, seroit insupportable au vostre. Il en est qui rient quand on les foüette, & d'autres qui pleurent pour vne chicquenaude, vne autrefois nous en mettrons la dispute sur le tapis, & verrons si c'est leur force, ou nostre foiblesse qui les fait valoir. Faites vne chose pour moy; quand vous verrez tous ces cajoleurs qui vous diront qu'il y a bien de la compassion en vostre fait, pensez plustost à ce que

Vous sentez qu'à ce que vous oyez : consultés avec vostre patience; & puis que vous sçavez mieux vos affaires que nul autre, faites vous ces questions à vous mesmes: Qu'y a-t'il pourquoy ie leur fais tant de pitié? D'où leur vient ceste peur d'approcher de moy, comme s'il y auoit de la contagion en mon mal-heur? ce dequoy ils me plaignent est il si mauuais, ou peut-estre y a-t'il point plus de honte que de mal? N'est-ce pas sans occasion que ie me tourmente, & que ie me figure du mal en vne chose qui n'en a point? Voulés vous cōnoistre s'il y a sujet de vous affliger ou non? En voicy la regle. Nous nous affligeons; ou pour le present, ou pour l'aduenir, ou pour tous les deux ensemble. Du present, le iugement en est bien-aisé à faire: si le corps est libre, s'il est en bonne disposition, & que d'ailleurs nous n'ayons pas receu d'injure qui nous ait apporté quelque douleur, nous verrons comme tout ira demain: pour aujourd'huy nous n'auons point de besongne. Mais ie voy qu'il m'en va venir: Regardez premierement si vos conjectures ont de l'apparence: Car la plus-part du téps nous sommes en peine pour des soupçons qui n'ont point de fondement, & prenons l'alarme en nos affaires, aussi bien qu'à la guerre. C'est chose certaine, mon grand amy, que nous sommes faciles à receuoir des impressions: nous n'essayons point de cōuaincre ce qui nous veut faire peur; Et ne nous donnons pas le loisir de l'esplucher, mais nous nous estonnons tout aussi tost, &

nous mettons à fuir, comme ceux qui pour vne pouffiere esmeuë par la course de quelque troupe de moutons, ou pour quelque nouuelle qui n'a point d'auteur, prennent l'espouuente, & mettent leur armée en vn desordre, qu'il n'est pas bien-aisé de restablir. Les choses fausses ont ie ne sçay quelle vertu de nous troubler plus que les autres: Ce qui est certain a sa mesure, qu'il n'outrepasse point: l'incertain est remis à la discretion de l'ame estonnée: pour l'imaginer grande ou petite, comme il luy plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses, & si peu remediables que celles qui n'ont point de source: aux autres la raison manque: en celles-cy l'entendement: Examinons donc les choses comme il faut, & ne passons point legerement par dessus. Il est vray-semblable qu'il nous arriuera quelque mal, mais au moins il n'est pas encore vray. Combien auons nous veu venir de choses non attendues, & combien d'attendues qui n'ont point comparu? Le veux que sans faillir il nous en arriue: que feroit d'aller au deuant de la douleur? nous l'aurons assez-tost quant & le mal. Cependant promettez-vous quelque chose de meilleur. Que gagnerez-vous? le temps: il n'est pas impossible qu'il ne suruienne des accidens, qui feront surseoir ou cesser le peril, ou l'enuoyeront de quelqu'autre costé. Il y a eu des maisons brullées, où ceux qui estoient dedans n'y font pas demeurez: il en est tombé de qui la chute n'a fait mal à personne. L'espée a quelquefois esté

esté retenuë sur le poinct que le bras estoit haussé pour frapper : & s'est trouué des criminels qui ont plus vescu que l'exécuteur qui les auoit menés au supplice. La mauuaise fortune a de la legereté comme la bonne ; il peut estre, & aussi n'estre pas : quoy que ç'en soit, il n'est point : proposez-vous quelque chose de meilleur. Il est des fois que sans aucun signe apparent qui presage rien de mal, l'esprit s'imprime de fausses imaginations, ou pour l'ambiguité de quelque parolle, qu'il interprete à son desauantage, ou pource qu'il se persuade que quelqu'un luy vüille plus de mal qu'il ne fait ; & ne pense pas combien il est en colere, mais combien, s'il y estoit, il auroit moyen de luy faire desplaisir. Or il ne faut plus parler de viure, ny d'estre iamais autre que miserable, si nous voulons auoir autant de craintes, comme il y a de choses qui nous peuuent faire mal. Le remede des absentes c'est la Preuoyance, & des presentes la Resolution. Sinon, serüés-vous d'un vice contre l'autre : meslez de l'espoir à vostre peur. En toutes les choses que nous aprehendons, la plus apparente n'est point si certaine, comme il est certain que nous ne sommes pas tombés en tous les perils qui nous ont fait craindre ; & que nous auons esperé beaucoup de biens qui ne nous sont point arriüés. Mettrés donc l'Espoir & la Crainte en la Balance, & de quelque costé qu'elle penche rassurez-vous, & croyés ce de quoy vous aurés le plus d'enuie. Si la pluralité des opi-

niós est pour la Crainte, attachés-vous à son côtraire, & cessez de vous affliger. Souuenez-vous que c'est la coustume de la plus-part des hômes, d'estre en vne anxieté perpetuelle; encore qu'ils n'ayét point de mal, & que pour certain il ne leur en doieue point arriuer. Depuis qu'ils sont ébranlez, il n'y a plus de moyen qu'ils s'arrestent, & qu'ils vueillent reduire leur crainte à la verité. Pas vn ne dit; c'est vn hôme de neant, que celui qui me l'a dit, ou c'est vn menteur, ou c'est vn niais à qui on fait croire ce qu'on a voulu. Nous-nous laifsons aller à tous les rapports qu'on nous fait. L'incertain nous espouuante, comme le certain: & pource que nous ne gardons point de mesure, il se forme vne peur de ce qui n'estoit que scrupule seulement. J'ay honte de parler avecque vous de ceste façon, & de vous donner de si foibles remedes. Quelqu'un vous dira peut-estre, que cela n'arriuera pas: & vous, dittes luy: quand il arriueroit, qu'en fera-t'il? nous verrons ce qu'il en fera: s'il arriue, ce sera peut-estre pour mon bien: ma mort fera de l'honneur à ma vie. La cigüe a fait la reputation de Socrate. Ostés à Caton ce poignard protecteur de la liberté, vous ne luy laisserez pas beaucoup de gloire. Je suis trop long à vous proposer, vous n'en aués pas de besoin. C'est assés de vous aduertir. Je vous pousse en vne part où vostre inclination vous meine: ie ne vous dis rien à quoy vous ne soyés né: ayés d'autant plus de soin d'accroïstre vne chose qui est vostre, & prenés plus de peine à l'embellir.

III. Je m'en vay finir ma lettre, apres y auoir mis la marque, c'est à dire, apres luy auoir baillé quelque parolle magnifique à vous porter. Entre-autres maux qu'à la folie, elle a encore celuy-cy, qu'elle comméce tous les iours à viure. Pensés, mon grand amy, ce que cela veut dire, & vous verres combien a peu de grace la legereté des hommes, qui chasque iour font de nouveaux fondemens de leur vie, & commencent des desseins au monde, sur le point qu'ils sont prêts d'en partir. Regardés-les tous vn à vn: vous verrés des vieillards courir apres les honneurs, se preparer à des voyages, & entreprendre des affaires avec autant de passion & d'esperance, que s'ils n'auoient que vingt ans. Or est-il chose au monde plus laide que de commencer à viure, quand l'âge commande de mourir? Je ne vous dirois pas qui est l'auteur de ceste sentéce, si ce n'estoit qu'elle est des plus secrettes, & des moins publiées de celles d'Epictete, que ie vous ay protesté que ie loüerois & adopterois, quand elles me sembleroient le meriter.

EPISTRE XIV.

ARGVMENT.

- I. Comme il faut aymer le corps.*
- II. Setenir loing des Grands.*
- III. La Pauvreté nous met à couuert de l'En-
uie, & de la Hayne.*
- IIII. Caton est blâmé de s'estre entremis des
affaires, en la guerre ciuile.*
- V La vie priuée est la plus seure.*
- VI. Celuy a plus de richesses qui s'en sçait le
mieux passer.*

I. **L'**Amitié que nous portons à nostre corps est naturelle: ie l'auoüe, & auoüe aussi que puis que nous en auons la gardé, il est raisonnable de luy faire quelque caresse. Mais ie dis qu'il ne se faut pas abaisser à le seruir. Qui le seruira, qui fera trop en peine pour sa conseruation, & en fera là fin où il rapportera toutes choses, il faudra qu'il se propose d'auoir beaucoup de maistres. Il nous faut comporter non comme deuant viure pour le corps, mais comme ne pouuâs viure sans le corps. On ne le peut trop aymer, qu'à toute-heure on ne soit trauaillé de crainte, inquieté de sollicitudes, & réduit le but de toutes les inu-

res que le mal-heur nous voudra procurer. Qu'il estime trop n'estime iamais assés la vertu. l'accorde bien qu'on en ait du soin tout ce qu'on en peut auoir: mais ie veux que ce soit en sorte, que sans regret on le iette au feu, quand la raison ou la foy nous obligeront à le faire, ou que nous y serons conuiez par la conseruatiō de nostre hōneur. Euitons neantmoins non seulement les perils, mais aussi les incommodités, tant qu'il nous sera possible; Et retirés en vn lieu de repos, faisons ce que le deuoir nous commande, pour le parer des choses qui luy peuuent apporter du desplaisir. Il y en a, ce me semble, de trois sortes. La pauureté, les maladies, & l'injure d'un Grand, qui se proposera de nous offenser. De tous ces maux, le dernier est celuy qui nous estonne le plus, parce qu'il vient avec plus de rumeur, & de tumulte. Les maux que nous auons nommez naturels, entrent chez nous en silence: ils n'ont ny spectacle qui face peur à la veüe, ny bruit qu'on ne puisse ouyr sans s'effrayer. L'autre marche avec vn plus grand équipage. Ce ne sont que fers, que feux, que chaines, qu'espées à l'entour de luy. Vous le voyés que potées, prisons, tortures, croix, pieux, à tra- uerser les corps d'un bout à l'autre: chariots à les des- membrer. cheminées poissées à les rôtir: & tout ce que l'ingenieuserage des hommes peut encore inuenter pour l'assouuissment d'une insatiable cruauté. Il ne faut donc point s'estonner si nous craignons vne chose qui nous montre tant de funestes visages, &

nous menace avec vn si formidable appareil. Car comme vn bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande, qu'il luy en monstre plus d'instrumens; & qu'il y a des hommes qui succombent à la veüe des choses dont ils eussent peut-estre suporté le sentiment; ainsi, de ces maux qui domtent nos ames, & leur font porter le joug, il n'y a point de doute que les plus facheux ne soient ceux qui nous representent la diuersité du pouuoir qu'ils ont de nous tourmenter. Nous en auons d'autres qui ne sont pas moins rigoureux, comme la faim, la soif, les vlcères des intestins, les fièvres qui nous brulent dans le corps; mais on ne les voit point: ils n'ont rien de quoy faire monstre, ny qu'ils puissent faire porter deuant eux pour nous effrayer: à ces premiers, comme aux grandes armées, pour vaincre, il suffit de se monstrier, & pour ce le moyen de s'en deffendre, c'est de ne les combattre point.

II. Quand le Gouuernement est populaire, il faut craindre le peuple: quand il se manie par vn conseil, ceux qui y ont du credit, & par fois quelques particuliers sur qui le peuple s'est desmis de sa puissance, pour estre gouuerné par eux. Il y auroit fort à faire à gagner l'amitié de tant de personnes: c'est assez de n'en auoir point l'inimitié. Ainsi le sage ne prouoquera iamais le mauuais gré de ceux qui sont en auctorité, mais l'éuitera, comme il feroit vn coup de vague, s'il estoit sur la mer. En allant en Sicile vous

trauersez le destroit; vn Pilote mal-auizé ne se soucie pas des menaces du vent de Midy, qui est celuy de tous ces quartiers que les mariniers craignent le plus: mais au lieu de tenir la main gauche, s'en va droit donner dans Caribde, & inuestir les endroits où est le peril. Vn autre qui pense mieux à ses affaires, s'informe à ceux du pais, de la marée, & du iugement qu'il faut faire des nüages; & se garde bien d'approcher de ces tournoyemens si descriés par les naufrages qui s'y font. Vn homme sage en fait de mesme. Il euite le plus qu'il peut vne puissance qui luy peut nuire; Mais il le fait si dextrement qu'on ne s'en aperçoit point: car en cela consiste vne bonne partie de son assurance, parce que quand vn homme fuit vne chose, il fait iuger qu'il ne l'approuue pas.

III. Pour auiser donc à nous garentir du peuple; premierement ne luy demandons rien: il y a de la noise, où il y a des competeurs; Et secondement prenons garde de n'auoir rien qu'il y ait beaucoup de profit à nous oster: n'ayons à despouiller sur nous que le moins que nous pourrons: ce n'est point le sang qui fait espandre le sang: si quelques-vns le font, cela n'arriue pas bien souuent. Il y en a plus qui demandent la bourse, que la vie; Vn voleur ne met iamais la main sur vn homme nud: les chemins les plus guettés sont libres à ceux qui n'ont rien. Apres cela nous auons vne vieille leçon de nos pertes, qui nous enseigne de nous garder de trois choses; de la

Haine, de l'Enuie, & du Mépris. Le moyen de le faire, la sagesse nous l'apprendra: le temperamment en est bien chatouilleux, parce qu'il est à craindre que la fuite de l'Enuie ne nous mene au Mépris; & que cependant que nous ferons difficulté de nous mettre au dessus des autres, nous ne leur fassions connoître qu'ils ont moyen de se mettre au dessus de nous. Beaucoup ont eu sujet de craindre, pour ce qu'ils auoient de quoy estre craints: retirons-nous de la circonference au centre: l'Enuie & le Mépris sont aussi dangereux l'un que l'autre. Il faut donc se jeter entre les bras de la Philosophie, qui a ie ne sçay quelle maïesté, reuerée, ie ne dy point des gens de bien, mais generalémēt de tous ceux qui ne sont point méchans au dernier poinct. Car quant à l'Eloquéce, & aux autres choses capables de faire quelque remuement en vn peuple; quiconque s'en veut preualoir, il a aussi-tost vn aduersaire en teste. Cestui-cy qui demeure coy, & ne se melle que de ses affaires, au lieu d'estre méprizé reçoit du respect de toute sorte de gens; & ceux mesmes qui ne valent rien, ne desdaignent pas de luy faire honneur. Iamais le vice n'aura l'autorité si grande, & iamais ne se fera de conjurateurs si desesperés contre la vertu, que le nom de Philosophie ne demeure saint & venerable éternellement; il est vray qu'à la manier, il y faut, comme en toutes autres choses, apporter de la douceur & du iugement.

III. Trouuez-vous que Caton Philosophast comme il

me il faut, de penser par son seul aduis. empêcher des guerres. ciuiles, se jeter au milieu des armes de deux furieux; & tandis que les vns se bandoient contre Pompée, les autres contre Cesar, par vne opinion irreguliere, les vouloir auoir tous deux pour ennemis: Tout le monde n'approuuera pas qu'un homme sage voyant les choses ainsi disposées, se soit jetté parmy leur confusion & leur tumulte. Que pensez-vous faire Caton? il ne se parle plus de la liberté. ç'en est fait il y a long-temps: la question est à qui seruira la Republique. Vous n'y auez que voir: on élit vn maistre. Que vous importe qu'un des deux soit victorieux: mais ce ne sera pas le meilleur; j'ay touché les dernieres actions de la vie de Caton; mais ses premieres ne venoient pas plus à propos au desordre, où desia les affaires commençoient de s'embrouïller: Dequoy luy seruit iamaïs tout ce qu'il sceut crier & tempester, que d'irriter vne populace qui tantost l'enleuoit tout couuert de crachat hors de la place, & tantost du Senat le trainoit en la prison? Mais vne autre fois nous disputerons, s'il est des choses où le Sage, quoy que sa peine doïue estre inutile, ne doïue pas laisser de l'employer.

IV. Cependant ie vous conseille pour n'estre point sujet à la mauuaise grace d'un Grand, d'estre de ceux qui ne s'embarrassent point aux affaires du monde; & faisant les reduits, n'ont soin que des Loix, qui enseignent aux hommes à faire bien. Le Sage ne fera

point le reformateur des mœurs publiques: & se gardera que par vne façon de viure extraordinaire, il n'attire les yeux & la haine du peuple sur luy. Vous me demandez, si vous comportant de cette façon, vous serés hors de tout danger. C'est chose que ie ne vous puis non plus promettre que la santé à vn temperant, encores que la temperance soit l'occasion de la santé. Il se perd bien quelque vaisseau dans le port: mais que pensés-vous qu'il se face en pleine mer? Combien eust-il couru plus de fortune, s'il eust esté d'une humeur actiue, & remüante: puis qu'en ne rien faisant il n'a peu se garantir. Quelquefois les gens de bien font mauuaïse fin: ie vous l'accorde: mais ce n'est pas si souuent comme les méchants. Vne touche receüe aux habits n'oste pas à vn homme la reputation de bien tirer. C'est assez que le sage entreprenne: le succès n'est pas de sa iurisdiction. Nous commençons les choses, la Fortune les finit: Et pour moy ie ne me remets pas à son iugement; mais elle apporte quelquefois des ennuis, & des trauerses: on ne condamne pas le voleur tandis qu'il fait le coup. Ie vous voy tendre la main, pour auoir vostre rente accoustumée, ie vous la veux bailler en vne piece d'or: Et puis que nous auons parlé d'or, ie vous veux apprendre, comme l'usage vous en donnera plus de plaisir.

VI. Le vray moyen de bien jouir des richesses, c'est de s'en sçauoir passer. Vous voulés que ie vous nom-

me quil'a dit. Voyés comme ie suis liberal : tout ce que ie vous donne, ie le prends en la bourse d'autrui. C'a esté Epicure ou Metrodore, ou quelque autre de ceste caballe. Qu'importe qui l'ait dit? il est dit par tout le monde. Qui ne se peut passer de richesses, est en alarme pour elles: qui est en alarme pour vne chose, n'en jouit point; & pense tousiours d'y adjouster: le soin de l'accroissement luy oste la memoire de l'usage. Il ne bouge du Change avec quelques marchâds: s'il est chés luy, c'est avecque des jettons, ou quelque registre en la main; & bref de maistre il deuiant son procureur & son facteur.

EPISTRE XV.

ARGUMENT.

- I. L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame, comme la course, le saut du foullon, le carrosse, & le parler haut, sont l'exercice du corps.*
- II. Comme il faut conduire la voix. (heureux.)*
- III. Celuy qui se contente en sa condition est*
- IV. Les biens de fortune ne donnent point un parfait contentement, ils sont insidieux, & peu solides.*

I. NOS Peres auoient vne coustume que i'ay
encores veuë garder de mon temps, de met-

tre au commencement de leurs lettres. *Si vous estes sain, tout va bien.* Nous pouuons dire tout de mesme; *Si vous Philosohez, tout va bien*, car en cela consiste la santé; Si vous ne Philosohez, vous auez l'esprit malade, & vostre corps, quelque vigoureux & valide qu'il soit, n'a rien que la force d'un frenetique, ou d'un furieux. Pensés-donc à ceste santé premierement: & puis à l'autre. Vous en auez bon marché, si vous auez seulement la volonté de vous bien porter. La souplesse des bras, la dilatation des espaulles, & l'affermissement des reins, ne sont pas occupations d'une ame bien-faite; & un homme de lettres ne fait rien pour luy de s'y arrester: faites-vous si gras, & si charnu que vous pourrez; un bœuf le fera tousiours plus que vous. L'esprit qui porte un si pesant corps, est escorché de sa charge, & perd beaucoup de sa disposition: Et pour ce pressez-vous le plus que vous pourrez le corps, & vous lâchez l'esprit. La bonne chere a beaucoup d'incommoditez: premierement en l'exercice il se fait une dissipation d'esprit, qui rend l'homme inhabile à la meditation, où il est besoin de se bander. Dauantage la repletion empesche la subtilité: puis il y a certaine race de gens de neant, par qui nous-nous laissons conduire; ames nées à la seruitude; qui tousiours dans une estuue, ou dans un cabaret, pensent auoir fait une bonne iournée, quand ils se sont fondus en sueur; & d'un repas à l'autre mettent si peu d'interualle, que pour se remplir ils ont

bien à peine loisir de se vuidier. Boire & s'uer sont la vie d'un Cardiaque. Il y a des exercices qui ne sont ny longs ny penibles, qui ouurent incontinent les pores, tellement qu'il ne s'y perd gueres de temps, qui est ce qu'il faut principalement considerer; comme sont la course, le mouuement des bras, en leuant quelque chose de pesant en la main; & le saut en haut, ou en auant, ou bien le Salién, autrement & plus iniurieusement appellé le saut du foullon: prenez celuy que vous aymerés le mieux: il ne vous donnera point de peine, quand vous vous y ferés accoustumé. Quoy que vous fassiez, ne soyés guere avec le corps, que vous ne reueniez incontinent à l'esprit. Passés le iour, & la nuit à l'exercer: c'est chose de peu de travail, que vous pourrés faire au froid, & au chaud: la caducité mesme de l'âge ne scauroit vous empescher. La sollicitude ne peut estre infructueuse, & est vn bien qui amende de vieillir. Ce n'est pas que ie vueille que vous ne soyés iamais sans vn liure, ou sans tablettes en la main. L'esprit mesme a besoin de quelque treve, non pour s'aneantir, mais pour se relascher. Le carrosse & la litiere dónent de l'agitation au corps, & n'empeschent point d'estudier. Vous aués moyen d'y lire, dicter, parler, & escouter: comme aussi ce sont toutes choses que vous poués faire en vous promenant. Il ya mesme quelque exercice à parler haut.

II. Toutefois ie ne trouuerois pas bon de faire monter la voix de degré en degré par certaines mesures, &

pnis l'a rabaisser. Que si vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'un de ceste race de gés à qui la fin a fait appréndre tât de nouvelles inuétions, vous en trouuerés qui vous conduiront les pas avecque tant de iustesse, que l'un ne passera point l'autre, prendront garde iusques à l'enfleur de vos joües, & vous donneront autant de leurs ceremonies, que vostre patience à les croire croistra leur audace à vous commander. Et quoy donc? tout aussi tost que j'ouuriray la bouche, il faudra que ie crie du haut de la teste? C'est vne chose si naturelle de hausser la voix tout bellement, que ceux mesme qui plaident gardent cet ordre au parler du commencement, & ne crier que sur la fin: on ne vient pas d'un plain saut aux prieres & aux obtestations. Et pource vous suiurés en cela l'humeur où vous serés: & tantost avecque vehemence vous-vous irriterez contre ce qui vous semblera blasmable: & tantost irés plus doucement, selon que la voix & la force des flancs vous en donneront la disposition. Quand vous serés sur le point de clorre vostre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas; mais qu'elle descende en sorte qu'on y remarque la modestie de celuy qui l'a gouuerne & non l'intemperance d'un homme grossier & mal appris. Car il n'est pas question de s'exercer pour parler, mais de parler pour s'exercer. Je ne vous ay pas osté d'un petit boubier: mais outre cela ie vous veux faire un present, qui ne vous fera pas desagreable: voicy un enseignement bien digne d'estre notté.

III. La vie des fols n'est que chagrin, sollicitude, & apprehension de l'aduenir. Demandés-vous de qui est ce precepte? de celuy mesme de qui sont les precedents. Mais quand nous disons la vie des fols; de quelle vie entendons-nous estre? de celle des fols à marotte, & à chaperon? Non, ie ne parle d'autres fols que de nous-mesmes, qui par des concupiscences furieuses, nous laissons emporter à des choses nuisibles, ou pour le moins incapables de nous souler iamais; qui sommes tousiours mal-contens parmy tant d'occasions de contentement, & ne pensons iamais combien l'esprit de repos, qui ne desire rien, & de generosité celuy qui pense estre pourueu de toutes choses, & ne s'attend point à ce que la fortune luy voudra dóner. Pource, mon grand amy, representés-vous à toute heure la felicité de vostre condition. Quand vous aurés regardé combien il y en a qui vous passent, regardés combien il y en a qui vous suiuent. Vous estes ingrat aux Dieux, & à vostre propre vie, si vous ne considerés combien vous auez deuancé de personnes: Mais que vous importent les autres, puis que vous vous estes deuancé vous mesmes? Donnez-vous des bornes, que quand vous voudriez il vous soit impossible de passer.

IV. La duree de ces biens infideux n'est pas eternelle: Et bien souuent l'esperance en est meilleure que la possession. S'il y auoit quelque chose de solide, il y auoit dequoy se rassasier: mais l'alteration ne se passe point pour en boire & tousiours nostre

soit trouue quelque chose qui la sollicite en apparence specieuse d'un breuuage si bien préparé. Puis que ce sont choses qui roulent encore entre les incertitudes du temps à venir, pourquoy veux-je plustost impetrer de la fortune qu'elle me les donne, que de moy, que ie ne les demande point? Or à quelle fin les demanderay-je, si ce n'est qu'il ne me souuienne du tout plus de la foiblesse de ma condition? Assembleray-je? Pourquoy faire? pour auoir de la peine? ie suis au dernier iour de ma vie, & si ie n'y suis, ie n'en sçaurois estre bien esloigné.

EPISTRE XVI.

ARGUMENT.

- I. *La Philosophie doit estre le guide de l'homme.*
- II. *La Philosophie est utile à l'homme, soit qu'une providence eternelle gouuerne le monde, ou que les choses arrivent fortuitement; d'autant qu'elle enseigne d'obeir à Dieu, & de souffrir les aduersités avec patience.*
- III. *Celuy qui se regle par les loix de la Nature est riche; qui par celles de l'Opinion, est pauvre.*

I. **I**E ne doute pas que vous ne sçachiez bien qu'il n'y a moyen de viure non pas heureusement, mais passablement, sans l'estude de la sagesse: & que selon le progrès qu'on y fait, on approche plus ou moins de la parfaicte felicité: Mais ce n'est pas tout que de le sçauoir, si par vne meditation continue on ne tâche de se confirmer en ceste opinion. Les sages resolutions sont plus fortes à garder qu'à prendre: il faut perseuerer, & ne cesser iamais de vous fortifier, que vous n'ayés fait vn bon naturel de ce qui n'est qu'une bonne volonté. Vous n'auies que faire avecque moy de tant de paroles, ny de si longues protestations: ie voy bien le profit que vous aués faiët. Je sçay d'où vient ce que vous m'escriués: il n'y a ny fard ny desguisement: toutefois pour vous dire franchement ce que i'en pense, i'en ay desia beaucoup d'esperance, mais de confiance ie n'en puis encores auoir. Faites le mesme scrupule que ie fais: ne soyés ny prompt ny facile à presumer de vous: espluchés vous bien; fouillés vous par tout; & ne laissés rien, où vous ne regardiés: sur tout aduisez, si vous n'apprenés plustost à Philosopher qu'à viure.

II. La Philosophie n'est pas vne besogne vulgaire, ny faite pour seruir de monstre. Il y faut moins de langage que d'execution: on ne l'appelle pas pour nous faire passer le iour, & nous garder qu'il ne nous ennuye de nous reposer. C'est-elle qui forme, & qui façonne l'esprit, qui donne des regles à la vie, dirige

les actions, monstre ce qu'il faut faire, & ne faire pas; Et assise continuellement au timon de la barque, nous fait sans naufrage passer au milieu de tout ce que la mer a de perils: qui ne l'a point, n'est iamais sans apprehension. Il arriue d'une heure à l'autre un nombre infini d'affaires où nous auons besoin de conseil; C'est d'elle qu'il le faut prendre. Mais dira quelqu'un; Que me sert la Philosophie, s'il y a un Destin? que me sert-elle, si Dieu gouuerne le monde? que me sert-elle, si tout arriue fortuitement? Car ce qui est certain, est consequemment immuable: & quant à ce qui n'est pas, quel moyen puis-je auoir de me preparer à l'encontre? soit que Dieu par son decret ait preuenu mon conseil, & ordonné ce que ie dois faire, quoy que ie delibere, il demeure tousiours au pouuoir de la Fortune de faire l'euenement bon ou mauuais, comme il luy plaira. Prenés de ces deux opinions celle qui vous fera la plus vray-semblable, ou les receués toutes ensemble: il faut, quoy qu'il en soit, tousiours Philosopher; Soit que le Destin nous ait foubmis à des loix inuvariables, soit que Dieu preside sur l'Vniuers & dispose de ce qui s'y passe, soit que la Fortune pousse, & tourne en desordre les choses du monde: c'est tousiours à la Philosophie qu'il faut auoir recours, pour nous garentir: c'est d'elle qu'il faut apprendre à nous humilier à Dieu, vouloir ce qu'il veut, & sans se rendre iamais à la Fortune, supporter avecque patience les choses que par preuoyance

nous n'aurons peu diuertir. Mais il n'est pas temps de disputer s'il y a des choses de nostre iurisdiction, si la Prouidence commande, si nous sommes trainés par la chaine des destins, ou si sans ordre & sans regle toutes choses arriuent casuellement; ie m'en remets à l'aduertissement que i'auois commencé de vous donner, que vous ne laissiés point refroidir ceste belle ardeur que vous aués, mais teniés vostre ame si ferme en la posture où vous l'aués mise, que vous fassiez habitude ce qui n'est qu'un mouuement. Ie voy bien que dez le commencement de ceste lettre, vous aués fait compte qu'elle ne viendrait pas sans estre accompagnée de quelque present: Cherchés bien, & vous le treuuerés.

III. Au reste ne vous estonnés point de me voir si liberal: ie vous donne encor du bien d'autrui. Mais pourquoy dis-je du bien d'autrui? tout ce qui est bien dit, de quelque part qu'il vienne ie fais estat qu'il est mien comme cecy d'Epicure. Si vous vous réglés par nature, vous ne serés iamais pauvre. Si par opinion, vous ne serés iamais riche. Il faut peu de chose à Nature; rien ne suffit à l'Opinion. Ayés des biens plus que la Fortune n'en donna iamais à un homme seul: possédez en vne condition priuée ce qui contenteroit un Roy: soyés vestu d'habits où le clinquant cache la matiere: parés vos maisons de marbre, affin que ce ne soit pas assés d'auoir des richesses, si vous n'y marchés dessus. Adioustés à ces delices des statues &

des tableaux, & generally tout ce que l'Art a iamais fait pour l'affouissement du luxe; ce ne vous feront que des aiguillons pour vous prouocquer à desirer quelque chose de plus grand, & de plus beau. Les desirs de Nature sont limités: ceux de l'Opinion n'ont où s'arrêter, parce qu'une chose fausse n'a point de bornes. Qui va par le chemin trouue quelque bout: 'qui est esgaré n'en trouue point. Retirés-vous des vanités: & quand vous voudrés sçauoir si le souhait que vous faites est selon Nature, ou selon l'Opinion, regardés'il se peut arrester en quelque lieu. Si apres auoir marché long-temps vous trouuez que vous n'estes point encor au bout du chemin, faites conte que ce que vous desirés n'est point naturel.



EPISTRE XVII.

ARGUMENT.

- I. *L'aprehension de l'estat de nos affaires ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.*
- II. *Loüange de la Pauvreté.*
- III. *Celuy qui veut premierement amasser du bien, & puis s'adonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement.*
- IV. *Il ne faut, ny pour la pauvreté ny pour l'indigence se retirer de la Philosophie.*
- V. *Le Sage n'a faute de rien, parce que la Nature se contente, de peu: mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.*
- VI. *Les richesses ne mettent pas fin aux miseres, mais les changent.*

I. **E**ttez-moy tout ce que vous auez, si vous estes sage; ou pour mieux dire, si vous le voulez estre, ne pensez qu'à trouuer la tranquillité d'esprit: voyez où elle est, & y courez le plus diligemment que vous pourrez. Si quelque chose vous accroche, que vous ne

puissiez démeſſer, coupez-là. Vous vous excuſez que les affaires de voſtre maiſon vous retardent, & dittes qu'auant que rien entreprendre vous les voulez mettre en tel eſtat, que vous en puissiez viure ſans rien faire, afin que la pauureté ne puisse ny vous facher, ny vous donner ſujet de faſcher perſonne : En cela vous tenez vn langage qui monſtre que vous ne cognoiſſez pas ny la nature, ny la force du bien où vous pretendez. Vous remarquez aſſez combien la Philoſophie tout enſemble eſt choſe profitable: mais en ce qui eſt de ſes parties vous n'y portez pas les yeux ſi prez, comme il en ſeroit beſoin. Vous ne ſçauiez pas qu'il n'eſt point d'occurrence, où nous n'en puissions tirer du ſecours, & que nous ne pouuons auoir d'affaires de ſi grande importance, que ſon pouuoir ne s'y eſtende, ny ſi petites, qu'elle ne s'y abaïſſe pour nous y ſubuenir. Croyez-moy, demandez-luy ce que vous auez à faire, ie m'aſſeure qu'elle ne vous conſeillera pas de vous aller ſeoir en vn contoïr, le delay que vous demandez de pouiruoïr à vos affaires, n'eſt-ce pas afin que la pauureté ne vous puisse incommoder ? Mais que direz-vous, ſi au lieu de la craindre, on vous fait voir que vous auez occaſion de la deſirer. Aſſez de gens eſtoient nez à la Philoſophie, & s'y fuſſent dignement employez, ſi les richesses ne leur en euſſent oſté le moyen.

II. La pauureté n'a ny faix qui la preſſe, ny apprehenſion qui la trouble. Si l'alarme ſonne, elle ſçait bien,

que ce n'est pas à elle qu'on en veut: s'il faut sortir elle est prest & ne fait que regarder par où le pauvre n'est point en peine de son bagage. S'il se faut mettre sur mer il n'a point pour cela de rumeur au port. Les quais ne sont point couverts de ceux de son train. Il n'est point suivi d'une troupe de valets si grande, qu'il n'y ait pas de viures assez dans le pays pour les nourrir. Peu de ventres sont aisez à paître, quand ils sont reglez, & qu'ils ne desirent de la viande que ce qu'il en faut pour estre nourris. La faim couste peu, la friandise beaucoup. Tout ce que veut la Pauvreté, c'est de se pouvoir contenter aux choses qui luy sont nécessaires. Pourquoi donc refuserez-vous sa compagnie, depuis que les riches mesmes, qui ont bon iugement la prennent pour exemple, & de sa vie empruntent le regime de la leur? Voulez-vous que vostre esprit se fournisse de belles conceptions? Soyez pauvre, ou vivez en pauvre. Il est impossible d'estudier avec fruit sans la frugalité: la frugalité n'est autre chose qu'une pauvreté volontaire.

III. Laissez-moy donc ces excuses, ie ne suis pas encore bien, il me manque encore quelque chose: quand ie l'auray, ie ne veux faire plus que Philosopher. Mais voyez la faute que vous faites: ce que vous vous proposez d'acquérir, apres que vous aurez toute autre chose, c'est ce que vous devez auoir, auant que rien acquérir. Vous faites la fin de ce qui doit estre le commencement. Vous dittes que vous voulez acquérir

dequoy viure: Apprenez par mesme moyen de quelle façon il le faut acquerir. Si quelque chose vous empesche de bien viure, elle ne vous empesche pas de bien mourir: il ne faut ny pour la pauvreté, ny pour l'indigence mesme se retirer de la Philosophie.

IV. Quand il seroit question d'en venir à ces extremités de faim, qu'on a veües en beaucoup de sieges, il se faut resoudre à les supporter. Pourquoi ne souffrirons-nous en l'acquisition d'une liberté perpétuelle, & qui nous assurera contre toutes les menaces du Ciel & de la terre, ce que tant de fois on a souffert en des occasions où tout le loyer de la patience n'étoit que de ne tomber point à la discretion du victorieux: Il y faut aller, & deust-on mourir de faim. Il s'est veu des armées reduites à la nécessité de toutes choses, qui ont vescu de racines, & mangé des ordures qui feroient mal au cœur à reciter; Et tout sans autre sujet que pour regner: & ce qui vous semblera plus estrange, pour regner au Royaume d'autrui, Et se trouuera-t'il quelqu'un si lâche que pour se demeller des fureurs où le monde l'engage, il apprehende de supporter la pauvreté? C'est donc une folie de se proposer d'acquerir du bien: premierement il ne couste rien pour aller trouver la Philosophie: vous aués raison, quand il ne vous manquera plus rien. Vous verrez d'auoir aussi la sagesse: ce sera la dernière piece de la vie: & s'il faut ainsi parler, la bonne mesure. Voulez-vous bien faire: si vous aués quelque chose, commencez

mencés dès maintenant à Philosopher : car que sca-
ues-vous ? peut-estre vous en aués desia plus qu'il ne
vous en faut.

V. Si vous n'aués rien, cherchés premierement la
Philosophie, & puis vous pensés au reste : ouy mais
i'auray faute de ce qui me sera necessaire. Cela ne se
peut, parce que Nature est contente de peu de chose,
& le Sage s'accommode à Nature. S'il se trouue re-
duit à des necessités irremediabiles, il ne marchandera
point à quitter le monde, & se deliurer luy-mesme de
son importunité ; S'il a dequoy pouuoir allonger sa
vie, sans desirer dauantage, il trouuera ce qu'il luy
faut pour sa bouche & pour ses habits. Il s'entretien-
dra doucement ; il verra les occupations des riches,
& la peine que prennent ceux qui le veulent estre ; Et
uide de toutes inquietudes dira en luy-mesme ; Que
ces pauvres gens sont mal-aduisés de prendre vn si
long chemin, & d'attendre ou les interests de leur ar-
gent, ou le profit de leur marchandise, ou la succession
de quelque vieillard ! Ce que la sagesse baille, vous l'a-
ués content. Elle fait tout d'vn coup vn homme riche,
en luy apprenant à ne se soucier point de l'estre : ce
sont choses qui ne vous touchent point. Je fais plus
de cas de vous que des riches. En vn bon siecle, vous
en aurés trop.

VI. Sans la mauuaise coustume, que ie vous ay
fait prendre, ie pouois icy clore ma lettre : on ne fait
iamais la reuerence aux Rois, sans leur faire quelque

present. Je ne vous puis dire adieu, qu'il ne m'en couste quelque chose. Que sera-ce? Epicure me le prestera. Plusieurs, pour auoir acquis du bien, n'ont pas fini leurs miseres, mais les ont changées. Je ne m'en esbahis pas : le vice n'est pas aux choses, il est en l'esprit. Ce qui les dégoustoit en la pauureté, les dégouste aux richesses. Comme il n'importe au malade que son lit soit d'or, ou de bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le mette, son indisposition ne le quitte point; aussi depuis qu'un esprit n'est pas sain, mettés-le parmi les richesses, ou parmi la pauureté, comme vous aymerez le mieux; c'est tout vn : il ne peut aller en part, où sa maladie n'aille quant & luy.

EPISTRE XVIII.

ARGUMENT.

- I. Le Sage doit estre moderé dans les desbauches publiques, s'il ne les peut fuir tout à fait.*
- II. Nous deuons quelque fois faire essay de l'Abstinence, & de la Pauureté; Et au milieu des caresses de la Fortune, nous resoudre à ses outrages.*
- III. Où il y a trop de colere, il n'y a iamais assez de iugement.*

I. **N**Ous sommes au mois de Decembre. C'est vne saison où tout va par escuellés. Le luxe n'a point de loix; chacun fait le plus de bruit qu'il peut, comme si les Saturnales estoient quelque autre chose que les iours ouuriers; Et certainement il faut aduoüer que la difference y est si petite, que ie trouue que celuy rencontra fort bien, qui dit que Decembre, qui ne souloit estre qu'un mois, estoit à cest'-heure un an entier. Si vous esties icy, ie scaurois volontiers ce que vous seriez d'auis de faire; si nous ferions cōme de coustume, ou si pour ne sēbler pas auoir des mœurs particulieres, nous mettrions robe bas, & ferions la desbauche comme les autres: car à cest'-heure pour passer le tēps, & faire feste, nous chāgeons d'habits; ce qu'autrefois on ne faisoit que lors qu'il y auoit quelque mauuaise nouuelle, ou que les choses sembloient se preparer à quelque remuēment. Si ie scay quelque chose de vostre humeur, vostre opiniō seroit de prendre vne voye d'entre les extremités, & faire vn peu plus de chere que d'ordinaire; mais aussi n'aller pas iusques où va le peuple, si peut-estre vous n'esties d'auis, que c'est alors qu'il se faut tenir la bride plus haute, afin de faire monstre de la temperance, en vn temps où l'on ne voit que des exemples d'insolence & dissolution de tous costés. Il n'y a point de preuve qui fasse mieux connoistre que l'esprit est ferme, que quand il n'y a rien assés attrayant pour le conuier au desordrē; ny rien d'assez fort pour l'y trayner.

Ce seroit bien, à n'en mentir point, vn trait plus courageux de demeurer sec & sobre, au milieu d'un peuple qui ne fait qu'yurogner, & rendre sa gorge emmy les ruës : mais il y a bien plus de discretion à se tirer hors de la multitude, sans monstrier qu'on soit irregulier, & faire ce que font les autres, pourueu qu'on le face d'autre façon qu'ils ne le font : il n'est pas impossible de passer son temps, sans se desborder.

II. Au demeurant, i'ay tant d'enuie de reconnoistre comme vous aués l'ame en bonne assiette, que suiuant les regles des grands personages, ie suis d'aduis que vous fassiez vn essay d'estre mal nourry & mal vestu quelques iours, afin de pouuoir dire, Est-ce cecy de quoy on m'auoit fait si grand peur ? Il faut en la securité se preparer aux estonnemens, & au milieu des caresses de la fortune, se resoudre à ses outrages. Les soldats en plaine paix marchent en bataille, trauaillent aux tranchées, & se lassent à des labours superflus, pour se fortifier aux necessaires. Voulez-vous n'auoir point de peur en l'execution de quelque chose ? assurez-vous deuant que d'y aller. Ceste consideration a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques iours de chasque mois à viure comme les pauvres : & se sont approchés le plus qu'ils ont peu de l'indigence, afin que iamais ils ne craignissent ce que si souuent ils auoient essayé. Ne pensés pas que ie vous appelle simplement à quelque retranchement de vostre ordinaire, ou à manger sous quelque ca-

bane, ou à faire quelque vne de ces austerités fantastiques, où par caprice les grands vont chercher de l'appetit, quand l'assiduité des delices leur en a fait perdre le goût. Que vostre liect soit vne paillasse, vostre habit vne haire, & vostre viande du pain bis: faites ceste vie là durant trois ou quatre iours, & quelquefois dauantage, afin que ce ne soit pas vn jeu, mais vne espreuue à bon escient, & croyés qu'alors vous aurez l'esprit bien content. Quand vous verrez que pour deux liards vous aurés mangé tout vostre aise, & connoistrez que pour estre soul, vous n'auéz que faire d'estre en la bonne grace de la Fortune, puis qu'en despit d'elle, il faut qu'elle vous fournisse ce qui vous fait besoin; Quoy que vous fassies pourtant, ne vous imaginés point d'auoir fait quelque grâde proüesse. Vous n'aués rien fait qu'une infinité d'esclaves, & de pauures ne facét. Tout la gloire qui vous en est deüe, c'est que vous le faites volontairement. La continuation ne vous en fachera non plus que l'essay: exerçons nous à la quintaine; & de peur que la fortune ne nous surprenne, faisons de bonne heure connoissance avecque la pauüreté. Quand nous aurons sçeu combien c'est chose suportable d'estre pauures, nous en serons riches avecque moins d'apprehension. Epicure, qui estoit si sçauant en volupté, qu'il en faisoit leçon, auoit de certains iours où il ne mägeoit pas son saoul, pour voir s'il y defaillloit quelque chose d'une pleine & parfaite volupté, ou combien

il en defailloit, & si c'estoit chose qui meritaſt de s'en traualler beaucoup; Cela ſe trouue ainſi dans les lettres qu'il eſcriuoit à Polienus durant le gouuernement de Charinus. Il ſe vante auſſi qu'il ne deſpendoit pas vn ſoul à chaſque repas; Et que Metrodorus, qui n'eſtoit point encore du tout ſi Philoſophe, n'en deſpençoit pas plus d'un entier. Vous ne croyés pas qu'il y euſt dequoy ſe ſouler à ſaire de ſi mauuais repas: ſi auoit-il dequoy ſe contenter, non d'une volupté legere & periffable; mais d'un contentement bien ſolide & bien aſſuré. Il n'y a pas grand' friandiſe à manger vn peu de boüilly, ou vn morceau de pain d'orge, & boire de l'eau: mais c'eſt vn plaifir extreme que de trouuer du plaifir en ce qui n'en a point, & ſe reduire à des choſes que la plus rigoureuſe, & la plus iniuſte fortune du monde n'eſt pas capable de nous oſter. Les criminels ſont bien meilleure chere à la Conciergerie; & ceux meſme qui ſont mis à part afin d'eſtre menés au ſupplice, ne ſont pas traités ſi maigreſement. Quelle demonſtration plus éuidente ſçauroit-on faire de la grandeur de noſtre ame, que de nous ranger volontairement à des choſes que nous ne ſouffririons pas quand nous ſerions à la derniere extremité? C'eſt ainſi qu'on ſe prepare contre la Fortune. Commencés donc de bonne heure, mon grand amy, à prendre ceſte couſtume: & deſtinés quelques iours où ſeparé du monde, & rendu communicable aux plus petits, vous entriez au commerce de la pauureté.

Aude hoſpes, &c.

Celuy seul en est digne qui sçait mespriser les richesses: ce n'est pas que ie les condamne, mais ie veux qu'il les possede sans apprehension; & cela ne se peut faire que nous ne soyons resolu à nous en pouoir passer, & que nous ne les regardions comme tousiours prestes à s'en aller d'auecque nous.

III. Mais il faut commencer à fermer ma lettre. Je me doute bien que vous ne me le permetrez-pas, que premierement vous n'ayez esté payé de ce que ie vous doy. Je vous assigneray donc sur Epicure, qui m'acquitera. Où il y a trop de colere, il n'y a iamais assez de iugement: vous n'ignorez pas comme ceste sentence est veritable. Puis que vous auez eu des vallets, vous auez eu des ennemis. C'est vne passion qui ne respecte personne: Elle naist d'amour aussi bien que de haine, & non moins parmy les choses serieuses, qu'entre les ieux & les passe-temps. Les effets n'en font point selon la cause, mais selon la disposition de l'ame qui la conçoit; comme il n'importe pas combien vn feu soit grand, mais combien la matiere où il tombe est capable de s'allumer. Car il est des choses si dures & si solides, que quelque feu que ce soit, elles ne le reçoient pas. Et au contraire il en est qui en sont si susceptibles, qu'il suffit d'une seule estincelle pour les consumer tout incontinent. Il n'y a point de doute qu'une Collere bien violente ne se termine en fureur; Et pource il est bon de s'en donner garde, non seulement pour la modestie, mais encore pour la conseruation de nostre entendement.

EPISTRE XIX.

ARGUMENT.

- I. Le Sage ne doit point vieillir à la Cour, ny aux charges publiques; mais chercher son repos à bonne heure, non tout à fait dans la solitude, mais dās vne honneste occupatiō.*
- II. Les amis de table ne sont point les vrais amis. On ne doit pas tant prendre garde à la chose donnée, comme à celui qui la reçoit.*

I. **JE** ne reçois iamais de vos lettres que ie n'en sois transporté de ioye. Elles m'auoient par cy-deuant fait esperer quelque chose de vous; mais à ceste heure elles m'en respondent, & changent l'incertitude de leurs promesses en des assurances indubitables; Continuez de mieux en mieux: ie vous en prie, & vous en coniure, comme de la chose que ie vous souhaite le plus. Desrobez-vous tout bellement à ces occupations qui vous diuertissent; ou si vous ne pouuez, tirez vous en ouuertement. Nous n'auons que trop perdu de temps: la vieillesse nous aduertit de plier bagage. Quelle enuie est-ce qu'on nous en pourra porter? Nous auons passé nostre vie parmy la tempeste; finissons-la dans le port. Ce n'est pas que ie

vous

vous conseille de chercher de la reputation par ceste retraite: il ne la faut ny monstrier, ny cacher: quelque iugement que ie fasse du forcenement des hommes, ie ne veux pas que vous alliés vous mettre au fonds d'une cauerne, pour vous y enseuelir en vn oubly perpetuel: C'est assés que vostre repos paroisse; il n'est pas besoin qu'il soit eminent: ceux qui ne sont point venus au mode, sont libres de ny venir point, & demeurer cachés en l'obscurité; mais à vous, le temps n'est plus de le faire. Vostre bel esprit, qui vous a mis si auant au iour, la gentillesse de vos escrits, & la congnoissance que les Grands ont de vostre merite, vous en empêcheront. Vous aués tant de reputation, que quand vous-vous iriés cacher au bout du monde, & que vous ne sortiriés iamais d'une chambre, ce que vous aués desia fait, vous produiroit. Il n'est point de tenebres pour vous: fuyés où vous vouldés: vous y porteres tousiours les rayons de ceste lumiere qui vous a fait esclairer par le passé. Personne ne se peut offenser que vous vous mettiez en repos; c'est chose que vous pouuez faire sans regret, ny morsure d'arce quelconque. Car que nous laissés-vous que vous-vous apperceués d'auoir laissé si vous ne vouldés? Vos clients: ce n'est pas vous qu'ils demandent, mais quelque chose de vous. Vos amis? autrefois on recherchoit de l'amitié, à cest-heure on ne se soucie que du profit. Les vieillards que vous aurés quittés referont leurs testamens: le donneur de bon-jour ira chercher vie

autre porte: Il est mal-aisé qu'une chose vaille beaucoup & ne couste gueres. Regardés ce que vous aymés mieux perdre, ou vous, ou quelque chose du vôtre. Pleust à Dieu que la Fortune vous eust laissé vivre en la condition qu'elle vous auoit fait naistre; Et que le bon vent ne vous eust point emporté si loin de terre: vous esties bien, sans ceste felicité precipitée, qui vous a fait auoir des Gouvernemens, & des Commissions, & pretendre aux charges de qui celles-cy ne sont que les degres pour ymôter: d'un estat vous passerés à l'autre, & de cet autre, à un autre. Mais en fin que sera-ce? Quand faites vous compte de vous reposer? quand vous aurés ce que vous desirez. Ce ne sera iamais. La suite de nos cupidités est comme celle des causes, de qui les Stoïques tiennent que les Destins sont enfilés. La fin de l'une est la naissance de l'autre: vous-vous estes laissé choir en une vie, où la misere & la seruitude n'ont point de bornes. Tirés vous le col hors du ioug: vous aurés meilleur marché de l'auoir coupé une fois, que pressé perpetuellement. Si vous reuenés à la vie priuée, vous y trouuerés bien les choses plus petites, mais elles ne laisseront pas de vous rassasier: à ceste heure, vostre estomach est un abisme, rien que vous y ietties n'est content. Or lequel est-ce que vous aymés mieux, d'estre pauvre & faoul, ou riche & affamé. Les grands ne sont iamais sans Conuoitise: & sont encore exposés à la conuoitise d'autrui. Si vous n'estes content, vous ne pouuez

contenter personne. Mais comme sortiray- ie? Faites comme vous voudrés : mais de quelle façon que ce soit il faut sortir. Souuenez-vous combien l'auarice vous a fait courre de fortunes, & combien de trauaux l'ambition vous a fait trouuer agreables. Il faut oser aussi quelque chose pour vostre repos, ou vous resoudre de vieillir en ceste inquietude de commissions, ou de charges publiques, parmy le tumulte, & tousiours dans quelques nouueaux flots, d'où, quelque modeste, & paisible que vous soyez, vous n'aurez moyen de vous garentir. Qu'importe que vous veuillez vous reposer? Vostre fortune ne le veut pas: que sera-ce si vous la laissez monter plus haut? L'accroissement du bien ne sera-ce pas vn accroissement d'aprehension? Je vous veux icy reciter vne chose, que Mecenase a dite en son Prometée. La torture luy fit à la fin descouurir la verité. La seule hauteur estonne les choses esleuées: il a voulu dire, que le coupeau d'vne chose haute a tousiours de l'estonnement. Est-il possible qu'il y ait grandeur au monde qui vueille qu'un homme soit contraint de confesser qu'il en est enyuré? Ce fut certainement vn bel esprit, & qui pouuoit mettre sa bien-disance entre les exemples, si la prosperité de la Fortune ne l'eust rendu plustost femme, qu'effeminé. Vous en ferez de mesme, si vous n'y prenez garde. Il eust enuie de prendre terre: mais ce fust trop tard: pliez les voiles de bonne heure.

II. Ceste sentence de Mecenase me pouuoit acquitter

si ie voulois: mais ie me doute qu'il me faudroit auoir procez avecque vous, & que vous voudrez auoir vostre payement de monnoye courante. Puis qu'ainsi est, ie m'en vay en emprunter d'Epicure. Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez, comme avec qui vous mangés. C'est vne vie de Lyon, ou de Loup, que manger sans vn amy. Pour auoir ceste election, retirez-vous: autrement il faut que vous preniez la compagnie telle qu'entre-ceux qui vous viennent voir, vn officier vous aura voulu choisir. Les amis ne se trouuent point en vne basse court: ils ne s'esprouuent point en vne table. C'est le mal ordinaire des Grands, de pèser estre aymez de ceux qu'ils n'ayment point, & croire que pour acquerir des amis, ce soit assez de les obliger. Au contraire, il est des hommes qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur ont fait du bien: plus ils doiuent, plus ils haïssent: vne petite somme estrang. celuy qui l'emprunte: vne grande le rend ennemy: Et quoy dōc, les plaisirs ne font pas les amitiéz. Si font, pourueu qu'on choisisse ceux qui les doiuent recevoir, & qu'indifferemment on ne les épande pas sur les premiers venus. Ainsi iusques à ce que de vous-mesmes vous soyez capable de vous conduire, prenez l'aduis de ceux qui sont sages, & ne regardez pas tant ce qui vous part des mains, comme la personne qui le reçoit.

EPISTRE XX.

ARGUMENT.

- I. *La Philosophie est une escholle de bien faire, & non de parler: Estre constant en ses resolutions est la marque d'un homme sage.*
- II. *La Pauvreté fait cognoistre les vrais Amys: La gloire d'une ame genereuse n'est point d'aller au devant des incommoditez, mais par le mépris des richesses de s'y preparer, comme à choses qui ne sont pas fort difficiles à supporter.*
- III. *Qu'il faut quelquefois se représenter une Pauvreté imaginaire, pour s'accoustumer à la véritable.*

I. **S**il vous-vous portés bien, & pensés avoir du mérité assez, pour estre quelque iour vostre, ce sont les meilleures nouvelles que ie scaurois recevoir de vous. Je serois bien-aise d'avoir l'honneur de vous tirer de la confusion où vous estes, avecque peu d'esperance de vous en desbroüiller. C'est pourquoy ie vous prie, & vous cōseille de faire descēdre la Philosophie jusqu'au fōds de vostre ame, & de mettre en pratique

ce que vous aués appris, non avecque du langage, ou par des escrits, mais par assurance de courage, & diminution de vos passions. Verifiés vos parolles par effects. Il n'est pas question ny de haranguer deuant vne assemblee, pour faire admirer son eloquence, ny de disputer de quelques propositions curieuses, pour entretenir de ieunes hommes, & ie ne sçay quelles gens, qui ne sçauent où passer le iour. La Philosophie est vne escolle de bien faire, & non de parler: elle veut que chacun se forme à sa regle: qu'on viue cōme on parle: & qu'en nos actions tout soit d'une peinture, sans qu'il y ait rien de dissemblable ny de bigarré. Le principal office de la sagesse, & sa marque la plus euidente, c'est que les œuvres ne dementent point les parolles, & qu'en toutes occurrences vn homme se trouue tousiours égal à foy. Mais qui sera capable de ceste perfection? peu de gens sans mentir: Et toutes-fois il s'en trouuera quelques-vns. C'est chose qui n'est pas bien-aisée: mais si est-ce que ie n'oblige pas le sage à marcher tousiours de mesme pas: il me suffit qu'il tienne tousiours vn mesme chemin. Prenons donc garde si nous-nous habillons point d'une façon, & gouuernons nostre maison de l'autre: Si nous ne baillons point trop auarement aux autres ce que nous prenons trop liberalement pour nous: Si vous n'estes point frugal en despence de table & trop somptueux en magnificence de bastimens. Choisissons pour vne fois vne forme de viure, & la suivons eter-

nellement. Il y en a qui sont mesquins & sordides en leur maison, & qui dehors sont les grands & les magnifiques. Ceste inégalité vicieuse est la marque d'un esprit qui chancelle, & qui n'est point encore en bonne assiette. Je m'en vay vous dire d'où leur vient ceste humeur ainsi variable, & pourquoy il y a si peu de rapport de leur conseil à leur execution. Ils ne se proposent point vn certain but: & s'ils le font ils n'y perséuerent point, mais se laissent incontinent emporter ailleurs, & ne se contentent pas de changer: mais retournent sur leurs pas, & reprennent la resolution mesme qu'ils auoient condamnée auparauant. Afin donc de laisser les anciennes definitions qu'on a faites de la sagesse, & comprendre toute la consideration de la vie humaine, ie me contenteray de ce que ie vous vay dire. Qu'est-ce que la sagesse? quand on a voulu quelque chose, estre tousiours ferme à la vouloir, & ne vouloir iamais ce qu'vne fois on n'a point voulu. Je n'y adioute point ceste petite exception, que ce qu'on veut soit iuste, pource qu'il est impossible qu'vne chose iniuste puisse plaire continuellement. Les hommes scauent peut-estre ce qu'ils veulent en ce moment où ils veulent: mais apres ils n'en scauent plus rien. Il n'y a personne du tout ferme à vouloir, ou ne vouloir point. Le iugement se change: il se contredit d'un iour à l'autre, & de là vient que plusieurs font de la vie comme d'un jeu. Suiues donc ce chemin que vous auez pris, & peut-estre qu'il vous menra à la

perfectiō, qu pour le moins vous gaignerés ce point, que si quelque chose vous manque, vous serés le seul qui reconnoissés vostre deffaut.

I I. Mais que deuiendront mes domestiques ? quand ils ne mangeront plus vostre pain, ils mangeront le leur. Vous sçaurés par la pauüreté ce que le bien que vous aués fait ne vous a sçu faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront: vous ne serés laissé que de ceux qui vous suiuiοient pour quelque autre chose que pour vous. Quand la pauüreté ne vous seruiroit qu'à vous faire connoître qui vous ayme, n'est-ce pas du suiet assés de la vous faire aymen ? Ne vous verrés-vous iamais en vn estat qui n'oblige personne à mentir pour vous faire honneur ? Faites donc que toutes vos pensées, toute vostre sollicitude, & tous vos souhaits soiēt d'y paruenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous luy pouués auoir faicts, & qu'il vous accorde cestuy-cy, que vostre contentement soit en vous-mesme, & aux biens qui ne procedent que de vous. Quelle felicité sçauriés vous auoir plus à commandement ? Reduisés vous si bas, qu'il soit impossible de tomber. Le tribut de ceste lettre que ie m'en vay vous payer, vous donnera plus de suiet de vous y resoudre: soyés en ialoux tant qu'il vous plaira. Ie sçay bien qu'Epicure ne se fachera non plus de payer pour moy, qu'il a fait par le passé. Croyés que quand ie vous vetray estendu sur quelque pauvre lit, & vos habits tous deschirez

deschirez, ce que vous me dirés m'en semblera bien plus braue & plus magnifique. Je n'en orray pas seulement le langage, i'en verray l'experience: Pour moy ie ne prens iamaïs tant de plaisir d'ouïr nostre Demetrius, que quand ie le rencontre couché sur la paille, ou sur quelque chose encore pis, & si mal en ordre, qu'il est plustost nud qu'habillé, car il ne professe pas la verité: il la témoigne. Et quoy d'oc ne peut-on viure parmi les biens, & les mespriser? pourquoy non: On ne peut dire qu'un homme n'ayt beaucoup de courage, qui apres auoir long-temps amoureuxment regardé les richesses, se prend à rire de ce qu'elles se sont venu trouuer: & les reconnoît siennes plustost par ouy dire, que pour sentiment qu'il en ait. Ce n'est pas peu de pouuoir conuerfer parmi les richesses, & ne s'y laisser point corrompre. Il y a de la gloire d'en auoir, & viure en pauvre; mais il y a moins de peril à n'en auoir point. Je ne sçay, dirés-vous, si ce riche tomboit en pauurete, comme il la supporteroit patiemment. Je ne sçay, vous respondray-je pour Epicure, si la Fortune donnoit des biens à ce pauvre, comme il auroit du iugement & du courage à les mespriser. Il faut entrer au fonds de leur ame de l'un & de l'autre, & voir si c'est à bon escient & sans fard, que le pauvre prend plaisir à l'estre, & si le riche, quelque bonne mine qu'il fasse, ne se resioût point d'auoir du bien. Ce n'est pas un grand tesmoignage d'une volonté bien disposée, qu'un meschant liét, ou un mauuais habillement, si-

non qu'il y paroisse, non de la necessité, mais & de l'election & du consentement à les auoir. Au demeurant la gloire d'une inclinatio genereuse n'est point à chercher mal à propos ces incômodités, comme plus salutaires au repos de ceste vie: mais de s'y preparer indifferemment comme à choses qui ne sont point si difficiles, qu'il n'y ait moyen de les supporter. Et certainement, Lucilius, elles sont supportables, voire plaisantes, quand on y vient aduertý de longue main. La securité les accompagne, sans laquelle nous ne pouuons iamais rien auoir qui nous donne du plaisir.

III. Nous ferons donc bien, à mon aduis, à l'imitation de beaucoup de grands personnages, de nous reseruer quelques iours, où par l'exercice d'une pauvreté imaginaire, nous nous acoustumiôs à la veritable. De quoy nous auons d'autant plus de besoin, que nous aurons esté plus noyés dans les delices, & que toutes choses nous sembleront plus dures & difficiles. Il faut pincer nostre esprit, affin qu'il se réveille, & luy rementeuoir le peu que Nature nous a ordonné pour nostre entretien. Il n'y a personne qui sorte riche du ventre de sa mere: quiconque vient au monde, il faut qu'il se contente d'un peu de lait pour sa nourriture, & d'un morceau de drap pour son habillement: Et cependant de si petits commencemens viennent ces ambitions disproportionnées, à qui les Royaumes entiers ne sont pas encore assez.

EPISTRE XXI.

ARGUMENT.

- I. *La Vertu nous rend immortels, & non les biens de Fortune.*
- II. *Celuy qui a borné ses desirs est riche.*

I. **P**ENSEZ-vous que vostre empeschement vient d'où vous m'escriuez? vous n'avez rien qui vous trauersé tant que vous-mesmes; C'est delà que vient vostre inquietude, que vous ne sçauéz ce que vous demandez, & approuuez mieux la Vertu que vous ne vous y rangez. Vous voyez bien où est la Felicité; mais vous n'avez pas assez de cœur pour vous y acheminer; Puis que vous ne sçauéz d'où cela vient, ie le vous diray. Vous pensez que ce qu'il vous faudra laisser, soit quelque chose bien estimable; Et autant de fois que vous vous représentez le repos de la vie, où vous voudriez bien passer, autant de fois l'esclat de celle d'où vous partirez vous retient, comme si vous deuiez choir au fonds de quelque sale & tenebreuse obscurité. Vous vous trompez, Lucilius; de la vie où vous estes, on monte à celle que vous desirez. Il y a entre ces deux vies, la mesme difference qu'entre la lumiere & la lueur: l'une, qui a son origine en elle mesme, & l'autre qui n'esclaire que par autrui. La vie où

vous estes, pour ce qu'elle est frappée d'un brilllement
exterieur, donne incontinent vne ombre espaisse à
ceux qui s'y arrestent : celle que vous desirez a de soy-
mesme vne splendeur veritable, & n'emprunte point
de rayons pour esclairer. Vous luirez du lustre de vo-
stre science : sa celebrite vous rendra celebre. Epicure
escrivant à Idomeneus, l'un des principaux Officiers
du Roy son maistre, & qui estoit employé en affaires
de grande importance ; pour le tirer d'une vie qui n'a-
uoit que de la monstre, & luy faire embrasser vne
gloire solide & durable, luy disoit : Si vous cherchez de
l'honneur, toutes ces vanitez que vous suiuez, & qui
vous font suivre, ne vous en donneront point tant
que mes lettres. Ne luy a-t'il pas tenu promesse ? Qui
iamais eust ouï parler d'Idomeneus, s'il ne se fust ren-
contré dans les lettres d'Epicure ? Tous ces Megistans,
& Satrapes, & ce Roy mesme, d'où venoit la gran-
deur d'Idomenee, ont leurs noms, aussi bien que leurs
cendres, dans le tombeau. Atticus eust Agrippa pour
gendre, Tyberius pour pere de son gendre, & Drusus
Cesar, pour arriere-neveu ; Et toutefois avecque tous
ces noms si grands & si magnifiques, si les lettres de
Cicéron ne l'auoient mis au monde, on ne scauroit pas
qu'il a yescu. Nous serons couverts d'une profonde es-
paisseur de siècles, qui tomberont sur nous : il y aura
quelques esprits qui leueront la teste, & long-temps
disputeront la conseruation de leur memoire ; mais à
la fin ils succomberont eux-mesmes, & comme les au-

tres, seront noyés en l'abysme d'un silence perpetuel. Ce que promettoit Epicure à son amy, ie le vous promets, Lucilius. I'ay du credit avecque la posterité : i'ay de quoy faire viure ceux qu'il me plaira mener avecque moy. Nostre Virgile a promis à deux de faire qu'il seroit memoire d'eux eternellement : & de faire il leur tient promesse.

Fortunati ambo &c.

Tous ceux que la Fortune produit à la vye du monde, & que les Roys font les pieces principales de leur estat, sont honnorez, & leurs maisons frequentées, tandis qu'ils vivent : mais ils n'ont pas si tost fermé les yeux, qu'on n'en parle plus. Il est au contraire des beaux esprits : c'est apres la mort qu'on les estime d'auantage, & non pas eux seulement, mais généralement tous ceux qui en quelque façon se sont attachez à leur memoire.

I.I. Puis qu'Idomeneus a eu place en ma lettre, il est raisonnable qu'il luy en couste quelque chose. Epictete luy voulant persuader, d'enrichir Pytocles par vne voye extraordinaire, mais indubirable, luy dit vne parole fort remarquable. Voulez vous, dit-il, que Pytocles soit riche, n'accroissez point ses biens, mais diminuez ses conuoitises. Ceste sentence sans interpretation est assez claire, & a trop de grace pour luy chercher d'embelissement. Ie vous aduertiray seulement d'vne chose, que ce qu'il a dit des richesses, se peut appliquer par tout où vous vous en voudrez seruir. Vou-

lez-vous faire Pytocles honneste-homme? n'accroissez point ses honneurs, diminuez ses conuoitises. Voulez-vous qu'il soit en vne volupté perpetuelle? n'accroissez point ses voluptez; mais diminuez ses conuoitises. Voulez-vous que sa vie soit longue? n'accroissez point ses années, mais diminuez ses couuoitises. Toutes ces paroles ne sont point particulièrement à Epicure; elles sont publiques. Je tiens qu'il faut faire en la Philosophie comme au Senat. Quand quelqu'un a dit quelque chose, qui ne me plaist qu'en quelque partie, ie luy fais diuiser son opinion, & me range de son costé. Et puis i'allegue tout exprés Epicure, afin que ceux qui se voudroient ietter de son party, pensans y trouuer la couuerture de leurs intentions vicieuses, sçachent que de quelque costé qu'ils se tournent, il faut qu'ils se resoluent d'estre gens de bien, & se comporter avec honneur. Quand ils iront pour se rendre dans ses jardins, & qu'ils verront escrit sur sa porte; *Passant, il y a bon logis ceans: la Volupté y est tenue pour souverain bien*; Apres cela vous trouuerez vn concierge gracieux, qui vous traittera de bouillie, & vous donnera de l'eau tout ce que vous en voudrez. Il vous dira; Et bien, ne vous fais-je pas bonne chere? on ne s'affame point en ces iardins: on s'y rassassie: ce qu'on y boit ne prouoque point l'alteration, mais oste la soif, avec vn remede gratuit & naturel. I'ay passé ma vie en ceste volupté: ie vous parle de ces desirs qui n'escoutent point de consolation, & à qui par force il faut doner

quelque chose pour les appaiser: car quâ aux autres, qui se peuuent remettre à vne autre fois, chastier, corriger, ou supprimer du tout, ils ne sont ny naturels, ny necessaires, ny nous ne leur deuons rien. Si nous leur baillons quelque chose, c'est de nostre gré. Le ventre ne veut point de remonstrance: il demande, il somme. Et toutefois ce n'est point vn fâcheux creditier nous le renuoyons pour peu de chose: il se contente de la raison, & ne veut pas qu'on se ruine pour le payer.

E P I S T R E XXII.

A R G V M E N T.

- I. *Le sage se doit tout à fait démeſſer des occupations ſpecieuses en apparence, & pernicieuses en effect.*
- II. *Le moyen d'eſchaper aux occupations publiques, c'eſt d'en meſpriſer les honneurs & les recompenses.*
- III. *Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en ſortons.*

I. **V**OVS connoiſſes deſia bien que vous ne ſçauriez mieux faire que de vous demeſſer de ces occupations, ſpecieuses en apparence, & pernicieuses en effect: mais vous ne ſçauiez pas le moyé d'y paruenir. Il y a des choſes qu'o ne peut moſtrer qu'en

presence. Vn medecin ne sçauroit par lettres ordonner aux malades les heures qu'il doit manger, ou se mettre au bain: il faut qu'il luy taste le pouls. Le vieux proverbe dit, Que le Gladiateur delibere sur l'arene. Son aduersaire fera quelque mine, ou quelque mouvement de la main, ou se mettra sur quelque posture, sur laquelle il se resoudra de ce qu'il faudra qu'il fasse. Pour les choses qui se doiuent faire, ou qui se font ordinairement, il y a bien moyen de les escrire, & de les faire sçauoir non seulement aux absents, mais à ceux mesmes qui viendront au monde, apres que nous en serons hors; Mais de prescrire le temps, ou la façon de proceder en quelque chose, c'est vn aduis qui ne se peut donner de loing. Il en faut deliberer avecque les yeux: l'occasion nous eschappe d'vn moment à l'autre: ce n'est rien que d'estre present pour la voir, qui n'est vigilant pour l'employer; Et pource espiés-la bien: si vous la voyés, ne faillés pas de la prendre; & quoy qui en arriue, ne demeurés plus comme vous estes. Vous viues d'vne façon, que vous seriez plus heureux de ne viure point. Toutesfois ie ne suis pas d'aduis que ce changement se fasse avecque violence. Rompés ce que vous aués meslé, plutôt que de ne vous degager point. Mais deuant que de le rompre, faites ce que vous pourrés pour le debrouiller. Il n'y a si poltron qui n'ayme mieux tomber vne fois, que d'estre en branle toute sa vie. Cependât pensés que vous estes loin de terre, & ne vous engagez

gés point plus auant en la mer. Soit que vous mesme vous soyés mis dans la barque, soit que comme vous le voulés faire croire, vous y ayés esté porté fortuitement, si vous passés outre, vous n'aues point d'excuse: on verra bien que vous y estes non par fortune, mais par élection. Ce sont contes que ce qu'on dit ordinairement: le n'ay sceu m'en garentir, ie n'en voulois rien faire, mais ça esté force: on ne force iamais personne de courre apres la felicité: c'est quelque chose de ne la reietter point, & demeurer ferme. Quand la Fortune vient, sans aller au deuant, pour la faire marcher plus vistement, ie veux, si vous le trouués bon, qu'avecque moy vous ayés encor en vostre conseil des gents plus sages que ie ne suis, & de qui ie prends ordinairement l'aduis, quand i'ay quelque chose à deliberer. Il y a dans Epicure, vne lettre qu'il escrit à Idomeneus, qui se rapporte fort à ce propos. Il le prie qu'il se haste, & qu'il se despeche le plus qu'il pourra, deuant qu'il suruienne quelque empeschement, qui luy oste la liberté de s'en aller. Toutesfois il adioutte incontinent apres, qu'il ne doibt rien tenter que bien à propos; mais que quand l'heure sera venue, il se iette par la fenestre plutost que de demeurer. Qu'au reste celuy qui pense à la fuite ne doit iamais s'endormir: & que pourueu qu'on ne preuienne ny perde le temps, il n'y a rien si difficile qui ne puisse auoir vne bonne fin. Peut-estre vous voulés sçauoir ce qu'en tiennent les Stoïques. Il ne faut pas qu'on vous fasse

acroire que ce soient gents qui se precipitent au peril sans iugement: ils sont plus considerés que resolu: vous attédez possible qu'ils vous disent que c'est vne honte de laisser tomber sa charge; que depuis qu'on a pris vne profession, il faut lutter contre ce qu'elle a de mal-aisé, & que la marque d'une ame magnanime & valeureuse est de se roidir contre les difficultés. Ils vous tiendront ce lagage, quand il y aura quelque fruit en la perseuerance, & qu'il ne sera question de chose qu'on ne puisse ny faire ny souffrir avec honneur: autrement vn homme de bien ne voudra pas s'attacher apres quelque chose de sordide, ny d'une occupation en faire naistre vne autre, pour auoir tousiours quelque sujet de se tourmenter. S'il se trouue vne fois embarqué dans les affaires du monde, il n'en voudra pas tousiours souffrir les marees, comme vous pensés qu'il fera: mais ayant reconnu combien les choses qui luy donnent de la peine sont peu durables, incertaines, & douteuses, il se retirera tout bellement, & sans tourner le dos reculera iusques à ce qu'il soit hors de peril.

II. Le moyen d'eschapper aux occupations c'est d'en mespriser les recompences: il n'y a que cela qui nous arreste, & nous retienne. Quoy donc? que deviendront tant de belles esperances? M'en iray-ie sur le point de faire la recolte? N'auray-ie plus personne qui vienne apres moy? personne qui corne apres mon carrosse? ny qui se pourmene en ma basse-court? Ce

sont vanitez que les hommes ne peuuent laisser qu'à regret : ils detestent bien les arbres, mais ils prennent plaisir d'en cueillir le fruit : ils se plaignent de l'ambition comme d'une maistresse; c'est à dire, si vous examinés le fonds de leur affection, ils ne luy veulent pas de mal, mais ils sont en dispute avec elle. Sondez cette sorte de gés, qui font mine d'auoir à cõtre-cœur les chose qu'ils ont recherchées, & pensent de fuir ce qu'ils pensent leur estre necessaire : Vous trouuerés qu'ils sauourent comme sucre ce qu'ils reiettent comme absynthe. On ne les tient point: ils s'arrestent volontairement: il n'est point tant d'esclaves, comme il en est qui prennent plaisir de l'estre. Mais vous aués enuie de vous dégager de la seruitude: la liberté vous plaist à bon escient; tout ce que vous demandés, c'est de le pouuoir faire si à propos, que iamais plus vous n'ayez sujet de vous soucier de rien. Vous ne trouuerés point de Stoïque qui ne soit en cela de vostre opinion. Il n'y a ny Zenon, ny Crisippus qui vous conseillent chose qui n'ait quelque mesure, qui ne soit raisonnable, & que vous ne puissies faire avec honneur. Mais si vous voulés attendre que vous ayés donné ordre à ce que vous porterés quant & vous, & aux prouisions qu'il vous faudra pour vostre retraite, ce ne sera iamais fait. Quand vn vaisseau se brise, ceux qui se iettent à la nage, ne se chargent point de leurs hardes. Ne vous souciés que de gagner le port d'une meilleure vie. Les Dieux vous assisteront : mais non

pas comme ils assistent ceux à qui d'un bon visage ils donnent des maux déguisés d'une apparence magnifique, se garantissans de ceste excuse, que si ce qu'ils baillent est dommageable, ils n'ont peu refuser ce qu'on leur a demandé.

III. Je m'en allois cachetter me lettre: mais il me la faut r'ouvrir, afin que vous ne la receuies point, qu'avec le present accoustumé. Tout à ceste-heure il me vient de souuenir d'une parolle d'Epicure, aussi veritable, que bien ditte: ie fouille tousiours dans les coffres d'autrui. Nous-nous en allons tous de ce monde, comme si nous venions d'y arriuer. Prenés qui vous voudrés, ieune, viel, ou de moyen âge; vous n'en trouuerés pas vn qui n'ignore la vie, & qui n'aprehende la mort. Nous nous remettons tous au lendemain; & de là vient que nous n'auons iamais rien de prest. Ce que ie trouue de meilleur en ceste sentence, c'est qu'elle reproche l'enfance aux vieillards. Comme nous sommes entrés au monde, nous en sortons. Cela n'est pas vray: nous naissons meilleurs que nous ne mourons. La faute en est à nous: il ne s'en faut point prendre à Nature: elle a plustost sujet de se plaindre de nous, & nous dire: D'où vient cecy? quand ie vous mis au monde, vous n'auies point de cupidités, point de frayeurs, de superstition, de perfidie, & de toutes ces autres pestes que vous aués à ceste-heure? Que n'en sortés vous tels que vous y estes venus? nous serions vrayement sages, si nous

pouuions mourir avec aussi peu de peur comme nous sommes nés. Mais comme le peril approche, nous ne sçauons plus où nous en sommes: nous auons l'ame & le visage en desordre, & versons des larmes, que nous sçauons bien qui ne nous seruont de rien. quelle vilenie est-ce que d'estre en alarme sur le point de sortir hors de tout peril? L'occasion de ce trouble est, *Que nous n'auons du tout rien de ce que nous voudrions bien auoir.* Quand nous sommes prests de mourir, il ne nous est rien demeuré de ce que nous auons vescu. Nous auons laissé tout escouler: nous ne nous soucions point d'une bonne vie, mais d'une longue; Et cependant le bien viure est si facile, que tout le monde le peut faire; & le viure longuement si difficile, qu'il n'y a pas vn qui puisse adiouster vne heure seulement à son dernier iour.

EPISTRE XXIII.

ARGUMENT.

- I. *La vraye ioye consiste en la bonne conscience, au mespris des vanitez, des choses casuelles, & en vn reglement de vie uniforme.*
- II. *Celuy vit honteusement, qui commence tous les iours à viure.*

I. **V**OUS attendez que ie vous mande comme l'Hyuer nous à traittes doucement: comme il

n'a esté ny si long ny si rigoureux que de coustume, comme le Printemps est facheux, comme il est froid extraordinairement, & toutes ces niaiseries de gens qui ne cherchent qu'à remplir le papier. Pour moy ie ne vous veux rien escrire dequoy nous ne puissions recevoir quelque profit. Que sera-ce donc, sinon de vous exhorter à prendre garde que vous ayez l'âme bien-faite; Demandez-vous qui en est le fondement? de ne se rejouir point des vanitez. Ay-ie dit que ç'en est le fondement? ç'en est le faiste. Quand vn homme en est venu là, qu'il sçait dequoy se rejouir, & que pour estre heureux, il ne se remet à la discretion d'autre que de soy-mesme, il ne sçauroit monter plus haut: Quiconque se laisse chatouïller à quelque esperance, quelque apparente, & facile qu'elle soit, & quelque bon succez que ce qu'il se propose ait accoustumé d'auoir, il est impossible que iamais il ayt ny l'âme nette, ny le courage bien assuré. Faites, Lucilius, que vostre premiere leçon soit d'apprendre à vous resjouir. Vous me direz que vous ostant les choses fortuites, & les esperances qui sont les plus cheres delices de l'esprit de l'homme, ie ne vous en laisse pas beaucoup de sujet. C'est tout au contraire: ie ne veux pas que iamais vous soyés sans contentement. Tout ce que ie demande, c'est qu'il naisse en vostre maison: il y naistra, pourueu qu'il soit en vous mesme. Les autres ioyes, relaschent bien le front, mais elles ne remplissent pas l'estomach: ce ne sont

que fumées : il ne suffit pas de rire pour estre ioyeux : il faut que l'ame soit gaye, en bonne assiette, & si releuee, que toutes choses demeurent au dessous d'elle. Croyés moy, c'est vne chose seuerie qu'une ioye véritable. Aués vous opinion qu'on puisse sans se rider, & cōme parlent ces affetez, en faisant les doux yeux, mespriser la mort, ouuir la maison à la pauvre résister à ses affections, & se disposer à la patience d'une douleur ? Il n'y a point de doute que le contentement de ces meditations ne soit grand : mais il n'a pas le goust bien delicat. C'est celuy que ie veux que vous recherchiés. Ne vous souciez que d'en rencontrer la source : vous n'en trouuerez iamais le bout. Les metaux de peu d'importance sont ordinairement si pres du gazon, qu'on les descouure en deux coups de bêche : Ceux qui sont de plus de prix se cachent au fonds de la terre : mais aussi tant plus qu'on y fouille, tant plus on y trouue de quoy fouiller. Tout ce que le vulgaire estime, n'est que piperie & il a quelque plaisir, il ne fait que s'espandre en la superficie, & ne penetre point à l'interieur. Il ne peut y auoir de fondement en vne ioye qui vient de dehors ; Celle de qui ie parle, & où ie tasche de vous conduire, est essentielle, & n'a pas tant d'apparence, que de verité. Voulez vous estre heureux, Lucilius ? il n'y a qu'un chemin qui vous y mene : marchés sur toutes ces vanitez que vous voyés luyr, & ne desirés point vne chose que vous ne pourrez auoir, si vous ne la mendiez. Tournés

vous tousiours du costé du vray bien, & vous resiouissez à vos despens? Comment à mes despens? De vous, & de ce qui est de meilleur: En vous quant au corps. Encore qu'il soit l'organe de la pluspart de nos opérations, traités-le come necessaire: mais n'en faites point de cas. Les voluptés qu'il donne sont vaines, & ne durent point: elles sont aussi tost hayes comme passées: & bien souuent se changent en leur cōtraire, si on ne les prend auecque beaucoup de discretion. Ce que ie vous dis est veritable. Elles sont en vn precipice: & qui n'y garde mesure, il en sort ordinairement de la douleur. Or il n'est rien si mal-aisé que de garder mesure en ce qui est à nostre goust. D'un bien veritable prenes en tout à vostre aise. Vous estes assure que la quantité ne vous en peut faire mal. Vous me demandez, Que c'est que ce bien veritable, & d'où il peut venir. Je le vous diray: De la bonne conscience, des intentions vertueuses, des actions droites, du mespris des choses casuelles, & d'un reglement de vie vniforme, qui ne s'esgarre jamais de son chemin. Car comme, seroit-il possible que ceux qui ne font que sauter d'un dessein à l'autre, ou qui mesmes n'y sautent pas, mais se laissent aller au gré de la Fortune, estans vagues & suspendus, eussent quelque chose de certain & d'arresté? Il s'en trouue peu qui gouernent eux & leurs affaires par conseil. La plus-part ne vont pas, mais sont portés, comme ces choses que nous voyons flotter sur vne riuere: Les vnes, parce que l'eau qui les

les soustient est molle & dormante, descendent tout bellement en bas, les autres par le fil impetueux sont trainées avecque violence Les vnes par vn branslement languide sont iettées à bord : Et les autres rapidement emportées jusques en la mer. Il faut d'oc prendre vne resolution de ce que nous auons à faire. Et quand elle est prinse, y perseuerer.

II. Mais il est temps de payer ce que ie doy: ie m'en vay acquitter ceste lettre avec vne belle parole de v^{ost}re Epicure. C'est chose fascheuse de commencer tous les iours à viure, ou si vous trouués la conception mieux exprimee de ceste façon, c'est mal viure que de commencer tousiours à viure. Demandés vous pourquoy? pource que leur vie est tousiours imparfaite, & qu'il n'y à point d'apparence qu'un homme qui ne fait que commencera viure, se puisse preparer à mourir: il faut faire en sorte, que nous ayons tousiours asés vesçu. Ceste meditation n'entre point en l'esprit d'un homme, qui pense tousiours estre au commencement de sa vie. Ne croyés pas que le nombre en soit petit: il n'en est gueres d'autres. Si vous vous en estónez, ie vous diray chose qui vous estonnera bien dauantage. Il en est qui commencent de viure quand il est temps de cesser: il y en a qui cessent de viure, & n'auoient pas encore commencé.

EPISTRE XXIV.

ARGUMENT.

- I. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*
- II. *Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, est d'en prendre la mesure à par soy & taxer sa crainte.*
- III. *La mort n'a que l'aparence d'un plus grand mal, & toute sa pompe n'est que la douleur d'une goutte, d'une collique, ou d'une femme en son accouchement.*
- IV. *La mort & les afflictions sont la condition de la vie.*
- V. *Chasque jour emporte une partie de nostre vie, & la dernière heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.*
- VI. *L'homme sage ne doit craindre ny desirer la mort.*

I. **V**OUS me mandés que les brauades de vostre partie vous font douter que vous n'ayés quelque arrest à vostre preiudice: c'est peut-estre afin que ie vous mette l'oreille sous le coude, &

que ie vous conseille de vous flatter de l'esperance de quelque meilleur euenement. Car quel besoin est-il d'aller au deuant des maux preoccuper vne douleur que nous sentirons assés tost, quand l'occasion en sera venuë, & gaster la iouissance du presant par l'aprehension del'aduenir? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de jugement, si vous-vous rendés miserable à ceste heure, pource que vous serés miserable quelque iour.

II. Mais ie vous veux bien mener à la securité par vn autre chemin. Si vous voulés vous despoüiller de toute sollicitude, faites conte, que ce que vous doutés qui vous auienne, indubitablemēt vous auindra. Quelque mal que ce soit, prenés-en la mesure à part vous, & taxez vostre crainte; vous trouuerés que ce qui vous fait peur, s'il est grand ne sera pas de longue duree. Il n'en faut point aller chercher la preuue bien loin: il n'y a point de siecle qui n'ayt des exemples de pareilles resolutions. Iettez les yeux de quelque costé que vous vouldrés dedás l'Italie ou dehors, vous trouuerés par tout des ames grandes, & d'acquisition, & de naturel. Ie veux que vous soyés condamné, que pouués vous auoir pis que le bannissement ou la prison? Que scauroit craindre le corps au delà de la flamme & de la mort? Considérez chácune de ces douleurs à part, & quand & quand ramenteués vous ceux qui l'ont mesprisée; vous serés plus en peine de les choisir que de les chercher. Rien ne depleut à Ruti-

lius en sa condemnaton, que d'auoir esté mal-iugé. Metellus en son bannissement eut patience : Rutilius print plaisir au sien. L'un reuint pour gratifier la Repulicque qui le r'appelloit: l'autre pria par Sylla de reuenir, ne craignit point de le refuser, en vn temps, où luy refuser estoit crime capital. La prison ne fit point taire Socrate: on luy donna moyen de se sauuer: mais il n'en voulut rien faire, & demeura, pour apprendre aux hommes le mespris de deux choses qu'ils apprehendent le plus, la mort, & la prison. Mutius se rostit la main; c'est vne chose bien cruelle que le feu: mais combien l'est-il d'auantage quand c'est vous mesme qui vous estes occasion de le sentir? Vous voyés vn homme qui ne sçait que c'est de science, & qui n'a iamais ouy leçon du mespris de la douleur, ny de la mort, fortifié seulement d'un courage militaire, se donner luy-mesme la punition d'un dessein mal executé. Il demeura ferme à regarder fondre sa main dans la flamme: Et quoy qu'il ne luy en restast plus que les os despouillés, ne l'osta iamais que l'ennemy même ne luy fist oster le feu. Il pouuoit bié faire quelque chose auecque plus de succès, mais non auecque plus de valeur. Voyés comme la cruauté n'est pas ny si dure ny si tendre à ordonner le supplice, comme est la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porfenna de pardonner à Mutius la volonté qu'il auoit eüe de le tuer, qu'à Mutius de se pardonner à soy-mesme la faute qu'il auoit faite de ne l'auoir point tué. Vous me di-

rés que ce sont de contes qu'on fait aux écoles, & que tantost quand il sera question de mespriser la mort, i'auray l'exemple de Caton tout prest à mettre sur le bureau. Pourquoy ne l'y mettrois-je ? pourquoy ne vous representerois-je comme ceste nuit qui fut sa dernière, lisant le liure de Platon, son espee au cheuet de son lit : (car il auoit aussi bien pouueur à pouuoir mourir qu'à le vouloir) apres auoir donné l'ordre, qui se pouuoit donner au desordre où estoient ses affaires, il pensa qu'il falloit faire en sorte que Caton ne peust receuoir la vie ou la mort de personne : Et pour cet effet ayant tiré du fourreau son espee, qui iusques-là n'auoit iamais fait de sang : Tu n'as rien gagné, dit-il, Fortune d'auoir trauerse toutes mes entreprises. Iusques icy i'ay combattu pour la liberté de ma patrie : mais non encores pour la mienne. Je ne me suis point obstiné pour viure libre, mais pour viure entre des libres. Maintenant que les choses du monde sont déployées, & que leur confusion n'a plus de remede : il est temps de mettre Caton, en lieu de securté : Et là dessus il se la plongea dans l'estomach : Et bien-tost apres diminué de sang & de force, mais aussi ferme de courage qu'auparauant, non plus en colere contre Cesar, mais contre soy-mesme, à faute d'armes, fourra ses mains dans sa playe, en arracha les emplastres, & les bandes, & fit sortir cet esprit si genereux & si braue, qui ne pouuoit rien voir au dessus de soy. Je ne vous ameine pas tous ces exemples, pour

exercer vostre esprit, mais pour vous asseurer contre ce qui vous fait le plus de peur. Or il n'y a point de meilleur moyé de vous asseurer, que de vous monstrez que le mespris de ce moment de rendre l'ame, est vne resolution où les plus grands personages sont bien souuent égaletz par des esprits foibles, qui iamais en autre occasion n'ont donné tesmoignage d'auoir du cœur. Scipion, de qui le grand Pompee auoit espousé la fille, ayant esté reporté par vn vent contraire à la coste d'Afrique, où tout aussi tost il se trouua tellement inuesty dans son vaisseau, qu'il n'y auoit moyen qu'il eschappast, se donna de l'espee au trauers du corps; Et comme il ouyt qu'on demandoit où estoit le General; il respondit, le General se porte bien. Ceste parole le fit aller du pair avecque tous ceux de sa maison; & continua l'opinion qu'on auoit, que l'Afrique estoit fatale à la gloire des Scipions. Ce fut beaucoup de vaincre Carthage: mais ce fut encore plus de vaincre la mort. Le General, dit-il, se porte bien. Eust-il esté raisonnable qu'un General, & un General qui commandoit à Caton mesme, fust mort d'une façon moins braue & moins releuée? Le ne vous veux point amuser à lire les histoires, ny à reuciller tous ceux des siecles passés, qui ont mesprisé la mort, dont le nombre est infini: regardez seulement le nostre, de qui nous accusons ordinairement la molesse & la dissolution. Vous y en trouuerés de toutes qualités, de toutes fortunes, & de tous âges, qui n'ont point

fait de cas des'oster la vie, pour donner la mort à ce qui les affligoit. Je vous iure, Lucilius, qu'il y a si peu d'occasion de craindre la mort, que ie ne croy point qu'il y ait rien de comparable au bien que nous en receuons. Ne vous souciés donc point des menaces de vostre partie: & combien que vostre conscience vous doiue faire attendre vn bon succès de vos affaires, toutefois pource que pour gagner la cause il ne suffit pas de l'auoir bonne, promettés vous d'vn costé qu'on vous rendra iustice: mais de l'autre préparés-vous à vous consoler, quand on ne vous la rendra point.

III. Sur tout souuenez-vous de considerer les choses hors de leur tumulte: voyés de près ce que c'est: vous n'y trouuerés rié d'épouuëtable que le seul épouuëtement que nous en faisons. Nous ne sommes en cela gueres moins enfans que les enfans mesmes. Ceux qu'ils aiment le plus, qu'ils ont le plus acoustumé de voir tous les iours, leur font peur quand ils sont masqués: Les choses ont leur masque aussi bien que les hommes Il le leur faut oster, & les regarder en leur visage naturel. Que pensés vous faire de me monstrier des glaiues, des feux, & vne troupe de bourreaux, qui grincent les dents à vos costés: Ne vous cachés point sous cest equipage: cela est bon pour faire peur à des niais. C'est la mort dequoy mon valet & ma seruante firent dernièrement si peu de cas. A quoy est bonne ceste monstre de fouetz, de tortures, & de gc-

nes, destinées à chaque partie du corps pour le tourmenter? Que veulent dire tous ces instruments à déchirer vn homme piece à piece, que vous nous deployés avecque tant d'appareil? Oſtés nous ce qui nous estonne: faites taire les gemissements & les cris; supprimés ceste aigreur de voix que le desmembrement fait esclatter, qu'est-ce que toute vostre pompe, sinon la douleur mesme d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement? si ie la puis supporter, c'est peu de chose: si ie ne puis, i'en feray bien-tost hors. Representés vous ce que tant de fois vous aués ouy dire. Souuenés vous de ce que si souuēt vous aués dit vous mesmes: & rendés par effect tesmoignage de la verité de vōtre doctrine. Il n'y a chose si honteuse que la reproche qu'on nous fait ordinairement, que nostre Philosophie se limite à des paroles, & ne va point iusqu'à l'action.

IV. Que voules-vous dire: est-ce à cett'-heure que vous vous auisés, que vous estes suiet à la mort: au bannissement & à la douleur? ce sont toutes choses à quoy vous estes né: faisons compte que tout ce qui peut estre sera. Je sçay bien que vous n'avez point attendu mon conseil à vous resoudre: Aussi ne veux-je de vous autre chose pour ceste heure, sinon que vous ostiés ce trouble de vostre esprit: autrement vous serés esbahy, que vous le rrouuerés lasche quand il sera question de l'employer. Tirez-le du particulier au general: dittes luy que ce corps est mortel & fragile, & que

& que non seulement l'iniure, ou l'oppression d'une force plus grande que la sienne, mais la volupté propre peut estre occasion de l'affliger. La bonne chere luy donne des indigestions, le vin des Paralyties, les femmes des affoiblissements de pieds, de mains, & de toutes les iointures. Mais que sera ce si ie deuens pauvre? i'auray beaucoup de compaignons. Si ie suis banny, ie feray compte d'estre originaire du lieu mesme, où il me sera commandé d'aller. Si i'ay les fers aux pieds, ie diray; Et quoy? suis-je libre en l'estat où ie suis? Ne suis-je pas attaché naturellement à ceste masse de chair? Si ie meurs, ie cesseray de pouuoir estre malade: ie cesseray de pouuoir estre prisonnier: ie cesseray de pouuoir mourir. Je ne suis pas si mal-adiué d'apporter icy la chanson d'Epicure, Que ce sont contes que les apprehensions qu'on nous donne des enfans: qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne vne rouë, de Syfippe, qui porte vne pierre qui retombe, de Titie, de qui le poulmon & le foye renaissans à mesure qu'ils sont mangés, soient eternellement deschirés par vn vautour. C'est à faire aux enfans de craindre Cerbere, des lieux sans iour, & des Fantosmes qui n'ont autre chose que des os. La mort ou nous consume, ou nous laisse aller. Si elle nous laisse aller, ce que nous auons de meilleur nous demeure, & ne perdons que ce qui ne faisoit que nous charger. Si elle nous consume, comme nous ne pouuons plus sentir de bien, aussi ne pouuons nous plus souffrir de mal. Trouués bon que

ie vous raporte icy vn de vos vers, & que ie vous die que vous ne l'auez pas plus escrit pour les autres, que pour vous. Il n'y a point d'apparence de dire vne chose & penser le contraire: combien est, ce plus de honre, de desmentir ce qu'on a escrit?

IV. Il me souuient d'auoir veu quelque trait de vous, où vous disiez que nous ne tombions pas tout d'un coup en la mort, mais que nous y descendions par degrés, & vne piece apres l'autre. Il n'est iour que nous ne mourions: car il n'est iour que nous ne perdions quelque chose de nostre vie, & lors mesmes que nous croissons, nostre vie decroist. Nous auons esté enfans, garçons, & ieunes hommes. Ces âges là sont perdus pour nous: le temps passé iusques à hier est tout esuanouy, & le mesme iour où nous sommes est moitié à nous, & moitié à la mort. Comme ce n'est pas la derniere goutte d'eau qui vuide vne clepsidre, mais toutes celles qui sont coulées auparauant; ainsi l'heure derniere où nous cessons d'estre, n'est pas seule qui fait nostre mort, mais bien elle est seule qui l'accomplit. C'est l'heure où nous sommes arriués au logis: mais nous auons esté long temps par les chemins. En faisant toute ceste description, avec vostre suffisance accoustumee, & qui tousiours grande, semble encor auoir quelque vehemence particuliere, quand il est question de rendre tesmoignage à la verité, vous auez dit,

L'homme a plus d'un trespas, mais le dernier l'emporte.

L'ayme mieux que vous vous amusiés à vous lire, qu'à lire ma lettre. Vous verrez en vos vers que ceste mort de qui nous auons tant de peur est bien la dernière, mais qu'elle a esté desia precedee par beaucoup d'autres. Je voy bien où vous voulés venir. Vous demandés s'il y aura rien dans ceste lettre? Je m'en vay vous mettre quelque chose qui se rapporte à la matiere que nous auons traitee. Epicure ne blasme pas moins ceux qui desirent la mort, que ceux qui la craignent. Voicy ce qu'il dit. Cest vne mocquerie de vouloir mourir par vn degoust de viure, veu que de la vie que nous demenons, nous vient l'occasion de vouloir mourir. Et en vn autre lieu: Est-il rien de si ridicule que de souhaitter la mort, veu que c'est la crainte que nous en auós, qui nous fait déplaire de la vie? Ce n'est pas tout que de la souhaitter. Il en est de si mal-aduisesés, ou plustost si hors du sens, qu'ils se font mourir eux mesmes, pour la peur qu'ils ont de mourir. Prenés celuy que vous voudrés de tous ces points: il vous fortifiera l'esprit en la patience de la vie & de la mort. Il ne faut pas trop aimer la vie, mais aussi ne la faut-il pas trop hair. Nous n'auons pas moins de besoin de nous resoudre au dernier qu'au premier; Et quand la raison mesme nous conseille de mourir, il le faut faire avecque iugement, & non pas y courre à bride abbatuë. Vn homme de courage, & qui a la teste bien faite, ne s'en doit pas fuir de la vie: il en doit sortir. Euitions sur toutes choses cette passion, à qui beaucoup

se laissent gagner, de vouloir mourir sans sçavoir pourquoy. Car en la mort, comme en autre chose, l'esprit de l'homme a quelquefois des mouuemens inconsiderés. Il n'y a point de distinction de qualité, ny de suffisance. Chacun se laisse emporter : les sots & les poltrons, comme les galans & les braues; ceux-cy pour auoir trop de cœur, & ceux là pour n'en auoir point. Il y en a qui s'importunent de faire, & voir tousiours de mesmes choses. Ils ne haïssent pas leur vie, mais ils en sont ennuyés. Ce sont considerations où la Philosophie mesme nous amene quelquefois. Ne ferons-nous iamais autre chose que nous leuer, coucher, manger, auoir faim, trembler de froid, & brusler de chaud? C'est tousiours à refaire: les choses du monde sont enfilées d'une sorte, qu'en s'entre-fuyant elles se suivent. La nuit presse le iour, le iour la nuit; L'Esté, l'Automne: L'Hyuer & le Printemps sont le commencement & la fin les vns des autres. Tout se passe, mais c'est pour reuenir: ie ne voy rien que ie n'aye veu: ie ne fais rien que ie n'aye fait. Il n'y a personne qui n'en fust degousté: il y en a assez qui n'estiment pas la vie vne chose fascheuse; mais il leur semble qu'elle est superflue, & qu'il y a moyen de s'en passer.

EPISTRE XXV.

ARGUMENT.

- I. *Les mauvaises habitudes, quelques enracinées qu'elles soient, ne sont point incurables.*
- II. *Le plus pauvre du monde, est assez riche, pour avoir ce qui est nécessaire.*
- III. *Qu'il nous faut représenter un tescmoin en toutes nos actions : il n'importe quel, pourveu que sa vie soit telle, que les plus perdus aient honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.*
- IV. *L'homme de bien doit viure chez soy, & le meschant en compagnie.*

I. **Q**uant à ce qui touche nos deux amis, il n'y faut pas aller par vn mesme chemin. Il y en a vn duquel il suffit de redresser les imperfections ; mais de l'autre, il les faudra rompre tout à fait. Je parleray librement : Si ie ne pique le premier, ie ne suis point son ami. Et quoy, voudriez vous mettre vn homme de quarante ans en tutelle ? Ce n'est point vn âge capable d'instruction. Il faut qu'une ame soit tendre, pour prendre le ply qu'on luy veut bailler. Je ne sçay

pas ce que i'aduanceray : mais puis que mon deuoir me commande que ie l'entreprenne, ie courray la fortune de l'euenement. Il n'est point de mal incurable, quelque enraciné qu'il soit: mais il se faut bander contre l'intemperance, & reduire le patient à souffrir beaucoup de choses contre sa volonté. Quant à l'autre, ie n'en suis gueres plus assuré: tout ce que i'y voy de bon, c'est qu'il rougit, quand il fait quelque faute; Tant qu'il aura ceste honte, i'en auray bonne opinion: Il la luy faut entretenir. Pour le regard de cest endurcy, ie ne tiens pas qu'il le faille mener trop rudement, de peur de le desesperer. Il faut choisir le temps à propos, pour y tenter quelque chose, & le prendre, s'il est possible; quand il est en bonne humeur, & qu'il semble estre en quelque disposition d'amendement: ie ne me tromperay iamais en ses intervalles. Quand il sera sage, ie m'attendray de le reuoir plus égaré que iamais; & quoy qu'il n'y paroisse pas de vice, ie ne laisseray pas de croire, qu'il y en ait.

II. Je donneray quelques iours à cest exercice, & verray ce qui s'y pourra faire. Quant à vous, faites nous voir vostre resolution, & vous depeschés de fermer bagage. Rien de ce que nous auons ne nous est necessaire: si nous nous rangeons aux Loix de Nature, nous sommes riches. Ce qui nous fait besoin, ne couste rien; ou s'il couste quelque chose, c'est si peu, que cela ne vaut pas d'en parler. Nature ne veut que du pain, & de l'eau. Le plus pauvre du monde est assez

riche pour en auoir ; & qui s'en contente, sa condition est aussi bonne que celle de Iupiter. C'est l'opinion d'Epicure, de qui ie vous vay dire vn autre beau trait: Faites, dit-il, toutes choses, comme si quelqu'un vous regardoit.

III. Il n'y a point de doute que vous ne faciez beaucoup pour vous, de choisir quelqu'un, sur qui vous ayez tousiours les yeux, & que vous imaginiez tousiours presant, quand vous ferez quelque dessein. Ce seroit bien plus de gloire de vous proposer quelque homme de bien ; toutefois prenez le premier venu : ie me contenteray que vous pensiez tousiours estre en la presence de quelqu'un. La solitude ne nous persuade iamais que du mal: quand vous ferez si suffisant, que vous aurez honte de vous-mesme, vous pourrez alors donner congé à vostre Gouverneur. Iusques à ce que cela soit, mettez-vous en la conduite de quelque homme d'autorité: soit Caton, Scipion, ou Lelius, c'est tout vn qui; pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent quelque honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

IV. Quand vous en ferez venu là, que de vous porter honneur à vous-mesmes, ie vous donneray le mesme conseil que donne Epicure. Pensez que vous n'avez iamais plus de besoin de vous retirer en vous-mesme, que quand vous estes contraint d'estre en compagnie. Gardez-vous de ressembler au grand nombre que vous voyez. Vous ne feriez pas bien

alors de vous quitter. Regardés les tous l'un apres l'autre: il n'y en a pas vn, qui ne se trouue mieux en toute autre compagnie que la sienne. Ne vous retirez iamais plus en vous mesme, que quand il faudra que vous foyez en compagnie; mais ne vous y retirez pas, si vous n'estes homme de bien, & si vous n'avez l'ame sans tumulte, & sans passion: Car alors vous feriez mieux de vous quitter, & vous en aller avecque la troupe. Vous ne sçauriez estre plus mal avec autre qu'avecque-vous.

EPISTRE XXVI.

ARGUMENT.

- I. *La Vieillesse affoiblit le corps, & fortiffie l'ame, en la desliurant des Vices.*
- II. *La mort qui est causée par la Vieillesse est douce.*
- III. *La mort est le Iuge veritable de nostre vie.*
- IV. *Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.*

LE vous disois il n'y a gueres, que ie m'en allois arriuer tout bellement à la Vieillesse. Mais à cette heure, ie me doubte que la Vieillesse ne soit demeurée bien

rée bien loin derriere moy. Ma disposition & mes ans se doiuent desormais nōmer d'autre façon. Quand on parle de vieillesse, on n'entend pas vn âge rōpu, mais seulement lassé. Ce que i'ay, c'est decrepitude: ie suis au bout de la carriere: toutefois ie ne craindray point de dire que ie ne me sens incommodé que du corps, & que ie n'eus iamais l'entendement ny plus sain, ny plus entier: ie n'ay rien de vieil en moy que les vices, & les parties destinées à leur vsage: l'esprit est vigoureux, & se resioiuit que le corps ne luy donne gueres plus de trauerses. A ceste heure qu'il est deschargé d'une bonne partie de son faix, il ne demande que de l'exercice, & me veut dementir, quand ie parle de ma vieillesse. Il dit qu'il est en sa fleur: ie suis content de le croire, & de le laisser faire: mais si veux-ie regarder ce que ie dois de mon amendement à la Philosophie, & ce que i'en dois à mon âge. Ie veux metre d'un côté ce que ie puis faire, & ne veux pas faire. Et de l'autre ce que ie veux bien faire, & que ie ne puis: car si ie veux quelque chose de plus que ce que ie puis, ie suis bien-aise de mon impuissance. Quelle occasion auons nous de nous en plaindre, & quelle incommodité nous est ce que ce qui deuoit auoir fin, soit acheué? vous me respondrés, qu'il n'y a point de plus grād de-plaisir, que d'aller en diminuant, & se voir comme fondre de iour en iour: car nous ne tombons pas d'une secousse, & ne sommes pas renuersés d'un seul effort. Nous auons tous les iours quelque coup d'ongle,

& d'une heure à l'autre perdons quelque chose de nostre vigueur. Mais comme scaurions nous mieux partir du monde, que d'estre par vne dissolution naturelle insensiblement amenés à nostre fin ? Non qu'il y ait du mal à mourir tout d'un coup, & sortir inopinément de ceste vie; mais pource que c'est vne douce voye que d'en estre retiré tout bellement.

III. De moy, comme si i'estois sur le point d'en faire l'experience, & en ce dernier iour qui prononcera l'arrest de mes annees passées; ie me considere & metiens ce langage. Tout ce que i'ay dit, ou fait iusques à ceste heure, n'est rien. Si i'ay donné quelques tesmoignages de mon courage, ç'a esté en choses de peu de merite, & y a eu plus d'imposture que de verité. Je n'ay rien fait que beaucoup d'esperances ne m'ayent sollicité de faire: Si i'ay quelque chose de bon dans l'ame, la mort me le dira. C'est pourquoy, sans m'effrayer, ie me prepare à ceste iournee, où le masque leué, ie verray si mon courage est aussi braue que ma langue, & si les rodomontades que i'ay faites contre la Fortune n'estoient point autant d'artifices, pour me faire estimer ce que ie n'estois pas. Ne prennés point garde à l'opinion des hommes: elle est ordinairement douteuse, & peut pancher aussi tost d'un costé que d'autre. Mettés à part toute l'estude que vous aués iamaiz faite: la mort vous iugera. Ce ne sont ny les disputes, ny les discours profonds, ny les preceptes de Philosophie, qui font paroistre la force de l'ame: bien

souuent ceux qui ont le courage plus bas, ont le langage le plus haut : Cest à rendre l'esprit, qu'on voit ce qu'un homme a dans le cœur. La condition me plaît bien: ie n'ay point de peur de ma cause. Voila cōme ie m'entretiens : mais faites compte que ie ne parle pas moins à vous qu'à moy. Si vous estes plus ieune, qu'il importe. La mort ne conte pas les années ; Elle vous attend peut-estre ailleurs que vous ne pensez: & pource attendés la par tout. I'estois prest à clorre ma lettre, & prennois desia le cachet. Mais il m'est souuenue, qu'il luy falloit garnir sa bougette, & luy bailler de quoy faire son chemin : Ie ne vous dis point où ie fouille. Vous le sçaués bien : ayés tant soit peu de patience: ie vous iray querir chés moy de quoy payer.

I V. Cependant Epicure me prestera ceste sentence: Aduisés lequel sera le meilleur, que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. Il veut dire qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-estre que c'est folie d'apprédre avecque tant de peine, vne chose que nous ne deuons faire qu'une fois : & ie trouue au contraire, que c'est ce qui nous y doit rendre plus diligents. Il ne faut iamais cesser d'apprendre vne chose que nous ne pouuons iamais estre asseurés de bien sçauoir. Mediter la mort, c'est mediter la liberté. Qui sçait mourir, ne sçait point seruir. Il est au dessus de toute puissance: pour le moins il en est hors: il se mocque des prisons, des gardes & des cachots: il a la porte ouuerte. Tout ce qui nous ar-

reste, c'est l'amour de la vie. Il n'est pas bon de la quitter du tout: mais il en faut retrancher quelque chose, afin que si l'occasion s'en presente, nous n'ayons rien qui nous empêche de faire à l'heure mesme ce qu'il faudra faire quelque iour.

EPISTRE XXVII.

ARGUMENT.

- I. Les Vieillards sont blasrables, qui ayment les plaisirs des ieunes gens, & qui ne font mourir leur vice deuant qu'eux.*
- II. La Vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'aquier pas par Procureur, comme beaucoup d'autres Sciences.*

I. **V**Oys me dirés, que ie vous presche à present que ie me suis presché moy mesme; & que m'estant mis en bon estat, ie passe mon temps à reprendre les autres. Je ne suis pas si presomtueux, de me sentir malade, & faire le medecin: Mais comme gardant le lit, tous deux en mesme chambre, ie deuise avecque vous de nostre maladie, & vous fais part des remedes que ie sçay pour la guerir. Quand ie parleray donc à vous, pensés que c'est à moy mesme que ie parle, & que deuant vous en mon cabinet ie me de-

mande compte de mes actions. C'est à moy que ie crie. Regardés quel âge vous aués: & vous aurés honte d'auoir les mesmes volontés & les mesmes desseins que vous aués, quand vous esties encor enfant. Deuant que mourir faites pour vous vne chose: que les vices meurent premier que vous. Quittés toutes ces voluptés, pleines de trouble & de tumulte, qui vous cousteront bien cher vn iour. Les passées font de mal autât que les futures. Quelque bô succès qu'ayent les crimes, ils ne laissent pas de gesner l'âme apres l'exécution: Le trouble qu'ils donnent ne se passe pas avec eux. Il en est de mesme d'un plaisir que la Vertu n'accompaigne point. Il a tousiours le repétir à sa queue: il n'est ny solide ny fidelle: Et quand il ne seroit point dommageable, sa fuitte nous donne assez de sujet de le fuir.

II. Voyés plustost de treuuer quelque bien qui soit durable: or il n'y en a point d'autre que celuy que de foy l'ame prend elle-mesme. C'est de la vertu seule que viennent les ioyes perpetuelles, & qui sont hors de toute apprehésion. S'il y a de l'obstacle, il passe au deffous d'elle, comme vn nuage, qui ne leur empeche point le iour. Quand sera-ce que nous serons si heureux d'y paruenir! Certainement nous ne nous arrêtons pas tout court: mais nous-nous hastons bien lentement. Il y a encore bien de la besogne. Si vous en voulés voir la fin, il y faut veiller, & traouailler vous mesmes. Ce n'est point chose qui se fasse par Procu-

reur. Il y a d'autres sciences, où l'on peut prédre del' aide pour estudier. Il y auoit de mon temps vn Caluſius Sabinus, fort riche, & qui auoit l'eſprit, & le reuenu d'un affranchi. C'eſtoit l'hôme que ie vy iamais, qui auoit la plus mauuaife grace à faire le grand. Il auoit ſi peu de memoire, que ſ'il vouloit parler d'Vliſſe, d'Achille, ou de Priam, il ne ſçauoit pas trouuer leurs noms, quoy qu'il les connuſt mieux, que nous ne cognoiſſons nos maiſtres d'eſcole. Iamais vieil Nomenclateur, de ceux-cy qui forgent les noms, quand ils ne les ſçauent point, n'en dona de ſi faux à perſonne, comme ce pauvre homme en donnoit aux Grecs & aux Troyens: Et cepandant il auoit enuie d'eſtre tenu pour vn ſçauant perſonnage. Ils ſ'auifa pour auoir pluſtoſt fait, d'auoir des eſclaves, & les acheter bien cher, dôt l'un ſçeuſt Homere par cœur, & l'autre Heſiode: les neuf Lyriques eurent auſſi chacun le ſien. Ne vous eſtonnés pas, ſi ie vous dis qu'il les acheta bien cher. Il n'en trouua point: il les fit faire exprés. Quand il euſt dreſſé tout cét equipage, il commença de rompre la teſte à ceux qu'il appelloit à manger avecque luy. Ses protecoles eſtoient à ſes pieds, qui luy furniſſoient des vers, à meſure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouuoit pas reciter vne moitié, que l'autre ne luy échappaſt. Vn Sabellius Quadratus, qui ne faiſoit autre meſtier que de ſuiure les tables des riches, qu'il voyoit n'auoir pas beaucoup d'entendement, & ſe rire d'eux en mangeant leur bien, luy con-

feilla d'auoir des vallets à luy ramasser les parolles. Comme Sabinus luy eust dit, que ces esclaves luy coustoient deux mille escus la piece; Vous eussies eu, respondit Sabellius, autât d'armoires à meilleur marché. Toutefois il auoit ceste bonne opinion de soy, qu'il pensoit estre le plus sçauant homme qui fust en sa maison. Le mesme luy conseilla de s'exercer à lutter. Sabinus, homme mal sain, passe & extenué, luy ayant respondu là dessus; Comme voudriés vous que ie luttasse? tout ce que ie puis faire c'est de viure. Ie vous prie, dit-il, ne dittes pas cela, vous aués tant de vallets, si grands & si forts à vostre commandement: vne bonne ame ne tombe point au commerce; Et quand il s'en trouueroit à vendre, ie ne pense pas qu'il se trouuast personne qui en voulust acheter: Quant à la mauuaise, on ne trafique d'autre chose. Mais prenez ce que ie vous doy & adieu. C'est richesse qu'une pauureté qui se range aux loix de nature. Epicure a tousiours ce langage en la bouche, & n'en change que les parolles. Mais on ne peut iamais trop dire ce qu'on ne peut iamais assés sçauoir. Il est des persónes à qui il ne faut que montrer les remedes, & d'autres à qui il les faut mettre dans la teste à coups de marteau.

EPISTRE XXVIII.

ARGVMENT.

- I. Le changement des lieux ne proffite point à ceux qui portent leur vice avec eux.*
- II. Fuir le bruit du Palais.*
- III. Cognoistre sa faute, c'est estre en voye d'amendement.*

I. **V**OVS vous estonnés que tant de voyages que vous aués faits, & tant de lieux où vous avez esté, ne vous ont fait passer vostre humeur melancholique; Et pensés estre seul à qui cela soit arriué. C'est l'esprit qu'il faut changer, & non pas l'air. Passés tant de mers que vous voudrés: reculés vous en des solitudes, où iamais homme ne mette le pied; En quelle part que vous alliés, vous aurés tousiours vos vices avecque vous. Quelqu'un faisant vn iour ceste mesme plainte à Socrate, il luy dit: Pourquoy vous estonnés-vous que vos voyages vous soient inutiles, veu que vous-vous portés par tout où vous allez? la cause qui vous fait partir s'en va quand & vous. Quel grand profit vous peut faire de voir, & connoistre des païs & des villes, que iamais vous n'aués connus ny veus. Tout cela n'est que vous tourmenter en vain. Voulés vous sçauoir d'où vient que vous ne gagnés rien de

rien de fuir? vous-vous enfuyés avecque vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'esprit: autrémét, soyez où vous voudrés; vous ne serés iamais bien: faites compte que vous estes aujourd'huy comme est ceste Sybille en Virgile, quand l'enthousiasme la prend, & qu'elle a dans le corps vn Esprit autre que le sien.

La Prestresse tempeste, & voudroit bien pouuoir

Mettre le Dieu dehors.

Vous courés de tous costés, pensant vous descharger de ce qui vous presse; & tant plus vous vous remués, tât plus vous en receuez d'incommodité: comme vous voyés dans vn vaisseau, que ces paquets qui ne bougent d'vne place, ne l'esbranlent point, & que quand ils sont iettés inefgalemét d'vn lieu à l'autre, ils le font perdre, & presque réuerfer de leur costé. Tout ce que vous faites, vous le faites contre vous. Vous vous gastés de vous remuer: vous donnés des heurts à vn malade. Quand vous serez guery, vous n'irés en lieu qui ne vous donne du plaisir. Quand on vous relegueroit au bout du monde, & qu'on vous confinceroit en la Region la plus sauuage qui soit sur la terre; quelque barbare qu'y soit le peuple, vous y trouuerés de l'hospitalité. L'importâce de vôtre repos est en vous, & non pas au lieu où vous allez. Il ne peut chaloir où nous soyons; C'est folie de s'en soucier: il faut faire conte que nous ne sommes point nez pour vn petit coin de terre, mais que le monde entier est nostre patrie. Si vous auiés ceste impression, vous ne vous

estonneriés pas, que la diuersité de tant de lieux, où le degoust vous a chassé de l'un à l'autre, ne vous auroit de rien seruy. Ce n'est pas voyager ce que vous faites: c'est roder & tournoyer. Vous estes auourd'huy en vn lieu: demain en l'autre; cōme si la felicité que vous cherchés, ne se pouuoit pas trouuer par tout. En quelle part du monde sçauroit-on oüir plus de tempeste, qu'en vn Palais? & cependant. qui seroit contraint d'y viure, on trouueroit moyen d'y auoir du repos.

II. Mais tant que l'election de ma demeure me sera libre, ie m'en tienderay le plus loin que ie pourray. Car comme il n'est point de corps si bien composés, qu'une demeure mal-acrée n'apporte quelque alteration à leur santé; tout de mesme, quand vn esprit vertueux n'a pas encore atteint sa perfection, mais est encore en chemin d'y arriuer: il est des choses, qu'il fait beaucoup pour luy de n'approcher point. Ie ne suis pas de l'opinion de ceux, qui à corps perdu se iettent au milieu des ondes: & nourris volontairement dans le tumulte, ne sont pas bien-aïses, s'ils ne sont tousiours ahurtés contre quelque difficulté. Ie ne dy pas que si les occasions s'en presentent, vn homme sage ne les reçoïue avecque patience. Mais il ne prendra pas plaisir à les chercher: il aimera mieux la paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-il gagné de s'estre demesse de ses vices, s'il luy falloit toute sa vie auoir le balay en main, pour nettoyer les ordures de son voisin? Vous me direz que Socrate eut trente Ty-

rans en teste, & que iamaïs ils ne luy peurent faire faillir le cœur. Qu'importe le nombre des maîtres ? il n'y a qu'une seruitude. Quiconque la peut mespriser, quand il y auroit autant de maîtres qu'il y a d'hommes au monde, il est libre.

III. Il est temps de cesser : mais il faut premièrement acquitter la gabelle. Le commencement de s'amender, c'est de connoître qu'on a failly. Epicure est autheur de ceste sentence, qui est tres-belle à mon iugement. Car qui ne pense point faillir, ne sçauroit vouloir qu'on le reprenne. Il se faut prendre en faute deuant que de s'amender. Il en est qui font gloire de leurs vices. Estimés-vous qu'un qui ne pense point estre malade, se mette en peyne de chercher le Medecin ? Et pource faites ce qu'il vous sera possible pour vous conuaincre. Informés contre vous : soyés premièrement vostre accusateur, & puis vostre iuge : A la fin, demandés grace, mais ne la vous donnés pas, quand vous penserés meriter punition.

EPISTRE XXIX.

ARGUMENT.

- I. *Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'ayment point à estre repris.*
- II. *Les meschans ne rient pas long-temps.*
- III. *La Vertu enseigne le mespris de la mort.*
- IV. *On ne peut plaire au peuple, & estre homme de bien.*

I. **V**OUS me demandés des nouvelles de Marcellinus, & desirez sçauoir ce qu'il fait: ie ne le voy gueres. Ce n'est pas que ie luy donne sujet de s'éloigner de moy: mais il ne préd pas plaisir d'ouïr la verité. Toutefois il n'a plus que faire de rien craindre de ce coste là. Car il ne la faut dire qu'à ceux qui prennent plaisir à l'écouter. C'est pourquoy tout le monde n'approuue pas ceste franchise generale de Diogene, & des autres Cyniques, qui sans distinction de personnes, faisoïent des remonstrances aux premiers qu'ils rencôtroient en leur chemin: Car à quel propos vous amuseriés vous à prescher vn sourd, ou vn muet? Mais vous dirés: Pourquoy ne feray-je bô marché des parolles, puis que c'est chose qui ne couste rien? Ie ne puis pas sçauoir si ie feray le profit de celuy que i'ad-

uertiray : mais ie ſçay bien que ie n'en puis aduertir beaucoup, que ie ne face le profit de quelqu'un. Il faut ouurir la main : qui fait beaucoup d'entreprises , c'eſt force qu'il y en ait vne qui luy ſuccede. Pour moy, Lucilius, ie ne ſuis pas d'auis qu'un homme d'honneur en uſe de ceste façon. Son autorité perd ſon luſtre par ceste communication trop vniuerſelle ; Et ceux qui ſe corrigeroient par ſes remonſtrances , s'il ne les rendoit pas ſi communes, n'en peuuent faire compte, quand ils voyent que ſans election de ſujets ny de perſonnes, il les employe en toutes occaſions indifferemment. Il n'eſt pas beſoin que celuy qui tire, donne à tous coups dans le blanc : il n'y a point d'art en ce qui ſe fait par accident. La ſageſſe eſt vn art : il eſt raſonnable qu'elle ait vn but, qu'elle choiſiſſe ceux qu'elle iugera capables d'inſtruction , & quitte les autres, non du premier coup toutefois, mais apres auoir eſſayé tout ce qu'elle aura iugé propre pour leur guerison. Ie ne tiens pas que Marcellinus ſoit du tout perdu ; Toutefois pour le ſauuer, il ne faut plus gueres tarder à luy tendre la main. C'eſt vn bel eſprit, mais qui préd deſia le chemin de ſe gaſter. Il en ſera ce qui pourra : i'en courray la fortune, & luy diray librement mon aduis, de ce que ie luy verray faire mal à propos.

II. Ie ſçay bien qu'il ſe mettra tout auſſi-toſt ſur ſes bouffonneries, qui feroient rire vn mort, & ſe mocquera de luy meſme le premier, & puis de moy. Ie n'auray pas ouuert la bouche, qu'il ne me preuieu-

ne, & que le premier il ne me die tout ce que ie luy
penſeray dire. Il recherchera tout ce qui ſe paſſe en
nos eſcoles, & me remettra deuant les yeux les ſal-
laires des Philoſophes, leurs amies, & leurs bonnes
cheres. Il m'en monſtrera l'un au Bordeau, l'autre au
Cabaret, & l'autre à la Cour. Il me monſtrera ce plai-
ſant Philoſophe Ariſton, qui ſe fait promener en
vne chaire, & diſcours en ceſte belle poſture: car c'eſ-
toit l'heure qu'il prenoit pour trauailler. C'eſt celuy
de qui Scaurus, vn iour qu'on diſputoit de quelle
Secte il eſtoit, reſpondit: Je ſçay bien qu'il n'eſt pas
Peripateticien: & Iulius Grecinus grand perſonnage,
interrogé quel iugement il en faiſoit: Je ne puis, dit il,
que vous en dire. Car ie ne ſçay ce qu'il fait ſur ceſte
ſelle entre deux limons, comme ſi on luy euſt parlé
d'un cocher. Il me mettra deuant le nez tous ces
Charlatans, qui pour leur honneur euſſent mieux
fait de ne ſe meſſer point de la Philoſophie, que d'en
traſiquer indignement, comme ils font. Mais tenez
vous préparé à ſouffrir toutes ces iniures. Peut eſtre
qu'il me fera rire: & peut eſtre auſſi que ie le feray
pleurer: ſ'il continue de rire, ie feray bien aïſe, puis
qu'il faut qu'il ait du mal, que pour le moins ſa
folie ſoit de belle humeur. Quoy, qu'il en ſoit, la ga-
yeté de telles gens n'eſt iamais longue: prenés y gar-
de: vous les verrés tout d'un coup paſmés de rire, &
en moins de tourner la main, ils crieront comme en-
ragez. Je ſuis reſolu de l'entreprendre, & de luy mon-

strer que ie ne l'estime pas si peu côme font beaucoup d'autres: si ie ne defracine du tout ses vices, ie les garderay de croistre. Sa maladie ne guerira pas: mais elle aura de bons interualles; & peut-estre qu'apres les interualles la parfaite guerison pourra venir. Quand on ne feroit que l'en soulager, à vn malade ce n'est pas peu. Vne bonne relache est vne espee de santé.

III. Tandis que ie me prepare à son instruction, vous, qui desia pouués quelque chose, & qui par la consideration du progrès que vous aués fait iusqu'à cest'heure, iugés à peu pres ce que vous pouués faire à l'aduenir; formés vostre vie, releués vostre courage, faites ferme contre tout ce qui est formidable, & ne vous souciés point du nombre de ceux qui vous pensent faire peur. Ne seroit ce pas vne folie bien manifeste de craindre la multitude, en vn lieu où il faut venir l'un apres l'autre. Plusieurs vous peuuent bien menacer: mais en vostre mort il n'y a passage que pour vn. C'est le reglement qu'a fait Nature. Vn vous a donné l'ame, vn vous l'ostera.

IV. Si vous auies quelque discretion, vous ne me demanderiés plus rien. Mais ie ne veux rien auoir du vostre: ie m'en vay vous ietter ce que ie vous doy. Ie n'ay iamais eu volonté de plaire au peuple: carce que ie sçay, le peuple ne l'approuue pas; & ce que le peuple approuue, ie ne le sçay pas. Vous me demâdez qui dit cela? Ne sçauéz-vous pas qui est mon Chaland? Epicure. Mais il n'y a Philosophe, de quelque Secte.

qu'il soit Paripaterique, Academique, Stoïque ou Cynique, qui ne vous en die autant que luy. Il n'est pas bié aisé qu'un homme à qui la Vertu plaist, puisse plaire au peuple : on ne peut auoir sa bonne grace, que par des-moyens qui ne valent rien: il faut donner ordre de luy ressembler: Si vous n'estes des siens, vous ne sçauriés estre à son gré. Or en vostre establissement, vostre opinion vous importe bien plus que celle des autres. Il faut estre infame, pour estre aimé de ceux qui le sont. Dequoy donc seruira ceste Philosophie que vous estimés tant, & que vous tenés preferable à tout ce qu'il y a de choses & de sciences au monde; Que vous aymerés micux vous plaire qu'au peuple, Que vous peférés plutost les opinions, que vous ne les conterés, Que vous ne craindrés ny les Dieux ny les hommes, & supporterés les aduersités avec patience, ou les finirés avec honneur. Au demeurant si ie voy que le peuple vous tienne pour un grád personnage; que quand vous entrerez il fasse des acclamations, & vous applaudisse: que tout l'equipage des Comediens soit en rumeur à vostre venue; que par toute la ville les femmes & les enfans preschent vos louanges; pourquoy ne me ferés vous pitié, puis que ie sçay par quelle eschelle on monte à ceste faueur?

EPISTRE XXX.

ARGUMENT.

- I. *La Vieillesse est une maladie sans remede.*
- II. *Le Sage ne craint point la mort.*
- III. *Les Vieillards peuuent mieux parler de la mort que les ieunes.*
- IV. *La neceſſité de mourir doit oſter l'apprehenſion de la mort.*
- V. *La Vieillesse nous tire du monde ſans violence.*
- VI. *Le Sage ſeul fait bon viſage à la mort.*
- VII. *Les vieillards doiuent moins craindre la mort que les ieunes, bien que touteſois elle ſoit auſſi pres des vns que des autres.*

I. **I**'Ay veu le bon-homme Baſſus Aufidius, bien bas & bien caſſé. Il fait ce qu'il peut, pour ſe deffendre de la vieillesſe: mais elle eſt deſia la plus forte: elle abbat plus qu'il ne peut redreſſer: elle ſe laiſſe choir ſur luy de toute ſa peſanteur. Vous ſçauetz qu'il a eſté touſiours mal-ſain, & d'une temperature fort ſeiche. Il ſ'eſt entretenu long-temps, ou pour mieux dire, rappetâſſé le mieux qu'il a peu. Mais la force luy a failly d'un coup: comme en vn nauire, ſ'il n'y a qu'un

ne fente ou deux, il y a moyen de le calfeutrer: mais depuis qu'il commence à s'ouurir de tous costés, c'est perdre sa peine que de le vouloir racoustrer: il en est de mesme d'un corps, où l'âge s'est rendu maistre. On peut bien appuyer sa foiblesse pour vn temps: mais à la fin, comme en vn vieil édifice de qui l'assemblage se déjoint, & qui tandis qu'on l'estançonne d'une part s'esclatte de l'autre, il n'y a plus de remede que d'en sortir.

II. Le bon-homme pourtant ne laisse pas d'auoir tousiours bon courage. Ceste coustume luy vient de l'estude qu'il a faite en Philosophie, qui resout tellement les ames, que de quelque petite complexion que soit vn homme, il a tousiours assés de force: La presence de la mort ne luy change pas ny la couleur ny la parolle; & quand il deffaut, c'est alors qu'il a moins d'apparence de defaillir. Vn bon Pilote, quoy que sa voile soit en pieces, & son vaisseau, trouue moyen de racommoder les restes de son equipage, & d'acheuer sa route. Bassus en fait de mesme, & voit venir sa fin avec vn visage si ferme, que s'il auoit la mesme assurance à regarder celle d'un autre, vous l'estimeriez plustost insensible que resolu. Il y a de la peine, quand nous sommes arriuez à ceste heure inéuitable, de s'en pouoir aller sans regret, & ne murmurer point. C'est vne leçon qu'on ne sçait pas, sans l'auoir long-temps étudiée. Aux autres maux il y a quelque esperance: si vous estes malade, vous gueris-

sez. Si le feu vous surprend, vous l'esteignés: Si la maison où vous estes tombe, c'est peut-estre d'une façon que vous n'aurez point de mal: Si vous faites naufrage, quelque vague vous pourra ietter à bord: si quelqu'un vous tient l'espée à la gorge, pour vous tuer, quelque chose pourra survenir qui luy fera faillir son coup. Mais si la vieillesse vous mene à la mort, il faut marcher: il n'y a respit, n'y opposition qui vous en garentisse. C'est bien la mort la plus douce de toutes: mais aussi est-ce la plus longue. Vous diriez à voir ce bon-homme qu'il est à ses obseques: il s'inhume, survit à soy-mesme, & ne s'afflige point de n'estre plus avecque soy: car il dit beaucoup de choses à ce propos. Il fait ce qu'il peut, pour nous persuader, que si en la mort nous auons du trauail, ou de la crainte, nous en sommes cause, & non pas elle; & qu'en mourant nous ne sommes non plus incommodés que quand nous sommes morts. Or il y a aussi peu de raison de craindre ce qu'on ne sentira point, que ce qu'on ne souffrira point. Côme est-il possible qu'un homme s'imagine de sentir vne chose qui le priuera de tout sentiment? Il faut donc conclurre qu'il n'y a non plus d'apprehension que de mal en la mort. Je sçay bien que ce sont choses qui beaucoup de fois ont esté dites, & qui le seront encore beaucoup de fois: mais ie ne faisois point de profit à les lire, & encore moins à les ouïr dire à des gents à qui l'âge ne donnoit point encore occasion de craindre ce qu'ils

conseilloient de n'apprehender point.

III. Mais sans mentir ce langage venât de Bassus, qui a vn pied dans la fosse, m'a touché d'une étrange façon: car pour en dire mon aduis, ie trouue qu'il est plus mal-aisé de se resoudre à la mort, quand on en approche, que quand on y est. Quelque lasche & timide que soit vn homme, quand il voit la mort presente, il se dispose à ne vouloir point éuiter ce qui n'est point éuitable. Vous voyés vn Gladiateur, qui durant le combat aura fait le plus mal & le plus poltronnement qu'on scauroit faire, quand il sera bas, tendre luy-mesme sa gorge à son aduersaire, & luy conduire l'espee à la partie qu'il pense la plus mortelle, affin d'estre bien tost despesché. Mais quand la mort est encore en chemin, & qu'indubitablement elle s'en vient à nous, c'est vn peril où il faut vne froideur & vne asseurance, de qui peu d'hommes sont capables que ceux qui par l'estude se sont de longue main preparés à cet assaut. C'est pourquoy ie prenois grand plaisir à l'ouïr dire son aduis d'une chose, qu'il auoit bon moyen de cognoistre, pour la voir de si près comme il faisoit. S'il reuenoit quelqu'un de l'autre monde, qui vous dit qu'il n'y a point de mal en la mort, vous le croiries, par ce qu'il parleroit d'une chose qu'il auroit esprouuée. Tout de mesme aussi ne pouuons-nous mieux scauoir l'estonnement que donne la mort quand elle approche, que de ceux qui se sont trouués aupres d'elle, qui l'ont veüe arriuer, & qui luy ont donné la

bien-venuë.

IV. Vous pouvez bien mettre Bassus de ce nombre là: il ne nous a point voulu laisser tromper: il ne trouue non plus d'apparée à craindre la mort que la vieillesse. A la ieunesse succede la vieillesse; à la vieillesse la mort: Qui ne veut point mourir, seroit content de n'auoir point vescu. La mort est la cōdition de la vie: quand on nous donne l'vne, on nous permet l'autre: nous en sommes au chemin: c'est folie de l'apprehender. L'apprehension est des choses douteuses: la mort est certaine: il la faut attendre: c'est vne necessité qui n'épargne personne: il n'y a point de force qui nous en deffende. Pourquoy se plaindroit vn hōme d'estre compris en vne loy, qui comprend tout le monde? La premiere partie d'equité, c'est l'egalité: mais il n'est point de besoin de plaider la cause de Nature. Elle ne nous a point donné de loy pour nous, que la mesme qu'elle a prise pour elle: tout ce qu'elle a fait, elle le deffait: ce qu'elle a deffait elle le refait.

V. Or à ceste-heure si par le benefice de la vieillesse nous sortons du monde tout bellement, & n'en sommes point ravis par force, mais tirez doucement vne piece apres l'autre; n'auons-nous pas dequoy remercier les Dieux, qu'apres auoir gousté du monde à nostre aise, nous-nous trouuions conduits en vn repos qui nous estoit necessaire, & qu'en vne si longue lassitude nous auions occasion de desirer?

VI. Vous en voyez qui souhaitent la mort d'vne

façon, qu'ils ne sçauroient estre plus passionnés à demander la vie. Mais ie trouue bien autant de courage à ceux qui de pied ferme la regardent venir sans s'es-mouuoir; Ceux-là quelquefois y sont emportez ou par vne rage, ou par quelque despit violent qui les transporte. Mais indubitablement ceste procedure si tranquille, est vne preuue qui ne se peut faire que par vn esprit bien iudicieux & bien rassis. Il se void assés de personnes qui par colere se vont rendre à la mort: mais quand elle vient, il en est peu qui luy facent bon visage, si par vne longue meditation ils ne se sont disposés à la receuoir.

V.II. C'est pourquoy ie suis bien souuent tout exprez allé trouuer ce bon homme, à qui ie porte beaucoup d'amitié, pour voir s'il seroit tousiours en mesme posture, & si i'y reconnoistrois point quelque affoiblissement de l'esprit comme du corps. Mais toujours ie luy treuue la disposition meilleure: comme en la septiesme carriere le contentement de ceux qui courent est plus visible, pource qu'ils pensent qu'il ne s'en faut gueres qu'ils n'ayent emporté le prix. Il s'accommodoit aux preceptes d'Epicure & me disoit, Qu'il se persuadoit premierement, qu'en ceste expiration derniere on ne sentoit point de mal: toutefois que s'il y en auoit, c'estoit quelque consolation de peser qu'on en seroit bien tost quitte, pource qu'une extreme douleur n'est iamais longue. Au demeurant, que si ceste distraction du corps & de l'ame le trauail-

loit, il se représenteroit qu'après ceste douleur, il n'en auroit iamais d'autre. Qu'il ne doutoit point qu'un homme de son âge n'eust l'ame au bord des leures, & que par conséquent il n'y auroit pas beaucoup de peine à la faire sortir. Un feu qui s'est pris à quelque matière forte, & qui a beaucoup de corps, s'esteint avec de l'eau, & quelquefois par la ruine de ce qu'il brusle: mais celuy qui n'a plus d'aliment, s'amortit de soy-mesme. Voila les discours qu'il me fait, & que j'escoute fort volontiers, non comme choses nouvelles, mais parce que ie pense estre aux mains avecque la mort. Et quoy donc? n'ay-ie iamais veu personne qui se soit tué soy-mesme? Si ay, i'en ay veu, & ne me suis pas contenté de les voir: ie les ay regardés: mais j'estime bien plus ceux qui sans estre fachés de la vie, ouvrent la porte à la mort, & la reçoivent de bonne grace, sans que toutefois ils la prennent au collet pour la faire entrer. Il disoit que si la mort nous donoit de la peine, la faute en vient de nous mesmes, qui prenons l'alarme aussi-tost que nous pésons qu'elle est près de nous. Car de qui peut-elle estre esloignée, puis qu'en tous lieux & à toutes heures elle est sur le point de nous assaillir? Quand nous craignons quelque sujet de mort qui semble venir à nous, considérons cōbien il y en a d'autres bien plus proches, de qui nous n'avons point de peur. Un ennemy vous menace de vous tuer: vne indigestion preuiendra son espee. Considerons les causes de nostre apprehension: nous

trouuerons qu'elles semblent vne chose, & en sont vne autre. Ce n'est pas la mort que nous craignons, mais l'imagination de la mort. Nous en sommes toujours aussi pres vne fois que l'autre: Tellement que s'il la falloit craindre, il se faudroit resoudre de n'estre iamais qu'en alarme. Car en quelle saison en sommes nous exempts? Mais ie dois apprehender que mes lettres ne vous semblent si longues, que vous les haïs- siez pis que la mort. Je m'en vay donc les finir, apres vous auoir dit encore vne parolle. Voulez-vous ne craindre iamais la mort? meditez-là perpetuellement.

EPISTRE XXXI.

ARGUMENT.

- I. *Fuir la Volupté; la felicité de l'homme gist au repos de l'ame.*
- II. *Il n'est point de bien sans Vertu, ny de mal sans Vice.*
- III. *Definition du bien & du mal: quelle est la regle du Sage.*
- IV. *L'homme sage est seul heureux.*

I. **V**OUS estes à moy; ie le voy bien. Vos promesses commencent desjà d'auoir quelque effet. Je vous ay veu fouler aux pieds toutes ces vanités que

tés que le vulgaire appelle biens, & ne vous proposer que la vertu: Continuez en ceste belle resolution. Je ne vous demande pas que vous faciés plus que ce que vous aués entrepris. Vos fondemens tiennent beaucoup de place: faites le bâtiment suiuant le dessein. Faites la besoigne que vous aués en la main; & pour bien faire, bouchez vous les oreilles, non avec de la cire, selon qu'Vlysse fit de ses cōpagnons: Mais avec quelque chose de plus ferme. Les voix qu'il apprehendoit estoient bien attrayâtes, mais non pas generales: celle que vous aués à craindre n'est point au pied d'un rocher: vous l'orrez en quelque part du monde que vous alliés. La volupté n'a point ses embusches en un lieu seul: il n'y a ville qui ne vous doibue estre suspecte. Passez outre, & soyez sourd aux meilleurs amis que vous ayés. Leur intention est bonne; mais leurs vœux ne valent rien. Si vous voulés estre heureux, priés Dieu que rien de ce qu'ils vous souhaitent ne vous arriue. Ce qu'ils voudroient vous voir posséder, n'est pas bien: tout le bien que peut auoir un homme, c'est de s'asseurer de soy-mesme; & en cela seul est la cause & l'establissement de sa felicité. Le moyen d'y paruenir, c'est de ne se soucier point du trauail, & de le tenir pour indifferent. Car qu'une mesme chose soit tantost bonne, & tantost mauuaise; tantost facile à supporter, & tantost difficile, cela ne se peut faire. Ce n'est pas bien que le trauail. Qu'est-ce donc qui est bien? Le mespris du trauail. Je ne scaurois approu-

uer qu'on prenne beaucoup de peine en des choses de peu de fruit : mais quand ie verray quelqu'un s'acheminer à quelque entreprise loüable, tant plus il se bandera, sans vouloir faire de reposees, tant plus ie me rauray de le regarder, & luy crieray, Courage, efforcés vous: faites, si vous pouués, ceste montée tout d'une haleine. Les belles ames se nourrissent au labeur. Ne prenons point garde aux souhaits acoustumés de nos peres & de nos meres, pour y conformer les nôtres : Nous faisons mieux de n'en faire du tout point.

II. Vn homme de merite se fait tort d'importuner les Dieux: quel besoin est-il de vœux? faites vostre bône fortune vous mesmes: vous la ferés si vous prenés ceste impression, que, où il y a de la vertu, il y a du bien, & qu'où il y a du vice, il n'y peut auoir que de l'infamie & du deshonneur. Comme il n'est point de splendeur sans lumiere, d'obscurité sans tenebres, de chaud sans feu, ny de froid sans air: ainsi les choses ne sont honnestes, ou deshonestes, qu'entant que le vice ou la vertu les acompagne.

III. Qu'est-ce qui est donc bien? Connoistre les choses. Qu'est-ce qui est mal? Ne les connoistre point. En l'eslection des choses, la consideration du temps fera la regle d'un habile homme. Mais quoy qu'il reiette, ou qu'il choisisse, s'il a l'ame grande, & au dessus de toutes choses, il ne reiettera rien par crainte, & aussi ne choisira rien par admiration. Sur tout, qu'il se garde de se raualler. Ce n'est rien que de ne refuser

point le trauail; il le faut chercher. Me demandés vous ce que i'appelle trauail inutile & superflu? Celuy de qui le sujet n'est point releué: non toutefois qu'il soit non plus mauuais, que celuy qu'on employe aux choses loüables, pource que c'est de l'ame que vient la resolution, qui nous sollicite aux entreprises laborieuses, & nous dit: A quoy est bon ce repos? Vn homme de bien ne craint point la sueur.

IV. Au demeurant, souuenez-vous d'estre tousiours conforme à vous mesme; & ne vous dementir en aucune de vos actions. En l'égalité de la vie consiste la perfection de la vertu, qui ne peut estre sans la connoissance des choses diuines & humaines; Et de là vient la felicité souveraine, par laquelle nous sommes faits compagnons des Dieux, & n'auons plus la peine de les prier. Voulés-vous sçauoir le moyen d'y paruenir? Il ne vous faut aller ny par l'Apennin, ny par le mont Senis, ny par les deserts de Candauie, ny courre la fortune des Syrtes, ou de Scille & de Caribde: combien toutefois qu'une chetive petite commission les vous a tous fait passer. Le chemin y est seur & plaisant: & pour le faire, il ne vous faut ny provision ny equippage que la Nature ne vous ait donné. Ne quittez point ce que vous aués d'elle: vous irés du pair avec Dieu. Vous n'irés point du pair avecque Dieu pour estre riche: Dieu n'a rien. Vous n'irés point pour des habits magnifiques: Dieu n'en a point. Non pour auoir vne reputation qui vous face connoistre à

tous les peuples de la terre : Dieu n'est connu de personne, & plusieurs mesmes ont mauuaise opinion de luy, qu'il ne punit pas. Non pour vne presse de vallers, qui vous portent en litiere aux champs & à la ville. Ce Dieu, tout grand, & tout puissant, porte tout. Aussi ne sera-ce ny la beauté ny la force: le temps les consume. Il faut donc trouuer quelque chose qui soit incorruptible, sans embarras, & si bonne, qu'on ne puisse rien desirer de meilleur. Que peut-ce estre? l'Esprit. Mais vn esprit si droit, si bon & si grand, qu'on puisse dire que c'est vn Dieu logé dans vn corps humain. Cest esprit ne se treuuera point plustost en vn Prince qu'en vn Gentilhomme; en vn Gentilhomme qu'en vn valet. L'ambition & l'iniure ont faiceste distinctiō de qualitez. Il n'y a si petit recoin en la terre, d'oū il ny ait moyen de monter au Ciel. Aydez-vous seulement, & prenez vne forme digne de Dieu. Ce ne sera ny avec or, ny avec argent : ce ne sont point matieres qui le puissent représenter. Souueniez-vous que les Dieux ne furent iamais si propices, qu'au temps qu'ils estoient de terre.

EPISTRE XXXII.

ARGUMENT.

- I. Le Sage ne frequente que ses semblables.
II. Il achève de vivre deuant que de mourir.
III. Pourquoy nous desirons de vivre long
temps.*

I. **I**E demande de vos nouuelles à tous ceux qui viennent de vos cartiers, & m'informe que vous faites, où vous estes, & en quelle compagnie vous demeurez. Il vous est impossible de me tromper. Je suis avecque vous. Ne vous figurés pas seulement qu'on me rapporte vos actions : imaginez-vous que ie les voy. Voulez-vous sçauoir de tout ce qu'on me dit de vous ce qui me resioiuit le plus ? C'est, qu'on ne m'en dit rien : & que la plus-part de ceux à qui ie m'adresse, n'en ont point ouy parler. Le meilleur moyen que vous ayés de vous garentir, c'est de ne frequéter point gens d'autre humeur que la vostre, & qui desirerent ce que vous mesprisés. J'ay ceste bonne opinion de vous, que vous n'estes plus capable de change, & que quelques sollicitations qu'on vous sçache faire, vous demurerés ferme en vostre resolution.

- II. Qu'est-ce donc qu'il y aie ne crains point le

change, ie crains le diuertissement: nostre vie est si courte, qu'on ne sçautoit si peu nous arrester, qu'on ne nous face beaucoup de tort. Et puis nous l'accourcissions encore par nostre inconstance, n'ayant pas si-tost entrepris vne besogne, que nous la quittons pour en commencer vne autre: nous deschirons nostre vie, & la mettons par morceaux. Aduancés vous donc, Lucilius, & pensez quelle diligence vous feriez, si vous auriez vn ennemy à dos, qui vous suiuiſt l'espee en la main. Vous en estes-là: vous estes couru; piquez, & vous sauuez. Mettez-vous hors de peril, & vous representez à toute heure, combien c'est belle chose d'accomplir sa vie auant que de mourir, & pouuoir avec vne ame non brouillée d'apprehension ny de sollicitude quelcôque, acheuer en repos le reste de ses iours. La vie n'est point plus heureuse, pour estre plus longue; O quand verrez-vous le temps que vous mespriserez le temps! Que vous serez tranquille & paisible, & sans vous soucier d'adjoûter vn iour à l'autre, vous ferés conte que vous aurés assez vecu.

III. Voulez-vous sçauoir d'où vient que nous sommes si desireux de l'aduenir? Il n'est point d'homme qui soit à foy: de tout ce dont vos parents vous desirerent l'abondâce, ie vous en desire le mépris: ils appauurissent vn monde de personnes, pour vous enrichir: ils ne peuuent rien porter chés vous, qu'ils ne prennent chés vn autre. Vous ne pouuez croistre, que quelqu'un ne diminuë. Quant à moy, tout ce que ie

vous desirer, c'est que vous soyez vostre, & que deliuré de toutes les cogitatiós vagues, & fluctuâtes, qui vous mettét l'ame en desordre, vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vray bien, qui est aussi tost possédé comme connu; sans desirer autre longueur à vostre vie, que celle qu'il semblera bon à Nature de vous donner. Quiconque vit apres avoir acheué sa vie, il se peut venter d'estre libre, & qu'il n'est point de nécessité capable de le forcer.

EPISTRE XXXIII.

ARGUMENT.

- I. Les discours des Stoïques sont sententieux.*
- II. Pour faire iugement d'un grand personnage, comme d'une belle femme, il faut tout voir.*
- III. Un homme d'age ne doit pas tousiours rapporter les dits d'autrui, mais doit raisonner luy mesme.*

I. **V**OUS voulés qu'en ces lettres comme aux precedétes, ie mette quelques sentences de nos Stoïques: ils ne se sont point amusez à des fleurettes: prenez-les par où vous voudrez; ils sont tousiours massés. Quand en vne multitude vne chose paroist par

dessus l'autre, il y a de l'inégalité. Vn arbre quelque grand qu'il soit, n'est point admirable en vne forest qui est toute de mesme hauteur. Vous ne trouués autre chose parmi les vers & dans les histoires, que les sentences que vous me demandez; Et pource ie ne veux pas que vous les attribuiés à Epicure: elles sont à tout le monde, & particulièrement aux Stoïques. Mais on les remarque en luy plus qu'on ne fait ailleurs, pource qu'elles y sont rares, & qu'on s'estonne quand vn homme qui fait profession d'une vie molle & delicieuse, lasche quelque parolle où il y a de la rigueur. I'en parle selon l'opinion commune: car selon la mienne, tout ioly qu'il est, avec ses manches pendantes, ie trouue qu'il a du courage & de la force. On peut bié sentir le musc & l'ambre, & n'estre ny moins galand, ny moins braue, que si on sentoit la poudre à canon. Ne me demandés donc point de triage: ce qui se trouue par endroits chez les autres, est par tout chés les Stoïques. Nous n'auons point de monstre, pour abuser les acheteurs, qui ne trouuerôt rien dans la boutique. Prenés-en vn eschantillon où bon vous semblera: nous ne faisons qu'une bource tout ce que nous sommes: Châque sentâce n'a point son auteur à part. Si nous les voulons separer, de qui dirons nous qu'elles sont? De Zenon, de Cleantez, de Crisippus, de Panetius. Nous n'auons point de maistre: chacun est à soy. Entre-eux si Hermatus, ou Metrodorus disent quelque chose, tout est attribué à Epicure. S'il se traite quelque

quelque chose chez nous, c'est sous son nom, & sous les Auspices. Toutes ces belles choses que nous auons sont en si grand nombre, & si semblables, que quand nous voudrions, il est impossible d'y rien choisir.

C'est au pauvre homme à conter son troupeau.

Enuoyés vos yeux où vous voudrés; vous rencontrerez tousiours quelque trait qui vous semblera triable: Si ce n'estoit que vous le voyés en vne trouppes, tout vous plairoit esgalement.

II. Ne vous imaginés donc point de pouuoir faire vn sommaire de nos sentences. Les esprits des grands hommes ne se goustent point superficiellement, & par vne seule piece: il y faut tout voir, & tout manier. Vous y trouués plus de choses que de paroles, & vn ouurage si bien suiui, qu'il est impossible d'en rien oster, sans faire tomber tout le bâtiment. Je suis bien content que vous voyés tous les mémbres vn à vn, mais ie veux que ce soit en vn mesme corps. Ce n'est pas assés d'une belle cuisse, ou d'un beau bras, pour faire iuger vne femme belle; il faut qu'une grace vniuerselle de toutes ses parties, rienne si digneux & si suspendus ceux qui la voyent, qu'ils ne sachent où prendre party pour les considerer. Toutesfois si vous en aués trop d'enuie, ie ne seray pas si mesquin en vostre endroit: Je vous en bailleray, mais ce sera à plaines mains: nous en regorgeons de tous costez: nous ne les amassons point vne à vne: nous les prenós à poignées.

Ce ne sont point gouttes qui tombent l'une apres l'autre: le coulement y est perpetuel: il continue. Je ne doute point qu'il n'y ait du profit pour les ignorans, & pour ceux qui escoutent de loin: Car des choses ainsi baillées par morceaux, & comprises comme des vers en certain nombre de paroles, vont bien plustost au fonds. C'est pourquoy nous faisons apprendre des sentences & des Chries aux enfans, pource que ce sont choses accommodées à leur suffisance, & que leur esprit n'est pas capable de monter plus haut.

III. Vn bouquet ne sied point bien en la main d'un homme: il n'est plus temps qu'il face provision de iene sçay quel petit nombre de mots que tout le monde sçait, & se fie en la memoire: il faut qu'il s'appuye sur soy-mesme, & qu'il parle par sa bouche, & non par la bouche d'autrui. Depuis qu'un homme est vieil, ou qu'il approche de l'estre, ce luy est vne vilenie de n'estre habile homme, que par son liure. Zenon a dit cela. Et vous, quoy? Cleanthez a dit cela: & vous quoy? Iusques à quand n'aurez vous rien de vous-mesmes que par autrui? Faites des regles vous-mesmes: baillies quelque leçon aux autres: monstres quelque chose de vostre creu. Je ne sçaurois auoir bonne opinion de ceux-cy, qui ne font iamais rien d'eux-mesmes, mais se contentent de seruir d'interpretes aux autres, & se tiennent tousiours cachés à l'ombre de quelqu'un. Il ne m'est point aduis qu'ils

puissent auoir rien de genereux en l'ame, puis qu'il n'osent rien faire de ce qu'ils ont si long-tëps estudié. Tout le mestier qu'ils font, c'est d'apprendre par cœür. Se souuenir est vne chose, & sçauoir en est vne autre. Se souuenir, est conseruer vne chose mise en depost en nostre memoire. Sçauoir, au contraire, c'est trauailler à sa propre besongne, sans patron, & sans regarder à chasque fois vn maistre, pour luy demander son approbatio. Zenon dit cecy. Cléanthez dit cela. Faites qu'il y ait difference entre vous & vn liure. Serés vous tousiours escolier? Ne monterés-vous iamais en chaire? Quel plaisir prenez-vous d'écouter, puis que vous pouués lire? mais c'est beaucoup que la viue voix. Il est vray, quand celuy qui parle, prend du sien: mais à reciter les paroles d'un autre, & faire le greffier, ie ne trouue pas qu'il y ait beaucoup d'honneur. Il y a encore autre chose: c'est que ceste maniere de gens qui ne sortent iamais hors de page, suiuent les premiers en des opinions que tout le monde reprouue, & en des choses qu'on cherche encore, & qui ne seront iamais trouuées, si nous-nous contentons de ce que les premiers ont mis en auant. Dauantage, qui suit vn autre, ne suit rien, ne trouue rien, & pour mieux dire, ne cherche rien. Et quoy donc? ne tiendray-ie point le chemin de ceux qui sont passés deuant moy? Si feray: mais si i'en trouue vn plus court & plus beau, ie feray bien-aïse de le prendre, & d'y faire le passage pour les autres. Ceux qui nous ont precedez ne sont

pas nos maîtres : ils ne font que nos guides : la vérité tend la main à tout le monde, personne ne s'en est saisi iusques icy. Sa recherche donnera encore de la besongne assés à ceux qui viendront apres nous.

EPISTRE XXXIV.

ARGUMENT.

I. Le sage disciple resioit le Precepteur.

II. Pour deuenir homme de bien, il ne suffit pas d'auoir bien commencé; il faut bien finir.

I. **I**L m'est aduis que ie suis plus grand que de coustume, & que ie sens quelque chaleur qui me rajeunit, tant ie suis transporté de ioye, quand par ce que vous faites, & ce que vous m'escriuez, ie reconnois quelque auantage sur vous mesmes: car pour le commun, il y a long-temps que vous luy auez mis la poudre aux yeux. Si vn laboureur prend plaisir de voir fructifier ses arbres, vn berger de voir multiplier son troupeau, vn nourricier de voir bien porter son nourrisson; Quel contentement pensez-vous que ce soit à ceux qui ont fait la nourriture des esprits, quád apres les auoir formez en vn âge encore tendre, ils les voyent tout d'un coup esleuez & paruenus? Le vous tiens pour mien: vous estes ma creature. Aussi tost

que i'eus reconnu ce que vous estiez, ie ne failly pas de mettre la main sur vous, de vous donner courage, & avecque quelques coups d'esperon, vous faire aller plus viste que le train accoustumé. l'en fais de mesme encore à cest'heure: mais ie vous trouue desia courât, & aussi capable de faire des remonstrances que d'en recevoir.

II. Que me demandez vous dauantage? direz-vous. Certainement ie vous auoüe que vous estes bié auancé: mais il n'est pas de l'instruction des esprits, comme des autres ouurages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié de la besogne: C'est vne grande partie de bonté, que d'auoir enuie d'estre bon; mais ce n'en est qu'vne partie. Sçauiez-vous qui i'appelle bon? Celuy qui est si parfait, & si accóply, qu'il ne peut deuenir mauuais, quelque violéce qu'on luy fasse, & quelque necessité qui luy puisse arriuer. Ie ne doute point que vous ne le deueniez, pourueu que vous alliez tousiours d'un mesme pas, & que vos effets respondent tellement à vos paroles, qu'ils semblent auoir esté frappés en mesme coin. S'il y a de la discordance entre le faire & le dire, c'est signe d'un esprit qui n'est ny bien fait, ny bien assis.

EPISTRE XXXV.

ARGUMENT.

- I. L'amitié fait toujours du bien, & l'amour quelquefois du mal.*
- II. Le plaisir qu'on prend avec ses amis est plus sensible par la presence.*
- III. La Constance est la marque d'un homme sage.*

I. LA priere si affectionnée que ie vous fis d'estudier, n'est pas toute pour vostre profit ; il y va du mien. l'ay enuie d'auoir vn ami, & vous ne me le pouués estre, si depuis que vous aués commencé, vous ne continués à vous façonner : car pour ceste heure, ie croy bien que vous m'aymés : mais ce n'est pas à dire que vous soyez mon amy. Et quoy donc ? Sont-ce deux choses ? Ouy, & bien differentes. Qui est amy, ayme : qui ayme, n'est pas amy. L'amour est quelquefois cause de mal : l'amitié ne fait iamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité de vostre estude, que de sçauoir aymer, vous n'aurez pas perdu vostre peine : dépeschés-vous donc, de peur qu'un autre n'ait la science de ce que vous auez appris.

II. Pour moy, i'en reçois bien desia quelque fruit par le plaisir que j'ay de me figurer, que vous & moy ne ferons qu'un cœur; & que si mon aage m'oste quelque chose de ma vigueur, ie la reprendray du vostre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'un à l'autre. Mais ie ne veux pas demeurer au plaisir de l'imagination: i'en veux auoir par effect. Nous auons bien quelque contentement des personnes que nous aimons en leur absence: mais c'est un contentement de peu de substance, & qui s'esuanoït incontinent. La veüe, la presence, & la conuersation font la volupté plus viue & plus sensible; Sur tout quand ceux que nous voulons voir, sont en l'estat que nous les desirons. Le plus beau present que vous me sçauriés donc apporter, c'est vous mesmes. Ceste consideration vous doit faire auancer: ie suis vieil, & vous estes mortel: Hastés-vous, toutefois ne vous hastés pas tant, que vous ne soyés avecque vous, premier qu'avecque moy.

III. Faites vous honneste homme, & vous gardés sur tout d'estre irresolu. Quand vous voudrez esfayer le progrès de vostre suffisance, prenés garde si vous voulés aujourd'huy ce que vous voulies hier. La volonté variable monstre la fluctuation d'un esprit, qui va tantost d'un costé, tantost de l'autre, selon qu'il est poussé par le vent. Ce qui est fixe & fondé, ne flotte point. Ceste constance se trouue parfaite en celuy qui est parfait en sagesse; & telle quelle, en celuy

qui tellement qu'ellement y a profité. Quelle difference donc y faites-vous? L'un branle, mais sans partir de sa place, & l'autre ne branle pas seulement.

EPISTRE XXXVI.

ARGUMENT

- I. Preferer la vie priuée à celle des Courtisans, & des personnes publiques.*
- II. L'humeur morne est plus propre à l'estude, & l'estude des premieres lettres plus conuenable aux ieunes, qu'aux vieux.*
- III. Le commerce des amis doit estre des bonnes mœurs, & non des biens de fortune.*
- IV. La regle du Sage c'est le mépris de la mort.*
- V. La persuasion n'est point necessaire, où l'inclination nous porte.*
- VI. La mort ne nous oste point la vie, mais luy donne quelque intermission.*

Donnés du courage à vostre amy, & le fortifiés contre toute ceste maniere de gents, qui le blasment d'auoir quitté sa bonne fortune, & preferé l'ombre d'une vie paisible à la splendeur des charges honorables, où il estoit capable de paruenir. Il ne
se

se passera iour qu'il ne leur fasse paroître l'vtilité de sa resolution. Ceux de qui la condition est enuieée, auront tousiours quelques nouvelles atteintes. Les vns seront froissés: les autres donneront du nés à terre. La Felicité n'est que tumulte: elle se donne des agitations, & des tournoyemens de teste de toutes sortes. Elle passionne les vns apres la grandeur, & les bouffit d'imaginations ambitieuses. Elle amuse les autres aux delices, & les amollit & relasche entierement. Vous me dirés qu'il en est qui la portent bien: ie vous l'auoüe; aussi en est-il qui portét bien leur vin. Il ne faut d'oc pas qu'ils vous fassent croire, qu'un homme soit heureux qui a sa basse-court pleine de gents qui ont affaire à luy: ce leur est vne fontaine: ils l'épuisent, & la troublent. Ils disent, que ce n'est qu'un causeur & un faineant. Vous sçaués bien qu'il est des personnes de qui il faut prendre les paroles à contre-poil.

II. Ils l'appellent heureux. Et quoy? l'estoit-il auparavant? Il y en a qui le trouuent trop sauuage, & trop hagar: ie ne fais non plus de cas de ceux-là que des autres. Ariston disoit, Qu'il aymoit mieux vne froideur morne en un ieune homme, qu'une humeur plaisante qui le rendit agreable en compagnie: un vin rude en sa nouveauté sera delicat en l'arriere saison. Celuy qui ne se garde point, a la couleur belle aussi-tost qu'il sort de la cuue. Quand ils l'appellent melancholique, & ennemy de son auancement,

qu'il les laisse dire, pourueu qu'il continuë d'aymer la vertu, & de prendre comme il faut la teinture des bonnes lettres. Son austerité se trouuera de bon goust avecque le temps: il est à cest'-heure en la vraye saison d'apprendre. Et quoy? n'en est-il point tousiours saison? Si est: mais comme il est tousiours bien-seant d'estudier toute leçon, il n'est pas conuenable à tout âge. Ce ne seroit gueres d'honneur à vn vieillard d'apprendre à lire: il faut acquerir quand on est ieune, pour jouïr quand on est vieil.

III. Vous aurez beaucoup fait pour vous, s'il deuiant honneste hôme par vostre moyen. C'est de ces choses-là, qui sont aussi bonnes à donner qu'à prendre, que le commerce est louïable entre les amis, & nō pas des biens qui sont en la disposition de la Fortune, pour les croistre & diminuer comme il luy plait. Il ne s'en peut plus desdire: sa parole est donnée: il y a moins de honte de faire banqueroute à vn creancier qu'à son honneur. Pour payer vne debte, le marchand a besoin d'vne heureuse nauigation, le laboureur de la fertillité de la terre, & de la faueur du Ciel: mais il ne luy faut qu'vne bonne volonté pour payer.

IV. La Fortune n'a point de iurisdicção sur les mœurs; qu'il auise à vous donner vne regle si droite, & mette son esprit en telle assiette, que pour bon ou mauuais succés qu'il luy arriue, il ne se glorifie d'auoir gaigné, ny se plaigne d'auoir perdu: mais que riche ou pauvre il soit tousiours esgal à soy-mesme, & ne se mon-

stre iamais pour vne condition , ny pour l'autre, plus haut ny plus r'abaissé. S'il estoit né entre les Parthes, il sçauroit tirer de l'arc , plustost qu'il ne sçauroit parler. Si en Allemagne, il seroit encore au berceau, qu'il sçauroit ietter le jaelot. S'il eut esté du temps de nos peres, il eust sçeu picquer vn cheual aussi-tost que le monter , & manier vne espée aussi-tost que la tenir; Chacun se dispose à la discipline, & aux exercices de sa nation. Au lieu de tout cela, ie veux qu'il apprenne vne chose qui le rende impenetrable à toutes flèches, & inexpugnable à tous ennemis. C'est le mépris de la mort.

V. l'auoüe bien qu'en cette imagination il y a quelque chose d'espouventable, qui ne se peut représenter sans quelque trouble , parce que ce nous est chose naturelle de nous aimer. Mais aussi quel besoin auroit-il de persuasion n'y d'acoustumance en vne chose où l'inclination volontaire le porteroit ? On n'apprend point à pouuoir , en vne nécessité, coucher sur des roses: c'est pour la souffrance des choses dures qu'un homme se prepare , afin que parmy lestourments, sa foy ne fleschisse point ; & que s'il en est besoin , debout & blessé melmes, il passe la nuit en garde dans vne tranchée, & ne s'ose pas seulement appuyer de ses atmes, de peur que le repos ne luy donnast occasion de s'endormir: si la mort estoit incommode il faudroit qu'il y eust quelque chose qui en receust l'incommodité.

VI. Si vous auez si grande enuie de viure, souuenés-vous que rien de ce que vous voyez partir de deuant vos yeux ne se consume: tout retourne en ce mesme sein de la Nature, pour en sortir la seconde fois, comme il en est sorti la premiere: les choses cessent, elles ne perissent point. La mort mesme, qui nous est si formidable, & que nous fuyons avecque tant de soin, ne nous oste point la vie, mais seulement luy donne quelque intermission. Vn iour viendra que nous serons remis au monde; ce qu'assez de personnes refuseroient, si ce n'est qu'ils ne se souuiendroient pas d'y auoir esté? Mais ie reserueray ceste matiere pour vne autre-fois: qui doit reuenir, doit partir sans regret. Considerés le tournoyement de toutes choses en ce monde: comme en vn cercle, il n'y en a point qui s'ancantissent. Elles ne sont faites que pour monter & descendre alternatiuement. L'Esté qui s'en va, reuiendra en l'année qui vient. L'Hyuer est passé: Decembre le r'amenera. La nuit a fait perdre la presance du Soleil: le iour luy fera bien-tost quitter la place: Quelque chose qui passe, ceste reuolution perpetuelle d'estoilles nous la rétablit: yne moitié du Ciel hausse: l'autre baisse. Je finiray ma lettre, quand i'auray dit encore vn mot; C'est, Que les fols, ny les enfans ne craignent point la mort, & que c'est vne vergongne, que la Raison ne nous puisse donner ceste assurance que la faute du iugement nous fait auoir.

EPISTRE XXXVII.

A R G V M E N T.

- I. *La Philosophie nous enseigne à vaincre les neceßitez, & à surmonter les passions.*
- II. *Il nous faut obeir à la Raison, si nous voulons qu'on nous obeisse.*

I. **L**A parole que vous avez donnée, vous oblige d'estre homme de bien. Vous avez fait monstre, & presté le serment. Ce seroit vous piper que de vous promettre de l'aise & du plaisir en ceste guerre; ie vous veux dire ce qui en est. Le serment de l'arene & de la Philosophie sont semblables: en l'un comme en l'autre on iure de souffrir le feu, le fer, & les verges iusqu'à la mort. Toute la difference qu'il y a, c'est, que les Gladiateurs, qui se loient pour les spectacles, & qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent & boient, que leur propre sang, sont obligez à vne patience forcée; & de vous on vous la demande. Ils peuuent quitter les armes, & tenter la misericorde du peuple: mais vous ne pouuez faire ny l'un ny l'autre: il faut mourir debout, & sans se rendre. Mais aussi quand tout sera bien considéré, que nous seruiroient quelque peu de iours ou d'annees qu'on nous scauroit donner davantage? Quand nous entrons

au monde, nous venons en vne guerre d'où nous n'auons iamais nostre congé: tout le remède que vous y auez, c'est de vaincre les necessités que vous ne pouuez éuiter: il se faut faire passage: La Philosophie le vous ouurira. Si vous aymés vostre vie, vostre assurance, vostre contentement, &, qui est le principal, vostre liberté, le mieux que vous pouuez faire, c'est de vous jeter entre ses bras: rien ne vous peut reüssir que par son moyen. La chose du monde la plus basse, abiecte, sordide, seruite, & sujette à toute sorte de cruelles passions, c'est la folie. Contre tât de maistres, qui gouernent quelquefois l'un apres l'autre, & quelquefois tout ensemble, la Sagesse est le seul expedient de s'affranchir: voyés de l'aller trouuer: il n'y a qu'un chemin qui vous y mene. Vous ne sçauriez vous égarer.

II. Voulez-vous que tout vous obeïsse, obeïsés à la Raison. Si vous vous laissés commander à elle, beaucoup se laisseront commander à vous: Elle vous enseignera ce que vous deués entreprendre, & comme il vous y faudra conduire. Vous ne vous intriquerez point. A peine m'en sçaurez vous nommer vn qui vueille quelque chose, & qui sçache rendre raison d'où luy est venuë ceste volonté. On ne delibere guerres: tout se fait par boutades. La Fortune nous rencótre aussi souuent, comme nous elle. C'est vne vilenie de n'aller point, mais se laisser porter; & puis quand on voit la tempeste, faire l'elbahy, & demander: Qui

EPISTRE XXXVIII.

ARGUMENT.

I. Les discours familiers sont plus puissants pour enseigner, que les elegants & polis.

I. VOUS avez raison de vous plaire au commerce de nos lettres, & de le desirer. Il y a bien du fruit en vn entretient qui se coule ainsi dans l'ame vne piece apres l'autre. Les disputes faites avec apparat en presence de tout vn peuple, sont plus magnifiques, mais non pas si familieres. La Philosophie est vn conseil de bien faire: pour le donner il n'est point besoin de crier: les harangues sont bonnes pour la persuasion d'une ame irresoluë: Mais il est plustost question d'enseigner, que d'inciter à vouloir apprendre: ceste façon de parler moins releuée fait plus d'effect. Les paroles entrent avec moins de peine: mais elles ne laissent pas de bien tenir. L'efficace en est plus considerable que le nombre: il les faut espandre comme des graines, qui pour estre petites ne laissent pas, quand elles tombent en terroir qui leur est propre, de desployer leur force, & se dilater à de merueilleuses grâdeurs. Il en est de mesme de la Raison: à la voir ce n'est que bien peu de chose; elle croist & se multiplie

en l'action. Pour peu qu'il y ait de langage, quand elle rencontre vne teste iudicieuse, & bien-faite, elle se fortifie, & fait de l'operation assez. Le vous repete encore vne fois qu'il est des preceptes côme des graines. Ce sont petites choses qui font beaucoup: si l'esprit qui les reçoit a de la disposition à bien apprédre, il ne faut point douter que de sa part il ne contribuë à la generation, & n'adiouste beaucoup à ce qu'il aura recueilly.

EPISTRE XXXIX.

ARGVMENT.

- I. Vn esprit genereux suit l'exemple des choses loüables.*
- II. Fuir les grandeurs excessiues, & s'arrester aux mediocres.*
- III. Le peché ne va iamais sans penitence, & sans douleur.*
- IV. Les voluptez rendent par l'accoustumance les choses necessaires, qui estoient auparavant superflües.*

I. **I**E vous enuoycray les memoires que vous demandez, & les vous dresseray, le plus curieusement, & avecque le moins de langage qu'il me sera possible.

possible: mais auez si vn discours ordinaire vous feroit point plus de profit. C'est, à mon aduis, ce qu'il faut pour vn qui apprend. Ceux qui sçauent, se peuvent passer d'un simple recueil. Le premier enseigne: Le dernier aduertit. Mais vous n'auéz que faire de me demander ny l'un ny l'autre: ie vous fourniray de tous deux quand il vous plaira. Vous me connoissés: ie ne vous en dy autre chose. Vous aurés de moy ce que vous desirez: mais vous attendrez que ie sois en humeur. Cependant, vous aués assez d'autres escrits: seruez-vous en; quoy que ie ne doute point que l'ordre n'y soit pas bien gardé: prenez la liste des Philosophes: il ne faut que cela pour vous esuciller. Quand vous verrez combien d'honnestes hommes auront trauaillé pour vous, vous voudrés estre de la partie. Vn esprit genereux a cela, que l'exemple d'une chose loüable le conuie à l'imitation. Tout homme qui a du courage, desdaigne les choses basses & sordides: celles qui sont de belle apparence luy plaisent, & l'appellent à les rechercher.

II. Il est de nostre esprit comme de la flamme: il s'esleue tousiours en haut, & peut aussi peu descédre que reposer. Tant plus il a de force, tant plus il a le mouuement prompt, & l'action vigoureuse. Heureux est celuy qui le peut employer à bien. Il se met hors de la iurisdiction de la Fortune. S'il prospere, son ame pour cela ne sortira point de sa place. S'il luy arriue des aduersités, il y trouuera de la consolation, &

se moquera de ces vanités que les autres regardent avec admiration. Vn grand cœur mesprise tout ce qu'on appelle grand : il fuit les choses excessiues, & s'arreste aux mediocres. Celles cy sont vtils, & les autres nuisent par leur superfluité. Côme vous voyez que les bleds se couchent pour estre trop bons, que les branches se rompent pour estre trop chargées, & qu'une fertilité qui passe mesure n'arrive point à maturité ; il en est de mesme des esprits. Vne felicité disproportionnée les enerve, & leur est vn instrument à fascher les autres, & se faire mal à soy - mesme.

III. Il est des hommes à qui leurs voluptés font ce que le plus cruel ennemy qu'ils scauroient auoir, n'auroit pas le courage de leur faire. En quoy s'ils meritent quelque pardon, c'est, que leur peché ne va iamais sans penitence, & qu'il leur demeure tousiours quelque douleur qui pese bien autant que le plaisir.

IV. Il ne faut point trouuer estrange que leur fureur leur donne de la peine : depuis que nos desirs passent au delà de Nature, il n'est plus de barriere capable de les arrester. Nature a des bornes : les vanités & les concupiscences n'en ont point. Le profit est la mesure des choses necessaires ; mais les superflus, à quelle aune les reduisez vous ? Ce leur est tout vn, pourueu qu'ils se plongent dans les voluptés ; & ne prennent pas garde que par ceste accoustumance ils tombent en cet inconuenient, que les choses qui auparauant ne leur estoient que superflus, leur sont necessaires à l'adue-

nir. Ils seruent leurs voluptés, au lieu de les posseder; & (ce qui est le comble de leur ruyne) ils ne pensent pas estre bien, s'ils ne sont mal. Depuis que nous en sommes venus là, que d'aymer ce qui n'est point honneste, il faut faire conte que nostre misere ne peut aller plus auant, & que quand nous auons tant continué nos vices, que nous en auons fait des mœurs, c'est se rompre la teste que de chercher des remedes, & penser encore à la guérison.

EPISTRE XL.

ARGUMENT.

*I. Les lettres nous representent les amis absens.
II. Il blasme le parler vif, & aprouue le lent en un Philosophe.*

I. **I**E vous ay bien del'obligation de la diligence que vous apportés à m'escire. Puis que ie suis priué de vous voir d'autre façon, ie suis bien aise de vous voir en vos lettres. Je n'en reçoÿ iamais, que ie ne m' imagine que nous soyons ensemble. Et de fait, si nous prenons plaisir d'aubir le pourtrait de nos amis, parce qu'il nous en entretient la memoire, & par vn contentement illusoire adoucit en quelque façon l'amertume de leur esloignement; combien doiuent

les lettres estre agreables, puis que ce sont les marques les plus certaines, & la representation la plus viue qu'il est possible d'auoir des personnes que nous aymons? Ce que la presence a de plus doux, les caracteres imprimés de la main d'un ami le font reconnoistre sur le papier.

II. Vous m'escriuez qu'on vous a conté, qu'une autrefois Serapion le Philosophe se trouuant en ces cartiers où vous estes, discouroit avec une promptitude si grande, & une suite de paroles si pressée, qu'il sembloir qu'une voix seule ne pût pas fournir à la multitude des conceptions que son esprit luy fournissoit. Ceste qualité ne me plait pas en un Philosophe: ie veux du reglement en sa langue. Aussi vous voyez qu'Homere, en la description d'un Orateur, luy donne une vehemence rapide, & continuée comme celle d'un torrent, quand le Printemps a fondu les neiges. Mais quand il est question d'un vieillard, il le fait couler tout bellement, & compare ses paroles à du miel. Faites donc estat que ce grand flux de bouche a plus du charlatan, qui veut arrester le monde à son banc, que de l'homme d'honneur, qui traite quelque chose de graue, & se propose l'instruction de ceux qui l'escoutent. Mais comme ie n'approuue pas le lagage court, aussi ne veux- ie pas qu'il tombe un mot apres l'autre, comme des gouttes d'eau. La longueur importune les oreilles, & la precipitation les accable, combien que ce qu'on voit venir de loin se retienne,

& trouue mieux sa place en la memoire, que ce qui va si viste, qu'on n'a pas loisir de le regarder. Mais en fin, il est question de bailler des preceptes : vne chose qui échape n'est point baillée. Adioustés à cela. qu'un discours qui ne se propose que la demonstratiō de la verité, doit estre simple. C'est son artifice que de n'en auoir point. En ces harāgues populaires, qui ne sont ordinairement que mēsonges, & où le but n'est que d'emouuoir vn peuple, & d'abuser de son imprudence, pour le trainer par les oreilles, tantost d'un costé, tantôt de l'autre, on peut faire passer les paroles si promptement, qu'on n'a pas le loisir de les manier : mais comme est-il possible d'arrester vn autre, & ne s'arrester point? On s'abuse : vne remonstrance faite pour la guerison des ames, ne veut point demeurer en la superficie. Il faut qu'elle descende au fonds de l'estomach. Quel bien scauroit faire vn remede, s'il ne demeure quelque temps sur la partie malade? Toute ceste parlerie a plus de vanité que d'autre chose : c'est vne piece de beaucoup de son, & de peu de valeur. L'ay des frayeurs ; il me les faut oster. Mes passions m'emportent ; il leur faut donner vne bride. L'ay des doutes : il me les faut esclaircir. Il faut regler ma desbauche, & corriger mon auarice ; Laquelle est de toutes ces choses qui se pourra faire en courant la poste? Où est le medecin qui guerira son malade, s'il ne fait qu'entrer & sortir? Et puis quelles graces peuuent auoir des paroles, où il n'y a point d'election? Mais comme il

est de certaines choses difficiles à croire, qu'il faut voir vne fois, pour pouuoir dire qu'on les a veuës; il en est de mesme de ceux cy, qui vont aussi viste de la langue. Il leur faut donner vne heure de temps à les ouïr, & n'y retourner plus: Car que sçauriez-vous apprêdre d'eux, ou que voudriés-vous imiter? Quelle stabilité pensés-vous trouuer en leur ame, puis que leur discours est si peu ferme, que quand ils luy ont vne fois donné le brasle, il leur est impossible de l'arrester. Ils ressemblent à ceux qui courent à la vallee: leur pesanteur les emporte, & les fait aller plus loin qu'ils n'ont resolu. Ceste volubilité n'a point de grace en la Philosophie: ce n'est point son fait de ieter les parolles en desordre, mais de les asseoir tout bellement chacune en sa place, & ne s'auancer autrement que pied à pied. Et quoy donc? elle n'aura la-mais liberté de se hausser? Pourquoy non? Mais que tousiours elle ait égard à la bien-seance de sa profession, & se souuienne, qu'il n'y a rien qui luy porte plus de preiudice, que ceste profusion de langage ainsi violent & desreglé. Il est bon qu'il ait de la force, mais modérée; & quelle course, mais comme vn ruisseau, non comme vn torrent. Et tant s'en faut que ceste promptitude me plaise en vn Philosophe, qu'à peine la pourrois-je approuuer en vn Orateur. Car comme voudriés-vous qu'un Iuge, qui peut-estre ne sçauroit pastrop bien son mestier, le pût suiure, courant ainsi à bride abbatüe, principalement quand en la fertilité

de quelque sujet, il se laisseroit emporter à l'ostentation de sa suffisance? ou quand quelque passion sortie hors de ses bornes, & plus forte que son iugement, luy feroit ouuir la bondeaux paroles, & dire ce que puis apres il seroit content de n'auoir pas dit? Il faut que la langue s'accommode aux oreilles, sans les mettre hors d'halene à courre apres elle, ou s'asleuer bailloir de la matiere plus que ce qu'elles sont capables d'en receuoir: vous ferez donc sagement de ne vous approcher point de ceste maniere de gens, qui se soucient plustost de dire beaucoup, que de dire bien. Il y auoit vn certain P. Vinicius, de qui Asellius disoit, Qu'il parloit à remises, & Geminus Varius, Qu'il s'esbahissoit comme on faisoit cas de son eloquence, veu qu'il ne scauoit pas mettre trois paroles ensemble. Il estoit bien qu'il n'y auoir gueres de plaisir à luy voir tirer les mots l'un apres l'autre, & que quelquefois on luy eust peu dire, Parlez, ou vous taisez. Mais encore aimerois-je mieux vous proposer sa sentence pour exemple, que la precipitation de Haterius. Cest homme en son temps estoit estimé grand diseur: il ne hesitoit iamais, ne rompoit iamais son train: & du commencement alloit d'une traite iusqu'à la fin: Mais quoy qu'il en soit, ie ne pense pas qu'un homme de iugement voulust parler comme luy. Toutefois chaque nation a son goust particulier: ce qu'on trouue mauuais en vn lieu, semble de bonne grace en vn autre. Peut-estre entre les Grecs on supportoit ceste licence:

mais nous en sommes si esloignés, que mesmes en escriuant, nous mettôs des points entre les mots pour les separer. Ciceron mesme, qui le premier a donné reputation à l'eloquence Romaine, n'alloit iamais qu'au petit pas en les harangues. Le langage Latin a de la vaine gloire: il se regarde: Et par-ce qu'il a bonne opinion de son merite, il prend plaisir que les autres le voyent, afin d'en faire cas. Fabianus, grand personnage de vie & de science, & qui apres ces deux points, tient le troisieme rang en la louange d'un homme fort eloquent, auoit vne façon de parler non impetueuse, mais sans peine: de sorte que c'estoit plutost facilité que promptitude. C'est bien chose que ie ne deffens point à vn homme sage, que l'aisance de parler: toutefois ie ne le luy commande pas, & trouue encore qu'il fera mieux de prononcer les paroles, que de les verser. Ce qui me fait vous entretenir si long-temps sur ce sujet, pour vous en diuertir, c'est que ie sçay bien que c'est vn mestier que vous ne pouuez faire, que premierement vous ne renonciez à vostre honneur. Il faut que vous perdiez toute honte, & que vous mesme n'escoutiez pas ce que vous direz, pource que par inaduertance il vous eschappera beaucoup de choses, qui ne vous sembleroient pas bones, si vous y apportiez du iugement. Je vous dis que c'est vn mestier qui veut de l'imprudence: preparez vous y, si vous le voulez suivre. Ce n'est pas encores tout: vous n'y pouuez acquerir de gloire: il vous faut exercer
iournellement

iournellement, & laisser la substance des choses, pour l'escorce du langage; Au lieu que quand bien vous auriés des paroles, plus que vous n'en sçauriés desirer, & qu'elles vous sortiroiét de la bouche, comme d'une source inespuisable; pour bien faire il en faudroit estre sobre, & ne les employer qu'avecque discretion. La modestie est aussi requise au langage d'un homme d'honneur, comme en son alleure. La somme des sommes, c'est que ie veux que tu sois lent à parler.

EPISTRE XLI.

ARGUMENT.

- I. L'homme de bien est tousiours accompagné d'un bon Genie.*
- II. Mespriser les biens de fortune & aymer ceux de l'ame c'est le fait du bon Genie, ou d'une Vertu diuine, qui est dans l'homme de bien.*

I. **V**OUS ne sçauriés mieux faire, que de traual-
ler continuellement à vous faire homme de bien. C'est chose que vous seriés mal-aisé de desirer, puis que vous melme aués moyen de la vous donner. Il ne faut point pour cela leuer les mains au Ciel: il ne faut point gagner vn Sacrestain, qui vous laisse

parler à l'oreille d'une Image, pour en estre mieux exaucé. Vous avez Dieu près de vous: vous l'avez avec vous: vous l'avez dans vous. Il est vray, comme ie le vous dy, Lucilius, nous auons vn esprit sacré, qui reside en nous pour la conseruation de nos vies, & l'obseruance de nos actions: il se comporte avecque nous, selon que nous-nous comportons avecque luy. Il n'est point d'homme de bien, sans quelque Dieu, qui l'assiste à monter par dessus la Fortune, & le rend capable des hautes & magnanimes resolutions. Quel Dieu? Nul ne le sçait? S'il se presente à vos yeux quelque touffe espaisse de vieux arbres, esleués au delà de l'ordinaire, & où la multitude des branches passées les vnes dans les autres, ne reçoie point la clarté du iour; quand & quand la hauteur, la solitude, & l'esbahissement de voir en vne rase campagne vn ombrage si espais & si couuert, vous donnent opinion qu'il y ait quelque Deité. Si vous voyés vn antre qui avec ses pierres toutes mangées, & sur vne relaxation faite non de main d'homme, mais par la Nature mesme, porte le faix d'une montagne; vous avez aussi-tost l'ame frappée de quelque scrupule de Religion. Nous re-nons les commencementes des grands fleuves pour venerables, & donnons des Autels à la saillie subite de quelque large riuere, qui sort de dessous terre. Nous portons du respect aux fontaines des eaux chaudes. L'opacité sombre, ou la profondeur immense de quelques estangs, les a fait estimer sacrés. Si vous voyés

vn homme ineffrayable aux dangers, impenetrable aux passions, heureux en aduersité, calme en la tempeste, plus haut que le reste des hommes, & aussi haut que les Dieux ; ne serés-vous pas touché de quelque ressentiment, qui vous induise à le venerer ? Ne dirés-vous pas ; Il y a là quelque chose de trop grand, & de trop haut, pour en faire comparaïson à si peu de chose que le corps ? Sans doute quelque vertu diuine y est descendüe, & n'est pas croyable qu'une ame si excellente, si mesurée, & qui avec vn mépris si genereux estime toutes choses inferieures à son merite, & si courageusement se moque de ces objets qui font naistre des craintes, & des desirs, puisse auoir son mouuement d'ailleurs, que de quelque puissance du Ciel. Vne chose de ceste grandeur, ne scauroit demeurer debout, si quelque Dieu ne la soustenoit. C'est pourquoy la part de luy la plus grande, est au lieu d'où elle est descendüe. Comme les rayons du Soleil nous touchent bien, mais ils ne laissent pas d'estre au Ciel, d'où ils sont enuoyés sur la terre. , tout de mesme vne ame grâde & sacrée, transmise au monde, pour nous faire voir de plus pres la Diuinité, conuerse bien avecque nous : mais tousiours par vn de ses bouts elle tient à son origine, & ne s'en détache point. Elle y est suspendüe : elle y tourne les yeux, & s'y appuye. Ce qu'elle est parmi nous, c'est pour estre nostre guide, & comme plus iudicieuse, assister à nos actions, & nous apprendre à les gouverner.

II. Mais comme la connoistrés-vous? quand vous la verrez ne se parer d'autre chose que du sien: Car est-il rien de si hors de propos que de louer vn homme pour des choses qui ne sont pas à luy? N'est-ce pas n'auoir point de sens, que d'admirer ce qui d'un moment à l'autre peut changer de possesseur? La selle de velours, & le mors doré, ne font point la bonté d'un cheual. Voyez vn Lion, que le commerce des hommes ait reduit à se laisser dorer le crein, & recevoir les embelissements qu'il plaist à son gouuerneur de luy donner; & en voyez vn autre, qui ferme, nerueux, & d'une haleine entiere, n'a pour ornement que ceste hydeur effroyable, avecque laquelle la Nature l'a fait naistre dans les deserts; le ne doute point que vous ne trouuiez cestuy-cy de meilleure grace que l'autre; à qui par vn long appriuoisement vous verrez souffrir des choses si esloignées de son imperieux & magnanime naturel. C'est vne folie à vn homme, de se glorifier de ce qui n'est point à luy. Le nombre des raisins, & la pesanteur des grappes, qui font ployer les eschelats, est la louange d'une vigne: quand elle est fertile, elle est belle. En vn homme il faut louer ce qui est sien, & non autre chose. Il a de beaux enfans, vne belle maison, beaucoup de terres labourables, & force argent en rente; tout cela est pres de luy, ie l'aduoüe; Mais dans luy il n'y en a rien. Donnez luy des louanges des choses qu'on ne luy peut oster ny donner: & qui proprement appartiennent à l'homme: Demandez-vous

que c'est? L'esprit, & en cet esprit vne Raison qui n'ait aucun defect. L'homme est vn animal raisonnable: Son bien est donc parfait, quand il est parfaitement ce que Nature a voulu qu'il soit. Mais que luy demande ceste Raison? La chose du monde la plus aisée, qu'il viue selon Nature. Tout ce qu'il y a d'empeschement, c'est vne folie vniuerselle, qui le fait naistre. Nous tombons l'un sur l'autre dans les vices: Le peuple nous pousse: personne ne nous retient, comme seroit-il possible de nous garantir?

EPISTRE XLII.

ARGUMENT

- I. Les hommes de bien sont rares.*
- II. A faute de puissance, & non de volonté, on cesse bien souuent de mal faire.*
- III. Nous ne sçauons faire choix des choses qui nous sont utiles.*
- IV. La perte des choses fortuites n'est point facheuse.*

I. **I**E voy bien que celuy de qui vous m'escriuez, vous a desia fait croire qu'il est homme de bien.

Cen'est pas chose qui se puisse ny faire, ny reconnoistre en si peu de temps. Sçauiez-vous ce que i'appelle en cét endroit homme de bien ? Celuy quil'est aucunement ; car quant à l'autre quil'est en perfection, il en est peut-estre comme du Phenix : il s'en voit vn en cinq cents ans, il ne s'en faut point esbahir. La fortune en la generation des choses grandes veut des intervalles, & les recommande par la rareté. Pour les mediocres, & qui naissent parmi la presse, elle les produit ordinairement. Mais pour retourner à vostre homme, il est encore bien loing de son compte ; & s'il sçauoit que c'est d'un homme de bien, il ne le penseroit encore estre, & possible perdroit l'esperance de pouuoir iamais le deuenir. S'il se fonde en ce que les méchants ne luy plaisent point, il ne fait rien en cela, que les méchants mesmes ne fassent : & la plus rigoureuse punition que souffre la méchâceté, c'est qu'elle se déplaît à soy mesme, & que ceux qui la font ne l'approuuent pas. S'il allegue, Qu'il veut mal à ceux qui subitement arriuez à quelque grande puissance, s'y comportent insolemment ; que sçay-ie, si quand il pourra ce qu'ils peuuent, il ne fera point ce qu'ils font ?

II. La foiblesse en beaucoup de gens cache les vices, qui si tost qu'ils penseront auoir assés de force, n'auront pas moins d'enuie de paroistre, que ceux à qui la bonne fortune a donné desia courage de se descourir. La mechanceté y est : mais les instruments luy manquent : il n'y a dequoy la monstrier : il n'est point

de serpens si venimeux, qu'on ne puisse manier seurement, tandis qu'ils sont roides de froid. Le venin y est bien tousiours, mais il est endormi. Il est assez de cruautés, d'ambitions, & de luxures, capables d'aller du pair avec les plus signalez exemples qui s'en soient iamais veus : tout ce qui leur defaut, c'est, que la Fortune leur resiste, & leur oste le moyen de se produire. Donnez-leur la puissance des autres, vous leur trouuerés la même volonté. Vous souuient-il qu'un iour que vous me parliés d'un homme de parmi le mode, & me disiez qu'il estoit du tout à vous, ie vous dy, que c'estoit un esprit volage, & que luy pensant tenir le bras, vous ne luy teniez que la manche ? Fus-je menteur ? Il a laissé la manche par où vous le teniez : Il s'en est enfuy. Vous sçavez quels traits il vous a iouéz depuis, & combien il vous a préparé de pieges, sans sçauoir que luy même y deuoit tomber. Il ne voyoit pas, qu'en la perte des autres il procuroit la sienne : & qu'encore que ce qu'il demandoit luy peût seruir de quelque chose, c'estoit neantmoins un fardeau, sous lequel il seroit à la fin contraint de succomber.

III. C'est pourquoy quand nous affectons quelque chose, & que la passion nous la fait poursuiure avec beaucoup de labeur, il faut considerer, ou qu'elle est du tout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'incommodité que nous prenons pour y paruenir. Il est des choses superflües : Et d'autres qui bien qu'elles ne le soient

pas, toutefois n'ont pas du merite assez, pour nous trauailler. Mais nous ne penetrons pas si auant, & nous faisons accroire qu'on nous donne des choses qu'on nous vend bien cher: & en cela se connoist nostre peu de sens, que nous ne pēsons acheter que'ce qui nous fait mettre la main à la bourse, & croyōs qu'on nous donne ce dequoy nous sommes nous mesmes le payement, nous-nous impliquons de toutes sortes de sollicitudes: nous-nous soubmettons à toutes risques, & sommes contents de perdre l'honneur, le temps, & la liberté, pour acquerir des choses où nous ne voudrions pas seulement penser, s'il nous falloit vendre ou quelque maison, ou quelque heritage pour les auoir: tant il n'y a rien dequoy nous fassions si bon marché que de nous mesmes. Quand donc nous voudrions deliberer quelque chose, ou si nous sommes sur le point de l'executer, faisons comme quand nous entrons chez vn marchand: Sçachons de quel prix estce que nous voulons auoir: ce qui ne nous cōulte rien, nous cōulte quelquefois bien cher. Je vous pourrois nommer assez de choses, de qui l'acquisitiō nous a fait perdre la liberté: pource qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à nous.

IV. C'est ce que nous auons à considerer, quand nous auons enuie d'auoir quelque chose: comme d'autre costé, s'il arriue que nous la perdions, nostre consolation est, de nous representer qu'elle estoit fortuite; que nous-nous en sommes passez autrefois, que
que

que nous-nous en passerons bien encore à l'aduenir. Si nous l'auons eüe long-temps, nous dirons que nous auons eu loisir de nous en saouler; & si nous ne l'auôs gueres eüe, que nous n'auons point sujet de regretter vne chose à laquelle nous n'estions pas encore acoustumés; Nous aurons moins de bien; nous aurons donc moins d'inquietudes. Nous aurons moins de credit; nous serons moins ennuyés. Iettons les yeux sur tout ce qui nous oste le sens, & pour qui nous fondons en larmes, quand nous le perdons; nous trouuerons que ce n'est point le perdre qui nous afflige, mais l'opinion seule d'auoir perdu. Nous y pensons, mais nous n'en sentons rien. Qui se possède ne peut rien perdre: mais le mal est, qu'il s'en trouue peu, qui soient capables de se posséder.

EPISTRE XLIII.

ARGUMENT.

- I. *Les actions des grands, iusques aux plus petites, ne peuvent estre cachées.*
- II. *L'homme de bien ne cache point sa vie, comme le mechant.*

I. VOUS vous esbahissés comme ie suis si particulièrement informé de vos affaires: Et

qui me peut auoir descouuert vne chose que vous n'avez communiquée à personne. Ne sçaués-vous pas que le bruit est vn grand maistre de nouuelles? C'est par luy que i'ay eu des vôtres. Et quoy d'oc? dirés-vous? suis je si grand' chose, qu'on fasse courir des bruits de moy? Ne prenez pas garde où ie suis : mais où vous estes. Toute chose eminente par dessus ce qui est aupres d'elle, est grande au lieu où elle est éminente. La grandeur n'a point de certaine mesure : c'est la comparaison qui l'acroist, ou la diminuë. Vn batteau grand sur vne riuere, est petit sur la mer: Vn gouuernail grand pour vn nauire, est petit pour vn autre. Faites si peu de cas de vous qu'il vous plaira : vous estes grand en vostre gouvernement. Toutes vos actions sont regardeés; & iusques à vostre manger & vostre dormir, vous ne faites rien qui ne soit sceu.

II. Ce vous doit estre plus de sujet de penser à vous. Vous serez heureux, quand vous pourrez viure à la veüe de tout le monde. Il y en a la plus-part qui pensent que ceste enceinte de murailles, qui nous enuironne chez nous, n'est pas tant pour garder nostre vie en plus de seureté, comme pour commettre nos meschancetés avec plus de licence. Faites que vous n'en soyiez pas de mesme. Pensés que vous avez vne maison pour vous couvrir, & non pour vous cacher. Ie vous vay dire vne chose, par où vous iugerez comme nous sommes gens de bien. Vous ne trouuerés pas vn homme seul qui pût viure à porte ouuerte. Les por-

riers sont de l'inuention de nostre conscience: ce n'est point la magnificence qui nous a sollicités de les auoir. Nous viuons d'une façon, que nous sommes surpris, si nous sommes veus sans y penser. Mais à quoy est bon de se cacher, & de fuir les yeux & les oreilles des personnes? La bonne conscience appelle la multitude. La mauuaise, en quelque solitude qu'elle se reduise, a tousiours de l'anxiété. Si ce que vous faites est honneste, pourquoy ne voulez-vous que tout le monde le sçache? S'il est deshonneste, puis que vous le sçauiez, que gaignez-vous qu'on ne le sçache point? Que vous estes vn pauvre homme, si vous contez ce telmoïn à rien!

EPISTRE XLIV.

ARGUMENT.

- I. De la vraye & fausse Noblesse.*
- II. Les Nobles & les Roturiers ont mesme origine.*
- III. Le trop grand desir des biens de Fortune, empêche la Felicité.*

I. **V**OUS alleguez tousiours vostre petitesse, & dites, que ny la Nature, ny la Fortune n'ont rien fait pour vous. Je m'estonne bien de vous ouïr tenir ce langage, veu le moyen que vous auez de vous

oster de parmi le peuple, & monter si haut, qu'il ny aura rien au dessus de vous. Vne des bones choses qui soiét en la Philosophie, c'est qu'elle n'espluche point les Genealogies. Si nous recherchons d'où les hommes sont venus premierement, nous sommes tous de la race des Dieux. Vous estes Chevalier: vostre industrie vous y a fait paruenir: Mais vraiment il y en a bien qui ne le sont pas. On ne reçoit pas tout le monde à estre Senateur: & aux armes mesmes, où il n'y a que du peril, & de la peine, les Soldats n'y sont pas reccus qu'avec election. Les Capitaines font quelquesfois, les dégoustez à les enrôler. La bonne conscience ouure la porte à tout le monde: Nous sommes tous de bonne maison pour elle. La Philosophie ne distingue point les personnes; elle a de la splendeur assez pour tous. Socrate n'estoit pas Gentil-homme: Cleanthés gaignoit sa vie à tirer de l'eau, & arrouser les iardins: Platon n'estoit pas noble: quand il vint à la Philosophie, ce fust elle qui luy donna ceste qualité. Pourquoy vous desfiez vous de vostre suffisance? Qui vous fait desesperer de pouuoir aller du pair avec eux? Faites-vous digne de leur merite, & ils vous aduouëront de leur race. Vous en serez digne, si vous croyez qu'il n'y ait homme au monde plus noble que vous. Le plus pauvre a autant de predecesseurs que le plus riche: il n'y a homme de qui la premiere origine ne soit au delà de toute memoire. Platon dit, Qu'il n'y a point de valet qui ne soit de race de Roys, ny de

Roy qui ne soit de race de valets: tout se bigarre de ceste façon avecque le temps.

II. La vicissitude des choses est l'exercice de la Fortune. Qui est-ce qui est donc noble? Celuy qui naturellement a la disposition à la Vertu. C'est tout ce qu'il y faut considerer. Autrement, si vous en voulez faire la decision par l'Antiquité, il n'y a si riche, qui de pere en pere, & d'ayeul en ayeul, ne vous menesi loin, qu'il ne se trouuera rien au deuant de luy. C'est bien chose sans doute, que depuis la naissance du monde, nous ne pouuons estre venus iusqu'à nostre siecle, que par vne mutation alternatiue de toute sorte de conditions. Vne basse-court pleine d'images en fumées, n'est point ce qui fait l'homme noble: ceux qui ont esté gens de bien deuant nous, ne l'ont point esté pour nous faire auoir de la reputation: nous n'auons rien de ce qui nous a precedez. C'est l'esprit qui fait l'homme noble: quand d'une cabane, aussi bien que d'un Palais, il se peut eleuer au dessus de la Fortune.

III. Posés donc le cas que vous n'estes point Gentil-homme, mais roturier; que vous importe, puis que vous auez moyen de si bien faire, qu'en quelque compagnie de Gentils-hômes que vous soyez, il n'y aura que vous qui soit noble: demandez-vous comment? Si vous ne prenez point l'avis du peuple, à faire distinction de ce qui est bon ou mauuais: l'importance n'est pas d'où les choses viennent, mais où elles vont: on ne peut nier, que ce qui nous peut faire viure heureuse,

mét ne soit bon: car il n'est point susceptible d'empirement. Douù vient donc que nous ne trouuons le bon chemin? De ce que bié que nous desirions tous la vie heureuse, nous pronons les instrumens pour elle, & la fuyons en la desirant. Car au lieu de nous procurer vne securité solide, & vne confidence inelbranlable, qui sont deux points où gist la Felicité, nous cherchôs de tous costés des sujets de nous affliger; & marchans par vn chemin plein d'embusches, nous nous chargeons de tant d'équipage, que nous ne sommes pas assez forts pour le porter. De ceste façon nous n'auons iamais nostre compte: & tant plus nous travaillons, tant moins il se trouue de besongne faite. Nous reculons au lieu d'auancer: Et comme tous ceux qui courent dans vn labyrinthe, nous nous impliquons tousiours d'auantage, & pour faire trop de diligence, sommes cause de nostre retardement.

EPISTRE XLV.

ARGUMENT.

- I. Peu de liures, mais bons: Les disputes captieuses des Philosophes, sont inutiles.*
- II. Le Vice nous fait la guerre, sous une apparence de Vertu.*
- III. Quel homme se peut dire beureux.*
- IV. Si toutes les choses necessaires peuuent estre*

appelées bien.

V. La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues.

I. **V**OUS vous plaignés qu'il se recouure peu de liures en vos cartiers. Ce n'est rien d'en auoir beaucoup: l'importance est, qu'ils soient bons. Je sçay bien que la diuersité des lectures donne du plaisir: mais il ya plus de profit à n'en faire qu'une. Le moyen d'estre bié-tost où vous auez enuie d'aller, c'est de n'aller que par vn chemin, sans vous esgarer d'un sentier à l'autre. Ce n'est pas marcher, c'est roder. Vous mēdirez, que vous mēdemandez des liures, & non pas du conseil. Je suis prest de vous enuoyer tout ce que i'en ay, & ne m'en laisser pas vn. Je suis bien marry que moy-mesme ie ne vous puis aller trouuer, & vous iure que si ce n'estoit que i'espere que vous auez bié-tost fait vostre commission, tout viel & indisposé comme ie suis, i'eusse encore entrepris ce voyage; & que ny Scille, ny Carybde, ny tout ce que les Fables nous cōtent de la difficulté de ce trajet, ne m'en eussēt retenu. S'il ne se feust point trouué de vaisseau, ie fusse plustost passé à nage, tant i'ay d'enuie de vous embrasser, & de voir le progrez que vous auez fait. Au demeurant, pource que vous me demādez mes liures; ie ne m'en estime point plus habile-homme; non plus que ie m'estimerois beau-fils, si vous m'auiez demande mon pourtrait. Ce que vous en faites, est pour

me faire plaisir, plustost que pour bonne opinion que vous en ayez : & c'est l'amitié que vous me portez qui vous abuse. Tels qu'ils sont, lisez les, comme d'un homme à qui la verité plaist; & qui ne la sçachant point encore, contre toutes les difficultez qui s'y treuvent demeure opiniastre à la chercher. Car de moy, ie n'ay point de maistre: ie ne porte le nom de personne. l'honneur beaucoup le iugement des honnestes hommes; mais ie ne me prise pas le mien. Ils ont cherché, comme nous, sans rien trouuer : ce que possible ils eussent faict, s'ils n'eussent desiré que les choses necessaires, & ne se fussent point amusez aux superflües. La subtilité des parolles, & les disputes captieuses leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous faisons des nœuds: sans autre fin que pour les deslier, tant nous auons deloisir : nous sçauons desia viure, nous sçauons desia mourir. Quand il est question de nous garder d'estre trompez aux choses, & non point aux parolles, c'est vne besongne où nostre esprit a besoin de toute sa force: il ne faut point qu'il oublie rien à la maison. A quoy peut seruir cette distinction de similitudes de parolles, où personne hors de la dispute ne se peut tromper.

II. Ce sont les choses qui nous abusent: ce sont donc les choses qu'il faut discerner. Nous prenons les mauuaises pour les bonnes. Quand nous auons fait vn souhait, nous en faisons vn contraire: nos vœux sont combatus par nos vœux, & nos conseils se font la guerre

guerre l'un à l'autre. En combien de choses se conforme la Flaterie à l'Amitié? Il ne luy suffit pas de l'imiter; elle fait davantage & passe encore plus auant. Les oreilles s'ouurent, quand elle parle; & avec vne reception fauorable, la font descendre iusques au cœur. Ce qui en est le plus dangereux, c'est ce qu'on y trouue le plus doux. Apprenez moy à connoistre ceste similitude. Vn ennemi se presente à moy sous vn visage d'amy. Le vice me veut surprendre: de peur que ie ne le reconnoisse, il emprunte le nom de la Vertu, la Temerité se fait appeller Valeur, la Fainctise Discretion, & la Timidité bon Iugement. C'est en cela qu'il y a du danger d'estre trompé: donnez-moy de certaines marques pour les connoistre. Vn homme à qui on demande s'il a des cornes, n'est pas si mal-aduisé que de se porter la main au front, pour sçauoir ce qui en est; ny si grossier, qu'il ne sçache bien qu'il n'en a point. Vous auez beau prescher, s'il vous en dit: ce sôt tromperies, qui n'ont plus que celles des joueurs de gobelets, ne sont point dangereuses. Au contraire, quand on y est bien trompé, c'est quand on y prend bien du plaisir. Nous demandons qu'on nous trompe encore vne fois: refaites, que i'entende comme cela se fait: il ne m'en souuient plus. l'en dy de mesme de ces captions: car comme voulez-vous que ie les appelle autrement? il y a aussi peu de bien à les sçauoir, que de mal à ne les sçauoir point.

III. Si vous auez enuie d'esclaircir des ambiguites,

apprenez-nous que celuy que le commun appelle heureux, ne l'est point; que celuy qui a ses coffres pleins d'argent, n'est point riche; mais celuy qui porte son bien en l'ame; qui haut & braue, foule aux pieds ce qui est merueille aux autres, qui ne void personne avec qui il voulust changer de condition, qui n'estime l'homme que par ceste seule partie qui le fait homme, qui sçait le chemin que la Nature luy monstre, & se conforme à ce qu'elle ordonne: à qui nulle violence ne peut rien oster, qui conuertit le mal en bien: iudicieux aux doubtes, & ferme aux secouffes; inestonnable aux frayeurs, impenetrable aux mouuements: à qui la Fortune, quand de toute sa force elle luy a tiré la plus d'agereuse de toutes ses fleches, ne fait point de playe: mais seulement quelque legere esgratigneure bien à peine, & bien rarement: Car pour les traits communs desquels elle debelle ordinairement le reste des hommes, ils bondissent sur luy comme la gresle, qui fait bien quelque bruit sur les tuilles de nos maisons, mais se resout tout aussi-tost, sans faire mal à ceux qui sont deffous. A quelle fin m'amusez-vous à ceste façon d'argumenter, que vous mesme appelez mensongere, de laquelle on a tant escrit de liures? Si vous auez de la subtilité, ce n'est que mésonge que toute ma vie. Faites paroître vostre bel esprit à me conuaincre, & me reduisès à la verité.

IV. l'estime vne infinité de choses necessaires, desquelles vne grande partie est superflue; & celles qui

ne le font point, ne peuuent rien contribuer à ma felicité. Ce font là nos difficultez qu'il faut combattre, & les obscurités qu'il faut esclaircir. Car il ne s'enfuit pas que tout aussi-tost vne chose soit bõne, pource qu'elle est necessaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la boüillie, & à tout plain d'autres choses, dont nous ne nous pouuons passer, nous ne luy faisons pas beaucoup d'honneur: ce qui est bien, est tousiours necessaire: ce qui est necessaire, n'est pas tousiours bien: car il se trouue assés de choses qui ne sont d'aucun merite, & qui cependant ne laissent pas d'estre tres-necessaires.

V. Il n'y a personne, à mon aduis, si mal informé de l'importance du nom de bien, qu'il le vueille rabaisser à des choses qui n'ont autre commodité que de nous aider à passer vne iournée. Et quoy donc? au lieu de ces distinctions de neant, qui vous arrestent, ne seroit-ce pas vne plus digne & plus fructueuse occupation pour vostre esprit, de faire entendre au monde, que la meilleure partie du temps se perd à la recherche des choses superflües; & que la vie bien souuent se trouue passée, tandis qu'on fait des provisions pour la passer? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde, & les cõsiderez vn pour vn, ou tous à la fois; vous n'en trouuerés pas vn qui ne remette sa vie au lendemain. Demandez-vous de quoy cela nuît? De plus qu'il ne se peut dire: Car ils ne viuent pas, mais ils viuront: ils different toutes choses

d'un iour à l'autre. Quand nous ne ferions autre chose qu'y penser, la vie nous deuanceroit tousiours: mais à cest'heure estans lents & paresseux comme nous sommes, elle passe au delà de nous, comme estrangere: & n'y a iour qu'elle ne se perde, bien qu'elle ne finisse qu'au dernier. Mais de peur de faire vn liure plustost qu'une lettre, & vous remplir les mains de papier, ie me reserueray pour vne fois à disputer cõtre ces poutilleux si deliés, qui oublient de faire, tant ils sont empeschez à parler.

EPISTRE XLVI.

ARGVMENT.

I. Les beaux Liures, quelque grosseur qu'ils ayent, ne sont iamais longs.

I. **I**'Ay receu vostre Liure que vous m'auiez promis, & l'ay ouuert, pèsant ne faire qu'y mettre lenés, & le refermer tout aussi-tost, pour le lire vne autrefois qu'ad i'en aurois la commodité. Mais ie l'ay trouué si bien à mon goust, qu'il a fallu que ie sois allé de long. Ie ne scaurois mieux vous faire croire ce qu'il m'en semble, que de vous dire, qu'encore que sa grosseur le fera plustost estimer quelque ouurage de Tite-Liue, ou d'Epicure, que le vostre, ou le mien: i'en ay pas laissé de le trouuer court, & ne m'est point parti

des mains que ie ne l'aye couru debout en bout. Il se faisoit tard : ie mourois de faim. La pluye me menaçoit : mais avec tout cela, i'en ay veu la fin. Il ne m'a pas resjoüi seulement : il m'a contenté. Quelle viuacité d'esprit, quelle force de courage n'y ay-ie point reconnüe ? Je dirois, quelles faillies, si en quelque endroit il y eust des reprises d'haleine & de rehaussémés par interualles. Mais il n'y en a point, tout y est si continu, que ie puis dire, que c'est vne besogne virile, & vraiment sacrée : & cependant il ne laisse pas d'y auoir tousiours quelque trait agreable aux lieux où il s'est offert occasion d'y mesler de la douceur. Vous estes grand ; il le faut auoüer, & releué, comme i'ay tousiours désiré que vous soyez, & comme ie prendray plaisir de vous voir continuër. Il se peut bien faire que l'abondance de la matiere vous a serui de quelque chose : C'est pourquoy ie conseilleray tousiours de la prendre fertile, qui occupe l'esprit, & qui l'excite. Je vous en diray dauantage de vostre liure, quand ie l'auray repassé encore vne fois. Le jugement que i'en fais à cest' heure, c'est comme si ie l'auois seulement ouï, & non pas leu. Laissez-le moy fouïller, & ne craignés point que ie ne vous en die librement ce que i'en trouueray. O que vous estes heureux de n'auoir rien qui me donne subiet de vous mentir de si loin, si ce n'est que suiuant la corruption du siecle, ie voulusse mentir par accoustumance, ne pouuant mentir par occasion.

EPISTRE XLVII.

A R G V M E N T.

- I. Comme il faut viure avecque les Seruiteurs.*
- II. Que leur employ est different , selon qu'il plaiſt à la Fortune.*

I. **I**E ſuis bien-aiſe d'entendre de ceux qui viennent de vos cartiers; comme vous-vous comportés doucemēt avec vos ſeruiteurs. Vous eſtes trop ſuffiſant, & trop iudicieux, pour en vſer autrement. Sont-ce ſeruiteurs? ce ſont hommes: ce ſont domeſtiques: ce ſont petis amis; Et ſi nous conſiderons que la Fortune a le meſme commandement ſur nous qu'elle a ſur eux, ils peuuent dire; nous ſommes tous conſeruiteurs. C'eſt pourquoy ie me ry de ceux qui penſeroient s'eſtre fait grād tort, d'auoir fait manger vn ſeruiteur avec eux. Pourquoy le font-ils ? par vne couſtume vaine & faſtueuſe, qui s'eſt introduite, qu'un maĩſtre ne mangeroit pas à ſon aiſe, ſ'il n'auoit vne douzaine de valets debout à ſes coſtés. Monſieur eſt à table, qui ſe remplit; & à peine de creuer, ſe met des viandes au ventre, qu'il eſt puis apres bien empeſché d'en faire ſortir: Et ce pendant les pauvres ſerui-

teurs sont là, qui n'osent pas seulement mouuoir les lèvres. S'ils soufflent, aussi-tost le baston est sur les espauls : vn touffement, vn esternuement, vn hoquet, qui sont choses casuelles, leur sont crimes irremissibles. De quelque façon qu'ils interrompent le silence, ils sont assurez des estriuières, ou de quelque chose de pis, & demeurent en ceste posture, & en ceste abstinence iusques au iour. De là vient que n'osant rien dire en la presence de leurs maistres, ils parlent en leur absence: au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs maistres permettoient de parler, non deuât eux seulement, mais avec eux, & ne leur faisoient point coudre la bouche, comme on fait aujourd'huy, presentoient librement leurs testes pour celles de leurs maistres: & s'ils les voyoient prests de tomber en quelque peril, s'y exposoient volontairement, pour les engarentir. Ils parloient en compagnie: mais ils se taisoient en la torture. De ceste mesme arrogâce est procedé le prouerbe qui se dit communément, *Auant de valets, autant d'ennemis*. On se trompe, ils ne sont point nos ennemis: mais nous leur en donnons tout le sujet que nous pouuons. Je n'allegue point l'inhumanité que nous auons, d'employer des hommes aux mesmes seruices où nous employons des bestes. Cependant que nous sommes à table, l'un a charge de marcher sur ce que nous crachons: l'autre, de ramasser ce que laissent tomber des yurogues, qui bien souuent seront si saouls, qu'ils ne verront goutte: l'autre avec-

que vne adreſſe eſtudiée donnera de la viande à la compagnie: il monſtrera ſa ſuffiſance à trouuer bien les jointures de l'aile, ou de la cuiſſe de quelque oyſeau. Miſerable certainemēt, de n'eſtre au monde que pour couper vne perdrix, ou vn levraut de bonne grace! ſi ce n'eſt que celui qui pour la volupté tient eſcole de ceſte ſcience, l'eſt encōres plus que luy, qui ne l'apprend que par neceſſité. Vn autre qui ſert au buffet, eſt paré comme vne femme, & luy fait-on diſputer ſa ieuneſſe cōtre les années. Il eſt hors d'un âge où ſon maĩſtre le veut ramener par artifice, & porte deſia l'habit de ſoldat, qu'il luy fait abbatre le poil avec le raſoir, ou arracher du tout. Il paſſe toute la nuit ſans dormir, vne partie à ſeruir ſon maĩſtre à table, & l'autre à le contenter au lit. Vn autre, qui a charge de tenir le controlle des actions de ceux qui ſont à table, ſe tient là plâté à les regarder, afin que ſelon qu'ils aurōt mieux fait leur deuoir, ou de flater, ou de boire, ou de cauſer, il les faſſe reuenir le lendemain. Adjoũſtez-y ceux qui vont acheter la viande, qui ſçauent exactement le gouſt du maĩſtre, ce qui l'excite, ce qu'il eſt bien-ayſé de voir, quelle nouueauté luy rend l'appetit, de quoy il eſt ennuyé, & ce que ce jour là il prendra plaisir de manger. Cependant il penſeroit auoir perdu ſa Nobleſſe, s'il auoit appellé quelqu'un de ſes ſeruiteurs à manger avecque luy. Les Dieux ſont bien plus iuſtes, qui pour retribution de cette arrogance, leur donnent bien ſouuent des maĩſtres,

stres, du nombre de ceux qu'ils ont ainsi mesprisés. J'ay veu chez Caliste celuy qui auoit esté son maistre, qui luy auoit mis l'escriteau, & l'auoit mis en vente parmi les esclaves de rebut, receuoir cest affront à la porte, qu'on l'ouuroit aux autres, & que luy seul estoit empesché d'entrer. Le seruiteur, qui auoit esté mis en la premiere dixaine, par où le Crieur commence sa proclamation, rendit le chage à son maistre, & comme il ne l'auoit pas estimé digne de sa table, il voulust passer plus outre en sa reuanche, & ne l'estima pas seulement digne de sa maison. Ce maistre auoit vendu Caliste: mais combien de choses vendit depuis Caliste à son maistre? Voulez-vous remarquer comme celuy que vous appelez vostre seruiteur, est de mesme origine, qu'il ioiuit du mesme ciel, qu'il respire le mesme air? C'est sous la mesme condition de viure & de mourir que vous? Il vous est aussi possible de le voir libre, comme à luy de vous voir seruiteur. Combien pensez-vous qu'il y eust d'hommes de bonne maison, & qui par le seruice qu'ils faisoient à la guerre s'acheminoient à la qualité de Senateur, qu'en la deffaite de Varus la Fortune fist descendre à des seruices indignes, & rendit les vns bergers & les autres gardiens de quelque loge au milieu des champs. Et puis mesprisiez vn homme pour estre en vn estat où vous pouuez estre reduit? Je ne veux pas m'embarquer en ceste matiere, & disputer de l'vsage des seruiteurs à qui nous sommes si superbes, si cruels, & si

contumelieux. Toutefois voicy la regle quei'en fay. Viuez avecque vos inferieurs, comme vous voulez que vos Superieurs vivent avecque vous. Autant de fois que vous vous representerez la puissâce que vous avez sur vostre seruiteur, autant de fois representés-vous que vostre maistre n'en a pas moins sur vous. Ouy, mais ie n'ay point de maistre : vous estes encore ieune : vous en pourriez bien auoir vn. Ne sçauiez-vous pas en quel âge Hecube fut esclaué, en quel âge le furent Cresus, la mere de Darius, Platon, & Diogene? Viuez doucemēt avecque vos seruiteurs : donnez-leur de la priuauté : faites les deuiser, delibérer, & manger familièrement avecque vous. Ie sçay bien qu'en cet endroit tous nos delicats se vont escrier, Qu'il n'est rien de si mal-seant & de si vilain que ceste cōmunication ; Et cependant tous braues & altiers comme ils sont, ie les trouueray bien souuent baissant la main aux valers des autres. Ne voyez-vous pas mesme comme nos peres ont reconneu, qu'il y auoit trop d'enuie au nom de maistre, & trop d'injure au nom de seruiteur? Ils appelloient le maistre, pere de famille ; & quand ils vouloient signifier les seruiteurs, ils disoient ceux de la maison. Ceste obseruation est encore aujourd'huy gardée aux Comedies. Ils instituerent vne feste, où non seulement ils voulerent que les seruiteurs mangeassent avecque leurs maistres, mais aussi leur donnerent des honneurs, & leur remirent la iurisdiction de leur famille, comme si leur maison eust

esté vne petite Republique. Et quoy donc? ie feray
scoir tous mes seruiteurs à ma table? Comme vous
n'apellez pas indifferément tous ceux qui sont libres,
à manger avecque vous; ainsi ferez-vous distinctiō des
seruiteurs: Vous-vous trompez, si vous pensez que ie
rejette vn muletier, pource que c'est vn muletier, ou
vn vacher, pource qu'il est vacher. Ie n'auray point
d'esgard à leurs charges, mais à leur vie.

II. Il dépend de nous d'estre ou bons, ou mauuais:
mais d'estre employez à vne chose ou à l'autre, ceste
distinction appartient à la Fortune. Faites-en manger
quelques-vns avecque vous, pource qu'ils en sont di-
gnes: les autres, affin qu'ils le deuiennent. S'ils ont
quelque chose de seruile, comme cela se peut faire, par
la conuersation qu'ils ont avecque des personnes for-
dides, ils le perdront, s'ils sont receus en la compagnie
de gens d'honneur. Ce n'est pas *in foro* seulement, *vel*
in curia, qu'il faut chercher vn ami: Si vous y prenez
garde, vous n'aurez que faire d'aller si loing. Bien sou-
uent vne bonne matiere chomme à faute d'ouurier:
faites en la preuue. Vn hōme est mal-aduisé qui mar-
chande vn cheual, s'il s'amuse à regarder la bride &
la selle. Aussi est celuy qui fait iugement d'un hōme,
ou par ses habits, ou par sa condition, qui n'est autre
chose qu'une robe qu'il a tout à l'entour de luy. Est-il
serf? ouï: mais peut-estre il a l'ame libre. Est-il serf?
Quel mal luy fait cela? Montrez-m'en vn qui ne le
soit point. L'un sert aux femmes, l'autre à l'argent,

l'autre aux honneurs, & tous à la crainte en general. Je vous feray voir vn homme de qualité Consulaire, qui fait sa maistresse d'une vieille, vn riche qui sert vne chambriere, & de ieunes gents des meilleures maisons, qui seruent à des Comediens. De toutes les seruitudes la plus indigne, c'est la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux, qui vous disent, qu'il ne faut pas faire bon vilage aux seruiteurs: gardez vostre auantage: mais sans arrogance, faites qu'ils vous respectent, & non qu'ils vous craignent. On me dira, peut-estre, qu'à mon compte, il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de seruiteurs, & qu'il n'y eust plus de differéce d'eux à leurs maistres. On se trompe: ce n'est point mon intention: mais, commẽ ie viens de dire, ie veux que les seruiteurs respectent les maistres, & non qu'ils les craignent. Je voy bien que c'est, direz vous? vous voulez qu'ils viuent avecque moy comme mes cliens, ou comme gents qui me viennent voir à mon leuer. Les Dieux se contentent qu'on les respecte, & qu'on les ayme. Vn maistre est iniuste, s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y auoir d'amour. Vous faites donc tres-bien à mon iugement, de ne vouloir point que vos seruiteurs vous craignent, & de ne les chastier quand ils faillent, d'autre chose que de paroles. Il est des occasions où il est necessaire de frapper: mais ce n'est pas à dire qu'aussi-tost qu'une mouche nous pique, il faille auoir le baston en la main. La delicatesse nous amene ordinairement à

ceste rage, qu'aussi-tost qu'il nous arriue quelque chose, autrement que nous ne voudrions, nous entrons en colere, & voulons faire comme les Roys, qui bien qu'ils n'ignorent pas, que par la grandeur de leur Fortune, ils sont hors de la portée de toutes injures, & que le reste du monde n'est que foiblesse aupres de leur force; toutesfois pour auoir sujet de faire déplaisir, se plaignant d'en auoir receu. Je ne vous entre-tiendray pas dauantage, parce que ie sçay bien qu'il ne vous faut point de remonstrances. Vn homme de bien se plaist en sa preud'hommeie: il ne s'en diuertit jamais: la malice, comme vne giroüette, se tourne tantost d'un costé, tantost de l'autre: & sans regarder si le change luy porte quelque auantage, pense tousiours auoir assez fait d'auoir changé.

EPISTRE XLVIII.

ARGUMENT.

- I. *Le mal, comme le bien, doit estre commun entre les amis.*
- II. *Les Sages desirent le profit de leurs amis; & les fols ne fondent l'Amitié que sur leur propre interest.*
- III. *Fuyr la Sophistérie.*
- IV. *La Philosophie nous promet de nous faire égaux aux Dieux.*

I'Ay receu de vous vne lettre sur le chemin, aussi longue que le chemin mesme. l'en reserueray la responce pour vne autre fois. Car il n'est pas possible que ie vous donne vn bon conseil, que premierement ie ne me retire à part pour y penser. le sçay bien qu'auant que me consulter, vous auez esté long-temps à vous y resoudre. le vous laisse donc à penser, si ie doy legerement decider ce que vous auez eu de la peine à me proposer : puis, il y a des considerations en moy, qui ne sont point à vous. le parle en Epicurien : mais quoy que ie die, rien ne me peut-estre considerable pour vous, qu'il ne le soit pour moy.

I. Si ce qui vous touche ne me touche, ie ne suis pas vostre amy: nous ne deuons rien auoir de separé. Bien & mal, tout est partageable entre nous : tout nous est commun: aussi n'est-il pas possible qu'un homme viue heureusement, qui ne tourne les yeux que sur soy-mesme, & qui ne considere que son profit. Il faut que vous viuiés pour vn autre, si vous voulez viure pour vous. Ceste societé, parce qu'elle nous mesle les vns aux autres, & nous apprend qu'il y a quelque droit vniuersel entre les hommes, est saintement & religieusement obseruable : mais encòre plus, parce qu'elle sert à l'entrerain de ceste autre plus intime & plus estroite, de laquelle ie vous ay parlé. Si beaucoup de choses vous sont còmunés avec vn autre, à qui la seule humanité vous oblige, toutes le vous serót avec vn amy. Voilà, Lucilius, de quoy ie voudrois que tous

ceux-cy qui sont si subtils, me fissent des leçons, & qu'ils m'aprinssent plustost ce que ie suis obligé de faire, ou pour vn amy, ou pour vn homme, que non pas combien ces mots d'homme, & d'amy ont de signification.

II. La Sagesse, & la folie me monstrent des chemins differens; à laquelle me rangeray-je? quel party estes vous d'avis que ie prenne? La Sagesse a de l'amitié à l'endroit de tous hommes: La folie n'a pas mesmes de libhumanité à l'endroit de ses amis. La Sagesse se prepare pour l'vtilité de ses amis: La folie se prepare des amis pour son vtilité.

III. Vous me tournez les parolles d'un sens à l'autre, & vous amuses à ranger les syllabes: mais me voudriés vous bien faire croire, que si ie ne sçay faire des interrogations capiteuses, & des propositions veritables, & tirer vne conclusion fausse pour l'approbatio d'un mensonge, que ie ne pourray cognoistre ce que ie doy fuir ou desirer? Le rougis de honte, qu'en l'âge où nous sommes, nous nous iouions d'une chose de telle importance. Vn rat est vne syllabe; vn rat mange le fourmage, il s'ensuit donc qu'une syllabe mange le fourmage. Prenés le cas que ie ne sçache me deffaire de ceste surprise; en quel inconuenient tomberay-je, ou qu'est-ce qu'il m'en sera de pis? Ce fera peut-estre, que quelque iour pensant prendre vn rat au trebuchet, ie n'y prenne vne syllabe; ou que si ie n'y prens garde, vne syllabe ne mange mon

fourmage. Mais peut-estre cette autre consequence semblera plus subtile & mieux tirée. Vn rat est vne syllabe, vne syllabe ne mange point de fourmage; vn rat donc ne mange point de syllabe. O niaiseres vraiment dignes de petits enfans! Est-ce pourquoy nous fronçons les sourcils? Est-ce pourquoy nous nous laissons erbistre la barbe? Est-ce ce que nous enseignons avec vn visage si melancolique & si rechigné.

IV. Voulez-vous sçauoir ce que la Philosophie promet aux hommes? Conseil. L'vn se void prest à mourir: l'autre n'a dequoy viure: l'autre est en peine pour la conseruation de ses richesses, & l'autre enuieux de celles d'autrui. Cestuy-là craint la mauuaise fortune: cettuy-cy est en ombrage pource qu'il void que tout luy succede. Ses prosperitez luy sont suspectes: Il voudroit bien s'en demesler. L'vn est mal avecque les hommes, & l'autre n'est pas bien avec les Dieux. A quoy luy peuuent seruir ces badineries que vous leur alleguez? Il n'est point question de rire. Ceux qui vous appellent sont en peine. Les vns ont perdu leurs biens sur la mer, les autres sont prisonniers, les autres malades, les autres necessiteux: les autres ont arrest de mort: & desjà le glaive est tiré pour leur frapper la teste. Vous leur avez promis à tous du secours; A quoy vous amusez-vous? où pensez-vous? Cettuy-cy que vous entretenez de chansons, assurez-le. Tout ce que vous voyez icy d'affligez,

gés, iettent les yeux sur vous. Toute esperance d'auoir secours que de vous est perduë pour eux. Ils vous priët de remedier à leurs inquietudes, & avecque le flambeau de verité leur donner moyen de se remettre en chemin. Faites-leur connoistre les choses que la Nature a fait necessaires, & celles qu'elle a fait superflües; combien il y a peu de peine à suiure ses regles, combien est contente, & pleine de toutes commodités la vie de ceux qui s'y rangent, & combien au contraire ont d'anxietés & d'amertumes ceux qui se conduisent par opinion. Apprenez-leur à vaincre leurs passions, ou pour le moins à les moderer. Pleust à Dieu que toutes ces Sophisteries ne fussent qu'inutiles. Elles sont pernicieuses; ie le vous monstrey quand vous voudrés, & vous feray auoïer, Qu'il n'y a rien qui rompe & debilité vn bel esprit, comme font ces subtilités. I'ay honte de dire cōme ils équipent vn homme contre la Fortune, & quelles armes ils luy mettent en main pour la combattre. C'est icy le chemin du souuerain bien par où vous allez. Vous ne trouués que des tricheries & des exceptions infames à ceux mesme qui sont au tableau du Preteur. Car à quoy tendent vos interrogations captieuses, sinon à surprendre vn homme, pour luy faire-faire quelque faute en la forme de proceder? Mais comme le Preteur releue ceux-cy, la Philosophie tout de mesme releue les autres, & les rétablit en leur entier. Qu'aués-vous à faire de nous tenir de si magnifiques langages, pour

les accompagner apres de si peu d'effet? Vous nous promettez de nous mettre l'ame en si bonne assiette, que l'or & le fer nous esbloüyront aussi peu l'un que l'autre; & de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent & qu'ils desirerent, que nous le foulerions aux pieds; Et cependant vous nous remettez comme des enfans à connoistre nos lettres. Que voulez-vous dire? Est-ce là le chemin d'aller au Ciel? car la promesse que m'a fait la Philosophie, c'est que j'iray du pair avecque Dieu. C'est ce qu'elle m'a dit en me conuiant : c'est ce qui m'ameine : tenés moy parole. Croyez-moy donc, Lucilius, intriquez vous le moins que vous pourrés en ces exceptions, & positions de Sophistes. Rien ne sied mieux à la prou- d'homme que la franchise & la simplicité. Quand vous aurez à viure beaucoup d'années, menagés-les si bien que vous voudrés; vous n'auez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choses necessaires; ie vous laisse à penser, en ayant si peu comme il vous en demeure, quelle apparence il y auroit de l'employer aux superflus.

EPISTRE XLIX.

ARGUMENT.

I. Les objets nous rappellent bien souvent la memoire de nos amis absens.

II. De la vitesse du Temps.

III. Pour bien mourir, il faut souvent penser à la mort.

IV. La Nature nous a donné une raison imparfaite, mais elle nous a rendus capables d'instruction, pour la rendre parfaite.

I. **I**L faut auoüer, Lucilius, qu'il y a de la nonchalance, quand nous ne nous souuenons point de nos amis, si quelque objet ne nous les représente. Mais si est-ce que quelquefois le regret de leur esloignement sera dans le fonds de nostre ame, sans se produire. Quelque lieu qui nous enuironne le fera sortir au iour, & ne resuscitera pas leur memoire comme morte, parce qu'elle ne l'est point, mais la r'appellera lors diuertie à quelque autre imagination; ny plus ny moins que si apres la mort d'une personne qui nous estoit chere, vn valet, vne robe, vne maison nous ramétoient sa perte, & rafraischissent vne amertume, qui desia par le temps auoit commencé de s'adoucir. Vous ne sçauriés croire comme la campagne, & Na-

ples principalemēt, à la veüe de vostre maison, m'a renouellé le deplaisir que i'ay de n'estre plus avecque vous. Vous ne m'estes iamais plus present que quand ie vous esloigne. Il m'est auis que ie vous vois boire vos larmes, & resister naiuement à ces agreables tesmoignages que la passion me produisoit de vostre amitié.

II. Il me semble qu'il n'y a rien que ie vous perdis: mais dequoy ne pouuons nous dire, ce fut hier, si nous nous en voulons resouuenir? Il n'y a rien que i'estois à l'escolle du Philosophe Sotion: il n'y a rien que ie commençay de plaider: il n'y a rien que ie quittay le Palais: il n'y a rien que ie cessay d'y pouuoir aller. La diligēce du temps est infinie: le moyen de s'en apercevoir, c'est de regarder derriere nous: car quant à ce qui est present, il passe avec vne fuitte si precipitée, que nous n'auons pas loisir de le considerer. Voulez-vous que ie vous en die la raison? Tous les temps qui sont passés sont en vn lieu. Vous les voyez tout à la fois: ils sont tous en vn monceau: de là toutes choses descendēt en abisme d'oubli: Et d'aillicurs il n'y peut auoir de longs interualles en vne chose qui est toute courte. Ce que nous viuons n'est autre chose qu'un point: mais la Nature, pour nous le faire trouuer plus long, en a fait plusieurs parties. De l'enfance elle en a fait vne: de l'âge puerile vne autre: de l'adolescence vne autre: de l'âge d'homme, inclinant vers la vieillesse, vne autre: & de la vieillesse la fin. Voyez

combien de degrés elle a mis en si peu d'espace. Il n'y a rien que ie vous allay conuier, quand vous vous mistes en chemin pour aller où vous estes ; Et toutefois ce rien est vne bonne partie de nostre âge: pensons que nous en serons bien - tost au bout. Il ne m'a pas tousiours esté aduis, que le Temps courust comme il fait à cest' - heure. Ie ne sçay si c'est que ie me sens près du bout, ou que ie commence de penser au mauuais ménage que i'en ay fait: mais ie trouue qu'il va si viste, que presque ie ne me le puis imaginer. C'est pourquoy ie ne fus jamais si en colere, que ie suis contre ceux qui dependent le temps en choses superflües, & ne considerent pas que quelque espargne qu'ils en facent, il n'y a en pas à demy pour les necessaires. Cicéron dit, que quand il auroit encore vne vie au bout de la sienne, il n'en auroit pas assés pour lire les Poetes Lyriques. I'en dy de mesme des Dialecticiens. Encore ils ne baguenaudent pas de si bonne grace: & qui pis est, il leur est bien aduis qu'ils font quelque chose de grande importance, au lieu que les autres font profession ouuerte de donner du plaisir. Ie ne dy pas qu'il ne les faille voir: mais il les faut voir seulement, & leur donner le bon-iour de la porte, de peur qu'on ne nous en fist accroire, & qu'il ne nous fust aduis que ce ne fust quelque chose de plus profitable que ce n'est. Que vous sert de vous consumer avec vne question qu'il y a bien plus d'esprit à mespriser qu'à resoudre? C'est à faire à vn homme qui n'a

doubte de rien, & qui ne part qu'à sa commodité, de rassembler iusques aux plus petites choses, & ne vouloir rien laisser derriere. Quand l'ennemy nous vient sur les bras, & que l'alarme est au camp, la necessité nous fait tomber des mains ce que la paix & le repos nous auoient fait amasser. I'en ay pas le loisir à cest'heure de rechercher les significatiōs d'une parole ambigue, & de faire voir en cela mon bel esprit.

Voyés courre le peuple, & border les rampars;

Voyés le fer aigu luire de toutes parts.

La guerre me bruit aux oreilles: il me faut pouruoir d'une ame genereuse, & qui ne s'estonne de rien ouïr. Si en nostre ville assiegée, où les femmes & les vieillards portent des pierres pour la deffence de la muraille, & les capables de porter les armes sont avecque l'espée à la main derriere la porte, attendans ou demandans qu'on la leur ouure, pour sortir sur l'ennemy; qui de son costé par batterie, sappes & mines, fait trembler la terre sous les pieds, & n'oublie rien afin de pouuoir entrer; vous me voyez bien de loisir dans vne chaire mettre en auant ces plaisantes questions; Ce que vo^s n'avez point perdu, vous l'avez; vous n'avez point perdu de cornes, vous avez donc des cornes, & telles autres refueries faites au moule de ceste-cy; ne diriez-vous pas que i'aurois perdu le sens? Vous en pouuez dire autant à cest'heure. Je suis assiegé encore en vn siege de ville. Le danger seroit au dehors, & la muraille me couriroit de l'ennemy; mais à cest'heure ce

qu'il me veut tuer est dans moy. Je ne suis pas de loisir d'escouter vos niaiseries : j'ay bien autre chose à demesler : que dois-je faire ?

III. La mort me suit : la vie me quitte : donnez-moy quelque bon avertissement : faites que ie ne fuy point la mort, & que la vie ne me fuy point : parlez-moy de la constance qu'il faut auoir aux aduersitez, & de la resolution aux choses inuitables. Faites que ie me contente du peu de temps que j'ay à viure, & apprenez-moy, que l'importance de la vie n'est pas en l'espérance, mais en l'usage ; & qu'il peut arriuer, voire qu'il arrive souvent, qu'un aura esté long-temps au monde, & n'aura pas beaucoup vescu. Dites-moy, quand ie me vay coucher : Il se peut faire que vous ne vous leuerez iamais : Quand ie suis leué : il se peut faire que iamais vous ne vous coucherez : Quand ie sors de la maison : il se peut faire que vous n'y rentrerez plus : Quand i'y suis rentré ; il se peut faire que vous n'en sortirez plus. Vous vous abusez, si vous pensez que ce soit seulement en vn batteau, que nous sommes à deux doigts de la mort : c'est par tout. Elle se peut bien quelquefois monstrier prez de nous, mais tousiours elle en est aussi prez en vn lieu qu'en l'autre. Dissipez-moy ces tenebres : vous aurez moins de peine à m'enseigner vne chose à laquelle ie suis préparé.

IV. La Nature nous a fait capables d'instruction ; & si nous n'auons vne raison parfaite, nous en auons vne qu'il y a moyen de conduire à la perfection. Parlez-

moy de la Iustice, de la Pieté, de la Frugalité, de la Chasteté, tant de celle qui nous garde d'attenter sur le corps d'autrui, que de celle qui nous rend soigneux de conseruer le nostre: si vous ne me destournez point du chemin, ie feray bien-tost où ie veux aller: Car comme dit le Tragique,

La verité parle sans artifice.

Et pour ce il ne la faut point impliquer. Le déguisement est la chose du monde la moins conuenable aux mouuements d'une belle ame, & la plus indigne de ses desseins genereux & releuez.

EPISTRE L.

ARGVMENT.

- I. Nous sommes tous aueugles en nos passions.*
- II. Les Vices sont plus corrigibles en ieunesse qu'en vieillesse.*
- III. La Vertu est comme naturelle en l'homme, & le Vice est stranger.*

VOS dernieres lettres sont de si vieille datte, que i'ay pensé que ie ne gagnerois rien de demâder de vos nouuelles à celuy qui me les a rendües. Il faudroit qu'il eust bonne memoire de se souuenir de si loin. Toutefois ie n'en suis point autrement en peine, parce

parce que ie ſçay bien que vous auez deſia l'ame en ſi bon eſtat, qu'en quelque lieu que vous ſoyez, ie ne puis ignorer ce que vous faites. Car que pouuez vous faire autre choſe que travailler iournellement à repa- rer voſtre vie, deſpoüiller quelqu'vne de vos erreurs, & reconnoiſtre, que bien ſouuent le deſaut que vous penſez eſtre aux choſes, eſt en vous-mesmes? Il eſt deſ- faites que nous imputons aux lieux ou aux temps, & ne prenons pas garde que rien n'en eſt cauſe que nos vices, qui nous acompagnent en quelque part que nous allons.

II. Vous ſçauiez bien qu'Harpaſte, la folle de ma femme, m'eſt demeurée comme vne charge heredi- taire; car autrement ie ne ſuis pas homme à qui ceſte maniere de monſtres ſoit bien agreable. Si ie veulx paſſer mon temps de quelque fou, ie ne ſuis point en peine de le chercher bien loïn; ie me donne du plaſir de moy meſme. Cette pauvre femme a touſd'vn coup perdu la veſie: vous aurez peur-eſtre de la peine à croi- re ce que ie vous vay dire; mais cependant il n'eſt rien plus veritable; elle ne ſçait pas qu'elle eſt auetgle, & ne ceſſe de dire à ſon Gouverneur, que la maiſon eſt obſcure, & qu'il la mene en vne autre. Il ne faut point douter que tout ce que nous ſommes, nous ne facions ce que nous nous riens de luy voir faire. Perſonne ne penſe eſtre auare: perſonne ne penſe auoir des paſ- ſions. Toutefois les auetgles ſe pouruoyent d'vn gui- de; mais nous en quelque erreur que nous ſoyons,

ne nous pouuons laisser mener. L'Ambitieux dit, Que ce n'est pas son humeur, d'estre : mais qu'au acour des onques sommes, il est impossible de viure d'autre façon. Le Prodiges, Qu'il n'aime pas la dépense, mais qu'il est nécessaire d'en faire, ou se bannir de la Cour. Le Querelleux, Qu'il n'aime rien tant que la paix : mais que c'est son malheur, & les sujets qu'on luy en donne, plustost que son inclination. Vn vagabond, qui ne donne point de forme à sa vie, s'excuse sur sa jeunesse. Que sert de se flatter? nostre mal ne vient point de dehors : il est dans nous : nous l'auons au sein de ceste ignorance d'estre malades, vient la difficulté principale de nous guerir.

II. Si ne fois nous entreprenons ceste cure, que de douleurs, & d'indispositions il faudra remuer. A ceste heure que la maladie n'est pas encore enuieillie & qu'elle seroit plus remediabte, nous ne cherchons pas seulement le medecin; Et les ames tendres, & qui n'ont point encore eu de part à la corruption du siecle, seroient faciles à se remettre au chemin, s'il leur estoit montré. Il faut qu'un homme soit bien reuolté contre la Nature, s'il ne se trouue quelque moyen de l'y ramener. Nous auons honte d'apprendre à estre gens de bien, & de chercher vn maistre qui nous l'enseigne; mais si est-ce qu'on se trompe d'esperer qu'un si grand bien nous arriue fortuitement. Il y faut de la peine; & toutefois non pas beaucoup, si comme j'ay dit, nous formons nostre ame de bonne heure, & la

redressions tandis que le mauvais ply qu'elle a pris ne fait que commencer. Mais ie ne tiens pas que ce qui est dur, ne puisse nuire quelque remede: toutes difficultez sont expugnables à l'assiduité du soin, & à la persistance du labour. En un rhume, mesme est redressable, quelque tortu qu'il soit. C'est pitces de bois, dont nous faisons nos chevrons, & nos poutres, s'estourdissent par sentiment de la chaleur, & bontre la force que Nature leur a donnée s'accommodent aux feniures nous les voulons employer. Combien plus d'endurcissement nous succedra ceste diligence au radoucirment de nostre ame, qui est la chose du monde la plus flexible & la plus souple. Car qu'est ce l'autre qu'un esprit qui de quelque façon est reduit en soy-mesme, & qui fait d'autant moins de resistance, qu'il est plus simple & plus deslié?

IV. Croyés moy, Lucilius, Ne desespérons point de nous, parce que nous sommes de long-temps accoustumés au vice. Il n'est point de sage qui n'ayt esté fol. Nous auons esté tous preoccupés. Il faut apprendre les vertus, & desapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner plus de courage de nous reformer, c'est, que depuis qu'un bien est vne fois entré nos mains, il ne nous échappe jamais. La possession est perpetuelle. La Vertu ne se desapprend point. Les Vices en nos aines sont plantés en un terroir étranger: & pource il est bien aisé de les en chasser, & faire qu'ils n'y repoussent plus. Les choses qui sont en v

fonds qui leur est propre, s'y conseruent facilement. La Vertu est selon nature: les vices sont ses ennemis déclarés. Mais comme les Vertus vne fois logées en nostre ame, n'en sortent point, & n'est rien de si peu de peine que de les y retenir: ainsi la resolution de les aller querir est difficile, pource que c'est l'ordinaire d'une ame folle & indisposée, de craindre ce qu'elle n'a point essayé: il la faut donc forcer, afin qu'elle commence. Ce n'est point vne medecine de mauuais goustril y a du plaisir à la prendre, aussi bien que du profit. La Philosophie a cela, qu'en la guérison mesme, elle nous est agreable, au lieu que les autres remedes ne plaisent qu'après la guérison.

EPISTRE LI.

ARGVMENT

I. Fuir les lieux qui conuiennent a la debauche.

II. Les voluptez nous gastent: le mespris de la mort nous rend maistres de nos passions, & de la Fortune.

III. Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame, que les delicieux.

CHACYN fait comme il peut, Lucilius. Vous estes en Sicile, où vous auez près de vous Ethna, ceste montaigne, de qui on parle tant. Valgus & Mes-

fala l'appellent vnique: mais ie ne ſçay pourquoy, veu qu'il ſe trouue aſſés de lieux qui iettent du feu, non ſeulement aux endroiets eſleués, ce qui ſe voit plus ſouuent, à cauſe de la nature de ceſt Element qui cherche touſiours le haut, mais aux campagnes meſmes. Pour moy ie me contente de Baies, puis que ie ne puis mieux. I'en parti le lendemain que i'y fus arriué. Ceſte infinité de delices que la Nature y a produites, & de qui les louanges ſont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fait auoir peur d'y demeurer.

I. Et quoy donc? eſt-il poſſible qu'il y ait des lieux qu'on doie haïr? Ie ne le dy pas: Mais comme vn homme d'honneur ne prend pas de toute ſorte de robes, ny ne porte de toutes couleurs indifferement; non qu'il ait de la paſſion aux robes, ny aux couleurs, ny qu'il en aime, ou haïſſe l'vne plus que l'autre; mais parce qu'il en trouue quelques-vnes mal ſeantes à la profeſſion qu'il fait de modeltie; ainſi eſt-il des contrees éuitables au Sage, & à celuy qui le veut eſtre, ſinon pour ſa corruptiõ, à tout le moins pour le ſcandale des bonns mœurs: Et pource ſ'il ſe veut retirer, ce ne ſera point au Canope d'Egypte, encore que le Canope n'empêche perſonne d'eſtre homme de bié, ny à Baies non plus. C'eſt depuis quelque temps la retraite des vices: Et eomme ſi le lieu auoit quelque priuilege, la deſbauche ſ'y licencie, & ſ'y relache extraordinairement: En l'election d'vne demeure, il faut

penser de l'esprit, aussi bien que du corps. Comme ie
 ne voudrois pas me loger parmi des gesnes & des tor-
 tures, aussi ne ferois-je parmi des broches & des li-
 chefrites. Quel besoin est-il de voir des yurôgnes châ-
 celler en vne greve, fourmiller sur vn estang de basse-
 aux pleins de colations & de concerts: faire tout plain
 de telles folies que lo luxe, qui ne reconnoist plus de
 loix, trouue d'autât plus agreables qu'elles sont faites
 en des lieux où personne ne les peut ignorer? Nostre
 consideration principalle est de fuir tout ce qui pro-
 uoque les vices: endurcir nostre ame, & ne luy mon-
 strer que le moins qu'il sera possible ce qui la peut
 conuier à la Volupté. Vn seul hyuer fut la ruine d'An-
 nibal: Ce grand Capitaine que les neiges des Alpes
 auoient laissé passer, fut arresté par les delices de la
 campagne. Il vainquit par les armes, & fut vaincu
 par les vices. Nous ne sommes pas moins en guerre
 qu'il estoit, & en vne sorte de guerre qui n'a iamais de
 paix ny de repos. Nous voyons en cest exemple ce
 que peuuent les voluptés mesmes aux ames les plus
 sauuages. La premiere chose qu'il nous faut faire,
 c'est de nous en rédre maistres: l'entreprise n'est point
 petite, il y faut aller d'autre façon que les gands en la
 main.

II. Qu'auons-nous à faire de refoudre ce que nous
 auons de vigueur en vn bain chaud, ou dans les va-
 peurs d'vne estuue seche? Ne suons point autrement
 que par le traual: on se moquera de nous, de nous

lasser, comme fit Hannibal à moitié du chemin, & quitter la guerre, pour nous amuser à faire bone chere. Si la faineantise est d'agereuse aux victorieux mesmes, que peut-elle estre à ceux qui sont encor au combat? Nous auons aussi peu de sujet de nous reposer, qu'auoit l'armee d'Hannibal. Il y a du peril à reculer, & de la besogne à tenir bon. L'ay guerre contre la Fortune, & n'ay que faire d'elle ie ne me veux point assujettir à sa domination, ou (ce qui est plus difficile) ie m'en veux dégager. Ce ne s'ot point choses où le courage se d'one relache? Si ie cede à la Volupté, il faudra que ie cede à la Douleur: il faudra que ie cede au Travail: il faudra que ie cede à la Pauvreté. L'Ambitiō & la Colere voudrōt que ie leur en fassē de mēme. Qu'est ce que i'en puis attendre, sinon que toutes ces passions me desmēbrent, pour en auoir chacun sa piece? La Liberté m'est proposée, c'est la recompence que ie me promets de mon travail. Demandēs-vous quelle est ceste liberté? N'estre suiet à nécessité quelconque: ne s'esnouoir de chose qui puisse arriuer, & faire descendre la Fortune à la mesure de ma hauteur. Tant plus ie sentiray sa puissance, tant moins ie la reconnoistray. Qu'ay-ie affaire d'endurer d'elle, estant libre de mourir quand il me plaira?

III. Pour faire ces belles & saintes meditations, il faut prédre vn lieu qui ait ie ne sçay quoy de graue & de religieux. Vn trop beau sc'our oste quelque chose de la force de l'ame: il ne faut point douter que la qua-

lité des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre: les cheuaux qui viennent d'un pais rude, ont la corne dure, & ne se gastent iamais le pied: ceux qui s'ot nourris parmi des marests, & des herbages se foulent incontinant. Les meilleurs soldats viennent des montaignes: ceux des villes ne sont que poultrons. Les meilleures mains pour les armes, s'ot celles qui ont tenu le manche de la charrue. Il n'y a point de trauail qui les puisse lasser: ces beaux fils qui ont leur fraise bien dresse, & qui sont si parfumez, sont sur les dents au bout de la premiere traite. L'austerité d'un lieu donne ie ne sçay quelle vigueur à l'esprit, & le rend capable de faire de grands effets. Scipion en exil étoit plus honnestement à Litterne qu'à Baies. Il ne falloit pas qu'il tombast si mollement: & ces Messieurs mesme, qui les premiers osterent l'Empire à la Republique, & le mirent en leur maison, Marius, Pompee, & Cesar, bastirent bien au terroir de Baies, mais ce fut sur les coupeaux de montaignes, estimants que faisant la profession qu'ils faisoiet, ils ne pouuoient mieux estre qu'en des lieux d'où ils peussent voir & descouurir tout à l'entour. Cósiderez l'assiete, la matiere & la façon de leurs bastiments; Vous direz plustost que ce sont des places pour la guerre, que des Palais pour le plaisir. Penſes-vous que iamais Caton eust eu le courage de demeurer en la maison de Vatia, pour conter les courtisanes qui passent d'un bord à l'autre, voir sur vne eau toute couuerte de roses vne infinité de gondolles

gondolles peintes de toutes sortes de couleurs, & ouïr les villenies d'une canaille, qui du soir au matin ne fait autre exercice que de chanter? N'eust-il pas mieùx aimé coucher en vne tranchée, que luy-mesme auroit faite de sa propre main pour vne nuit? Aussi qui est l'homme, pourueu qu'il soit homme, qui n'aime mieùx qu'on l'esueille avec vne trompette, qu'avec que la musique, de toutes les plus douces voix qu'il seroit possible d'assembler? Nous pouuons bien auoir assés crié contre Baies; mais iamais assés contre les vices. Je vous prie, Lucilius, soyez-leur irréconciliable; & cômme ils n'ont ny fin ny mesure à se produire, n'ayés ny fin ny mesure à les repousser. Ictrés-moy dehors tout ce qui vous deschire le cœur; & si vous n'y pouués faire autre chose, arrachés-vous plustost le cœur, que de ne les vous arracher point; sur tout faites sortir les voluptés, & les tenés pour ennemies capitales, comme les Egyptiens, ceux qu'ils appellent Philetres. Elles nous embrassent: mais c'est afin de nous étrangler.

EPISTRE LII.

ARGUMENT.

I. L'Irresolution est vne marque de folie.

II. Nous ne pouuons connoistre la vraye Sagesse, sans l'aide d'autrui.

III. Prendre les gens de bien pour guides de nos actions.

IV. Le Sage mesprise les loüanges.

I. **Q**UE peut-ce estre, Lucilius, que voulans aller d'un costé, nous sommes emportés de l'autre; & nous laissons ramener en vn lieu, d'où nous auons enuie de nous esloigner? D'où vient ceste contradiction, qui lutte contre nostre ame, & ne nous laisse iamais vouloir vne chose à bon-escent? Nous sommes entre les resolutions, comme entre les vagues, poussés de l'une, & repoussés de l'autre: nous ne voulons rien franchement, rien absolument, rien stablement. La Folie en est cause, dirés-vous, qui ne sçait ce qu'elle blasme, ou qu'elle approuue, & n'a iamais deux fois vn mesme goust.

II. Mais quand & comment sera-ce que nous-nous démeslerons d'avec elle? Nous ne le pouuons faire de nous-mesmes: nous auôs trop peu de force: il faut que quelqu'un nous tende la main, & nous tire du boubier. Epicure dit, Qu'il y en a, qui sans que personne leur aide, arriuent à la connoissance de la verité, & donnét le premier honneur à ceux qui ont ceste gailardise de se pouuoir produire d'eux-mesmes. Il fait vne seconde sorte de ceux qui ont besoin qu'on les assiste, & qui ne peuvent aller, si quelqu'un ne leur montre le chemin: mais quand on les meine, ils vont bien, entre lesquels il conte Métrodorus. Ceux-cy

semblent aussi d'un bon naturel; toutefois ils ne peuvent marcher qu'après les autres. Quant à nous, qui ne sommes point de ces premiers, si nous pouvons estre des seconds, nous ferons bien. Qui se peut sauuer, quand on luy aide, n'est pas mal habillé homme, & mesme a desia quelque chose de vouloir estre saué. Après ces deux sortes, vous en trouuerés encore vne troisieme, de ceux qui par induction sont capables de bien faire; mais il leur faut vn aide, ou par maniere de dire vn chasse-derriere. Epicure dit, qu'Hemarchus est de ces derniers: aussi luy fait il plus de caresses: mais il estime l'autre bien davantage. Car encore qu'ils soient arrivés tous deux à mesme fin, il ne laisse pas d'y auoir plus de loüange pour celuy qui a fait vn mesme ouurage d'une matiere plus difficile. Prenés le cas qu'on eüst fait deux bastimens aussi hauts, & aussi magnifiques l'un que l'autre: l'un sur vne roche, qui a esté bien-tost acheué, l'autre sur vne terre molle & pasteuse, où il a fallu fouiller bien auant, premier que de trouuer vn fonds assés ferme, pour porter les fondemens. En l'un tout ce qu'il y a d'ouurage paroist: en l'autre, la meilleure partie & la plus difficile est cachée dans terre: il en est ainsi des esprits. Les vns ont vne viuacité, qui tout aussi-tost les porte où ils se proposent d'aller, & les autres se veulent faire comme avecque la main; & le principal de la besogne est à les fonder. S'il en falloit faire jugement, ie dirois que ceux où il y a si peu de peine, ont esté les mieux

fortunés, & que les autres ont plus fait pour eux, qui par labeur ont acquis ce qu'ils n'auoient point eu de la Nature; & sans inclination à la Sagesse, par la diligence qu'ils y ont mise, n'ont pas laissé d'y paruenir. Nous sommes de ceux qui ont l'esprit dur & laborieux; pour ces résolutions nous au travail, & appellons quel qu'un à nostre secours. Mais qui? n'importe. Adressez vous à ces premiers qui sont de loisir, autant des siècles passés que du present: ils ne sont pas moins capables de vous aider.

III. Mais si vous en choisissez quelques vns de nostre temps, prenez garde que ce ne soit pas de ces Charlatans, qui n'ont autre chose que des paroles, & ie ne sçay quels lieux communs, qui leur seruent en toutes occasions. Mais de ceux de qui la vie presche, à qui vous voyés faire ce qu'ils vous enseignét de faire, & que vous ne surprenez iamais en ce qu'ils vous conseil lent d'euir: adressez vous à ceux que vous trouuerés plus admirables à les considerer qu'à les ouïr. Vous pourrés bien aller voir ceux qui reçoient des compagnies chés eux, & discourent en leur presence, pourueu qu'ils le fassent plutôt pour l'amendement d'eux & de leurs auditeurs, que par vne vanité de se faire estimer bien suffisans: Car qu'y a-t il de plus vilain qu'un Philosophe qui cherche des applaudissemens? Voyez vous des malades louer vn Chirurgien, tandis qu'il leur coupe vn bras, ou vne iambe? Ne dittés mot: laissez vous penser si ie vous voy crier, ie ne pen

feray autre chose, sinon que ce qui vous esmeut: c'est que ie mets la main sur vostre mal. Voulez-vous faire connoistre que vous escoutez avec attention, & que vous oyez des choses qui vous rauissent? Ie le veux bien. Pourquoy ne vous permettrois-ie de dire vostre aduis de ce qui vous semble le meilleur?

IV. Pytagore commandoit à ses escoliers vn silence de cinq ans: mais au bout du terme, ils n'auoient pas congé de louer, aussi-tost que de parler: & de faict, pensez-vous qu'un homme de iugement descende plus ioyeux de sa chaire, pour les acclamations de ie ne sçay quels ignorants, qui luy disent qu'il a triomphé? Quelle occasion auons nous de nous resiouir, pour estre louiez de ceux qu'il nous est impossible de louer? Fabianus parloit publiquement: mais il y auoit de la modestie en ceux qui l'escoutoient: Et si par fois leur voix se haussait, pour luy donner quelque louange, c'estoit plustost pour la grandeur des choses, que pour l'ornement ou la douceur des paroles. Il n'est pas du tout deffendu de louer: mais il faut qu'il y ait de la differéce entre l'applaudissement du Theatre, & celui d'une Escole. Toute chose a ses marques, si vous y prenez garde: Et n'y a rien de si petid'importance, où vous ne reconnoissiez les humeurs d'une personne. Vne démarche, vn geste de la main, vne responce, vn doigt porté à la teste, & vn regard mesme, vous feront connoistre vn impudique. Vous connoistrez vn meschant au rire, & vn

qui est hors de sens, au visage, & à la façon. Il n'est point d'imperfections qui n'ayent des marques extérieures qui les descouurent. Vous iugerez mesme de la suffisance d'un homme, à voir la mine qu'il faict quand on le louë. Quand vous voyez des auditeurs s'oublier à des fingeries des mains deuant vn Philosophe, & faire les ravis & les transportez à le regarder, si vous pensez qu'ils le tiennent pour vn habille homme, vous vous abusez: ils le tiennent pour vn homme perdu. Ce sont plustost cris de pitié que d'approbation. Il faut laisser toutes ces acclamations pour les sciences, de qui la fin n'est que de donner du plaisir. Quant à la Philosophie, elle est adorable. Ce n'est pas qu'il ne soit permis aux ieunes gens de contenter quelquefois leur fantaisie: mais ce sera quand ils ne se peuuent plus taire: & puis cette loüange est vne exhortation à ceux qui escoutent, & vn aiguillon pour les inciter à la Vertu: mais il faut que la maiesté des matieres soit ce qui les espreuue, & non la disposition des paroles. Si l'Eloquence apprend à viure plustost qu'à parler, il y a plus de danger que de profit à l'escouter. Mais ie n'en diray pas dauantage pour cette heure, & me reserueray d'en faire vn discours à part, où tout au long, ie monstreray comme il faut discourir deuant vn peuple, & le deuoir reciproque de parler & d'escouter. Il n'y a point de doute que la Philosophie n'ait receu beaucoup d'alteration, & bien diminué de sa splendeur, depuis

qu'on la fait si publique comme elle est aujourd'huy. C'en'est pas qu'il ne faille qu'on la voye: mais il faut que ce soit au cabinet, & par les mains d'un homme d'honneur, & non pas d'un frippier.

EPISTRE LIII.

ARGUMENT.

- I. Les maladies de l'Ame, plus elles sont grandes, & moins on les sent.*
- II. La Philosophie guerit les maladies de l'Ame.*
- III. L'estude de la Sagesse veut tout un homme.*
- IV. La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous deffend contre le traits de la Fortune.*

QV'est-ce qu'il est impossible de me persuader, puis qu'on m'a persuadé de me mettre sur l'eau? Quand ie m'embarquay, la mer estoit calme. Il est vray que le temps estoit chargé de nuées, qui ne se pouuoient resoudre que nous n'eussions du vent, ou de la pluye. Mais ie pensay qu'il y auoit si peu

de Naples à Poussol, que deuant que cela fust, ie serois à couuert. Ainsi pour auoir plustost fait, & retranché toutes ces sinuositez qui sont en la coste, ie pris le large vers Nesidia. Cette bonace qui m'auoit desbauché, ne se' perdit, que ie ne fusse justement à la moitié du chemin. Tellement qu'autant me valoit passer outre, que reculer. Il ne faisoit pas encore de tourmente : mais la mer s'y dispoisoit : & desia les vagues commençoient de s'esmouuoir. Je commençay de prier le pilote de me descendre en quelque lieu de la coste. Il me respondoit à cela, qu'il n'y auoit point de port, & qu'en mauvais temps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais i'estois si tourmenté d'un mal de cœur extreme, sans pouuoir rendre ma gorge, que ie ne pouuois penser au peril : Tellement que voulust ou non, il fallust qu'il me contentast. Côme ie me vis pres du bord, ie n'attendis point toutes ces ceremonies qui sont en Virgile, qu'on tournast la proue du costé de la mer, ou qu'on iettast l'ancre par proue : Mais me ressouuenant du métier que i'auois appris estant ieune garçon, ie me mis en l'eau tout chaussé & tout vestu. Combien pensez-vous que i'eus de peine à grimper contre ces rochers, & faire un chemin en des lieux où iamais personne n'auoit passé ? Je reconnus bien que ce n'estoit pas sans cause que les mariniers craignoient la terre. Je vous laisse à penser comme ie pouuois porter mes incommoditez, qui ne me pouuois porter moy-mesme. Bien vous diray-je,

diray-ic, que ie ne croy point qu'Ulyſſe, encore qu'il n'allast en part où il ne fiſt naufrage, ne fut iamais ſi mal traité de la mer que moy. Pour le moins il rendoit ſa gorge, quand le cœur luy faiſoit mal: mais pour moy, ie ne penſe pas que ie peuſſe entreprendre ſi petit voyage, que ie ne fuſſe vingt-ans à le faire.

I. A pres que mon eſtomach ſe fut remis, ce qui ne ſe fait pas tout auſſi-toſt qu'on eſt à terre, & que i'eus pris de l'huile pour me fortifier, ie commençay de penſer en moy-meſme, côme nous pouuons oublier nos defauts, non ſeulement ceux de l'ame, qui ſe montrent moins, tant plus ils ſont grands, mais ceux meſmes du corps, qui de fois à autre ſe ramentoiuent, & nous font penſer à eux. Si nous auons quelque leger émotion, nous ne nous en apperceuons pas: mais quand elle ſ'eſt augmentée, & que la fièvre y eſt toute apparente, il n'y a ſi dure complexion, où la maladie ne ſe faiſſe reconnoiſtre. Si nous auons quelque douleur aux pieds, ou ſentons quelque pointe aux iointures, nous faiſons bonne-mine, & diſons que c'eſt vne entorſe, ou quelque laſſitude, pour auoir fait vn exercice trop violent, ou du tout diſons, que nous ne ſçauons que c'eſt: Mais quand les nodosités ſont toutes fermées, & les nerfs ſi roides & ſi tédus, qu'il n'y a plus moyen de marcher, à ceſte heure là, par force nous confeſſons que ce ſont gouttes. Il n'en eſt pas de meſme des maladies des eſprits. Plus elles ſont grandes, moins on les ſent. Et ne ſ'en faut point eſbahir, pource que

celuy qui ne dort que legerement, reçoit des images en cecrepos, & quelquefois en dormant songe qu'il dort; Mais quand le sommeil est profond, il esteint mesmes les songes, & priue tellement l'esprit de toutes actions, qu'il n'est pas capable de pouuoir rien imaginer; d'où vient que personne ne confesse ses vices? Pource qu'il est encore parmy eux. On ne conte les songes qu'apres qu'on est esueillé.

II. C'est vne marque d'estre sage, que de confesser qu'on a esté fol. Esueillons-nous donc, afin de conoistre nos imperfections: nous ne le pouuons faire que par le moyen de la Philosophie. C'est elle seule qui nous peut oster l'assoupissement que nous auons. Dónés-vous tout à elle, Lucilius, vous estes digne d'elle, & elle digne de vous. Embrassés-la de tout vostre cœur, & franchement, renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la sienne. Pour philosopher, vous n'aués que faire d'en-demáder congé à personne. Si vous estiés malade, il ne vous souuiendrait ny de menage, ny de proces, & n'y auroit si bon ami, qui vous peult faire aller au Palais plaider sa cause. Vous laisseriés toutes choses pour penser à vostre guerison; Et quoy donc? pourquoy n'en ferés vous de mesme à ceste heure?

III. Laisstout ce qui vous empeche, & trauaillés à vous faire homme de bien. Il ne faut point auoir d'occupation pour y arriuer. La Philosophie commande en Reyne: elle donne le temps: on ne le luy

donne point. Ce n'est point vne besogne qu'il faille faire par acquit : Vous l'avez tousiours sur les bras ; Elle est maistresse : elle a tousiours les yeux sur vous pour vous commander. Comme vne certaine ville offroit par ses deputés à Alexandre, vne partie de son terroir, & la moitié de tous ses biés ; Je ne suis pas venu en Asie, leur respondit-il, pour prédre ce que vous me donnerés, mais afin que vous ayés ce qu'il me plaira de vous laisser. La Philosophie tient le mesme langage. Je ne veux pas prendre le temps que vous aurés de reste : ie veux que vous en ayés ce que ie vous en voudray donner.

IV. Dediez-vous tout à ceste occupation: ne bougés d'aupres d'elle: bandez vostre esprit à la seruir, & vous tirés du nombre du común. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde sera moins que vous ; & les Dieux ne seront gueres dauantage. Voulez-vous sçauoir ce qu'ils auront plus que vous : ils viuront plus longtemps ; mais il faut auoüer que c'est la gloire d'un bon maistre d'auoir peu d'espace, & ne laisser pas d'y logger tout. La vie du Sage luy est aussi longue, comme à un Dieu son éternité. Il se trouue quelque chose, où le Sage peut auoir de l'auantage sur les Dieux mesmes. Ils sont obligez de leur sagesse à leur nature, & non à leur diligence. C'est vne chose grande sans mentir, d'auoir la foiblesse d'un homme, & la securité d'un Dieu. Vous ne sçauriés croire combien la Philosophie a de vertu contre toutes les violences de

la Fortune. Elle a beau tirer contre elle: tous ses traicts la trouuent couuerte, & impenetrable. Ceux qui sont legers demeurent dans les plis de sa robe. Les autres qui ont plus de force, retournent contre ceux mesmes qui les ont descochez.

EPISTRE LIV.

ARGUMENT.

- I. Seneque se plaint de la courte haleine.*
- II. Meditation de la mort.*
- III. Le Sage ne doit apporter aucune resistance à la mort.*

I. J'AVOIS esté quelque temps assez bien disposé: mais tout d'un coup ma maladie m'a repris. Vous demanderés laquelle, & vous aurés raison, parce que j'en ay de toutes les sortes. Mais si est-ce que j'en ay vne entre les autres à qui il semble que ie sois particulieremēt assigné. C'est la courte haleine: quād cela me prend, il semble d'un coup de vague, mais il ne me tient pas plus d'une heure: car aussi qui pourroit longuement expirer? Je pense qu'il n'y a mal incommodé, ny dangereux par où ie n'aye passé: mais ie n'en trouuay iamais de si fascheux. C'est estre malade, que d'auoir quelqu'un des autres; mais c'est

rendre l'ame que d'auoir cestui-cy: c'est pourquoy les Medecins l'ont appellé meditation de la mort. Ceste respiration fait à la fin ce qu'elle a souuent essayé. Vous pensés qu'à ceste-heure que ie vous escrís, ie fois bien-aíse d'en estre eschappé. Si ie prens cette cef-sation de mal pour vne guerison parfaite, ie suis aussi ridicule, comm'vn qui penseroit auoir gaigné sa cause, pour auoir obtenu vn delay. Tant s'en faut que cela soit, qu'en la suffocation mesme, il ne m'est iamais venu pensée qui m'ait troublé l'ame, ou qui m'ait diminué la resolution.

II. Que veut faire la mort de me taster si souuent? Qu'elle se dépesche hardiment: ce n'est pas d'à ceste heure que ie la connois. Demádez-vous depuis quád? deuant que ie vinssé au monde. C'est estre mort que n'estre point. Ie sçay desia ce que c'est. Ce que i'estois quand ie n'estois point, ie le seray quand ie ne seray plus. S'il y a du tourment apres estre hors du monde, il faudroit qu'il y en eust deuant que d'y venir: ee qui est faux. Ie vous prie, ne trouueriés-vous pas vn homme hors du sens, qui diroit que la condition d'un flambeau seroit pire apres estre esteint que deuant que d'estre allumé? Nous en sommes de mesme: on nous allume, & puis on nous esteint. Entre l'allumer & l'esteindre nous souffrons bien quelque chose: mais apres estre esteints, & deuant qu'estre allumés, rien du tout. Ie me trompe, Lucilius, ou nous-nous trompons de penser que la mort nous suiue. Elle a

esté deuant nous, & sera encores apres. C'est mort que tout ce qui a esté deuant nous. Car n'est-ce pas tout vn de ne commencer point, ou de cesser : puis que l'effet del'vn & de l'autre, c'est de n'estre point? Voila les remonstrances que ie me faisois moy-mesme avec le penser: car de parler il n'y auoit ordre. Cependant peu à peu mon haleine a commencé de faire les interualles vn peu plus longs & à ne me presser plus si fort. Ce n'est pas qu'elle soit encore en son naturel : mais elle n'est plus si frequente, ny si pressée comme elle estoit. Qu'elle fasse comme elle voudra : ce m'est tout vn d'expirer: tout ce que ie pense c'est de ne soupirer point.

III. Ne vous imaginez pas que l'approchement de ma fin me fasse peur: i'y suis tout préparé: quād ie n'acheuerois pas le iour où ie suis, il ne m'en chaud. Vn homme est loüable & digne de seruir d'exemple, qui ne se fâche point de mourir quand il a du plaisir à viure. Il n'y a point de gloire à sortir quād on est ietté dehors. Et toutefois si a : on me iette dehors, mais ie fais si bonne mine, que la force qu'on me fait ne paroist point, & pource iamais le Sage n'est mis dehors. Car estre ietté dehors, c'est estre chassé d'un lieu, d'où l'on sort en despit de foy. Toutes les actions du Sage sont volontaires, & n'y a moyen de le forcer à chose quelconque, parce qu'il veut ce que la necessité le contraindrait de faire, quand il ne le voudrait pas.

• EPISTRE LV. A R G U M E N T.

- I. L'exercice proffite à la santé.*
- II. Celuy qui se retire des villes, & des compagnies, ne vit point tant en repos & en assurance que le Sage.*
- III. Description d'une maison de plaisance.*
- IV. La tranquillité ne dépend point de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.*
- V. La communication des amis absens est plus douce que des presents.*

I. **C**OMME ie descends du carrosse, ie me trouue aussi las que si i'auois autant cheminé comme ie suis demeuré assis. Il ya de la peine à se faire porter, comme à vne chose cõtre Nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, & des yeux pour voir de nous-mesmes, sans mandier le secours d'autrui. Nous sommes foibles, pource que nous sommes delicieux; & par l'acoustumance de ne vouloir pas faire vne chose, nous auons cessé de la pouuoir. Toutefois, soit que les flegmes me bouchassent le gosier, soit que quelque autre cause m'empeschât de respirer à mon aise, i'auois besoin de ceste agitation; comme de fait ie m'en suis fort bien trouué, & pource ie me

fuis fait promener plus long-temps, avec ce que d'ailleurs i'y estois conuié par le plaisir que ie prenois de voir cette riue, qui se courbe entre Cumcs, & la maison de Seruilius Vatia, & comme vn petit sentier est close d'vn lac d'vn costé, & de l'autre, de la mer. Car pource que la mer y auoit couru nouuellement, il y faisoit ^{er} plus ferme que de coustume. Or vous sçauiez que le battemēt du flot applanit vne greue, & que quand ell'est quelque temps sans estre mouillée, elle se relaxe, à faute que le sable n'a point d'humeur qui le lie, & qui le fasse entretenir.

II. Il est vray que selon ma coustume, ayant regardé de tous costés pour voir s'il se presenteroit rien de quoy ie peusse faire mon profit; d'auenture ie iectay les yeux sur la maison, qui autrefois a esté à Vatia. Ce fut là que cest homme, plus connu par sa vie retirée que par autre qualité, passa si doucement la plus-part de ses iours, que quoy qu'il fust extrêmement riche & qu'il eust esté Préteur, on ne le tenoit heureux pour autre occasion, que pour son repos. Car autant de fois que l'amitié d'Asinius Gallus, ou la perfidie de Sejanus (qu'il faisoit aussi dangereux seruir comme offencer) auoient mis quelqu'vn en danger, vous entendies ceste exclamation, O Vatia! il n'y a que vous au monde qui sçachiés viure! De moy, ie trouue qu'il se sçauoit cacher: mais non pas viure. Le repos est vne chose, & la poltronnerie en est vne autre. Ie ne passay iamais deuant sa porte, tandis qu'il viuoit, que
ie ne

ie ne disse, *Icy gist Vatia*. Mais en cela vous pouvez connoistre, (Lucilius) qu'il y a ie ne sçay quoy de saint & de venerable en la Philosophie, puis que pour estre agreable, c'est assez de recommandation de luy ressembler: car aussi-tost qu'un homme se retire des compagnies, & cherche le repos, le peuple croit qu'il ne se soucie de rien, qu'il est content de sa condition, & qu'il ne vit que pour soy. Neantmoins, c'est au Sage seul, à qui ces qualités se doiuent attribuer. C'est luy seul qui n'a point de sollicitudes, & luy seul qui sçait viure pour soy: car il sçait viure, qui est le principal. Quant à celuy qui fuit les hommes & les affaires, que le mauuais succès de ses cupidités bannir de la conuersation, qui ne peut voir les autres plus à leur aise que luy; qui de crainte, comme quelque bête lasche & timide, se cache au fonds dans vne taniere, on se trompe de penser que ce soit pour viure à soy: son intention n'est que de gourmander, dormir & paillarder; Encore qu'un homme ne viue pour personne, il ne s'ensuit pas qu'il viue pour soy. Mais il y a tant de gloire à n'estre point variable, & perseuerer en vne resolution, quand on l'a prise, que mesmes on porte quelque reuerence à ceux qui s'opiniastrent à se reposer.

III. De la maison & de ce qui en dépend, ie ne vous en puis rien dire de certain. Ie ne sçay que ce qui en est exposé à la veüe des passants. Il y a deux grôtes qui n'ont pas peu cousté à faire. Leurs concavités ont

chacune de l'espace autant qu'une basse-court, & sont du tout faites l'une comme l'autre. Le Soleil n'entre jamais en l'une, & ne part point de l'autre qu'il ne soit couché. Tout du long des prez coule un ruisseau, qui se va rendre partie en la mer, & partie au lac d'Acheruse, & semble que ce soit un canal fait à la main. Au reste il y a du poisson en telle quantité, qu'il est impossible de l'en espuiser. Tant qu'il y a moyen de pêcher sur la mer, on n'y touche point: mais quand il fait mauvais temps, on met la main à la provision. Toutefois ce que j'y trouué de plus à propos, c'est qu'ayant Bajés de l'autre costé de la muraille, elle est par ce moyen hors de ses incommoditez: & cependant, s'il y a du plaisir, ne laisse pas d'en auoir sa part. Voilà les loüanges que j'en cognois: pour les autres dont ie ne puis parler que par opinion, ie croy que ce soit une demeure, bonne pour toutes les saisons de l'année. Elle est droit au Ponant, & le reçoit tellement, qu'il est cause que Bajés ne l'a point.

II. Je ne trouue pas que Varia fust trop mal-aduisé, vieil & cassé comme il estoit, d'auoir chgisi cette retraite, pour y acheuer ses iours, & n'y penser faire autre chose que se bien traiter: Mais que la tranquillité depende de l'assiette, & des commodités d'un lieu, ce n'est pas mon opinion: c'est l'esprit qui fait tout. J'en ay veu de bien melancholiques en des maisons bien plaisantes, & de bien occupés en des solitudes bien escartées.

V. Vous-vous trompés, si vous pensez estre mal, pource que vous n'estes point à la campagne: Et puis, pourquoy n'y estes-vous point? Enuoyés-nous vos pensées; quelque absence qu'il y ait, vous serez avecque vos amis, autant de fois, & si long-temps qu'il vous plaira. Nous iouïssons mieux absents que presents de ce qu'il y a de plus doux en la communication. La presence nous rend delicats: & pource que quelquefois nous deuifons, & nous promenons ensemble: quand nous sommes separez, nous ne pensons plus à ceux que nous venons de voir: & ce qui nous doit faire porter l'absence plus patiemment, c'est qu'en presence mesmes nous sommes le plus souuent absents. Conte la separation des nuits, les occupations diuerfes, les estudes particulieres, les allées & venues aux champs, vous trouuerez que vous n'estes gueres plus souuent avecque vostre ami, que s'il estoit dehors. L'Amé n'est iamais absente, elle void à toutes heures les plus esloignez. C'est avec elle qu'il faut posseder nos amis: & pource, soit que vous estudiez, soit que vous soyez à table, soit que vous-vous promenies, soyez continuellement avecque moy. Si les ames n'auoient la clef des champs, nous serions logés bien estroittement. Le vous voy, Lucilius: le vous oy, & suis tellement avecque vous, que quand ie commence de vous escrire, il ne m'est pas aduis que ie doibue faire vne lettre, mais vn billet.

EPISTRE LVI.

ARGUMENT.

- I. Le silence n'est point entierement necessaire pour estudier.*
- II. La bonne conscience trouve le repos par tout.*
- III. L'occupation est le remede contre l'oisiueté.*
- IV. Nos passions ne trouvent point de repos, mesme dans la solitude.*
- V. Les menasses de la fortune ne troublent point le Sage.*

I. **I**E meure, le Silence n'est pas si necessaire pour estudier, côme on nous fait a croire. Je suis icy en vn lieu où ie n'ay rien qu'une tempête perpetuelle. Je suis logé au dessus des estuues. Imaginez-vous à cest-heure toutes les fortes de bruits qui peuuent importuner les oreilles, quand les plus forts font leurs exercices; & iettent leurs mains chargées de plomb, quand ils ahannent, ou font semblant d'ahanner, ie les oy jeindre: quand apres auoir retenu leur haleine ils viennent à la laisser aller, j'entends leurs sifflements & leurs respirations mal-plaisantes: quand il se trouue quelque maraud de valet d'estuue, qui ne frotte pas comme il faut, ie luy entends sonner les espaules

tantost d'une façon, tantost de l'autre, selon que la main qui le frappe est plus ou moins ouverte; Et si là dessus celuy qui a la charge des pelotes, vient à les compter; & trouue qu'il luy en manque quelqu'une, toutes les autres tempestes ne sont rien aupres de la sienne, adioustez-y à ceste heure quelque miserable, qui sentira les aulx; vn qui sera surpris friponant quelque chose, & quelque autre qui pensant auoir bonne voix se plaira de la faire resonner dās le bain: Mettēs-y encore le bruit que fait l'eau, quand quelqu'un se iette tout d'un coup dans la cuue. Apres tout ce nombre de personnes, qui ne sçautoient que faire beaucoup de bruit, quand ils ne parleroient qu'à l'acoustumée, figurés- vous vn barbier, qui pour se faire remarquer parmy les autres, fait ouir de fois à autre ie ne sçay quelle voix gresle & bruyante, & ne ferme iamais la bouche, sinon quand il arrache le poil des aisselles, & fait crier vn autre pour luy. Parlons à ceste heure des crieurs de pastés, faussifes, tartellettes, & toute telle maniere de gents, qui vendent leurs marchandises chacun avecque sa musique particuliere. Vous direz que parmy toute ceste multitude de bruits si dissemblables, il faut que ie n'aye point d'oreilles, ou que ie sois de fer, de ne perdre point l'entendement, veu que Cryssippus l'un de nos Docteurs, s'importunoit tellement d'estre salüé, qu'il en estoit à la mort. Mais ie vous iure que ie m'en soucie aussi peu de tout ce fremissement, que si j'oyois le flot, ou la

tombee d'une eau. Quoy que j'aye ouï dire qu'une autrefois une ville fust portée par ses habitans, du lieu où elle estoit en un autre, pour ne pouvoir endurer les cataraëtes du Nil: ie ne me trouue point si diuertty d'un bruit que d'une parole. Le bruit n'emplit & ne frappe que les oreilles, & la parole attire l'esprit, & l'emmine avecque soy. Au nombre des bruits qui ne me destournent point, ie mets les charrettes, coches, & carrosses, un mareschal logé chés moy, un qui apprend à iouer de la trompette, & ne fait rien qui vaille. Un son intermis aussi me fasche plus qu'un qui est continué: mais ie me suis tellement acoustumé à tout cela, que quand j'orroy un Comite criant apres sa chourme, qui ne vogue pas comme il faut, ie ne m'en troublerois pas.

II. Je sçay contraindre mon esprit de penser à soy, sans se laisser emporter à ce qui est exterieur. Que le tintamarre du monde soit au dehors, pourueu qu'au dedans tout soit en paix: que le Desir & la Crainte ne disputent point: qu'il n'y ait point de noise entre l'Auarice & la Luxure, & que l'une ne tourmente point l'autre: ie ne me soucie pas du reste. Que me seruiroit que là tout contre il y eust un profond silence, & que les passions fissent du tumulte chés moy?

Le repos de la nuit auoit tout assoupy.

Cela n'est point: il n'y a point de repos que celuy qui vient de la Raison. La nuit n'oste point les ennuis: au contraire, elle les fait naistre, & ne guerit point nos

inquietudes, mais leur donne seulement vne autre forme. Les songes de ceux qui dorment ne sont point moins turbulents, que les occupations de ceux qui sont esueillés. C'est en la bonne conscience qu'est la vraye tranquillité. Voyez moy ces delicats, de qui le sommeil impose silence à toute vne maison, pour qui tout ce qu'il est de seruiteurs se ferment la bouche & suspendent les pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'en entendant quelque chose qui les trouble, ils soient parmy les sollicitudes dans leur liect, où ils se tournent tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, & ne dormant que des yeux se font croire d'oüir ce qu'il n'ont point oüy. Que pensez-vous qui en soit cause? Le bruit est dans leur ame. C'est-là qu'il faut mettre la paix, & faire cesser la sedition. Elle ne dort pas tousjours, quand le corps est assoupy : le repos est quelquefois ce qui la trauaille.

III. C'est pourquoy quand nous sentons que la faimantise, impatiente de soy-mesme, nous donne de mauuais intentions: il faut chercher de l'exercice, & s'occuper à quelque chose de loüable. Les grands Capitaines n'ont point de meilleur remede à la desobeissance des soldats, que de les tenir continuellement employés. Ceux qui ont tâche, n'ont iamais loisir de faire les fols. L'occupation est vne medecine indubitable aux maux de l'oisiueté.

IV. Ce n'est pas tousiours le desordre des affaires publiques qui nous conuie à la retraite. Quelque

bône mine que nous fassions, il y a bien souuēt du dégoust, ou de la peur plus que d'autre chose. C'est pourquoy l'Ambition, qui n'est pas morte; mais seulement lassée, ou desespérée de quelque mauuais succez, nous vient retrouver en la solitude, & nous tourmente en nostre maison comme à la court. l'en dis de mesme de la Luxure; Il semble quelquefois qu'elle se soit retirée, & cependant en ceste profession de frugalité mesmes, & au milieu de l'espargne, monstrent quelle n'auoit pas condamné les voluptés, mais seulement s'en estoit ennuyée, elle les redemande, & s'y replonge autant plus hardiment que iamais, parce qu'elle pense le faire plus secrettement. Les vices qui paroissent, sont moins dangereux que les autres, & aux maladies mesme, c'est signe de guerison, quand elles produisent leur malice en l'exterieur. Iamais l'Ambitiō, l'Auarice, & les autres maux de l'ame ne sont plus à craindre, que quand le desguisement y est si grand, & la simulation si artificieuse, qu'on ne les apperçoit point: Nous semblons estre en repos: nous n'y sommes pas. Car si c'est à bon-escent que nous y sommes; si c'est sans regret que nous auons sonné la retraite, & prins congé des vanités du monde, les diuertissements n'auront plus de lieu. Que les hommes & les oiseaux chantent tant qu'ils voudront: ils n'interrompront point nos cogitations louïables, solides, & desia bien assurees.

V. Ce n'est pas signe que nous auons encores l'esprit ny bien

ny bien ferme ny bien reduit à soy, quand nous dressons l'oreille au cry que nous oyons emmy la ruë. Ceste curiosité n'est point, qu'il n'y ait de la sollicitude & de l'apprehension en l'interieur.

Et me quem dudum &c.

Le premier est sage, qui parmy les fleches, qui sifflent de toutes parts; parmy les efforts de deux peuples, qui sont aux mains l'un contre l'autre, & dans les ruynes mesmes de sa ville, qui bruit de tout côté ou du fer ou de la flamme, demeure sans s'effrayer. L'autre est un mal-habile homme. Il seroit vaillant peut-estre, s'il n'auoit rien: mais de la peur qu'il a de perdre ses biens, au moindre bruit qu'il oyt il est en alarme: si quelqu'un parle, il pense que c'est l'ennemi, qui luy vienne sur les bras. Si quelque chose branle, il est plus mort que vif. Ses coffres le font poltron. Prenés-moy le premier venu de tous ceux que vous iugés estre bien à leur aise, qui sont mener tant de mulets, & de charrettes de bagage: vous trouuerés qu'il craint pour ce qu'il porte, & pour cē qui le suit. Voulez-vous cōnoistre quand vous aurez la paix dans l'ame? Ce sera quand quoy que vous oyés, vous demeurerez ferme, & que les flateries, les menasses, & toutes confusions de voix, vous bruiront aux oreilles, sans que pour cela vous soyez distrait d'auecque vous. Et quoy donc? ne vaut il pas mieux estre hors de la feste, & de la tempeste? Si fait: aussi ie m'en veux aller d'autre colté. Mais j'ay voulu sçauoir ce que c'estoit, & donner de l'ex-

ercice à ma patience. Quel besoin est-il de me tourmenter dauantage, puis qu'Vlysse, qui auoit mesme affaire des Syrenes, eust si peu de peine à se garentir foy & les siens?

EPISTRE LVII.

ARGVMENT.

- I. Il y a des passions naturelles, qui peuvent bien alterer le Sage, mais non luy faire peur.*
- II. C'est follie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin.*
- III. L'Ame, comme immortelle, ne peut estre offencée des incommoditez du corps.*

I. **C**OMME ie m'en voulu reuenir de Baies à Naples, il ne me fallut point beaucoup prescher, pour me persuader que la mer estoit mauuaise, tant j'auois peu d'enuie de m'y remettre. Mais ie trouuay tant de fanges par le chemin, que presque ie puis dire que ie vins par eau. Je couru ce iour-là toute la fortune des Athletes. l'eus l'huile en la campagne, & la poudre sous la grotte de Naples. Il n'y a rien de si long que ceste prison, ny de si obscur que ces trous, qui au lieu de nous donner du iour dans les tenebres, nous font voir les tenebres mesmes. Au demeurant

on ne gagneroit rien qu'il y fift clair, parce que la poussiere y creue les yeux : vous sçauiez comme c'est chose importune & fascheuse en lieu descouuert. Iugés ce que ce peut estre sous ceste cauerne, où la poudre se tourbillonne en soy-mesme : Et n'ayant par où sortir, retourne contre ceux qui la font esmouuoir. Je souffry tout ensemble deux incommoditez contraires. En mesme iour, & en mesme chemin, ie fus travaillé de fange, & de poussiere; Et cepédant cette obscurité mesme me donna du suiet de m'entretenir. Il me fut aduis que ie receus quelque coup en l'ame; Et quoy que ie n'eusse point de peur, si ne peus-je faire que l'ordure & la nouveauté d'une chose inaccoustumée ne m'apportassent de l'alteratió. Je ne veux pas à cest'-heure parler de moy, qui suis bien-loin d'une suffisance passable, tât s'en faut que i'en aye vne parfaite: Mais ie vous diray que l'homme le plus asseuré du monde, & sur qui la Fortune aura le moins de iurisdiction, n'y sçauroit passer, que son'esprit n'ait quelque atteinte, & que le visage ne luy chäge de couleur. Il y a des choses, Lucilius, où toute la Vertu perdra sa force, & cederá, quelque resistance qu'il face, à l'aduertissement que Nature luy donne de sa mortalité: pour ce vous le verrés incontinent se refrogner, & fremir aux choses subites. Si de quelque haute falaise il regarde la mer en bas, il s'esblouira. Cela ne se doit pas appeller crainte: c'est vne affection naturelle, inexpugnable à tout discours de raison. De là vient qu'il se

trouue assez de vaillans hommes estre prests à toutes occasions d'espandre leur sang; qui cependant n'ont point le courage de regarder celuy d'un autre. Les vns s'éuanouissent, s'ils voyent vne playe qui vienne d'estre faite: les autres auront mal au cœur d'une qui sera desia vieille & purulente. Il s'en trouueroit mesme, qui seroient plus hardis à recevoir vne espee qu'à la regarder. C'est pourquoy ie vous ay dit que ie n'eus point de peur, mais seulement quelque alteration.

H. Ie ne reuis pas si tost la lumiere, que ie me sentis ie ne sçay comment resioüy, sans y penser, ny sans en auoir intétion: & alors ie me mis à discourir en moy-mesme quelle follie c'estoit de craindre vne chose plus ou moins que l'autre, puis que toutes ont vne pareille fin. Car quelle difference faites vous d'estre assommé de la cheute d'une montaigne, ou d'une tour? Il n'y en a point: & toutesfois il s'en trouuera qui craindront ceste ruyne plus que l'autre, combien que toutes les deux nous facent mourir egalelement: mais c'est que l'apprehension considere plustost les causes que les effects. Vous pensez à cest-heure, que selon l'opinion des Stoïques ie vueille dire que l'ame d'un homme accablé sous vne si grande pesanteur, demeure esparse dans ses membres, pour ne trouuer par où sortir. Ce n'est pas ce que ie veux faire: ie trouue del'abus en ceste opinion. Car comme la flamme ne peut estre accablée, pource qu'elle eschappe autour de ce qui la presse: & que l'air, quelques coups qu'on luy

donne de pointe ou de taille, n'est ny blessé ny coupé, mais se respand à l'entour de ce qui le fait retirer: ainsi l'Ame, qui est d'une substance plus simple, & plus déliée que nulle autre, ne peut estre ny surprise, ny escra-
fée dans le corps, mais par le benefice de sa nature subtile, est poussée dehors par les choses mesmes qui la semblent accabler.

III. Comme le foudre, apres avoir fait vn grand esclair, & quelque ruyne notable, s'en retourne par vn petit trou: l'ame tout de mesme, plus subtile que le feu passe par la plus dense partie du corps, & trouue de l'ouuerture assés pour eschapper. Toute la question est, si elle est immortelle. Cette doute vuidée, tenés pour asseuré qu'il n'est point de genre de mort, qui la puisse faire mourir: l'Immortalité n'a point d'exception, & le priuilege des choses eternelles, c'est qu'il n'y a rien qui les puisse offencer.

EPISTRE LVIII.

ARGUMENT.

- I. Diuers raisonnemens del' Autheur, tirez de la Philosophie d' Aristote & de Platon.*
- II. Les choses que nous voyons, & que nous touchons, ne sont pas au nombre de celles qui ont estre, parce qu'elles finissent à chaque moment.*
- III. Que nostre Ame doit continuellement vacquer à la meditation de Dieu, & non pas du monde.*
- IV. Pour viure longuement il faut quitter les Voluptés.*
- V. Si la Vieillesse apporte vn si grand dégoust, qu'on doine desirer la mort en cét âge là.*

IE n'auois iamais tant reconnu la faute que nous auons de mots, comme i'ay fait auourd'huy. Nous sommes tombés en propos de Platon: & là dessus il s'est offert vne infinité de choses qui auoient besoin de noms, & cependant n'en auoient point: & d'autres qui aux autres siecles en auoient eu, & par le dégoust du nostre les auoient perdus. Je vous laisse à pé-

fer comme c'est chose supportable en vn belistre d'estre friand. Combien estimez vous que dans Ennius & Attius il y a de mots changez & gastez, puis qu'en Virgile mesme que nous auons tous les iours entre les mains, il s'en trouue qu'on fait difficulté de receuoir? Si vous me demandez à quelle fin ie fais ce preambule, ie le vous diray. C'est que ie vous veux faire trouuer bon que i'vse du mot d'essence: aussi bien veuillez-vous, ou non, ie suis resolu d'en vser. Ciceron est celuy qui l'a mis au monde. Je pense que vous ne voudrez pas de meilleur tesmoignage que le sien. Si vous en voulez vn plus recent, ie vous allegueray Fabianus, hōme disert, elegant, & si curieux en l'election des parolles, que peut-estre il en est moins agreable. Car autrement, Lucilius, comme voudriés-vous que ie nommassé *soix*, vne chose necessaire, qui comprend là Nature, & est le fondement de toutes choses? Donnez donc vostre sauf-conduit à mon mot d'essence: & cependant, quelque congé que vous me donniés, ie n'en vseray que le moins qu'il me sera possible: & peut-estre me contenteray-ie d'auoir eu congé d'en vser. Le fruit de vostre bonté sera, que ie sortiray d'un borbier, qui m'a fait dire des iniures à nostre langue, de laquelle vous connoistrez encore mieux la misere, si ie vous dis vne sillabe qu'il est impossible de traduire. Demandez-vous qui elle est? C'est τὸ ὄν. Vous m'estimerez bien grossier, & qu'il n'est rien si aisé que de l'interpreter, par *ce qui est*. Mais ie trouue bien à dire

de l'un à l'autre. Premièrement ie suis contraint de mettre vn Verbe pour vn Nom. Toutefois, s'il me fait besoin, ie m'en seruiray. Vn de mes amis, & fort sçauant homme, disoit auourd'huy, que Platon le prenoit en six diuerses significations. Je les vous diray toutes, apres que ie vous auray monstré, qu'il y a vn Genre. Car pour cest'-heure nous cherchons ce premier Genre, où toutes les Especies son comme suspendues, d'où n'aist toute Diuision, & sous lequel toutes choses sont comprises. Le moyen de le trouuer, c'est de prendre toutes choses en remontant; & de ceste façon nous arriuerons à ce qui est le premier. L'homme est vne Espece, comme dit Aristote. Le cheual & le chien sont Especies; Il faut donc trouuer quelque lieu qui leur soit commun à tous, & qui les comprenne sous soy. Que sera-ce? Animal. Animal est donc le Genre de tout ce que ie viens de dire, d'un homme, d'un cheual, & d'un chien. Mais il y a des choses qui ont ame, & ne se peuuent nommer animaux. Car on tient que les semences & les arbres ont ame: aussi disons nous qu'ils viuent, & qu'ils meurent. Les choses animées seront donc par dessus, & comprendront sous soy les Animaux & les Plantes. Mais il est des choses qui n'ont point d'ame, comme les pierres. Il faut donc trouuer quelque chose plus generale que les animées, qui sera le corps, & dire qu'il est des corps animés, & d'autres inanimez. Mais encore il y a quelque chose au dessus: car nous disons qu'il

qu'il est des choses corporelles, & d'autres incorporelles. D'où sera-ce donc que nous les tirerons? De ce qu'assez improprement ie viens de nommer *ce qui est*; Et voicy la diuision que nous en ferons. Ce qui est, est corporel, ou incorporel. C'est donc le premier, & le plus ancien Genre de tous les autres; &, s'il le faut ainsi dire, le Genre general. Les autres sont bien Genres; mais ce sont Genres speciaux, comme l'homme se peut dire Genre. Car il y a sous soy les Especies des Nations, les Grecs, les Romains, les Parthes: Les couleurs, blancs, noirs, blonds. Il a puis apres chascun particulier, Caton, Ciceron, Lucrece. Ainsi d'oc entât qu'il en contient d'autres sous soy, nous l'appellons Genre, entant qu'il est cõtenu sous vn autre, nous disons qu'il est Espece. Ce Genre, qui est general, n'a rien au dessus de soy. C'est le principe des choses: tout est sous luy. Les Stoïques le veulent faire preceder par vn autre, duquel ie m'en vay parler, quand i'auray monstré qu'à bonne raison, i'ay donné le premier rang à ce Genre dont i'ay fait mention, comme ayant les bras assés larges pour tout comprendre. Voicy la diuision que ie fais. Ce qui est, est corporel, ou incorporel: il n'y a point de troisieme. Des choses corporelles, les vnes sont animées, & les autres inanimées. Des animées les vnes ont esprit, & ame, & s'appellent animaux, & les autres n'ont que l'ame seulement. Ou bien. les vnes ont mouuement, marchent, & passent: les autres sont fichées en terre, qui prérent nourriture

& accroissement par des racines. Derechef des animaux les vns sont mortels, & les autres immortels. Il y a quelques Stoïques qui font cestui-cy le premier Genre, & ie m'en vay vous dire surquoy ils se fondent. Ils disent qu'en Nature il y a des choses qui sont, & d'autres qui ne sont point. Du nombre de celles qui ne sont point, sont les Centaures, les Geans, & telles autres choses, qui bien qu'elles n'ayent point de Substance, sont toutefois discernées par vne Forme que nostre imagination leur a fait auoir.

I. Ie reuiens à cest-heure à la promesse que ie vous ay faite, de vous dire la diuision que fait Platon de tout ce qui est au monde en six sortes de choses. Premièrement, il y a ce qui n'est ny visible, ny touchable, ny perceptible par aucun sentiment ; mais pource qu'il est Genre, il est seulement objet de l'esprit, comme l'homme en general ne se voit point, si fait bien en particulier, comme Cicéron & Caton. Vn animal est chose qui ne se voit point ; mais vn chien & vn cheual, qui sont ses Espèces, se voyent. Platon met au second lieu les choses qui sont éminentes, & releuées par dessus les autres ; & appelle cela *estre par excellence* : comme Poete est vn nom commun à tous ceux qui se meslent de faire des vers ; Et cependant entre les Grecs il ne s'entend auiourd huy que d'un. Qu'ed vous oyez dire le Poete, pensés que c'est d'Homere qu'on parle. Qu'est-ce donc que nous pouuons dire estre vrayement par excellence ? C'est Dieu : si grand & si puissant, que tout est petit & foible aupres de luy. La

troisieme sorte, est des choses de qui proprement on peut dire qu'elles sont. Elles s'ont innombrables, & hors de nostre veüe, & celles-là sont proprement le meuble de Platon. Il les appelle Idées, desquelles se fait, se prend, se forme tout ce que nous voyons au monde. Elles sont immortelles, immuables, & inuiolables. Je m'en vay vous dire que c'est qu'Idée, ou pour le moins ce que Platon dit que c'est. Idée est l'exemplaire eternal des choses qui se font naturellement. l'interpreteray ceste definition, pour la vous faire mieux entendre. Je veux faire vostre pourtrait. Vous estes l'exemplaire de ma peinture, où mon esprit prend la Forme qu'il dōne à son ouurage. Ainsi ce visage qui m'enseigne, & qui m'instruit, & d'où ie prends mon imitation, est vne Idée. Nature a de ces exemplaires de choses, d'hommes, de poissons & d'arbres vn nombre infiny, sur lesquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatriesme sorte de choses, c'est ce qu'il appelle la Figure. Je vo⁹ diray que c'est: mais soyez attentif; & si vous trouués la chose difficile, ne vous en prenez pas à moy, mais à Platon. Il n'y a point de subtilité qui ne donne de la peine. Je me fais tantost seruy de la similitude du peintre. Vou-
lant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le visage de Virgile estoit l'Idée, & le patron de la besogne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de ceste Idée pour l'employer en son ouurage, c'est la Figure. Demandez vous quelle differance il y a? L'vn est le patron, &

l'autre la chose tirée sur le patron, & mise en la besogne. Le peintre en imite l'une, & fait l'autre. La face d'une statue, c'est la Figure. La face du patron sur lequel le sculpteur a fait la statue, c'est l'Idée. En voulez vous une autre distinction? La Figure est en l'ouvrage, & l'Idée hors de l'ouvrage, & non seulement hors de l'ouvrage, mais aussi devant l'ouvrage. La cinquième sorte est des choses qui sont communément. Celles-cy commencent de nous appartenir, comme les hommes, les bestes, & toutes choses. La sixième est de celles qui sont presque, mais non du tout, comme le Vuide, & le Temps.

II. Quant aux choses que nous voyons, & que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre de ce qui est proprement: Car elles ont un flux perpetuel, & ne sont que croître & diminuer. Personne n'est en vieillesse celui même qu'il estoit en jeunesse, ny au soir celui qu'il estoit au matin. Nos corps sont emportés comme l'eau d'une rivière: tout court avecque le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons; & tandis que je sçay que tout change, je suis changé moy-même. C'est ce que dit Heraclite, Que jamais nous n'entrons deux fois en une même rivière. Elle a bien toujours le même nom, mais ce n'est plus l'eau qui y estoit. On ne s'apperçoit pas si bien de ce changement en un homme qu'en une rivière. Mais pourtant, nous ne laissons pas de couler aussi viste, & pource je m'estonne de nostre folie, de faire tant de

cas d'une chose si fugitive comme le corps, & craindre de mourir un iour, veu que tous les momens de nostre vie font autant de morts de l'estat où nous étions auparavant. Avez-vous peur que ce qui se fait tous les iours se face une fois? Le vous ay parlé de l'homme, qui est une matiere fluide, caduque, & sujette à toute sorte d'inconuenients : mais parlons du monde. C'est une chose eternelle, & inexpugnable à tout accident: Et cependant il est suiet à mutation, & ne demeure pas en un estat. Car encore qu'il continue d'avoir toutes les choses qu'il a eues, il les a d'autre façon qu'il ne les avoit: ou bien elles vont d'un autre ordre. Me demandez-vous dequoy vous servira ceste subtilité? De rien. Mais comme un Graueur, qui a les yeux lassez de les avoir longuement tenus sur sa besogne, les iette sur quelque autre chose, pour les soulager: ainsi devons nous quelquefois nous relascher l'esprit, & le resjouir par quelque diuertissement. Toutefois en ce diuertissement mesme, il ne faut pas estre du tout oisif. Vous y trouverés dequoy faire vôtre profit, pourveu que vous y preniez garde. C'est chose que ie pratique ordinairement, & ne lis rien de si esloigné de la Philosophie, d'où ie ne tasche de tirer quelque chose, & le convertir à mon utilité. Que prendray-je en ces discours que ie viens de faire, qui ne touchent en façon du monde à la reformation des mœurs? Quelle correction de mes vices trouveray-je dans les Idees de Platon? Quelle discipline à mes pas-

sions? Si ie n'y trouue mieux, au moins y auray-je appris, Que tous ces obiets de nos sentimens, qui nous allument, & nous irritent, n'ont point vne essence veritable, mais sont fantasmes, qui n'ont pris vn visage que pour vn temps. Il n'y a rien de stable ny de solide; Et cependant nous ne laissons pas de les desirer, comme perpetuelles, & comme les deuant posseder perpetuellement.

III. Nous auons vne foiblesse qui nous fait arrester à châque pas: c'est à la consideration de l'eternité qu'il faut enuoyer nos ames. Ce sont ces formes vniuerselles, eleuées au dessus de nous, qu'il leur faut faire admirer, & Dieu au milieu d'elles, donnant ordre à faire viure les choses, que pour le vice de la Matiere il n'a peu faire immortelles, & remediand par sa preuoyance aux imperfections de ce qu'il a créé. L'ouurage du monde ne se maintient pas pour estre eternal (car il ne l'est pas,) mais pour la resitance que le soin de son conducteur fait à sa corruption. Les choses immortelles subsistent, mesme sans qu'on les deffende: les mortelles sont en la protection de Celuy qui les a faites, qui par sa vertu leur donne ce que la fragilité de leur Matiere leur a desnié.

IV. Ne faisons point de cas des choses qui sont de si peu de prix, que mesme on reuocque en doubte si elles sont, & accompagnons ceste cōsideration d'une autre: C'est, que si Dieu, par sa prouidence fait viure le monde, qui n'est non plus immortel que l'homme,

& le soustient parmy tant de choses qui l'esbranlent, nous auons de nostre costé quelque moyen de donner du respit à nostre vie, si nous-nous rendons maistres de nos voluptés, & les bannissons de nostre commerce, comme causes principales des incommoditez ordinaires que nous souffrons en nostre santé. Platon n'a vescu long-temps, que par le soin qu'il eust de se conseruer. Car encore que naturellement il eust la complexion bonne, & que sa taille luy eust donné le nom qu'il auoit; ses voyages sur mer, & les fortunes qu'il auoit courües auoient beaucoup diminué de sa vigueur. Mais il se rangea sous vne abstinence si estroite, & se donna des loix si seueres en l'vsage de tout ce qui solícite nos desirs, qu'avecque toute son indisposition il ne laissa pas de bien enuieillir. Car ie croy que vous sçauiez bien qu'il vesquit quatre vingts & vn an iustement, & qu'il deceda le iour mesme qu'il estoit né. Pour ceste obseruatió, & pource qu'il auoit accomply le nombre le plus parfait de tous, qui est neuf fois neuf, les Mages, qui fortuitement se trouverent alors en Athenes, luy sacrifierent: côme l'estimans auoir eü quelque chose au dessus de la condition ordinaire de l'humanité. Mais ie pense que quád il eust vescu quelques iours moins, & qu'ils ne luy eussent point fait de Sacrifice, il ne s'en feust pas beaucoup soucié. Le bon regime & la sobriété ne sont pas de peu d'importance à nous faire viure beaucoup. Ce n'est pas que la longue vie me semble chose qui doieue

estre beaucoup desirée : mais aussi ne suis-je pas d'aduis de la refuser. Quand nous sommes gens de bien, nous auons du plaisir d'estre avecque nous.

V. Il faut donc vider ceste question, si on se doit degouter des extremités de la vieillesse, & laisser venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au deuant, & de sa main propre se la procurer. Je ne fay point beaucoup de difference entre craindre la mort, & l'attendre laschement. C'est vne yurognerie extreme apres que le vin est beu, de boire encore la lie : comme si on se faschoit qu'il demeurast quelque chose dans le tonneau. Toutefois, c'est encore vne autre dispute, si la vieillesse est la lie de l'âge de l'homme. Car on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus clair & de plus net, au moins quand l'entendement est encore sain, que les sens font bié leur office, & que le corps n'est ny si perclus, ny si cassé, qu'il ne se puisse remuer : aussi est il vray qu'il y a bien difference de viure long-téps, ou de mourir lentement. Mais si le corps est inutile à toutes fonctions, Pourquoy ne tireray-je l'esprit d'une demeure, qui ne luy peut plus donner que de l'ennuy? Et peut-estre qu'il sera bon de le faire, vn peu deuant que l'occasion vous y conuie, de peur que quand il le vous faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen. Car puis qu'il y a plus de dâger à viure mal qu'à mourir tost, vn hôme a bien peu de iugement, qui par le racourcissement de quelques iours n'éuite le hazard d'un si grand inconuenient qui luy peut arriuer. Vous n'en

n'en voyez gueres à qui deuant que mourir la vieillesse n'ait fait sentir quelque incommodité ; Et pour le meilleur marché que nous en ayons, la vie nous est inutile, & ne nous sert non plus, que si nous ne l'auions point : Mais d'ailleurs, quelle cruauté fait vn homme de retrancher quelque portion de sa vie, encore qu'il sçache bien qu'elle ne doit pas durer eternellement ? Ne m'escoutés point à regret ; comme si desia ma parole s'adrescoit à vous : mais comprenez bien ce que ie vous vay dire. Si la vieillesse me laisse l'usage de moy-mesme, c'est à dire, de la partie que i'ay la meilleure en moy, ie ne luy rompray point compagnie : mais si mon entendement se trouble, si le iugemēt, & la memoire me diminuēt, & en fin si elle m'ôte la vie, & ne me laisse rien que l'ame, ie me dépescheray de sortir d'un bastiment qui s'en va choir. Pour vne maladie dont la guerison n'est point desesperée, & qui ne m'incomode point l'esprit, ie ne me tuërā point ; aussi ne feray-ie pour vne douleur. Mourir de ceste façon, c'est estre vaincu. Toutefois, si la douleur est incurable, & qu'il la faille souffrir toute ma vie, ie deslogeray, non pour l'amour d'elle, mais pour ce que par elle ie suis inutile aux actions pour lesquelles ie suis au monde. Il ne faut ny mourir ny viure pour la douleur. Il y a faute de courage en l'un, & de iugemēt en l'autre. Mais ie me laisse emporter à ce discours, qui me seruira de payement pour vne autrefois. Et puis, comme pourroit mettre fin à sa vie celuy

qui ne la peut mettre à sa lettre ? Adieu donc: ie m'aff-
 feure que ie vous fais plus aise avecque cette parole,
 qu'avecque tout ce que ie vous sçauois dire de la
 mort.

EPISTRE LIX.

ARGVMENT.

- I. Differance de la Joye & de la Volupté, sui-
 uant les Stoïques*
- II. Le Sage n'est iamais surpris.*
- III. D'où vient que la Folie est presque insépa-
 rable de l'homme, & le moyen d'y remedier.*
- IV. Qui doit estre appellé Sage.*
- V. La vraye ioye ne se trouue point parmi les
 honneurs, & les plaisirs du monde.*
- VI. Le Sage est tousiours content.*

I. **V**ostre lettre m'a bien donné de la volupté:
 Trouuez bon que i'vse des termes du peu-
 ple, & ne les prenez pas comme les Stoïques. La
 Volupté, selon leur doctrine, est vice, ie l'accorde.
 Mais si est-ce vne parolle que nous employons ordi-
 nairement, quand nous voulons dire que l'ame est
 en quelque agreable disposition. Ie sçay bien aussi
 que prenant les choses comme nous les prenons, la Vo-

lupté est vne chose deshonneste, & que la Ioye à parler proprement, n'appartient qu'au Sage seul, parce que c'est le rehaussement d'une ame assurée en sa vertu propre, & en son propre bien. Toutefois nous disons ordinairement, que nous auons eu bien de la ioye que nostre ami soit pourueu de quelque Estat, qu'il soit marié, que sa femme soit accouchée. Et toutefois ce sont si peu ioyes, que souuent ce sont au contraire commencemens d'ennuis qui luy doiuent auenir. La ioye a ces qualités iointes si inseparablement avec elle, que iamais elle ne cesse, & iamais ne se change en son contraire. Quand donc Virgile dit *les mauuaises ioyes de l'ame*, il s'accommode à la beauté des parolles, plus qu'il n'en cherche la propriété. Car il n'est point de mauuaise ioye. Il a donné ce nom aux voluptés, & s'est fort bien exprimé: car il a voulu signifier des hommes ioyeux de leur mal. Quoy qu'il en soit, ce n'est point sans cause que j'ay dit que vostre lettre m'a donné bien de la volupté. Car encore qu'un mal-habil'-homme se puisse bien resioiir pour un iuste suiet: toutefois pource que son affection est desreglée, & qui en un moment est capable de mutation, ie l'appelle vne volupté sans cōpas, ny mesure, que l'opinion d'un faux bien luy fait auoir. Mais pour venir à mon propos, il faut que ie vous die ce qui m'a contenté en vostre lettre; c'est que vous estes maistre de vostre discours. Il ne vous esleue, ny vous emporte ue iusques où vous auez résolu d'aller. Il en est assez,

qui pour mettre vn mot qui les chatouille, écrirõt des choses à quoy ils n'aurõt point pensé. Vous n'en estes pas de mesme. Vous n'écriués riē qui ne soit biē joint, & qui ne se rapporte à vostre suiet. Vous dites autant qu'il vous plaît : & toutefois vostre discours a encore plus de substance que de parolles. C'est vn tesmoignage de quelque suffisance plus grande, & qu'en vostre ame il n'y à rien de superflu, ny de bouffi. I'y trouue des translations, ny trop hardies, ny de mauuaise grace, comme celles à qui l'vsage a desia baillé leur passe-port. I'y trouue aussi des Figures, desquelles ceux qui nous deffendent l'vsage, & ne les permettent qu'en vers, ne sont pas sçauans en la lecture des Anciens. Car encore qu'ils ne cherchassent pas tant de recommandation par vne elegance plausible, comme par vn simple recit des choses, & par vne demonstration esloignée de tout artifice ; si est-ce que vous ne voyez que des paraboles en leurs escrits. Il est vray qu'elles ne nous sont pas necessaires, pour le suiet que les Poètes en vsent : mais pour fortifier la foiblesse de ceux que nous voulons instruire, & leur représenter les choses si naïfvement, qu'ils pensent plustost les voir que les ouïr. Je me plais fort à lire Sextius : c'est vn esprit vif, qui en sa Philosophie a les parolles Grecques, & les fait Romaines. I'y trouue vne Figure qui me contente fort. Il dit qu'en vne armee, quand de toutes parts on se doute des ennemis, on la fait marcher en forme quarree, & que tout de mes-

mes le Sage doit tenir de tous costés les Vertus en bataille, affin qu'il ne luy puisse venir aucun effort sur les bras, qu'elles ne se trouuent prestes à sa deffence, & sans tumulte, respondent au commandement qui leur sera fait. Il adiousté que cét ordre que donnent les grands Capitaines en leurs troupes, de les disposer en sorte, qu'en mesme temps vne parolle soit portee par tout, nous est d'autant plus nécessaire, que bien souuent ils apprehendent sans occasion, & sont plus asseurez au chemin qui leur est le plus suspect. Mais où est la Folie, la peur y est perpetuelle, l'espouuante y est deuant côme derriere, à main droicte côme à main gauche. Les perils la suiuent, & la precedent. Elle s'estonne de tout, parce qu'elle ne pouruoit à rien, & prend l'alarme de ceux mesmes qui viennent à sa deffence, pour ne les sçauoir distinguer de ses ennemis.

II. Vn homme sage est tousiours en ceruelle. De quelque costé qu'on l'attaque, on ne le trouue iamais que l'espee à la main. Que la Fortune vienne quand il luy plaira: qu'elle luy oste ses biens: qu'elle enuoye sa femme & ses enfans au tombeau: qu'elle luy face receuoir des affronts, & l'afflige en sa personne de toutes les douleurs qu'il est possible de sentir, il n'en fera pas vn pas en arriere. Au cōtraire, avec vne asseurance au visage, qui tesmoignera celle du cœur il marchera vers elle; & sera plustost aux mains qu'elle n'aura fait semblant de s'approcher. Nous auons beaucoup de choses qui nous retiennent; beaucoup qui

nous affoiblissent. Il y a long-temps que nous sommes sales: il est mal-aisé de nous nettoier: Ce ne sont point taches ordinaires que les nostres: elles sont à l'huile.

III. Je m'en vay proposer vne question que ie dispute ordinairement en moy-mesme; D'où vient que la Folie est si opiniastrement attachée avec nous, que presque elle en est inseparable? Premièrement, c'est que nous n'apportons pas le courage qu'il faut à la repousser, & recherchons nostre salut d'une façon, qu'il semble que nous ayons peur de le trouver. Secondement, nous ne croyons pas à bon-escient aux preceptes que nous ont donné les hommes sages, & ne leur ouurons pas l'estomach: mais comme en choses qui ne nous touchent gueres, pensons auoir assés fait quand nous les auons regardez par dessus. Mais aussi comme pourroit vn homme apprendre à faire la guerre aux vices, veu qu'il ne peut vacquer aux choses louüables, qu'autant que les vices ne le tiennent point occupé? Nous ne mettons iamais la main au fonds; il nous suffit d'escumer le dessus; Et pensons faire tort à nos autres affaires, si nous prenons quelque heure, pour apprendre à nous faire gens de bien. Le principal empeschement que nous ayons, c'est que legerement, & avecque peu de suiet, nous entrons en bonne opinion de nostre merite. Si quelqu'un nous dit que nous sommes honnestes gens, que nous auons bon iugement, & bonne conscience, nous nous y ac-

cordons tout aussi-tost ; & ne nous contentons pas d'une louange où il y ait de l'apparence : mais quoy que la flatterie nous amasse impudemment à nos oreilles, nous le recevons comme chose qui nous appartient. Nous sçavons bien que nous ne sommes ny si bons & si sages comme on nous veut faire accroire ; mais cependant nous ne donnons jamais de démenti là dessus ; & qui pis est, sommes tellement aveuglés de l'amour de nous-mêmes, qu'il n'y a rien de quoy plus volontiers nous nous oions louer, que de ce qui est directement contraire à ce que nous faisons. Sommes nous cruels ? nous voulons qu'on propose nostre humanité. Vivons nous de rapines ? nous voulons qu'on die que nous donnons tout. Sommes nous toujours, ou dans un cabaret, ou dans un bordeau ? nous voulons qu'on face cas de nostre Continence ; Et de là vient que parce que nous croyons estre les plus gens de bien du monde, nous ne pensons nullement à nous amender. Alexandre, comme il faisoit la guerre aux Indes, & saccoit des peuples qui n'estoient pas seulement cogneus de leurs voisins ; faisant le tour d'une ville qu'il assiegeoit, pour reconnoistre l'endroit le plus foible de la muraille, il fut blessé d'un coup de fleche : toutefois il ne laissa point de continuer. Mais à quelque temps de là comme la playe se refroidissoit, pource que le sang ne couroit plus, elle commença à luy douloir à bon-escient. Estant donc contraint de se retirer ; Tout le monde, dit-il, me iur-

re que ie suis fils de Iupiter; mais cette blessure me fait bien connoistre que ie suis homme. Faisons en de mesme: & quand on nous flattera, selon la mesure de nos qualitez, disons, Vous me voulez faire accroire que ie suis vn suffisant homme: mais ie voy bien combien ie recherche de choses inutiles, & combien i'en desire, qui seroient ma ruine, si ie les auois. Les bestes mesmes ont plus de iugement que ie n'en ay. La faim & la soif sont la mesure de leur manger, & de leur boire: & ie ne sçay point encore combien il faut que ie mange & que ie boiue pour me remplir.

IV. Voulez-vous à cest'-heure que ie vous monstre que ie ne suis pas sage? Le Sage est celuy qui plain de ioye au cœur & au visage, vuide de toute apprehension & de tumulte, est aussi content de sa condition, comme les Dieux sont de la leur. Examinés-vous à cest'-heure vous mesme, si vous n'avez ennuy quelconque qui vous trouble, si vous n'avez point desperance qui vous donne des inquietudes: si iour & nuit vostre ame est en pareille affliette, tousiours releuée, & tousiours agreable à soy-mesme. Vous pouuez dire que vous estes arriué iusques où la felicité de l'homme peut aller.

V. Mais si de toutes parts vous recherchez toutes sortes de voluptez, faites compte que vous avez aussi peu de sagesse que de ioye. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous vous abusez si parmy les richesses vous vous promettez d'y paruenir. Vous cherchez le
con-

contentement parmy les sollicitudes, quand vous le cherchez parmy les honneurs. Vous demandez des fleurs en vne plante qui ne produit que des espines. La ioye est le souhait general de tout le monde : mais le moyen d'en auoir vne grande & permanente, personne ne le sçait. L'vn la cherche en la dissolution des festins, & en la superfluité des despences : l'autre en la vanité des estats, & d'auoir tout le peuple d'vne ville à sa queue: L'autre aux bones graces de sa maïstresse, & l'autre en l'ostétation des sciéces, qui ne guerissent de rien. Toute ceste maniere de gens se laissent tromper à l'apparée de leurs passe-téps fugitifs & perissables, comme les yurognes au vin, qui pour vne plaisante humeur, qui ne dure qu'vne heure, leur donne des douleurs qui les accompagnent toute leur vie; Ou comme les Ambitieux aux acclamations fauorables d'vne multitude, qui leur ont cousté beaucoup iusques à cest' heure, & leur doiuent encore plus couster à l'aduenir. Souuenés-vous donc que l'effet de la Sagesse, c'est vn contentement tousiours égal à soy-mesme, & que nul accident n'est capable de diminuer. L'esprit du Sage est comme l'estat du monde: dessus de la Lune le beau temps y est perpetuel.

VI. Vous sçaez donc à cest' heure quelle occasion vous auez de vouloir estre Sage; pource que le Sage n'est iamais sans contentement. Ce contentement ne luy vient que de ce qu'il sçait bien qu'il est hōme de bien. Il faut estre iuste: il faut estre magnanime: il faut

estre temperant: autrement il n'y a moyen d'estre ioyeux. Et quoy donc, les fols & les meschants ne se réjouissent-ils point? non plus que des lions, quand ils ont trouué quelque proye. Apres que ces misérables toute la nuit se sont lassez de vin & de femmes, & se sont rendus aux voluptés, par impuissance d'y fournir, ilss' esclient alors

*Namque ut supremam falsa inter gaudia noctem
Egerimus nostri.*

Tous gens desbauchés passent la nuit en de fausses ioyes, & comme s'ils n'en deuoient iamais passer d'autre. Ceste ioye que goustent les Dieux, & ceux qui les imitent, n'a iamais d'intermission ny de fin. Elle en auroit, si elle estoit mendrée d'ailleurs. Mais pource qu'elle naist en eux mesmes, elle ne dépend point d'une puissance estrangere. La Fortune n'oste point ce qu'elle n'a point donné.

EPISTRE LX.

ARGUMENT.

- I. Il blasme les vœux que les parents font pour leurs enfans.
- II. Contre la Gourmandise & la somptuosité des festins.

I. **I**É me plains, ie dispute, ie me mets en colere. Encore vous desirés ce que vostre nourrice, vostre precepteur, ou vostre mere, vous ont desiré. Vous ne iugés pas encore combien ils vous ont desiré de mal. O que les vœux de ceux qui nous aiment nous sont contraires, & principalement quand le succès en est comme ils le souhaitent ! Le ne m'estonne pas si d'un bout à l'autre nostre vie est plaine de miseres. Nous croissons entre les maledictions de nos peres & de nos meres.

II. Vne fois en nostre vie parlons aux Dieux, sans leur rien demander. Iusques à quand sommes nous resolu de les importuner, comme si nous n'auions de quoy nous nourrir ? Ne ferons nous iamais autre mestier, que semer les champs de toute vne contree ? Quand ferons nous lassés de tant de moissons ? Iusques à quand sera-ce qu'une infinité de barques iront aux Prouinces estrangeres, chercher la prouision d'une seule table ? Peu d'arpens de terre fournissent de la pasture assez pour un beuf. Vne forest donne à viure à plusieurs elefans ; Et l'homme pour sa nourriture bien à peine se contente de la terre, & de la mer ? Et quoy donc ? dirons nous que la Nature, qui nous a fait le corps si petit, nous ait donné des ventres insatiables, afin que les animaux les plus vastes, & les plus voraces qui soient au monde, nous cedent la gloire de gourmander ? Nullentent. Que pensez-vous qu'il faille pour contenter Nature ? Elle est saoule de peu.

de chose. C'est l'Ambition qui nous fait despendre, & non point la faim, Mettons donc, comme Saluste, ces hommes qui se font esclaves de leur bouche, au nombre des bestes, & quelques-vns encore, non au nombre des bestes, mais au nombre des morts. Vser de foy, c'est ce qui se doibt appeller viure. Ceux qui se cachent, sont en leur maison comme en vn cercueil. Vous pouuez faire ceste inscription en vn marbre au dessus de leur porte. Ils sont morts, auant que mourir.

EPISTRE LXI.

ARGVMENT.

- I. Nous deuons penser à bien viure en ieunesse, & à bien mourir en vieillesse.*
- II. Le Sage n'apporte aucune resistance à la mort, puis qu'elle doit necessairement arriuer.*

IL est temps d'auoir de meilleures volontez à l'aduenir, que nous n'auons eu par le passé. Quant à moy, à cest-heure que ie suis vieil, tout le soin que i'ay, c'est de faire connoistre que ie ne veux plus ce que ie voulois quand i'estois ieune. Je donne les iours & les nuits à ceste meditatio. Toute l'estude

que ie fais, & toute la besogne où ie m'occupe, c'est à mettre vne fin aux affections vicieuses, ausquelles ie me suis laissé conduire par cy deuant. Je tache de faire en sorte que le iour où ie suis, me tienne lieu de toute ma vie. Je ne le prens pas pourtant comme le dernier, mais comme ie pouuant estre. A cest'-heure mesme que ie vous escriis, ie me tiens en estat, comme si la mort me deuoit appeller. Je suis tousiours prest de partir; & le peu de soin que i'ay combien ie dois viure est occasion que ie vy content. Autrefois i'ay pensé à bien viure: à cest'-heure ie pense à bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret.

II. Donnez ordre que s'il est possible, vous ne fassiez iamais rien contre vostre gré. Tout ce qui doit estre, sera. La necessité n'est que pour celuy qui repugne. Il n'y en a point pour celuy qui consent. Je veux dire que quiconque volontairement obeit à ce qu'on luy commande, éuite ce qu'il y a d'insupportable en la seruitude, qui est de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de misere, à faire vne chose par commandement: ouy-bié à la faire par contrainte. Reglons donc nostre ame d'une façon, que s'il faut que quelque chose auienne, nous nous y accordions aussi tost: & sur tout, que le souuenir de sortir du monde ne nous afflige point. Il se faut preparer à mourir premier qu'à viure. Si nous n'estions insatiables, nous auons des prouisions assez pour la vie. Mais tousiours il nous semble, & tousiours nous semblera qu'il nous man-

que quelque chose. Les ans ny les iours ne font point la longue vie : mais la bonne disposition de l'esprit. Pour moy , Lucilius, ie me contente: quand la mort voudra que ie parte, ie ne réponderay point, que ie n'ay pas assez vescu.

EPISTRE LXII.

ARGUMENT.

- I. Le Sage n'est iamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses ; il s'y preste.*
- II. Celuy a tout, qui meprise tout.*

I. **C**Est vne moquerie, de dire que les occupations nous empeschent d'estudier. Nous faisons la plus part semblant d'auoir des affaires. Ceux qui en ont, les augmentent ; & ceux qui n'en ont point, sont en peine d'en trouuer. Pour moy , Lucilius, ie suis de loisir, & en quelque part que ie sois, ie suis à moy. Ie me preste aux choses, mais ie ne m'y attache pas, ny ne cherche point les occasions de perdre le temps. Ie me donne par tout de l'entretien, & toujours occupe mon esprit à quelque meditation, qui me puisse apporter quelque profit. Pour estre avecque mes amis, ie ne suis pas moins avecque moy. Bien souuent, ou pour faire vn office, ou pour quelque au-

tre occasion, ie me trouue en des compagnies où ie ne suis pas. I'enuoye mon esprit à la communication de quelque hōme de bien, en quelque lieu qu'il soit, & de quelque siecle qu'il ait esté. Ie ne vay en part, où ie ne mene Demetrius auecque moy. C'est le meilleur homme qui soit au monde. Aussi quelque nud qu'il soit, ie quitte ceux qui sont couuerts de clinquants, pour m'entretenir auecque luy. Ie ne le regarde iamais qu'avec admiration. Mais comme seroit-il possible autrement? Ie vois qu'il ne luy manque rien.

II. Quelque autre que luy pourroit bien tout mépriser. Mais d'auoir tout, c'est vne richesse qui ne se trouue qu'en luy seul. Le plus court chemin d'auoir des biens, c'est de les mespriser. Quant à Demetrius, il ne vit pas comme les mesprisant : mais comme les ayant baillé aux autres pour en vser.

EPISTRE LXIII.

ARGUMENT.

- I. *Qu'il ne faut pas s'affliger de mesurément en la mort d'un ami.*
- II. *Le pleurer excessif est plustost marque de grauité, & de vouloir estre estimé affligé, que d'une vraye amitié.*

III. Le Temps est un remede aux ennuy, que la Raison n'a peu guerir.

IV. Seneque se blasme soy-mesme de s'estre laissé vaincre à la douleur, en la mort d'Anneus Serenus.

I. **V**OUS vous affligez de la mort de vostre amy Flaccus. Mais si faut-il que vostre douleur ait des bornes. Je sçay bien que vous ferés mieux de ne vous en fascher du tout point. Toutefois, c'est chose que ie ne m'ose promettre de vous, parce que ceste resolution est d'un homme plus ferme, & plus releué sur la Fortune que vous n'estes. Je ne dis pas que cét accident n'eust touché le plus sage qui soit au mode: mais il n'eût fait que le toucher. Pour nous, nous faisons beaucoup, quand n'ayant pas de la force assez, pour ne pleurer point, nous en auons assez pour ne pleurer que de mesure. Puis qu'il est impossible qu'on n'ait de l'eau dás les yeux en la perte d'un ami, pour le moins il n'y faut pas auoir des riuieres; il faut qu'il sorte des larmes, mais non pas la bonde. Ne pen-sés point que ma lettre soit trop rigoureuse, veu que le plus grand des Poetes Grecs, veut que tout duëil s'acheue en vn iour; & remarque mesme, que Niobe, vne des plus desolées femmes qui fust iamais, n'oublia point de manger en son affliction.

II. Voulez-vous sçauoir d'où viennent tant de lamentations, & de gémissements desmesurés? Nous voulons

voulons prouuer que nous sommes extrememēt ennuyés de la perte que nous auons faite, & ne nous laschons pas tant à la douleur pour la douleur mesme, cōme pour donner opinion que nous en auons beaucoup. Nous ne sommes point tristes pour nous, mais pour autrui. Nos douleurs ont leur vanité, comme nos autres actions. Et quoy donc ne me souuiédrai-je point de mon amy? La niemoirc-que vous en aures, ne sera gueres longue, si vous la bornés à vostre douleur. Vous estes bien triste & bien rechigné. Mais vous ne laissérés pas de rire au premier suiet qui s'en presentera. Je ne vous remets point à ceste longueur du temps, qui cicatrise toutes playes, & rend les plus desolés capables de consolation. Je vous dy que vous ne serés pas si tost diuert, que vous ne perdiez ce que vous aués de triste en l'imagination. Vous gardez à cest'-heure vostre douleur: Soyez y si vigilāt que vous voudrés, il faut qu'elle eschappe: & sa violence mesmes fera ce qui la fera moins durer. Trouuons moyen que la souuenance de ceux que nous auons perdus, nous soit agreable. Il n'y a personne qui se represente volontiers vne chose qui le fāche. Toutefois s'il ne se peut faire que nous voyans priés à iamais des personnes qui nous estoient cheres, nous nous en ramen-teuions la perte sans quelque amertume, faisons, s'il est possible, qu'en ceste amertume mesme il y ait quelque douceur. Car comme souloit dire Attalus, la memoire des amis nous est agreable, comme l'austerité

du vin vieil , ou comme vne douce aigreur en vne pomme. Mais enfin le temps en oste ce qu'il y a de rude, & ne nous en laisse que le plaisir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du sucre & des confitures, quand nous nous ramenteuons nos amis qui se portent bien. Mais en la memoire de ceux qui sont morts, on ne peut, à son aduis, se resioüir sans s'affliger. Or qui est-ce qui ne sçait point que les choses acres & mordicâtes excitent l'appetit? Quant à moy ie ne suis pas de son opinion. La souuenance de mes amis decedés m'est toute douce. Je n'y trouue rié d'aigre, ny rien d'amer. Quand ie les ay, ie pense les pouuoir prendre. Quand ie les perds, ie pense les auoir encore. Vous estes homme raisonnable, Lucilius, Iugés de ce fait comme vous deués. Ne soyez point ingrat d'un bien que la Fortune vous a fait. Elle vous a osté vn amy : mais elle le vous auoit donné. Ceste incertitude, de ne sçauoir combien nous deuons iouir de nos amis, nous en doit faire iouir plus auidemment. Representons nous combien de fois nous les laissons pour aller en quelque long voyage; combien demeurant en mesme lieu, nous auons passé de iours sans les voir; & nous trouuerons que quand ils viuoient, ils n'estoient pas si souuent en nostre compagnie, comme à cest'-heure qu'ils sont morts. Mais comme est-il possible de ne se moquer point de ceux qui pleurent desesperément leurs amis, apres les auoir possedés nonchalamment, & ne les aiment qu'apres les auoir

perdus? La peur qu'ils ont, qu'on reuocque en doute s'ils ont aymé, parce qu'ils n'en ont iamais fait preuve, les fait pleurer de cette façon. Ils attendent bien tard à faire paroistre leur affection. Si nous auons d'autres amis, nous leur faisons tort de penser qu'il n'y ait pas en eux dequoy se consoler de celuy que nous auons perdu. Si nous n'en auons point, nous auons plus à nous plaindre de nous que de la Fortune. Elle nous a osté vn amy, & nous n'en auons point fait du tout. Et puis qui n'a eu qu'un ami, n'en a point eu. Si quelqu'un, à qui on auroit desrobé son manteau, s'amusoit à le pleurer, au lieu de chercher dequoy se couvrir les espauls, & se parer du froid; ne diriez-vous pas qu'il n'auroit point d'entendement? Vous aués mis en terre vn homme que vous aymiez: le remede est d'en aimer vn autre: vous aurés moins de peine à refaire vn ami, qu'à le pleurer.

III. Je sçay que ce que ie vous vay dire, est en la bouche de tout le monde: mais pour cela ie ne laisseray pas de l'alleguer. Le Temps est le remede indubitable des ennuis que la Raison ne peut guerir. La plus vilaine fin qu'un homme de iugement sçauroit mettre à ses larmes, c'est la lassitude de pleurer. Laissez la douleur, plustost que la douleur vous laisse; & de bonne-heure cessez de faire vne chose que vous ne pouvez continuër long-temps, quelque volonté que vous en ayez. Nos, peres qui bailloient vn an aux femmes pour pleurer, ne vouloient pas qu'elles pleurassent tout

tout du long de l'année : mais leur deffendoient de pleurer plus d'un an. Quant aux hommes, les loix ne leur en donnent point de terme, pource qu'ils ne le peuvent si peu faire, que tousiours il n'y aille de leur honneur ; & encore avecque cette fragilité des femmes, laquelle est-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, & qui se vueillent ietter dans la fosse, de qui les larmes ayent continué iusqu'au bout du premier mois ? Il n'y a rien qui nous attriste si tost que la douleur. Quand elle est recente, il se trouue quelques gents qui la consolent ; mais quand elle est vieille, le monde s'en mocque, & iustement. Car il y a de la simulation, ou de la folie.

IV. Je sçay bien, quoy que ie vous escriue, que iamais homme ne fut inconsolable, comme ie fus en la mort d'Anneus Serenus, & qu'à mon grand regret on me met entre les exemples de ceux que la douleur a vaincus. Toutefois aujourd'huy ie condamne ma faute, & reconnois bien que ceste affliction si desmesurée venoit de ce que iamais ie ne m'estois representé qu'il pouuoit mourir deuant moy. Tout ce que ie m'imaginois, c'estoit qu'il estoit bien plus ieune que ie n'estois. Et comme si les destins eussent conté les âges, ie ne doutois point que ie n'allasse au tombeau premier que luy. Le remede à cet inconueniant, c'est d'auoir tousiours ceste consideration deuant les yeux, Que nous sommes mortels, & que nous n'auons rien qui ne le soit. Je deuois dire alors, Serenus est plus

ieune que moy; qu'importe, il doit mourir apres moy: mais il peut mourir deuant. A faute de m'estre preparé de ceste façon, la Fortune m'a surpris, & m'a donné ceste secousse, qui m'a pensé faire cheoir. A cest' heure ie n'ay iamais autre meditation en l'ame, que la necessité de quitter le monde, & l'incertitude à quelle heure, & par quelle porte il en faudra sortir: tout ce qui peut arriuer quelquefois, peut arriuer auourd'huy. Pensons donc, Lucilius, que nous irons bientôt nous. mesmes là où nous auons regret qu'il soit allé, & peut-estre, si selon l'opinion des Sages, il y a quelque vie qui nous recoiue au partir de celle-cy, celuy que nous pensons estre mort, n'a fait que nous preceder.

EPISTRE LXIV.

ARGUMENT.

- I. *Les preceptes de la Philosophie bien entendus, sont des remedes aux maladies de l'Ame.*
- II. *Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien viure.*

VOUS fustes hier avecque nous. Si vous n'y auies esté ny plustost ny plus souuent, vous au-

riés suiet de vous plaindre. C'est pourquoy i'ay dit avecque nous : car avecque moy, vous y estes perpetuellemét. Il m'estoit suruenue quelques amis, pour lesquels il falloit faire vn peu plus de fumée que de coustume ; non toutefois tant, comme celle des grandes cuisines, qui met les sentinelles d'une ville en alarme ; mais assez pour faire cōnoître que i'auois des hostes. Nous parlâmes de beaucoup de choses, comme font des amis qui mangent ensemble : mais d'un propos nous passions à l'autre, sans en continuer vn iusqu'à la fin. Apres cela nous-nous mîmes à lire dans Q. Sextius le pere. Sans mentir, ie trouue que c'est vn grand homme, & Stoïque, quoy qu'il y en ait qui ne le veulent pas aduoüer. Bon Dieu que ie le trouue nerueux ! que ie le trouue releué ! les escrits des autres Philosophes ne sont pas de mesme. Toute leur recommandation vient du nom de leur maistre ; au demeurant ouurés-les, vous n'y trouuez pas vne goutte de sang. Ils proposent, ils disputent, ils cherchent des subtilités ; mais au partir delà, vous en sortés avec aussi peu de resolution que vous en auez apporté. Mais de Sextius, vous n'en sçauriez si peu lire, que tout aussi-tost vous ne disiez, Il a de la vie ; il a de la vigueur : il est libre : il est au dessus de l'homme : c'est à cest-heure que ie me sens du courage & de la force. Quant à moy, ie vous confesseray librement, qu'en quelque posture que soit mon ame, ie n'ay pas si tost commencé de le lire, qu'il ne me prenne enuie de prouocquer tout ce qu'il y a de

mal-heur au monde, & de faire vn appel à la Fortune mesme. Je pense estre en la place de cestuy-cy, qui dans Virgile demande vn suiet de faire paroistre sa valeur.

Spumantemque dari pecora inter inertia votis

Optat aprum, aut fuluum descendere monte leonem.

Il faut que i'aye ou de l'occupation à ma vaille, ou de l'exercice à ma patience. Car entre autres choses, Sextius a cela de particulier, que vous montrant combien est grande la felicité qu'il vous propose, par mesme moyen il vous fait connoistre qu'il n'est point impossible d'y paruenir. Il la vous fait voir en vn lieu haut, mais accessible à qui se vouldra mettre en chemin. La Vertu mesme fera que ses contentements vous sembleront des miracles; & cependant vous ne desesperez point de les auoir. Il faut auoüer qu'il n'y a point d'occupation à qui ie donne plus d'heures qu'à l'estude de la Philosophie. Mais i'en suis comme du monde, que ie regarde tous les iours avec autant d'estbahissement que si i'amaïs ie ne l'auois veu. Aussi toutes ses inuentions & ses inuenteurs me sont venerables; il s'en faut saisir comme d'une succession commune: cela m'est acquis: cela est fait pour moy. Mais aussi deuons nous imiter le bon pere de famille, & faire que par nostre industrie cét heritage aille à la posterité, meilleur & plus riche que nous ne l'auons receu. On nous a bien laissé de la besogne: nous en laisserons bien à ceux qui viendront apres nous, Et qui-

conque naiftra d'icy à mille fiecles, s'il y prend peine, il aura tousiours moyen d'y adiouter quelque chose du sien. Mais quand les premiers auroient si exactement trauaillé, qu'il n'y auroit moyen de rien inuenter apres eux, il ne faut point craindre qu'en la nouveauté seule d'vser des inuentions & en la dexterité de les disposer, il n'y ait tousiours assés de matiere pour les esprits que produiront les fiecles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laissé des medicamés pour guerir les yeux: tout ce que vous auez à faire, sans en chercher d'autres, c'est de sçauoir bien appliquer ceux-cy, selon que le mal, ou le Temps le requerra. L'vn est bon pour la desmangeaison des yeux, l'autre pour la crassitude des paupieres, l'autre pour le diuertissement d'vne defluxion subite, l'autre esclaircit la veuë: C'est à vous de les broyer, de choisir le temps, d'en vser, & de sçauoir la quantité qu'il en faut mettre de chacun. Les Anciens nous ont laissé des remedes pour la guerison de l'ame. C'est à nous maintenant de sçauoir quand & de quelle façon il les faut appliquer. Ceux qui nous ont precedés sont allés bien auant, mais non pas iusqu'au bout.

II. Quoy qu'il en soit, nous leur deuons de l'admiration, & sommes tenus de les reuerer comme Dieux: Et quand nous aurions leurs pourtraits, & que nous celebrerions leurs natiuités, ie ne pense pas que ce ne nous fust vn grand aiguillon, pour nous inciter à la vertu: Pour le moins en deuons nous tousiours parler
avec

avec honneur, & rendre à ces precepteurs vniuersels du genre humain, & qui nous ont fait l'ouuerture à des choses si profitables, le respect & la reuerence que nous rendons à nos precepteurs particuliers. Si nous voyons venir vn Consul, ou vn Preteur, nous luy ferons toutes les demonstrations qu'on fait aux personnes de leur merite. Nous mettrons iustement pied à terre : nous nous descourirons, & leur quitterons le chemin; Et quand M. Caton, Lælius, Scipion, Socrate, Platon, Zenon, & Cleantes se presanteront à nous, nous les regarderons comme personnes vulgaires, & ne ferons pas semblant de nous en esmouuoir. Quant à moy, ie proteste qu'ils me sont venerables, & qu'on ne les nomme iamais en ma presence, que ie ne me leue pour leur faire honneur.

EPISTRE LXV.

ARGUMENT.

- I. *Combien il y a de principes des choses, suivant l'opinion de Platon, d'Aristote, & des Stoïques*
- II. *Comment, & pourquoy Dieu a créé le monde.*
- III. *Quelle meditation des premiers principes,*

nous porte à la cognoissance de Dieu, & au desir d'estre reünis à luy.

IV. Nous deuons plustost penser au bien de l'ame qu'à celuy du corps.

HIER au matin i'estois vn peu mal fait: toutefois apres midy cela s'estant passé, ie me mis à lire; & par cet essay me trouuant assés en estat de trauailler, ie voulu passer plus outre. I'auois en main vn sujet assés difficile, & dequoy i'estois resolu de venir à bout. Ie commençay d'en escrire quelque chose, & de m'y bander plus que ie ne fais ordinairement. Là dessus il me suruint quelques amis, qui m'osterent de dessus la besogne, & me tancerent comme vn malade, qui ne se garde pas, & qui ne fait point de cas de sa santé. Les discours furent mis en la place de l'escriture; & sur ce que nous ne peusmes pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en auant, vous fustes nommé pour arbitre: Tellement que c'est à cest'heure à vous de nous appointer: Vous auez plus de besongne que vous ne pensez: il y a trois parties.

I. Nos Stoïques, comme vous sçauiez, font deux principes de toutes choses, la Cause, & la Matiere. La Matiere demeure oisue, & ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuvre: mais au reste elle ne bougera, si personne ne la bouge. Or la Cause, c'est à dire la Raison, donne forme à la Matiere & la tourne comme bon luy semble: d'où vient toute ceste diuersité d'ouurages

que nous voyons. Il faut donc qu'en vne chose il y ait ce dequoy elle est faite, & ce qui la fait: l'un, la Cause, & l'autre, la Matiere. Toute science est vne imitation de la Nature; & pour ce rapportons ce que i'ay dit de l'ouurage del'vniuers à ce qui est de l'operation particuliere de l'homme. En vne statue, il a fallu qu'il y ait eu de la Matiere qui receût l'artifice, & vn Artisan qui donnast vn visage à la Matiere, en la statue dont le bronze a esté la Matiere, la Cause, l'Ouurier: Toutes autres choses en sont de mesme. Elles sont composées de ce qui est fait, & de ce qui fait: les Stoïques ne reconnoissent point d'autre cause que ce qui fait. Aristote en met de trois sortes. La premiere, la Matiere, sans laquelle rien ne se fait: La seconde, l'Ouurier; & la troisieme la Forme, qui est donnee aux ouurages, comme à vne Statue, & l'apelle *εἶδος*. Il y adiouste encore vne quatriesme, qui est l'intention de l'ouurage. Je m'en vay vous dire ce que c'est. Le bronze est la premiere Cause de la statue: car pour la faire, il estoit necessaire d'auoir ce dequoy elle deuoit estre faite. La seconde Cause, c'est l'Ouurier. Car ce bronze n'eust iamais est statue, sans la dexterité de quelque main, capable de le façonner. La troisieme cause, c'est la Forme: car on ne diroit point vne Statue à lance, vne statue à diademe, si l'une n'auoit vne lance, & l'autre vn diademe. La quatriesme Cause, c'est le dessein de l'Ouurier, sans lequel il n'auroit point trauaillé. Qu'apellés vous le dessein? Ce qui a conuié l'Ouurier, & l'a mis en

besogne, comme l'argent, s'il l'a faite pour la vendre, la Gloire, s'il a cherché d'auoir de la reputation, ou la deuotion, si son but a esté d'en faire vne offrande à quelque Temple; & pource ce qui a esté occasion de la faire, se peut appeller Cause. Ne penſes-vous point qu'entre les Causes de l'Ouurage, il faille compter vne chose, sans laquelle l'Ouurage n'auroit point esté fait? A ces quatre Causes, Platon en adiouſte vne cinquieme, qu'il appelle Idee. C'est le patron sur qui l'Ouurier iette la veüe, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le patron ſoit vn obiet exterieur, que l'Ouurier tienne deuant ſes yeux, ou vne conception interieure, qu'il ſe figure en l'eſprit. Ces exemplaires de toutes choses, les nombres de tous les ouurages qui ſont faits, & leurs meſures, ſont compris en l'intelligence de Dieu. Il eſt tout plain de ces figures, que Platon appelle Idees immortelles, immuables, infatigables: c'eſt pourquoy l'homme eſt periffable: mais l'humanité, sur laquelle eſt priſe la forme de l'homme, eſt permanente: Et quoy qui auienne à l'homme, elle ne reçoit point d'alteration. Il y a donc cinq Causes, ſelon Platon, de quoy, par quoy, comme quoy, ſuiuant quoy, & pour quoy; Et enfin ce qui procede de toutes ces Causes par leur aſſemblement, comme en la ſtatué, puis que nous auons priſ ceſt exemple. Le de quoy c'eſt le bronze: le par quoy, c'eſt l'Ouurier: le comme quoy, c'eſt la Forme qui luy eſt appropriée: le ſuiuant quoy, c'eſt le patron sur quoy l'Ouurier a tra-

uailé: le pourquoy, c'est l'intention de l'Ourier: ce qui en procede, c'est la statué.

II. Tout cela, comme dit Platon, se trouue en l'edifice du monde. Dieu est l'Ourier. Ce dequoy il est fait est la Matiere, la Forme, l'agencement & l'ordre: que nous y voyons: le Patron, ceste Imagination sur laquelle Dieu a conceu la merueille de son Ouurage: L'intention, ce pourquoy il l'a fait. Vous me demandés quelle peut auoir esté son intention? Sa bonté, pour le moins Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le monde? Il est bon: il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celuy qui est bon ne porte enuie à rien, qui soit bon. Voila pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il luy a esté possible. Donnez donc à ceste heure vostre iugement, & declarés laquelle de ces opinions vous trouuez la plus vray semblable: Je ne dy pas la plus vraye, parce que le Vray est auant par dessus nous que la verité mesme. Ceste multitude de Causes, mise par Platon & par Aristote, comprend ou trop, ou trop peu. Que s'ils mettent au nombre des Causes toutes choses gnerallement, sans lesquelles l'ouurage ne peut estre fait, ils en ont nommé trop peu: Car il faut qu'ils y mettent le Temps, puis que sans Temps rien ne peut estre fait. Il faut aussi qu'ils y mettent le Lieu, parce qu'on ne peut faire vne chose qu'il n'y ait vn lieu pour la faire. Et faut en fin qu'ils y mettent le mouuement, parce que sans mouuement il ne se fait rien, sans mouuement rien ne se corrompt.

Il y a des mouuements en tous arts: & n'est possible qu'il se face mutation quelconque, qu'il ne se face du mouuement. Mais l'importance est de sçauoir qui est la cause premiere & generale. Il faut qu'elle soit simple; car la Matiere l'est: voulons nous sçauoir que c'est? c'est la raison operante, c'est Dieu: Et pource tout ce que ie viens de nommer ne sont pas Causes chacune à part soy: mais elles dependent toutes de la Cause efficiente. Vous dites que la Forme est vne Cause, & ie vous respons que l'Ouurier la met en son ouurage, & que par consequent elle en est partie, & non pas Cause. Il n'y a non plus de raison de dire que le Patron soit Cause: c'est vn instrument necessaire à la Cause. Le Patron est necessaire à l'Ouurier, comme vne lime, ou vn sifeau: Sans lime & sans sifeau l'art ne peut travailler, & toutefois ce sont parties, & non causes de l'art. Quant à l'intention del'Ouurier, que vous dites estre vne Cause: encore que c'en fult vne, ce n'est pas vne Cause efficiente, mais suruenante, comme sont vne infinité d'autres. Mais ce n'est pas dequoy nous auons afaire. Nous cherchons la Cause generale. Car de dire avec eux, que c'est tout le monde parfait & acheué comme il est, ie n'y voy point d'apparence: Et ne les trouue pas en cela si deliés comme il ont accoustumé d'estre: car il y a difference entre l'Ouurage, & la Cause de l'Ouurage. Ou prononcés vostre sentence, ou, ce qui est le plus court en choses si difficiles, demandez temps de vous y resoudre: & nous dites

que nous reuenions vne autrefois.

III. Vous me demandés quel plaisir ie prens à me tourmenter apres des choses qui ne peuuent remedier à mes affections vicieuses, ny me faire perdre vne seule de ces cupidités qui me trauaillent ? La premiere meditation que ie fais, c'est du moyen de me mettre l'esprit en repos. Ie ne regarde le monde qu'apres que ie me suis regardé. Mais pensez vous que ceste recherche mesme soit du tout infructueuse, & que le temps y soit entierement perdu ? Il n'y a point de doute que l'esprit ne se lasse de la charge qu'il porte, & qu'il ne demande de retourner à ce Tout duquel il est partie. Ces considerations luy en donnent le moyen : mais l'importance est de n'en faire pas les pieces si petites, & d'y chercher autre chose que ces vaines subtilités. La pesanteur du corps est le supplice de l'ame. Il la presse, & la tient en vne prison où elle est en vne misere perpetuelle, si par la consideration des ouurages de Nature, la Philosophie ne luy donne quelque relasche, & de la terre ne la fait aucunement approcher du Ciel : c'est là qu'il est en sa liberté : c'est là qu'il se plaint de se pourmener ; & que quelquefois se desrobant de sa garde, il repare en la contemplation des choses diuines ce qu'il a accueilly de vicieux & de sale au commerce de l'humanité. Comme vn Artisan, qui a les yeux lassés de quelque besogne delicate, s'il est logé en vne maison sombre, & qui n'a que des veües empruntées : il sort en la rüe, & se va pourmener par

la ville en quelqu'un de ces lieux qui sont destinez à l'oïsiuete du peuple, où il prend de l'air & du iour tout à son aise: Ainsi l'esprit enfermé dans ce logis obscur & melancholique, autant de fois qu'il peut eschaper, se tire en lieu descouvert, & se resioiut en la consideration des merueilles de l'Vniuers.

IV. Le Sage, & celuy qui est apres à l'estre tiennent bien avec leurs corps: mais ce qu'ils ont de meilleur s'en esloigne, pour vacquer à la meditation des choses celestes; & faisant compte qu'il est au rolle d'une compagnie, il pense que ce qu'il vit, est sa solde; Et sans vouloir ny bien ny mal à la vie, se reduit à souffrir les inconueniens des choses mortelles, iusques à ce qu'il arriue en ceste condition plus heureuse, à laquelle il sçait bien qu'il est reserué. Ne voulez-vous destourner de la cōsideration des œures de Nature, & ne me laisser qu'une partie de ce que ie puis auoir entier? Ne m'informera-t-on point qui sont les principes des choses? qui est celuy qui leur a donné leurs formes; & d'une masse lourde & confuse, où elles estoient embrouillees au fonds d'un abisme, les a mises en la disposition agreable où ie les voy? Ne m'informera-t-on point qui est l'Ouurier du monde? comme il s'est peu faire que ceste grandeur enorme ait pris un ordre & un reglement? qui peut auoir ramassé tant de choses esparées? distingué tant de mellanges, & donné de l'embelissement à tant de difformitez? d'où peut venir une lumiere si grande? si c'est feu, ou quelque chose

chose plus claire que le feu? Ne m'informeray-je point de toutes ces choses? Ne sçaura-je d'où ie suis descendu? Si ie ne reuiendray plus au monde, quand i'en seray hors? ou si ie renaistray beaucoup de fois? où i'iray quand ie partiray du monde, & quelle place est preparée à mon ame, apres que la mort l'aura tirée de la captiuité du corps? Me deffendés-vous le commerce du Ciel? Voulez-vous que i'aye tousiours le nés en terre? Ie suis de trop bon lieu, pour estre valet de mon corps. Ie ne suis pas né pour si peu de chose que luy. C'est vne chaine qui me garde d'estre libre, & non autre chose. Quand la Fortune m'attaque, ie la mets au deuant, pour receuoir les coups, & les empescher de venir iusques à moy. Tout ce que i'ay qui peut souffrir des iniures, est dans ce meſchant logis. S'il a des seruitudes, elles ne m'assuietissent point. Iamais la chair ne me donnera d'apprehensions. Ie ne seray iamais Hipocrite pour elle, & ne mentiray iamais pour luy faire honneur. Nostre association n'est point si ferme, que ie ne la rompe, quand bon me semblera; & à cest-heure mesme que nous sommes ensemble, si nous sommes compagnons, nous ne sommes pas égaux pourtant. C'est à l'esprit qu'appartient le commandement. Mespriser son corps, c'est le moyen d'asseurer sa liberté. Ceste consideration, dont nous parlerons tantost, nous y seruira beaucoup; c'est que tout est composé de Matiere, & de Dieu; Que Dieu tempere le monde, & que toutes choses le sui-

uent comme leur guide, & comme leur Gouverneur. Or Dieu, qui a donné la Forme, est plus puissant que la Matière qu'il a receüe. Ce que Dieu est au monde, l'Amel est en l'homme: Le corps est en l'un, ce que la Matière est en l'autre. Il est donc raisonnable que le pire serue au meilleur. Soyez resolu contre toutes les choses fortuites: ne craignés ny les injures, ny les coûs, ny la prison, ny la pauureté. Qu'est-ce que la mort? Ou c'est vne fin, ou c'est le passage: ie ne me soucie point de n'estre plus: c'est la mesme chose que n'auoir point esté; ny de passer, par ce que ie ne sçauois aller en part où ie ne sois plus au large que ie ne suis.

EPISTRE LXVI.

ARGVMENT.

- I. *Le corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit.*
- II. *Les biens, quoy que de trois sortes, sont tous égaux.*
- III. *L'amour de la Verité, est le premier bien de l'homme.*
- IV. *Toutes les actions vertueuses sont esga-*

les en Vertu, mais differentes au sujet qui les exerce.

V. La Vertu fait mespriser les tourmens, & les incommoditez.

VI. La moderation dans la ioye est aussi loüable que dans l'affliction. La Vertu rend égaux tous les hommes vertueux.

VII. La Raison est le iuge du bien & du mal: Qu'il y a des biens selon Nature, & d'autres qui semblent contre Nature.

VIII. Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'esprit, par la santé du corps, & par la patience dans les douleurs.

I. **I**'Ay veu ces iours passés Claranus, mon compaignon d'escole, que ie n'auois veu il y auoit fort long-temps. Ie n'ay que faire de vous dire qu'il est bien vieil. Vous le croyez bien ainsi: mais ie vous iure qu'il a l'esprit verd & vigoureux, & qui donne encore de l'exercice à son corps attenué. Il y a eu de l'iniustice en la Nature, d'auoir donné vn si mauuais logis à vn si bel hôte: sinon, que peut-estre elle nous ait voulu faire voir en cét exemple, qu'il n'y a peau si foible ny si miserable, qui ne puisse loger vn esprit bien courageux & bien content. Il est venu à bout de tout ce qui le pouuoit empescher; & pour apprendre à mespriser toutes choses, il s'est mesprisé le premier.

C'est chose qui ne me semble pas bien dite

En vn beau corps, la Vertu nous plait mieux.

Car elle n'a point besoin d'estre embellie d'ailleurs. Elle est son ornement elle mesme; & le corps où elle loge, est consacré pour son habitation. Sans mentir quand j'ay bien regardé Claranus, ie le trouue beau, & son corps aussi droit que son esprit. Il peut sortir d'une cabane vn grand personnage, vn bel esprit & grand, d'un corps bien difforme, & bien petit. Aussi ie pense que tout expres la Nature a produit des hommes ainsi contre-faits, pour monstrier que la vertu peut naistre par tout. Il ne faut point douter qu'elle n'eust volontiers fait venir les esprits tous nuds au monde, si c'est chose qu'elle eust peu faire. Mais ce qu'elle fait à cest'-heure est bien dauantage: car elle en loge quelques vns d'as des corps si mal disposez, qu'il semble qu'il leur soit impossible de se produire; Et cependant ils ont l'action si viue, & si gaillarde, que mal-gré tout ce qui les empesche, ils ne laissent pas de se faire admirer par leurs effects. Quant à moy, ie ne pense pas qu'elle ait donné ceste mauuaise taille à Claranus, que pour estre vn exemple, que par la laideur du corps vn esprit ne s'enlaidit point, & qu'un corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit. Or combien que nous n'ayons esté gueres de iours ensemble, nous n'auons pas laissé de faire beaucoup de discours, que ie vous feray te-

mir, à mesure que j'auray la commodité de les rediger par escrit.

II. Nostre dispute fust le premier iour ; comme les biens peuuent estre esgaux, veu qu'il en est de trois conditions. Il y en a que nos Stoïques appellent premiers biens, comme la Ioye, la Paix, le Repos du pais. D'autres, seconds, qui sont tirez d'une matiere miserable, comme la Patience aux toutments, & l'Abstinence en vne fascheuse maladie. Quant à ces premiers biens, nous les souhaittons directement, les seconds en cas de necessité. Il y a encore des troisiemes, comme, vne alleure modeste & reglée, vn visage raffis, & vne contenance telle qu'un homme de iugement la doit auoir.

III. Comme peuuent ces biens estre pareils, veu que nous en desirons les vns, & auons en horreur les autres ? Pour les distinguer il faut remonter iusques à ce qui est le premier bien, & considerer quel il est. C'est vne ame bandée à la contemplation de la verité ; qui sçait ce qu'il faut desirer, ou fuyr : qui n'estime point les choses selon l'opinion, mais selon leur nature : qui s'implique dans toutes les parties du monde, & remarque attentiuement comme tout s'y passe, qui tousiours fait ou medite quelque chose qui proportionne sa vehemence à sa grandeur, immuable aux menasses, comme aux caresses, maistresse de la mauuaise Fortune comme de la bonne ; releuée par dessus tout ce qui arriue ; qui par sa bonne grace

monstre sa beauté, & par sa force sa disposition & sa continence; vuide d'apprehension, & de tumulte, inexpugnable à toute violence; que nulle aduersité n'abaisse, & que nulle prosperité n'enorgueillit. Telle est la vertu de l'ame: tel est son visage, s'il estoit possible de le voir tout, & tout à la fois. Au demeurant elle a beaucoup d'especes, qui se font paroistre suiuant la diuersité des sujets, sans qu'elle en demeure ny plus petite, ny plus grande.

IV. Ce qui est parfaitement bon ne peut décroistre: Aussi la vertu ne recule iamais, mais elle se conuertit tantost en vne qualité, tantost en l'autre: & donne la forme des objets où elle se veut trauailler. Quoy qu'elle touche, elle luy donne sa ressemblance, & sa teinture: elle est l'ornement des actions, des amitez, & quelquesfois des maisons entieres, qui la reçoient, & qui prennent son reglement. En fin elle ne met la main à chose quelconque, à laquelle elle ne donne tant d'esclat & de grace, qu'on ne la peut regarder sans estre rauy. C'est pourquoy sa force ne peut estre plus forte, ny sa grandeur plus grande; n'estant pas possible d'accroistre ce qui est en sa perfection. Il n'est rien plus droit que ce qui est droit: rien plus veritable que ce qui est veritable, ny rien plus temperé que ce qui est temperé. Toute vertu a sa mesure, & toute mesure ses bornes. La Constance ne scauroit aller au de là des siennes, non plus que la Foy, l'Assurance, & la Verité

au delà des leurs. Que peut-on adiouster à ce qui est parfait? Aussi ne peut-on non plus adiouster à la vertu, laquelle il faut dire auoir esté defectueuse, s'il y a eu moyen d'y adiouster. Il en est de mesme de ce qui est Honneste, de ce qui est Bien-seant, de ce qui est Iuste, & de ce qui est Legitime. Ils sont tous limités de certains termes. C'est vne marque d'imperfection que de pouuoir croistre. Les loix de toutes choses bonnes sont semblables. Ce qui est loüable, & ce qui est desirable ne sont pas micux joints ensemble, que le bien public, & le bien particulier. Toutes les vertus, les actions vertueuses, & les hommes vertueux, n'ont l'un rien plus que l'autre. Les vertus des plantes & des animaux, pource qu'elles s'auancent & s'arrestent, valent ou plus, ou moins: mais les humaines, parce qu'il n'y a qu'une raison droicte, & simple, elles sont toutes sous vne mesme regle. Il n'y a rien plus diuin que ce qui est diuin, ny plus celeste que ce qui est celeste. Ce qui est mortel monte, descend, croist, décroist, vuide, & se remplit. En ceste incertitude il ne peut y auoir que de l'inégalité. Les choses diuines n'ont toutes qu'une nature. Or la Raison n'est autre chose, qu'une partie de l'Esprit diuin, plongée dans le corps humain. S'il est vray que la Raison soit diuine, & qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de la Raison; il s'ensuit que tout ce qui est bon soit diuin. Or il n'y a point de difference entre les choses diuines; il n'y en peut donc auoir entre les bonnes;

& par ce moyen la Loye & la Patience aux tourmens font choses pareilles: Car en toutes deux il y a du courage: mais en l'un il est plus remis & plus lasche, en l'autre plus ardent & plus tendu. Et quoy? ne trouuez vous pas autant de valeur en celuy qui resolutement attaque vne ville, & la force, qu'en celuy qui la deffend avec vne extreme obstination? Scipion est braue, qui ferre les Numantins de si pres, que ne les pouuant vaincre, il les fait ruiner par leurs mains propres; Et les Numantins braues, qui sçauét qu'ils ne sont point enfermez, puis qu'ils ont la porte de la mort ouuerte; & en ceste resolution rendent l'ame entre les bras de leur liberté. Toutes autres choses bonnes, comme, la Tranquilité, Simplicité, Liberté, Constance, Equanimité, Perseuerance, sont égales entre elles: Car elles procedent toutes d'une vertu quitient l'ame droite, & l'empesche de se fouruoyer. Et quoy donc? la Loye & la Patience, inflexible aux douleurs, ne different point. Du tout point en ce qui est des vertus: mais beaucoup en ce qui touche le suiet, où l'une & l'autre s'exerce. Car en l'un l'esprit se dilate, & se relasche naturellement; & en l'autre, il sent de la douleur, qui est chose contre Nature. Ce ne sont point choses qui se touchent, puis qu'il y a tant d'espace qui les separe. Il n'y a pas moins de vertu d'un costé que d'autre, la diuersité des suiets n'apporte point de changement à la vertu. Que la Matiere soit molle ou dure, facile, ou difficile, plaisante ou fascheuse, la Vertu n'en est ny pire

ny meilleure. C'est donc force que les biens de l'un & de l'autre soient égaux, par ce que celui qui est ioyeux, se comporte si bien en sa ioye, & celui qui souffre fait vne si louable resistance à la douleur, qu'il est impossible de se comporter mieux. Or deux choses, qui sont telles qu'il n'en peut estre de meilleures, ne peuuent estre que pareilles. Car si ce qui est hors la vertu, la peut faire ou plus grande, ou plus petite; vne mesme chose ne peut estre bonne & honneste tout ensemble; Et cela estant il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honneste au monde. La raison est, qu'une chose ne peut estre honneste, quand on la fait par force & contre son gré. Toute chose honneste est volontaire: qui fait vne chose lentement, qui se plaint, qui recule, qui apprehende, il oste à l'action tout ce qu'elle a de grace, qui est de prendre plaisir en ce qu'on fait. Ce qui n'est point libre ne peut estre honneste: toute crainte a de la seruitude: ce qui est honneste est hors de trouble & de crainte. On ne peut refuser vne chose, la iuger mauuaise, & s'en tourmenter, qu'il n'y ait du tumulte, & de la discorde en l'ame. Car d'un costé l'apparence du bien nous pousse, & de l'autre la doute du mal nous retient; Et pource, quand il est question de faire quelque chose de louable; s'il y a des obstacles, il ne faut point dire qu'il y ait du mal, mais seulement qu'il y a de l'incommodité. Vne chose honneste ne connoist ny commandement ny contrainte; Elle est pure & separée de tout mal. Je voy

bien que c'est, dirés-vous, vous nous voulez persuader qu'autant fait celuy qui est bien à son aise, que celuy qui n'ouure point la bouche en la torture, & qui par sa patience fait rendre ceux qui ont charge de le tourmenter. Je pouuois vous respondre ce que dit Epicure, Qu'un homme sage, quand on l'auroit mis à rostir dans le Taureau de Phalaris s'escrieroit, Je me trouue bien; ie me mocque de tout ce qu'on me fait. Vous estonnés-vous que ie vous die, qu'on n'est pas mieux de faire bonne chere en vn festin, que d'estre parmy les gesnes quand on a le courage & la force de les endurer? Que ferez-vous quand vous oïrez Epicure vous dire, Que c'est plaisir d'estre tourmenté. Quant à moy ie trouue qu'en cest exéple il y a de la difference entre la Ioye & la Douleur. Si i'en auois le choix, i'en desirerois l'un, & tâcherois de me parer de l'autre, s'il m'estoit possible. L'un est naturel, l'autre contre Nature. Tant qu'on les considérera de cette façon, il y aura bien loin del'un à l'autre.

V. Mais si vous en venez à la Vertu, vous trouuerés qu'aux matieres tristes, comme aux plaisantes, la procedure est tousiours semblable. La peine, la Douleur, & tout ce qu'il y a d'incômoditez, ne seruent de rien: la vertu les gardera de paroistre. Les douleurs, les ennuis, les iniures se resserreront aussi tost: & de quelque part qu'elle esclaire, tout ce qui brilloit en son absence s'obscurcira, comme les estoilles en la presence du Soleil. Les incommodités, quelques grandes qu'elles

soient, quand elles se rencontrent avec elle, ne paroissent non plus que l'eau d'une nuée en la mer. Et pour monstrier qu'il est comme ie le vous dis, qu'un homme de bien voye une chose louable, il s'y en ira sans marchander. Les bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront point. Il ne regardera pas ce qu'il est nécessaire qu'il souffre, mais ce qu'il est honneste qu'il face. Une belle action ne luy fera non plus suspecte qu'un homme de bien. Il se fiera d'elle, comme il feroit de luy, & n'en attendra que de l'aïse, du repos, & de la prosperité. Il fera d'une chose louable, mais triste & penible, comme d'un homme de bien, pauvre, ou banni, & qui aura mauvais visage. Or à cest-heure mettrés un homme de bien & plain de richesses d'une part, & de l'autre un de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils soient inégaux en Fortune, ils sont égaux en preud'homme. Il faut faire le mesme iugement des choses que des personnes. La vertu n'est pas moins louable au corps d'un homme malade, ou prisonnier, qu'en celui d'un homme libre, bien robuste, & bien composé. Si vous estes vertueux, ayez tous vos membres, ou soyés estropié; vous estes d'autant de merite d'une façon que de l'autre: Autrement ce seroit iuger du maistre par l'habillement du valet. Car toutes choses qui sont suiettes aux accidets, comme l'argent, le corps, & les honneurs, sont seruiles, imbecilles, fluides, caduques, & perissables d'un moment à l'autre. Comme au contraire, les œuvres de la

vertu sont hors de toute iurisdiction : rien ne les peut ny forcer ny vaincre. Que la Fortune les manie doucement, ou rudement, comme il luy plaira : c'est tout vn. Elle ne leur peut donner vn masque si laid, qu'elles ne soiēt agreables. Le desir est aux choses ce qu'est aux hommes l'amitié. Je ne pense pas que vous aimassiez mieux vn homme de bien riche que pauvre, ny fort & nerueux, que gresle & flouet. Aussi quand vne chose est honneste, vous ne la deués pas moins desirer laborieuse & difficile, que pleine de repos & de plaisir. Autrement vous me ferés croire, que de deux aussi vertueux l'un que l'autre, vous aimerés mieux le beau fils bié parfumé, que l'autre qui seroit si crasseux, & en si mauuais equipage, qu'il seroit horreur à regarder: Et puis apres vous en viendrez là, que vous aymeriés mieux celuy qui seroit bien sain, & entier de tous ses membres, que celuy qui seroit borgne ou boiteux: Et en fin de degré en degré, vostre degoust passeroit si auant, que de deux aussi iustes & aussi sages l'un que l'autre, vous prefereriés sans doubte celuy qui auroit les cheueux plus longs, & plus frisez que son compaignó. Où il y a de l'inégalité de vertu, toute autre inégalité ne paroît point. Elle est le principal : le reste n'est qu'accessoire. Car qui seroit si mauuais Censeur contre ses enfans, qu'il aimast mieux le sain que le malade, le grand & de belle taille, que le court & le petit? Les bestes ne sont point partiales en leur affectiō enuers leur portée. Elles se laissent tetter aux vns

comme aux autres. Les oiseaux partagent également la bechee à leurs petits. Vlyffe est aussi bien r'appellé par les rochers d'Itaque, qu'Agamemnon par les delices de Mycenes. Personne n'ayme son pais, pource qu'il est grand: mais pource que c'est son pais. A quelle fin tend ce discours? Pour vous faire entendre que la vertu fait de ses ouurages comme vn pere de ses enfans. Elle les regarde tous de mesmes yeux, leur est indulgente aux vns comme aux autres, fait encore quelque chose de plus pour ceux qu'elle voit les plus trauaillés; comme vous voyez que les peres mesmes distribuant leurs richesses entre leurs enfans, en feront quelque grace particuliere à celuy de qui le mauuais estat meritera qu'on en ait compassion. Ainsi la vertu, qui voit quelques vns de ses ouurages mal traités de la Fortune, ne les aime pas mieux que les autres; mais comme bonne mere, elle les prend entre ses bras, & leur aide en quelque chose à supporter leur affliction. Pourquoy ne se peut il faire qu'un bien soit plus grád que l'autre? Pource que rien ne peut estre plus propre que ce qui est propre, ny plus plain que ce qui est plain. Vous ne pouuez pas dire de deux choses qui sont égales à vne troisieme, que l'une luy soit plus esgale que l'autre. Aussi ne pouuez-vous dire qu'il n'y ait rien plus honneste que ce qui est honneste. Que si toutes vertus ont pareille nature, il en faut autant croire des trois sortes de biens; & de là ie conclus que la moderation est aussi loüable à se fâcher qu'à se réjouir.

VI. Cesteioyen'a point dauantage sur vne confiance qui ne s'esbranle point aux tortures, & qui sous les coups que les bourreaux luy donnent, sçait deuorer les gemissements. Ces premiers biens sont desirables, & les seconds merueilleux; Et neantmoins ils ne laissent pas d'estre égaux; pource que tout ce qu'il y a d'incomode demeure eouuert sous vn plus grád bien. Quiconque les iuge inégaux, il regarde les choses exterieures, & non pas la Vertu. Les vrais biens sont de mesme port, & ont mesme estédué les vns que les autres. Les faux ont plus de vuide que de plain. La monstre en est belle; Mais comme vous les venés à peser, vous trouués que ce n'est pas ce qu'il sebloit. Il est comme ie le vous dis, Lucilius, tout ce qui a passe-port de la Raison, est solide, ne perit iamais, fortifie l'esprit, & le releue en vne hauteur, d'où iamais il ne descend. Les choses que le vulgaire louë, & qu'il appelle bonnes, enflent ceux qui se paissent de vanités. Celles qu'il estime mauuaises, donnent aux ames ceste mesme frayeur, qu'aux bestes ombrageuses, les lieux qui leur font imaginer quelque peril. Mais comme il n'y a point de suiet de se resiouir aux vns, il n'y en a point de craindre aux autres. La Raison seule, pource qu'elle ne s'affuiet point aux sens, mais leur commande, est immuable, & ne se reuocque iamais, quand vne fois elle a fait vn iugement. La Raison est égale à la Raison, comme vne chose droite à l'autre; & par consequent la Vertu, qui n'est autre

chose qu'une droite Raison, est esgale à la vertu. Toutes les vertus sont raisons. Sont-elles raisons, elles sont donc droites: Si elles sont droites, elles sont égales. Car estât semblables à la Raison, elles sont semblables entre elles. Or ie dy que les actiōs sont semblables entre elles, entant que l'Honneur & la Iustice les accōpagnent: autrement il y a de la differēce, selon que la matiere est plus large, ou plus estroite, precieuse, ou vile, & generale, ou particuliere. Quoy qu'il en soit, ce qu'elles ont de meilleur est tousiours égal: comme les gens de biē sont tous égaux en ce qu'ils sont gens de bien: mais quelque fois l'âge les fait differer. L'un est vieil, & l'autre ieune: Quelquefois la forme du corps: l'un est beau, l'autre laid; & quelquefois la Fortune; l'un est riche, l'autre pauvre; l'un plain de credit & d'hōneur, a du renom par tout le monde; & l'autre bas & contēptible, bien à peine est connu de ses voisins: mais en ce qu'ils sont gens de bien, ils sont égaux. Le sens n'est pas iuge de ce qui est bon ou mauvais. Il ne sçait, ny ce qui est vtile, ou invtile. S'il ne voit, ou s'il ne touche l'objet, il n'en sçaurait que dire. Il ne peut ny prevoir les choses futures, ny se ramenter les passées; Et partant il n'en peut avoir les consequences: Or c'est de cela que s'enfile l'ordre & l'entresuite des choses, & ceste vniformité de vie qui s'achemine à la perfection.

VII. C'est donc à la Raison de decider ce qui proprement se doit appeller Bien, ou Mal. Elle ne fait point

de cas d'une chose mendrée d'ailleurs, & qui ne naist point en l'homme : ce qui n'est ny bon ny mauuais, luy semble de peu d'importance : tout ce qu'elle estime Bien est en l'Esprit. Au reste il y a des biens qu'elle met au premier rang, comme la victoire des enfans qui soient gents de bien ; le salut du païs, & à ceux-là, elle s'achemine de propos delibéré. D'autres seconds, qui ne se monstrent qu'aux mauuaises fortunes, comme la patience aux incommoditez d'une grande maladie, ou en l'affliction d'un bannissement, & d'autres encore, qui sont autant selon que contre Nature, comme, de marcher discrettement, auoir bonne grace en vne chaire : car le seoir est aussi naturel que l'estre debout, ou le marcher. Entre ces deux precedents il y a de la difference. Car les premiers sont selon Nature ; comme, se resiouir d'auoir des enfans qui soient gents de bien, & de voir les affaires publiques en bon estat. Les seconds contre Nature ; comme estre dans les tourments, & ne gemir point, auoir vne fièvre chaude, & se passer de boire. Et quoy donc est-il possible qu'il y ait quelque bien qui soit contre Nature ? non ; mais quelquefois le suiet où il est, est contre Nature. Mais contre tous ces maux auoir vne ame inexpugnable, c'est chose qui est selon Nature ; Et pour le faire plus court, la matiere du Bien est quelquefois contre Nature ; mais le Bien iamais ; pource qu'il n'y a point de Bien sans Raison : or la Raison se range à la Nature. Qu'est-ce donc que Raison ? Imitation
de

de Nature. Qu'est-ce que le souverain Bien de l'homme? S'accommoder à ce que Nature veut. Vous direz sans doute, qu'une paix qui ne vid jamais d'espee hors du fourreau, est bien plus heureuse, qu'une qui a cousté beaucoup de sang; Et une santé qui ne fut jamais esbranlée, plus douce qu'une qui par l'observation d'une diette rigoureuse, & par la continuation de prendre des medecines, on a finalement recouuerte, apres avoir esté long-temps hors d'esperance de guerir; Et que par mesme moyen il ne faut point doubter qu'une pure ioye ne soit meilleure, qu'une resolution opiniastre à souffrir les fers & les feux. Vous-vous abusés: les choses fortuites ont bien de la difference. Car on les estime plus ou moins, selon qu'elles apportent plus ou moins d'utilité: Tous biens ont un mesme but, qui est de consentir à nature. Ce consentement est aussi grand aux uns qu'aux autres. Quand en une assemblee nous suivons tous l'opinion de quelqu'un qui a parlé le premier, on ne peut pas dire; Cestui-cy s'y accorde plus que cestui-là. Tous d'une voix se ragent à la mesme opinion. l'en dis de mesme des Vertus: Elles s'accordent toutes à Nature. l'en dis de mesme des biens; ils s'accordent tous à Nature. L'un est mort ieune, l'autre vieil, & l'autre au berceau. Tous ces trois n'estoient ny plus ny moins mortels l'un que l'autre, encore que la mort ait laissé faire plus de chemin à l'un, quell'ait tranché l'autre en sa fleur, & fait sortir l'autre du monde, aussi-tost qu'il y fut en-

tré:vn autre est mort en mangeant, vn autre en dormant, vn autre en passant son temps avec vne femme. Opposés leur à cest'-heure ceux que l'espee a tués, que la morsure d'un serpent a fait mourir, qui ont esté brisés sous quelque ruine; ou qui par vne longue cōtraction de nerfs, avecque des douleurs extremes, ont perdu l'vsage du corps vn membre apres l'autre: on peut dire qu'entre ces sortes de mort, il y en a de pires & de meilleures: mais c'est tousiours vne mort. Les chemins par où elle vient sont diuers: mais ils se viennent tous rendre en vn carrefour. Il n'y a point de mort plus grande ny plus petite: car en tous hommes generally, elle se limite en la fin de la vie. Je vous en dy de mesme des biens: l'un est parmy du sucre, l'autre parmy de l'absynthe: l'un a conduit l'indulgence de la fortune, l'autre a dompté sa violāce. Quoy que la matiere où ils trauaillent soit differente, & que l'un marche à son aise en vne campagne raze, l'autre avecque peine grimpe contre vn rocher; ils sont aussi bons l'un que l'autre, & tous ont vne mesme fin. Ils sont bons, ils sont louables, & ne marchent qu'avecque la Raison & la Vertu. La Vertu ne veut rien auoir d'inégal, entre les choses qu'elle auoüe à soy; & ne prenés pas ce que ie vous dy pour vne doctrine de Stoïques seulement. Epicure mesme fait deux sortes de Biens, desquels ils compose ceste souueraine & parfaite félicité; Qu'il n'y ait ny douleur au corps, ny trouble en l'esprit.

VIII. Quand ces biens là sont plains, il n'y a moyen d'y rien adiouster. Car comme mettrés vous quelque chose en vn vaisseau plain? le corps n'a point de douleur; Que se peut-il adiouster à ceste insolence? l'esprit n'a point de trouble; que se peut-il adiouster à ceste tranquillité? Comme le Ciel esclairé d'un beau Soleil & de tous costes purgé de nuées, n'est point susceptible de plus grande lumiere; Ainsi l'homme qui a soin du corps & de l'esprit, & qui bastit sa felicité du repos de l'un & de l'autre; quand il a le corps sans douleur, & l'esprit sans trouble, se peut dire au comble de ses desirs, & en un estat qui ne sçauroit estre meilleur. S'il y suruiét quelques delices exterieures, elles ne font point pour cela croistre son bien, parce qu'il estoit desia parfait: mais elles le confissent, par maniere de dire, & luy donnent de l'entretien. Quand un homme a la paix du corps & de l'esprit, il n'est pas possible que sa felicité puisse aller plus auant. Nous ne sommes pas les seuls qui parlons des biens de cette façon. Epicure en fait vne diuision pareille à la nostre. Il dit qu'il est de certaines choses qu'il estime desirables, cōme un repos de corps avec exēption de toutes incommodités, & un relaschement d'esprit, qui prend plaisir en la consideration de son propre bien. Apres ces premiers, il en met d'autres qu'il confesse auoir du merite. Mais il aymeroit mieux n'en auoir que faire. En ce rang il met la patience en quelque fascheuse maladie, & la constance aux extremités d'une dou-

leur. Il estoit fuiet à la pierre & à la colique, & en estoit si tourmenté, qu'il est impossible de l'estre davantage. Et neantmoins, il dit que le iour mesme qu'il auoit quelque accès de l'une de ces maladies, ne se passoit pas sans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la iouissance du souuerain bien. Il s'ensuit donc que ces choses que vous aimerés mieux n'esprouuer point, & que toutefois quand l'occasion s'offre de s'en seruir, vous auoués estre cherissables, louables & dignes d'aller du pair avecque les plus grands biens, sont estimées biens par Epicure. Aussi ne peut-on nier que les biens qui ont fait la closture d'une vie bien-heureuse, qu'Epicure mesme en mourant a remerciés, ne puissent faire comparaison avecque les biens qu'on met au premier degré. Tout ce que ie vous ay dit, Lucilius, n'est encore rien. Il faut que vous me donniés congé de passer plus auant. S'il estoit possible qu'il y eust des biens plus grâds les vns que les autres, ie prendrois ceux qui vous sembleroient desagreceables, & laisserois les doux & les delicats. Les prosperités sont plus aisées à cōduire, que les aduersités à passer. Je sçay bien que le mesme iugement qui nous rend moderés en la bonne fortune, nous garde en la mauuaise de perdre le cœur, & qu'un soldat qui sans peur aura esté en garde hors de la tranchee, en vne nuit que l'ennemi n'aura point donné d'alarme, peut bien estre aussi braue, que celuy qui apres auoir eu les iarrêts couppés, aura combatu

sur les genoux, & ne se fera iamais voulu rendre. Mais quoy que ce soit, ceux qu'on voit reuenir sanglants, ou d'un assaut, ou d'une charge, ont des acclamations de louange, & des benedictions du peuple, plus particulieres & plus affectionnees, que ceux qui bien qu'ils ayent aussi bien fait, toutefois ne rapportent point de marques d'y auoir esté. C'est pourquoy, sans mentir ie ferois plus de cas de ces Biens à qui la Fortune a donné de l'exercice; qui ont veu les tempestes, & y ont fait preuue de leur suffisance, que de ceux qu'une bonnasse continuelle a laissé languir en oisieté. A quelle main entiere du plus vaillant homme du monde ne prefererois-je celle de Mutius, toute tronçonnée & rostie comme elle fut? Du mesme courage qu'il auoit mesprisé les ennemis, il voulut mespriser les flammes, & ne se lassa de regarder fondre sa main dans le feu, que Porfenna, par enuie d'un si bel acte, luy fist offer en despit qu'il en eut; Et pour faire cesser sa gloire, fit cesser le plaisir qu'il prenoit en sa punition. Qui me gardera que ie ne mette ce bien entre les premiers, & que ie ne l'estime d'autant par dessus ces biens paisibles, & qui iamais n'ont senti secouffe aucune de la Fortune? Que c'est chose plus nouuelle de vaincre avec une main perduë, qu'avec une main armee. Et quoy donc, me desireray-je ce bien? pourquoy non? comme aurois-je le courage de faire une chose, si ie n'auois le courage de la desirer; sinon que ie pensasse estre mieux à mon aise de bailler mes iambes à frotter

à quelque Bardache desia vieil, ou me faire chatouiller les doigts par ie ne sçay quelle femme, ou par quelque homme qui ne vaudroit gueres mieux ? Pourquoy n'estimeray-ie Mutius bien plus heureux, qui tendit sa main au feu, comme s'il l'eust présentée à quelque Operateur pour la manier ? Il r'acoustra tout ce qu'il auoit gasté, sans armes ; & tout estropié qu'il estoit, il mit fin à la guerre, & avec vn morceau de main emporta la victoire de deux Roys.

EPISTRE LXVII.

ARGUMENT.

- I. Les hommes ont de grandes obligations à la Vieillesse.*
- II. Que tous biens sont desirables, & que ceux qui ne semblent pas tels, ne laissent pas de l'estre.*

POUR commencer par les discours ordinaires, le Printemps approche desia de l'Esté ; Mais au lieu de s'eschauffer, il se refroidit ; & n'y a point encore d'assurance, pource que bien souuét nous retombons en Hyuer, quand nous en pensons estre eschappés. Voulez-vous sçauoir comme il est encore incertain ? Je ne puis encore ny sortir de la chambre, ny demeurer sàs feu ; Vous direz, que c'est n'auoir ny chaud

ny froidie l'auoüe; Lucilius: mon âge a de la froideur
asses, sans en chercher ailleurs. A grand' peine puis-je
degeler au mois de Iuillet. Aussi ie demeure la plus
part du temps sur les matelas. l'ay cette obligation à
ma vieillesse, qu'elle me fait garder le liect. Pourquoy
ne luy en aurois-je de l'obligation? Elle m'empesche
de faire ce que la Raison me deffend de vouloir: mon
plus grand entretien est avecque mes liures. Si quel-
quefois ie reçois de vos lettres, ie me fay croire que ie
suis avecque vous: ie me transporte tellement, que ie
pense plustost parler à vous que vous escrire; Et pour-
ce ie respondray sur la question que vous me faites,
comme si vous estiez presant, nous l'examinerons
vous & moy.

I. Vous me demandez si tout ce qui est bon est de-
sirable; & dittes que si c'est vne bone chose que de ne
s'esmouuoir ny de torture, ny de feu, ny de maladie,
& les endurer patiemment, il s'ensuit que la torture,
le feu, & la maladie sont choses desirables: à quoy
toutefois il n'y a point d'apparece; & ne voit-on point
que iamais homme ait fait d'offrandes aux Dieux,
pour les remercier d'auoir bien eul les estruieres, ny
pour auoir esté bien trauaillé de la goutte, ou bien al-
longé à la torture. Distinguez ces choses, Lucilius, &
vous connoistrez qu'en ce que vous trouuez si rude, il
y a quelque chose à desirer. Je voudrois bien n'auoir
point la torture: mais s'il faut que ie l'aye, ie souhaitte-
ray de la pouoir souffrir en homme d'honneur &

de courage. l'aymerois mieux la paix que la guerre: & neantmoins s'il faut que la guerre vienne, ie desireray de ne me desesperer point aux calamités quelle apportera. Je ne suis pas si hors du sens, que ie demande d'estre malade; toutefois s'il m'arriue de l'estre, ie desireray de pouuoir (mais avec resolution) souffrir ce qu'il faudra que ie souffre, & forcer mon intemperance d'obeyr au regime qui luy sera prescrit. Ainsi les incommodités ne sont point desirables, mais bien la Vertu, qui fait supporter les incommodités. Il y en a des nostres, qui tiennent que cette patience aux aduersités c'est chose qu'il ne faut ny trop fuir, ny trop desirer; & qu'il n'y a point de raison de desirer vne chose, qui ne soit purement bonne, tranquille, & hors de tout ce qui nous peut brouiller l'esprit. De moy, ie ne suis pas de leur aduis. Pourquoy? premierement, pource qu'il n'est pas possible qu'une chose soit bonne, & ne soit point desirable. Secondement, si la Vertu est desirable, il faut que tout Bien le soit, puis qu'il n'y a point de Bien où il n'y ait de la Vertu. Au partir de là, si vne patience magnanime aux aduersités n'est point desirable, ie demande si la Magnanimité l'est point? Or est-il que c'est pour elle que nous mesprisons les dangers, & les appellons au combat. Sa plus belle partie & la plus admirable c'est, que tant s'en faut qu'elle craigne les feux, & les fers, que tout au contraire elle cherche l'occasion de s'esprouuer avec eux: & quelquefois mesme au lieu de parer les coups, s'ou-

ure l'estomach, & le dispose à les recevoir. S'il est vray que la Magnanimité soit desirable, il en faut avouer autant de la resolution à supporter ce qui nous fait mal, car c'est vne partie de la Magnanimité: Mais faites-en la distinction que ie vous ay ditte; & vous n'aurez plus rien qui vous abuse. Souffrir des tourments n'est point chose desirable: mais c'est chose desirable de les souffrir courageusement. C'est le courage que ie desire, pource qu'en cela consiste la Vertu. Mais quoy qu'il en soit, où s'est-il iamaistrouué personne qui ait fait de semblables souhaits? Il est des vœux qui se font ouvertement, quand la chose qu'on demande est spécifiée: il en est d'autres qui sont cachez parmy vne multitude de vœux particuliers, compris sous vn vœu general. Côme ie me desire vne vie honneste, c'est chose qui consiste en plusieurs actions. Là deffous est le tonneau de Regulus, le poignard de Caton, le bannissement de Rutilius, & ce breuvage empoisonné de Socrate, qui de la prison le fist monter au Ciel. Tellement que quand i'ay désiré vne vie honneste, i'ay par mesme moyen désiré le tonneau, le poignard, le bannissement, & le poison; parce que ce sont choses sans lesquelles il est quelquefois impossible de viure honnestement

Oserque quaterque beati!

N'est ce pas vne mesme chose de desirer cette mort à quelqu'un, & de confesser qu'il y a suiet de la desirer? Decius se deuoua pour la Republique; & donnant

des esperons à son cheual, alla chercher la mort dans les espées des ennemis. Son fils par vne emulation genereuse de la Vertu paternelle, avec paroles solemnellement conceuës, & desia comme hereditaires en sa maison, en fist de mesme, ne se souciant d'autre chose que d'appaiser les Dieux par la Victime qu'il leur sacrifioit. Surquoy pensés-vous que furent fondées ces resolutions glorieuses de l'un & de l'autre, que sur l'opinion qu'ils auoient, que c'estoit chose desirable qu'une bonne mort? Il n'y a donc point de doute, que la plus belle & la meilleure chose du monde ne soit de mourir en quelque entreprise vertueuse, & par vn acte memorable consacrer son nom aux siècles à venir. Vous pensez, quand vn homme resiste courageusement à la douleur, qu'il ne se serue que d'une Vertu, pource que la Patience est celle qui paroist le plus en ceste action: vous vous trompés: elles y sont toutes. Quant à la Magnanimité, c'est chose certaine qu'elle y est, parce que la Patience, la Souffrance & la Tolerance ne sont que ses brâches. La Prudence y est, qui comme intendante sur tout ce qui se delibere, conseille de se comporter genereusement en ce qu'il est impossible d'éuiter. La Constance y est, qui ferme contre toute violence, ne quitte iamais la place qu'elle a prise, & iamais ne démord ce qu'une fois elle a resolu. Toutes les autres Vertus y sont tout de mesme: c'est vne société qui ne se diuise point que la leur. Quand il se fait quelque chose de louable, il y en a

bien vne qui principalement en prend la conduite:
 mais c'est par l'aduis de ses compaignes: or de puis que
 toutes les Vertus approuuent vne chose, encore qu'il
 semble que ce ne soit l'ouurage que d'une seule, in-
 dubitablement elle est desirable. Et quoy? Penseries-
 vous que rien ne fut desirable que ce qui vient par le
 ministere des voluptés & du repos, & qui nous fait
 mettre les festons sur nostre porte? Il y a des voluptés
 melancoliques, & des vœux plus celebrables par
 adoration que par applaudissement. Ne pensez-vous
 pas que Regulus ne desirât d'estre bien-tost de retour
 au supplice, qui luy estoit reserué par les ennemis?
 Prenez l'ame de quelque grand personnage, & pour
 quelque temps laissez les opinions populaires: repre-
 sentés-vous la vertu telle que vous deués penser qu'elle
 est belle, magnifique, & qui ne demande point que
 nous luy portions des œillets & des roses, mais que
 nous la seruions avec le sang & la sueur. Regardés
 M. Caton approchant ses mains pures de ceste vene-
 rable poitrine, & courageusement agrandissant la
 playe, que le coup n'auoit pas fait assez profonde;
 Que luy dirés vous? Que vous plaignez son inconue-
 nient, ou que vous loués sa resolution. Il me souuient
 à ce propos de nostre Demetrius, qui dit qu'une vie
 hors de toute apprehension, & qui n'a iamais contesté
 contre la Fortune, est vne mer morte. Quand vn hom-
 me n'a rien qui l'excite, qui luy face noise, ny qui
 par menace ou attaque, luy donne suiet d'esprouuer

comme il a le courage en bonne affliette, mais croupit en l'oïsiuete d'un repos continuel ; ce n'est pas tranquillité *Malacia est*. Attalus le Stoïque disoit ordinairement, Qu'il ay moit mieux que la Fortune l'employast au camp qu'à la chambre. Je suis tourmenté : mais ie ne dis mot : cela va bien. On me fait mourir : mais ie ne gémis point : cela va bien. Epicure diroit, Cela m'est doux. Mais ie penserois parler indignement d'une chose si honneste & si graue de luy donner un nom si delicat. Je suis dans le feu, mais ie ne me rends point. Pourquoy ne sera-ce chose desirable, non que le feu me brusle, mais que le feu ne m'estonne point ? La plus belle & la plus excelléte chose du monde, c'est la Vertu : & iamais les choses ne peuuent est que bonnes & desirables, quand elles se font par son commandement.

EPISTRE LXVIII.

ARGUMENT.

- I. *Il blasme la vie trop solitaire.*
- II. *Quelles doivent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.*
- III. *La Vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'ame, que tout autre âge*

IE me range de vostre opinion, & suis d'aduis que vous vous cachies en quelque retraite ; mais que vous cachies vostre retraite mesme. Si les Stoïques ne

vous en donnent le precepte, ils vous en montrent l'exemple: mais vous y trouuerés l'un & l'autre. Je le vous feray voir quand il vous plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suivent se messent de toutes Republiques, ny continuellement, ny sans fin: & puis quand nous auons mis le Sage aux affaires d'une Republique digne de luy, qui est le mode, en quelque part qu'il face sa retraite, il est tousiours en sa Republique; & peut-estre il sort d'un petit coin, pour entrer en un Palais; & porté dans le Ciel, reconnoit combien il estoit bas, quand il montoit en ces chaires eminentes, que les grâds du monde ont esleués pour l'ostentation de leur vanité. Retenés bien ce que ie vous vay dire. Le Sage n'est point sans affaires, puis que le Ciel & la Terre sont deuant luy. Je reuiens à cest'-heure à ce que i'auois commencé de vous conseiller; que la retraite que vous voulez faire soit secrette. Ne publiés point que c'est pour Philosopher: trouués luy quelque autre pretexte: dittes que vous vous trouués mal, & que vous vous affoiblissés, ou que vous estes lassé de trauailler.

I. C'est vne lasche ambition que de chercher de la gloire à se reposer. Il est des bestes qui de peur qu'on ne les trouue, brouillent leurs voyes à l'entour de leurs gistes. Il vous en faut faire de meme: autrement vous ne ferez pas d'estre suivi. La plus-part des hommes ne se soucient pas d'entrer où ils voyent la porte ouuerte; & elle est close, ils crochettent les serrures pour y entrer.

Il n'y a rien qui sollicite plus vn larron que ce qui est sous la clef. On ne fait iamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui est en prise n'arreste iamais les curieux. Le monde est ainsi fait; il n'y a si lourdaud à qui ce qui est tenu secret ne face ouurir les yeux. Vous ferez tres-bien, si vous vous retirez, de ne publier point vostre retraite. C'est vne maniere de la publier, que de se cacher trop, & ne se laisser voir à personne: l'un s'est retiré à Tarente; l'autre s'est enfermé à Naples: vn autre depuis long temps n'a mis le pied hors de sa maison. C'est appeller le monde, que de faire vne farce de sa solitude.

II. Quand vous ferez vostre retraite, pensez à parler avecque vous, & non à faire parler de vous. Mais que me diray-ie? Ce que les hommes se disent les vns des autres si volontiers. Vous vous dirés du mal de vous mesmes. Contés vous vos verités, & vous accoustumés à les ouïr. Si vous sentés quelque chose en vous, où plus qu'en nulle autre part vous reconnoissés vostre infirmité, c'est dequoy vous ferez vostre principal entretien. Chacun sçait les indispositions de son corps; & pourcel vn se fait vomir, pour se descharger l'estomach: l'autre mange souuent, pour le fortifier: l'autre se desseche par abstinence: l'autre se purge: l'autre, qui est goutteux, se garde du vin & du bain; Et quoy qu'il en arriue, nous ne nous soucions pas du demeurant, pourueu que nous remedions à ce qui nous presse le plus. Ainsi nous auons dans l'ame

des parties interessées, qu'il est question de guerir. Que fais-ie quand ie me repose? Ie pense mon vlcere. Si ie vous monstrois vn pied enflé, vne main liuide, ou les nerfs dessechés de quelque iambe raccourcie, vous ne trouueriez point mauuais que ie ne bougeasse d'une place, & que ie donnasse ordre à ma guerison. I'ay vn mal plus grand que tout cela; mais ie ne le vous puis monstrier. L'abcés est interieur; ie ne veux point que vous me donniez de louanges, & que vous me preschiez que ie suis vn grand homme, que i'ay tout mesprisé, que pource que les folies de ceste vie m'ont déplu, ie m'en suis voulu separer. Rien ne m'a déplu que moy-mesme. Vous n'avez que faire de venir à moy pour y profiter quelque chose. Vous-vous trompés de penser que ie vous doie donner du secours. Ce n'est pas vn medecin qui se tient ceans; c'est vn malade. I'ayme bien mieux, quand vous partirez d'avecque moy, que vous disiez; i'estimois cét homme là bien heureux: ie le tenois pour homme bien suffisant: i'aypris porté les oreilles ouuertes, mais il m'a trompé: ie n'ay rien veu, ny rien ouï qui m'ait contenté, ny qui m'ait fait enuie d'y retourner. Si vous vous en allés avecque ceste opinion de nous; si vous en partés de ceste façon, ie suis bien: i'ayme mieux que mon repos soit excusé qu'enuié. Vous me direz à cest'-heure: Et comment, Seneque, me recommandez vous le repos? Vous tenez le langage d'un Epicurien. Ie vous recommande le repos; il est vray: mais c'est vn repos où

i'entends que vous ayez des occupations plus belles & plus laborieuses, que celles que vous avez laissées. Estre tousiours à la porte de quelque grand, tenir vne liste des vieillards qui n'ont point d'enfans, auoir du credit en court, ce sont choses suiettes à l'enuie, de peu de duree, & à quoy, sans mentir, vn homme d'honneur se fait tort de s'arrester. Cestui-cy a plus de reputatiō au Palais que ie n'ay: cēt autre est mieux fuiui: ie ne puis auoir tant de train que l'vn, ny tant de faueur que l'autre. Il ne m'en chaud que tout le monde me vainque, pourueu que ie vainque la Fortune. Pleust à Dieu que vous eussies prins il y a long-temps le chemin que vous prenez à cest'heure! Mais c'est la coustume d'attendre à deuiser de la felicité de la vie, qu'on soit en la presāce de la mort. Quoy que ç'en soit, contentons nous d'auoir esté si longs, & ne differons plus à l'aduenir: puis que nous n'auons voulu croire la raison de beaucoup de choses qu'elle nous disoit estre superflus, & ridicules, croyons-en l'experience que le Temps nous en a donnée.

III. Faisons comme ceux qui sont partis tard, & veulent regagner le temps. Piquons: nous auons vn âge le plus propre du monde à cest estude. Il a ietté son escume, & laissé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il estoit impossible de dompter. Il ne faut plus guere de choses pour les esteindre du tout. Ouy: mais quand feray ie mon profit d'vne chose que ie commence d'apprendre, quand ie suis prêt de mourir?

Si vous

Si vous n'en tirés autre commodité, vous en mourrés plus homme de bien : Mais cependant ne pensez pas qu'il y ait âge si propre à faire vne bonne conscience, que celuy qui par la cognoissâce des affaires du monde, & par vne longue & frequente patience de beaucoup de choses, a perdu la fougue de ses passions, & s'est disposé du tout à la recherche de son salut. C'est le peu de temps que nous auons, pour l'employer à l'aquisition d'un si grand bien. Quiconque se fait sage en vieillesse, il en a l'obligation à ses années.

EPISTRE LXIX.

ARGUMENT.

- I. *Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplatiue, & replongent l' Ame dans le Vice.*
- II. *Le Sage medite continuellement la mort.*

I. **I**En'approuue pas que vous changiés souuent de lieu, & que tantost vous soyez en l'un, tantost en l'autre sans faire autre chose que d'estre toujours par le chemin. Premièrement, pource que tous ces voyages tesmoignent vn esprit mal arresté. Vous ne pouués bien establir vostre repos, si vous regardés

tousiours apres les nouveautés, & ne faites autre me-
 stier que de courir. Ayés le corps ferme, si vous voulez
 que l'esprit le soit. Apres ceste raison, il y en a vne au-
 tre. C'est que les remedes, s'ils ne sont continués, ne
 peuuent profiter. Le repos & l'oubly de la vie passée ne
 veulent point d'interruption. Dónés loisir à vos yeux
 d'apprendre à se passer des choses qu'autrefois ils ont
 tât pris de plaisir à regarder. Accoustumés vos oreilles
 à de meilleures parolles que celles qu'elles ont oüyes
 par le passé. Vous ne scauriés sortir, que vous ne ren-
 contriés quelque chose qui r'allumera vos cupidités.
 Comme pour oublier vne maistresse à bon escient, il
 se faut garder de rien voir qui nous la ramentoie,
 parce qu'il n'est point de playes qui se cicatrisent si
 tard, ny qui plustost se remettent à seigner que celles
 de l'amour. Ainsi pour ne retomber iamais au desir
 des choses qui vous ont passionné, ne rendez plus à
 vos yeux ny à vos oreilles les obiets que vous leur auez
 ostés. L'affection est prompte à se rebeller. De quel-
 que costé qu'elle se tourne, si elle se veut occuper, elle
 trouuera qui luy donnera de la besogne, & des gages.
 Il n'est rien de si mauuais qui n'ait sa recompense. L'A-
 uarice promet de l'argent; la Luxure, beaucoup de
 plaisirs, & de beaucoup de sortes: L'Ambition, des
 estats, du credit, de la grandeur, & tout ce qui en dé-
 pend: les vices ne se font point seruir sans payer: mais
 aupres de la Vertu chacun vit à ses despens, & sur sa
 bource. Quand nous dónerions tout vn siecle à dom-

ter les vices, la licence qu'ils ont prise de longue main les a tellement enflés, que ie ne sçay si nous en pourrions venir à bout. Je vous laisse à penser ce que nous pourrons faire en vn temps si court comme celuy de nostre vie, & encore le coupant en tant de morceaux comme nous faisons. Veillons continuellemēt en vne chose, & y tenons tousiours l'esprit bandé: tout ce que nous pourrons faire ce sera de la mettre à quelque chose pres de la perfection.

II. Si vous me croyés, n'ayés autre meditatiō, ny autre exercice que de vous preparer non seulement a recevoir la mort, mais à l'enuoyer querir, si l'occasion se presente que vous en ayez besoin. Autant vaut-il aller vers elle, comme attendre qu'elle vienne vers nous. Tout reuiert à vn: c'est vne parolle tres-mal dite, & vrayement digne de la bouche des ignorants, où elle est ordinairement, Qu'un homme est bien-heureux de mourir de sa belle mort: Et puis, vous pouuez penser encore vne autre chose, que vous ne pouuez mourir que vostre iour ne soit venu. Quand vous mourrez, vous aués eu le temps que vous deuiés auoir. Vous ne laissés rien du vostre: ce qui demeure est pour les autres.

EPISTRE LXX.

ARGUMENT.

- I. *La vie passe sans qu'on s'en aperçoive.*
- II. *Qu'on doit quelquefois desirer la mort, & ne la fuir jamais : il n'importe pas de mourir tost ou tard, mais de bien ou mal mourir.*
- III. *Qu'il ne faut point conserver la vie par une action lasche.*
- IV. *Si on doit attendre ou prevenir la mort.*
- V. *D'où vient l'apprehension de la mort.*
- VI. *Que les meditations de tous les accidents humains horsmis de la mort, peuvent estre superflues.*
- VII. *Que les gens de basse condition ont mesprisé la mort aussi bien que Caton, & que les autres grands personnages.*

I. **I**E suis allé visiter vos Pompées, qu'il y auoit long-temps que ie n'auois veus. Ils m'ont tellement representé mes ieunes ans, qu'il m'estoit aduis que j'en venois de partir, & que j'y deuois encores faire ce qu'autresfois j'y auois fait. Nous laissons

la vie derriere nous, & comme à ceux qui sont en la mer,

Les villes & les champs loin des yeux se reculent.

Ainsi en la rapide vitesse des années, nous perdons premierement nostre Enfance, puis l'Adolescence, puis ce qui est entre le ieune homme & le vieil aux confins des deux âges, puis ce qu'il y a de meilleures années en la vieillesse mesme; Et finalement commence à paroistre ceste fin generale de tout ce qu'il y a d'hommes au monde.

II. Pensons nous que ce soit vn escueil; Sots & mal-ausés que nous sommes? C'est vn port que nous deuons quelquefois desirer, & iamais fuir. Celuy qui de ses premiers ans y est arriué, n'a non plus de sujet de se plaindre, que celuy qui auroit bien-tost fait vn voyage, qu'il pensoit deuoir estre bien long. Car aux nauigations (comme vous sçaués,) quelquefois faute de vent nous sommes si long-temps à brâfler sur l'eau, que la bonnasse nous importune: & quelquefois aussi nous en auons vn si bon, que nous sommes tous esbahis que nous voyons la terre, & qu'il faut descendre du vaisseau. Pensés qu'il en est de mesme en la vie. Quelquefois ceux mesme qui n'ont point de haste, se trouuent en vn moment portés où ils doiuent aller; & quelquefois ils sont menés si bellement, que le chagrin les desseiche, & que bien souuent en ceste longueur, il arriue des occasions pour lesquelles ils seroient bié-aisés de ne viure point. Car

le viure de foy n'est pas desirable, mais le bien viure; C'est pourquoy le Sage ne vit iamais qu'autant qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit viure, & en quelle compagnie, comment & ce qu'il doit faire. Il pense tousiours quelle sera sa vie, non combien longue. S'il se voit pressé d'incommodités, & de trauerfes qui luy empeschent le repos, il s'ouure la porte luy-même, & n'attend pas tousiours à le faire, qu'il se voye à l'extremité : mais aussi-tost qu'il commence à se deffier de la Fortune, il prend garde à ses affaires, & considere si c'est point là qu'il faut ietter l'ancre. Ce luy est tout vn qu'il se donne luy-mesme la mort, ou qu'il la reçoie, qu'elle vienne tard, ou de bonne heure. Il sçait bien qu'il ne sçauroit beaucoup perdre d'vne chose qui ne vient que goutte à goutte. L'importance n'est pas de mourir tost, ou mourir tard, mais de mourir bié, ou mourir mal. Qui meurt bié, se met hors du dâger de viure mal; et pour ce ie trouue que ce Rhodiot parla plus en fême qu'en homme, qui ayant esté mis en vne cage par vn Tyran, qu'il faisoit nourrir là dedans en beste sauuage, comme quelqu'un de ses amis luy conseilloit de se laisser mourir de faim, luy respondit, que tant qu'un homme viuoit, il ne se deuoit iamais desesperer de rien.

III. Quand cela seroit vray, si est ce qu'on ne pourroit bien mettre la vie à si haut prix, que ie n'en voudrois point. Il est des choses bien precieuses, que

quand ie serois assuré de les auoir en faisant vne si vilaine confession de ma lascheté, j'aimerois mieux ne les auoir pas. Pourquoi considereray-je plustost, que sur celuy qui vit la Fortune peut toutes choses, que ie ne considereray que sur celuy qui sçait mourir la Fortune ne peut rien ? Si est-ce pourtant que quelquefois, encore que ie me voye la mort toute assurée, & que ie sois sur le point de receuoir le supplice qui m'est destiné, ie ne prestera y point la main à ma punition : C'est vne folie de mourir, de peur de la mort. Voicy venir celuy qui vous doit tuër, ayez patience : pourquoy le preuenés-vous, & pourquoy vous faites vous procureur de la cruauté d'autrui ? Est-ce que vous portés enuie à vostre bourreau, ou que vous luy voulez espargner sa peine ? Socrate pouuoit bien preuenir la ciguë par l'abstinence : & cependant il fust trente iours prisonnier, attendant la mort d'une heure à l'autre, non pas en ceste intention, que tout estoit possible, & qu'en si long espace de temps, il y auoit place pour beaucoup d'esperances, mais pour se conformer aux loix, & ne retrancher rien à ses amis du peu de temps qu'ils auoient à le posseder.

I V. Quelle contrariété d'opinions est-ce, de mespriser la mort, & auoir peur de la poison ? Scribonia, femme d'honneur, fust tante de Drusus Libo, ieune homme d'aussi petit iugement, que de grande maison ; Qui se promettoit plus, qu'en son siecle il n'estoit permis à personne d'esperer, & plus qu'en quel-

que siecle qu'il fust, vn si mal-habile homme que luy ne pouuoit iamais auoir. Comme il eust esté rapporté du Senat dans vne litiere, tout mal fait, & mal accompagné, (parce que tous les plus proches le tenans, non plus criminel, mais desia mort, l'auoient mal-heureusement abandonné : il commença de prendre aduis, s'il deuoit attendre la mort, ou se la donner. Surquoy Scribonia luy ayant demandé quel plaisir il auroit à faire la besogne d'vn autre; il la creut; il se fit mourir, & fit bien; Car ayant à mourir au bout de trois ou quatre iours à l'appetit de son ennemy, c'estoit bien faire sa besogne, que de viure pour attendre sa commodité: Ce n'est pas donc chose qui se puisse vniuersellement decider, si me voyant menacer de la mort par quelque violence exterieure, ie la dois attendre ou preuenir. Il y a beaucoup de raisons d'vne part & d'autre. Si de deux morts qui s'offrent l'vne est douce, & l'autre cruelle, pourquoy ne ietteray-ie la main sur celle qui aura moins d'incommodité? Comme pour m'embarquer ie choisiray le nauire où ie me dois mettre, & pour me loger ie prendray plustost vne maison que l'autre; i'en feray de mesme de la mort. Ayant à quitter le monde, ie prendray le chemin qui me semblera le plus beau pour en sortir. Et puis, comme la plus longue vie n'est pas toujours la meilleure, ainsi la mort la plus longue est tousiours la pire. Il n'y a chose où l'esprit doine plustost suiure sa fantasie qu'en la mort. Qu'il sorte du

costé

costé que son humeur le pousse ; soit que le fer soit plus selon son goust , soit qu'une corde luy plaise davantage , ou qu'il aime mieux quelque breuvage qui luy bouche les veines ; laissons le faire. Qu'il rompe les liens de sa servitude de la façon que bon luy semblera. En la vie il faut tascher de contenter tout le monde : mais en la mort, nous n'avons à contenter que nous. La meilleure mort est celle qui nous est la plus agreable. Ne vous imaginés point que quelqu'un dira que vous avez eu faute de cœur ; un autre, qu'il y a eu de la temerité en vostre fait ; & un autre encore qu'il y avoit bien quelque maniere de mort plus genereuse, & plus braue que celle que vous avez choisie. Mais pensez plustost , que vous estes sur une deliberation que quand vous l'aurez executée, vous n'aurez plus que faire de ce qu'on dira de vous ; Et ne vous souciez d'autre chose que de vous oster à la Fortune le plustost que vous pourrés : autrement vous trouverez tousiours quelqu'un qui n'approuvera pas vostre resolution. Il y en aura mesme entre ceux qui font professiõ d'estre Philosophes, qui vous diront , Qu'il ne faut iamaïs faire de violence cõtre sa vie , Que c'est impieté d'estre meurtrier de soy-mesme , & qu'il faut attendre le terme que la Nature nous a limité : Ceux qui tiennent ce langage, rendent la liberté prisonniere, & ne s'en aperçoivent pas. La Prudence eternelle n'a rien fait plus à nostre avantage , que ce que n'ayant qu'une porte pour venir au monde, nous en avons une infini-

ré pour en sortir. A quel propos me reserueray-je aux rigueurs d'une maladie, qui n'a point d'esperance, ou à toutes les vergognes que me voudra faire vn insolent & cruel ennemy? Si parmi les tourments mesmes, j'ay moyen de m'ouurer le passage, & me faire-faire place, s'il se presente quelque chose deuant moy pour m'empescher? Le point seul où nous ne pouuons proposer de grief contre la vie, c'est, qu'elle ne tient personne. La condition des hommes est bonne en vne chose, que iamais personne n'est miserable que par sa faute. Prenez-vous plaisir de viure? viués. Vous en faschez vous? Vous estes libre de vous en retourner d'où vous estes venu. Vous vous estes si souuent fait ouurer la veine, pour vous allegier d'une douleur de teste, ou pour vous descharger de quelque abondance d'humeurs. Ne pensez pas qu'il vous faille faire quelque grande playe qui vous deschire tout ce que vous auez dans le corps. La pointe d'un caniuet vous fera l'ouuerture d'une liberté perpetuelle; & par vne piqueure vous vous mettrés hors d'apprehension à tout iamais.

V. A quoy tient-il donc que nous y allions si lentement? C'est que iamais nous ne nous ramenteuons que nous ne sommes icy que pour vn temps, & que quelque iour il nous fera force d'en desloger. Nous sommes comme ces vieux locataires, que la longueur du temps a tellement accoquinés en vne maison, que quelques incommodités qu'ils y reçoient il leur est

impossible d'en vouloir partir. Voulez vous estre maistre de vostre corps? Demeurés-y comme tousiours prest à le quitter. Proposés-vous que c'est vne compagnie où vous ne deuez pas tousiours estre ; Et vous la laisserez auecque moins de regret, quand il vous en faudra separer. Mais comme nous resoudrons nous à finir nostre vie, nous qui ne faisons tous les iours autre chose qu'estendre nos concupiscences ?

VI. Certainement il n'y a point de meditation qui nous soit si necessaire: car toutes les autres peuuent estre superflües. Parce que ie me seray preparé contre la pauureté, peut-estre ie seray riche tant que ie viuray : ie me seray pourueu d'armes contre les douleurs, & vne santé cōtinuelle m'ostera les occasions de m'en seruir: ie me seray fortifié de resolutions, encore que la fortune me fist perdre ma femme, mes enfans, ou mes amis ; & ils viuront tous plus que moy. La mort est le seul ennemi contre lequel ie ne puis faillir de me preparer, parce qu'indubitablement il me faudra venir aux mains auec elle.

VII. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que les grāds personnages qui ayent de la force assés pour rompre les fers qui nous tiennent en ceste captiuité du corps. Caton fut braue certainement, de prendre son ame auecque la main, & la mettre dehors, quand il vit qu'elle ne sortoit pas assez tost par l'ouuerture que l'espee auoit faite. Mais ce ne sont pas coups qui appartiennent à luy seul: en la lie mesme des hommes, il s'en

est trouué qui d'une secouffe magnanime & vigoureuse, se sont arrachés aux outrages de la Fortune, & n'ayant peu ny mourir à leur fantasie, ny faire election des instruments pour se tuer, ont pris ce qui leur est venu le premier à la main, & rendu mortelles des choses qui n'estoient pas seulement nuisibles de leur naturel. Dernierement au ieu des Bestiaires: vn Alemand qu'on preparoit pour le spectacle du matin, feignit de vouloir aller faire ses necessités, parce que par autre moyen il ne se pouuoit deffaire de ses gardes. Il y a ordinairement vne esponge aux priués, pour le seruice de ceux qui en ont à faire; il la prit avec le morceau de bois où elle est attachee, & se le fourra tout dans la gorge; si bien que par l'empeschement de sa respiration il se fit sur l'heure mesme rendre l'esprit. Ce fut sans mentir faire vne vergogne à la mort. Ie sçay bien que vous me dirés, que le parfum n'en estoit gueres bon. Mais comme sçaura mieux monstrier vn homme la faute de son iugement, que de faire le degousté, quand il est question de mourir? Il faut auoüer que cet homme, qui auoit le courage grand, meritoit bien qu'on luy remist l'election de la mort en sa liberté. Comme pensez-vous qu'il se feust brauement serui d'une espee, & comme courageusement il se fust ietté dans la mer, ou precipité d'un rocher en bas, s'il en eust eu le moyen? Quoy que despourueu de toutes choses il trouua dequoy se bien faire, & nous apprit que pour mourir il ne faut autre chose que le vouloir.

Que chacun iuge de ceste action ce que bon luy semblera : mais pour moy , ie tiendray tousiours ceste maxime , Que la mort n'a point de vilenie si puante qui ne me sente mieux que tout le musque & tout l'ambre gris que la seruitude scauroit auoir. Puis que i'ay commencé par les exemples de gens de basse qualité , i'y continueray , pour obliger ceux de qui la condition est meilleure , à se demâder quelque chose dauantage quâd ils verront qu'une chose qu'on estime si terrible est mesprisée par les hômes du monde qui sont les plus mesprisés. C'est vne opinion dont nous sommes abreuués de longue main , que ces Catons , Scipions , & autres leurs semblables que nous admirons sont au delà de nôstre imitation : Mais ie vous veux monstrier que parmi ces maraux destinés au combat des bestes , il ne se trouuera pas moins d'exemples de ceste vertu , que parmi ces Capitaines qui ont eu les premières charges aux guerres ciuiles. Il n'y a pas long téps qu'un belistré qu'on enuoyoit dans vne charrette avecque des gardes , pour le spectacle du matin , feignant d'auoir sommeil & de chercher vn lieu pour se reposer la teste , trouua moyen de se la passer entre deux rais , & s'y tint ferme , iusques à ce que la roüe qui tournoit luy eust tors & rôpu le col. Il eschapa du suplice par la charette mesme qui l'y portoit. Quand vn homme a volonté de sortir , il n'est rien d'assez fort pour l'en empêcher. La Nature ne nous garde point sous la clef. Ceux que la necessité de sortir du mode laisse en liberté de choi-

fir la porte, peuuent prendre celle qui leur plaira. L'election ne peut estre qu'en la multitude: quand les occasions sont difficiles, il faut prendre la premiere venue pour la meilleure. Quand ce seroit chose de quoy iamais on n'auroit ouy parler, l'esprit ne manquera pas à qui aura du courage assés: vous voyez que ces chetifs esclaves mesmes s'euertuent, quand la douleur les a piquez, & que ceux qui les gardent ne sçauroient estre si fins, qu'ils ne trouuent moyen de les tromper. On ne peut dire que ce ne soit le trait d'un galant homme, d'auoir fait la resolution de mourir, & tout ensemble trouué le moyen de l'executer. Puis que ie vous ay promis de vous amener beaucoup de semblables exemples, ie vous en vay dire encore vn. La seconde iournee du combat naual, vn Barbare, à qui on auoit baillé vne demy pique, pour se battre contre vn autre, se la mit au trauers de la gorge. Et de fait n'eust-il pas esté bien lasche de se reseruer à des tourments suiuis de la risée de tout vn peuple, puis qu'il auoit moyen de s'en garentir? & bien mal aduisé d'attendre la mort, puis qu'il auoit des armes en la main? Ce spectacle fut d'autant plus grand, que l'exemple de mourir fut trouué plus honnesté que celui de tuer. Et quoy donc? pourquoy ne feront les gens d'honneur, fortifiés par la meditation, & par le discours de la Raison contre les choses casuelles, ce que font des hommes perdus & criminels? C'est par la Raison que nous sçauons que par quelque chemin different que la mort

viennne, elle ne vient iamais que par vn effort, & qu'il ne peut chaloir où commence vne chose qui doit venir infailliblement. La mesme Raison nous exhorte, Que s'il se peut faire, nous mourions sans douleur. Sinon, que nous facions comme nous pourrons, & prenions la premiere chose que nous trouuerons pour nous degager. La violence pour viure, est chose mal honneste: mais quand il est question de mourir, on ne scauroit faire chose plus braue, ny plus glorieuse que d'en vser.

EPISTRE LXXI.

ARGUMENT.

- I. Pour prendre vn bon conseil il faut auoir vn but, qui doit estre le sauuerain Bien.*
- II. Il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste.*
- III. La Sageesse nous apprend à distinguer le bien d'auccle mal.*
- IV. Que le Sage doit tenir pour indifferantes les bonnes & les mauuaises fortunes.*
- V. Qu'on ne doit point resister à la mort.*
- VI. La Philosophie nous monstre le chemin de l'Honneur & de la Vertu.*
- VII. Qu'on trouue la Felicité au si bien dans les*

aduersités que dans les prosperités.

¶ III. Description d'un homme sage.

IX. Definition de la Vertu.

VOVS ne cessés de me faire des consultations, & ne prenez pas garde qu'il y a bien du chemin entre vous & moy. Ce qui est le meilleur en vn Conseil, c'est qu'il soit donné quand il est temps. C'est pourquoy ie ne doute point que bien souuent quand vous receués mes aduis, vous ne fissiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que ie vous escriis, car on accommode le Conseil à la disposition des affaires. Or elles changent d'une heure à l'autre, & courent plustost qu'elles ne vont. Il faut donc prendre conseil d'une chose plustost que le iour qu'on la veut faire; Encore ay-ie opinion qu'il seroit trop tard & qu'il seroit meilleur d'estre prins sur le point mesme de l'exécution.

I. Or ie m'en vay vous apprendre le moyen de le trouuer. Quand vous voudrés sçauoir ce que vous deues ou fuir, ou desirer, iettés aussitost les yeux sur le Souuerain Bien, & vous souuenés quelle profession de vie vous-vous proposés de faire: car à ceste regle se doiuent conformer toutes vos actions. Il n'est pas possible de bien ranger les parties, si nous ne sommes asseurés de la forme du tout. Quoy que vous ayés les couleurs broyées, vous ne sçauriés rien peindre, que premierement vous ne sçachiés ce que vous voulez représenter. La principale faute que nous faisons c'est que

que nous deliberons de la vie par les pieces, & iamais en gros. La premiere chose que doit faire vn homme qui veut tirer vne fiesche; c'est de sçauoir ce qu'il veut frapper. Nos Conseils n'ont point de certitude, parce qu'ils n'ont point de but. Vn marinier qui ne sçait où il veut prédre terre, ne sçaura quel vent il doit desirer. Parce que nos actiós sont toutes fortuites, c'est force que la Fortune y ait beaucoup de pouuoir. Il en est qui sçauent des choses qu'ils ne pésent pas sçauoir; comme quelquefois il nous aduient de demander ceux qui sont aupres de nous; ainsi le plus souuent faisons nous de ce qui est le souuerain Bien. Il est tout aupres de nous, & nous l'allons chercher bien loin. Je ne vous amuseray point de beaucoup de paroles, pour vous faire entédre que c'est; ny ne vous broüilleray point l'esprit d'une diuersité d'objets. Je vous mettray tout droit le doigt dessus.

II. Que me seruiroit de vous aller chercher tant de diuisions & de subdiuisions, puis que tout d'un coup ie vous puis dire; Le souuerain Bien est ce qui est honneste, &, ce que vous admirerez dauantage, il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste: tous les autres ne sont ny vrais, ny legitimes. Si vne fois vous vous imprimez cette opinion, & deuenés amoureux de la Vertu (car de l'aimer simplement ce n'est pas assés) elle ne s'aprochera de rien, si triste & si miserable, quelque opinion que les autres en ayent; qu'elle ne vous face trouuer du repos & du plaisir. Les tour-

mens mesmes, si vous vous y troublés moins que celui qui les vous fait souffrir, & les maladies, si vous ne murmurés point, & ne perdés point courage, vous ferez des exercices qui vous donneront du contentement. Toutes ces choses qui sont ameres au goust des autres, vous seront douces, si vous les rehaussés au dessus d'elles. Vous tenez pour vne proposition indubitable, Que ce qui n'est point bien ne peut estre honneste, & que lors toutes incommodités se peuuent iustement dire bonnes, quand elles sont deuenues honnestes par la presence de la Vertu. Je sçay bien qu'il est aduis à beaucoup que ce sont Chimeres, & choses qui passent la condition des hommes, que ce que nous promettons; dequoy ie ne m'esbay point, parce qu'ils ne iettent les yeux que sur le corps. Mais qu'ils se retournent vers l'ame; & ils parleront d'un homme come d'un Dieu. Retirés-vous donc, Lucilius, & me laissez toute ceste raze de Philosophes pedats, qui d'une chose si haute & si magnifique, nous ramenant aux syllabes, & repaisset les esprits de certaines subtilités qui ne font que les affoiblir. Taschés de ressembler à ceux qui les premiers ont inuenté la Philosophie, & non à ceux qui l'enseignent de si mauuaise grace, qu'ils font penser que c'est vne chose qui donne bien de la peine auant qu'on la sçache, & peu de fruit quand on la sçait. Si vous auez enuie de faire quelque chose pour moy, rangés vous à ces premiers maistres. Socrates, de qui toute la Philosophie est d'apprendre à bien viure, dit,

Que la plus grande Sagesse que puisse auoir vn homme, c'est de sçauoir faire distinction du Bien & du Mal. Voulez-vous estre heureux, dit-il, ne vous faschés donc point qu'on vous estime fol. Si quelqu'un vous veut dire des iniures, qu'il vous en die: s'il vous veut faire des outrages, qu'il vous en face: quoy qui vous arriue, vous ne souffrirés rien, pourueu que la Vertu soit avecque vous. Voulés-vous estre heureux? Voulez-vous à bon escient deuenir homme de bien? Endurés qu'on vous mesprise. C'est vne patience dont personne n'est capable, s'il n'a ceste opinion, Que tous biens sont égaux, pource que rien ne peut estre Bon qui ne soit Honneste, & que ce qui est Honneste, en quelque sujet qu'il soit, n'est iamais susceptible d'inégalité.

IV. Et quoy donc? il ne peut chaloir si Caton est Preteur, ou s'il ne l'est pas: s'il gaigne la bataille de Farfalle, ou s'il la perd: Ce bien, de demeurer inuincible en vn parti vaincu, est aussi grand comme est le bien de reuenir Victorieux à Rome; pacifier les choses, & les remettre en leur premier estat. Pourquoi ne seroit-il aussi grand? la Vertu qui domte la mauuaise Fortune est celle mesme qui regle la bonne: Or la Vertu ne se peut faire ny plus grâde ny plus petite: elle est touîours d'une taille. Mais Pompee sera mis en routte. Tous ces Grands, de l'assistance desquels il se seruoit, pour vn argument que sa cause estoit la cause de la Republique; Ce Senat mesme, portant les armes duquel il faisoit son auantgarde, seront tous defaits en ce combat;

& la ruïne d'un si grand Empire enuoyera ses esclats en tous les quartiers du monde; vne partie en Egypte, l'autre en Afrique, & l'autre en Espagne; Et la pauvre Republique, de peur de n'estre pas assés long-temps miserable, ne pourra pas tomber vne seule fois? Je veux que tout cela soit: ie veux que Iuba se perde en son propre Royaume, & que ny la connoissance du pais, ny la vailleure de ses suiets, opiniastréz à mourir pour le seruice de leur Roy, ne l'en puissét garérir; Je veux que la foy mesme de ceux d'Vtique cede à la continuation des mauuais succez, & qu'en Afrique Scipion soit abandonné de la bonne Fortune que ceux de sa maison y auoient tousiours eüe auparauant; Il y a long-temps que Caton a donné ordre à sa seureté: Mais quoy qu'il en soit, il a esté vaincu: Que voulez-vous faire? c'est vn rebut qu'il faut conter parmi les autres. Il ne se desespere non plus, pour n'auoir pas eu la Victoire, que pour n'auoir pas esté Pretur. Le jour qu'on luy refusa la Preture, il ne fit que ioüer: la nuit qu'il deuoit mourir, il ne fit que lire. Il mit la vie & la Preture tout en vn rang. Il s'estoit par vne meditation continuelle graué ceste maxime en l'ame, Qu'il falloit souffrir tout ce qui pourroit arriuer. Pourquoy se fut-il troublé de la mutatiô de la Republique, luy qui sçauoit qu'il n'y a rien au monde, non pas la terre, non pas le Ciel, non pas ceste contexture vniuerselle, quoy que Dieu mesme la cõduise, qui ne soit sujet à reuolution. Les choses ne sont pas eternellement en l'ordre où elles sont à

ceste heure. Quelque iour viendra, qui leur fera prendre vn autre chemin. Comme elles ont leur commencement & leur progrès, elles ont aussi leur fin. Tout ce que nous voyons se promener sur nos testes, & ce que nous foulôs sous nos pieds, se diminuë châce iour de quelque chose, & à la fin doit cesser entieremēt. Il n'y a rié qui n'ait sa vieillesse. Nature enuoye tout en mesme lieu, quoy que ce soit par interualles inégaux. Ce qui est ne sera plus, & ne perira pas pourtant, mais se resoudra. Ceste resolution nous semble vne mort, parce que nous ne regardons qu'aux choses qui sont pres de nous, & que l'esprit offusqué des nuages du corps, & engagé en sa seruitude, ne peut pas donner iusques à celles qui sont plus esloignées. S'il le pouuoit faire, & se promettre que cōme la mort a sa vicissitude apres la vie, la vie aura sa vicissitude apres la mort, & qu'alternatiuement les choses ne cesseront iamais d'estre faites, deffaites, & refaites par l'eternelle bonté de Dieu, qui veut donner ceste occupation à sa prouidence; il porteroit sa fin & celle des siens avec plus de patience qu'il ne fait. C'est pourquoy, quand Caron aura couru de l'esprit les siecles passés & les futurs, il dira, Que toute la race des hommes, nais & à naistre, est condamnée à la mort, Que toutes ces grandes villes, à qui la Fortune a donné quelque part de la seigneurie du monde, ou qui dans les autres Monarchies ont la principale reputation, seront vn iour en si pitoyable estat, qu'on en demandera des nouuelles, & n'auront plus

de nom que dans les Histoires. Les vnes prendront fin par la guerre, les autres par vne longue paix, qui se changera tout bellement en faincantise, & les autres par la superfluité des despences, qui est la ruïne la plus certaine que les grands Estats puissent auoir. Toutes ces campagnes fertiles, seront couuertes de quelque inondation subite de la mer, & seront mer elles-mesmes; ou bien quelque spacieuse cauerne, qui est peut-estre sous elles, se venant à lascher, les engloutira. Quelle raison ay-ie donc de me plaindre, & faire le mal-content, si de quelque espace de iours ie precede vn Destin où sera compris tout l'Vniuers?

V. Vn bel esprit ne doit ny contester contre Dieu, ny se vouloir excepter d'une loy generale; mais se resoudre, ou qu'il s'en va recevoir vne meilleure vie; & en quelque lieu plus clair & plus tranquille, iouir de la compagnie des choses diuines; ou pour le moins, que sans sentiment de rien qui l'incommode, il retournera se rassembler à sa Nature, & à ce tout duquel autrefois il estoit venu. Caton ne iuge donc point que l'honneste vie soit vn plus grand bien que l'honneste mort, parce que la Vertu n'est point vne matiere qui s'allonge, ou qui s'elargisse. Socrates disoit, que la Vertu & la Verité sont vne mesme chose. Comme la Verité ne croist point; aussi ne fait la Vertu. Elle est en sa plénitude: il n'y a rié de vuide. Vous n'aués donc de quoy vous estahir, quand ie vous dy que tous biens sont égaux, & qu'aussi grands sont ceux qu'avec election on peut

receuoir, que ceux qu'un accident inopiné fait suruenir. Car si vne fois vous vous laschés à ceste opinion d'inégalité, apres que vous aurez mis la souffrance courageuse & magnanime entre les moindres biens, vous la mettrés à la fin entre les maux. Socrate en prison vous semblera miserable, & miserable Caton, qui remet ses mains à sa playe plus courageusement la seconde fois que la premiere; Et plus miserable que tous les autres Regulus, si cruellement traité, pour auoir estimé sa parole plus que sa vie, & ne s'estre pas voulu permettre de mentir, mesme à ses ennemis. Et toutefois c'est un langage que le plus hardy de tous ces delicats n'a iamais osé tenir. Car comme ils n'auoient pas qu'il soit heureux, aussi disét-ils qu'il n'est pas mal-heureux. Les Academiques tiennent, Que certainement un homme resolu parmi les douleurs est heureux: toutefois non parfaitement, ny pleinement: Mais c'est vne opinion qu'il leur est impossible de soutenir. Qui est heureux est au comble du bien, qui est au comble du bien n'a point d'autre bien au dessus de luy. La Vertu ne souffre point de diminution: là où elle est, le vertueux aura le corps en pieces, qu'il ne laissera pas d'estre bien sain & bien entier. Quand ie parle de la Vertu, j'entends vne Vertu plene de vigueur & de courage, à qui les mains demangent de se battre, & qui prend le moindre ennuy qu'on luy face, pour un appel. Ne voyez-vous pas les ieunes gents, de qui l'inclination est genereuse, quand le desir de paroistre les a conuiés à quelque en-

treprise, s'exposer librement aux perils, & ne trouuer point de mauuais chemin, quand il faut aller chercher de la reputation?

VI. La Philosophie vous inspirera la mesme assurance, & vous baillera le mesme mespris de tout ce qui vous sçaura arriuer. Ce sera d'elle que vous receurez ceste impression veritable, Qu'il n'y a point d'autre bié au monde, que l'Honneur, Que ce n'est pas vne corde qui se puisse lascher & roidir côme l'on veut, mais vne regle qui ne sçauroit estre si peu courbée, que tout n'aille de trauers. C'est à la Vertu de iuger, & non d'être iugée, s'il n'y a moyen de la faire plus droite qu'elle est: il s'ensuit aussi qu'en tout ce qui sera dressé sur elle, il ne peut y auoir rié qui soit plus ou moins droit l'un que l'autre: Car estant force qu'ils se rapportent à leur regle, la raison veut aussi qu'ils se trouuent conformes entr'eux.

VII. Et quoy donc? Estre en vn festin parmi les delices, ou à la torture parmi les douleurs, c'est vne mesme chose? Pourquoy non? Je vous feray bien plus esbahy, quand ie vous diray qu'il fait bon estre à la torture, & mauuais estre en vn festin. Mais c'est, quand à la torture on fait ce qui s'y doit faire, & qu'au festin on ne s'y comporte pas cōme on doit. Ce n'est pas la matiere qui fait les choses bonnes ou mauuaises: c'est la Vertu, en quelque part qu'elle paroisse. Toutes choses n'ont qu'une mesure & qu'un prix. Je sçay bien que quelqu'un de ceux-cy qui mesurent les autres
à leur

à leur aune, me sauteroient volôtiers au visage, pource que ie dis qu'aussi heureux est celuy qui a des aduersités, & les supporte, que celuy qui parmi les prosperités, se conduit avecque discretion ; Et aussi heureux celuy qui triomphe, & celuy qui vaincu de Fortune ; mais immuable de courage, est porté deuant le chariot du Victorieux : parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuuent faire est impossible, & iugent de la force des autres par leur imbecillité. Pourquoy trouués vous étrange ce que ie dis ; qu'estre lié, blessé, tué, bruslé, soient choses bonnes ? Elles sont quelquefois plaisantes. La modestie est vne gesne aux voluptueux, & le travail vn supplice au faincant. Le delicat a pitie d'un homme actif, & l'ignorant de celuy qui estudie. Il en est de mesme des autres choses. Quand faute d'inclination, de force, & de suffisance, nous ne nous en sentons pas capables, nous les estimons dures & difficiles, & ne nous souuenons pas combien nous en connoissons à qui ne boire point de vin, & estre esueillé au point du iour sont les plus cruels supplices qu'il leur est possible d'endurer. Ces choses là de qui nous auons si mauuais opinion, ne sont ny dures ny difficiles : mais nous sommes foibles. Il faut vn grand courage, pour faire iugement des choses qui sont grandes : autrement nous l'imputerons à vne faute qui vient de nous. Les rames nous semblent tortuës, ou rompuës, par le bout qui plonge dans l'eau ; Et cependant elles ne laissent pas d'estre bien droites. Les choses se font diuerses, se-

lon la façon dont on les regarde. Nostre esprit ne voit pas bien clair en la connoissance de la Verité. Faites moy voir vn ieune homme, qui n'ait point encore eu de part à la corruption du siecle, & qui ait l'esprit vif. Je m'assure qu'il m'auoüera qu'un homme qui magnanimement supporte le faix des aduersités luy semble plus heureux, que celuy que la Fortune assouuit de toutes les prosperités qu'il peut desirer.

VIII. Ce n'est point chose nouuelle que ce qui n'est point au vent ne branle point. Mais quand on voit vn homme se hausser là où les autres s'abbaissent, se tenir de bout là où les autres sont par terre, c'est en ceste merueille que ie trouue vn iuste suiet de s'esbahir. Je ne croy pas que ny aux tourments, ny en tout ce qu'ordinairement on appelle aduersitez, il y ait autre mal, sinon que l'esprit se plie, qu'il se courbe, que les genoux luy faillent, qui sont toutes choses à quoy le Sage n'est point suiet. Quelque charge qu'il ait sur le dos, il ne marche iamais que droit: sa taille paroist tousiours. S'il tombe sur luy quelque chose de ce qui peut tomber sur vn homme, il n'en murmure point: il connoît sa force, & sçait bien qu'il a les espauls bonnes. Je ne le separe pas pourtant du nombre des hommes, ny ne me figure pas aussi peu de sentiment en luy qu'en quelque fouché. Je sçay bié qu'il est composé de deux pieces, l'une irraisonnable, sensible aux morsures, aux brusleures, & aux douleurs: l'autre raisonnable, ferme, intrepide, & inexpugnable en ses résolutions. C'est en

celle là que consiste le souverain Bien de l'homme. Tât qu'il y a du deffaut, l'ame n'a que des anxietez; & des inquietudes, quand il est plain. Vn rocher n'est pas immobile côme elle est. C'est pourquoy quelque zele qu'ait vn homme à se faire vertueux, & quelque prez qu'il soit de la perfection, s'il n'est point encor au dernier point, il se voudra faire accroire qu'il a besoin de reprêdre son haleine; & au lieu que tout d'une venue, il peut acheuer le peu qui luy reste, il relaschera quelque chose de sa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore passé tout le mauuais chemin, & que iusques à ce qu'il soit au haut, il est tousiours en danger de glisser. Mais celuy de qui la Sageffe est accomplie, n'est iamais bien à son aise, que quand il fait quelque preuue genereuse de sa Vertu. S'il se presente vne occasion de faire quelque acte loüable, il va droit où l'Honneur & la Raison luy font signe. S'il y a des difficultés & des risques, il passe par dessus, & ne se soucie pas qu'on die qu'il a esté mal heureux, pourueu qu'on auoüe qu'il est hôme de bien. Je viens à ceste heure à l'endroit où vous m'attendés; affin que vous ne pensiés pas que la Vertu que preschent les Stoïques soit vne Chimere. Le Sage de qui ie parle, tremblera, sentira douleur, & blesmira. En quoy consiste dôc la misere, & ce qui veritablement s'appelle mal? A trembler, à sentir douleur, & à blesmir; Rien moins: Ce qui la cause c'est quand l'esprit troublé par ces incommodités, est réduit à se confesser esclau du corps, & à murmurer

contre sa condition. C'est bien chose indubitable, que le Sage demeure maistre de la Fortune par sa vertu: mais il en est assés, qui font profession de l'estre, à qui bien souuent des menaces bien legeres donnent de bien profondes apprehensions. Mais c'est nostre faute d'exiger des escoliers ce qui n'appartient qu'aux maistres. Je loüe bien ce qui est bon, & me conseille de le faire: mais ie n'en puis encore prendre la resolution; & quand ie l'aurois, il me faudroit d'autres experiences que ie n'ay deuant que de m'en pouuoir seruir, où l'occasion s'en presenteroit. Comme il est des couleurs que la laine prend, pour vne seule fois qu'on l'aura trempée; & d'autres qu'elle ne sçauroit prendre, qu'elle n'ait esté dégraisée, & remise en la chaudiere beaucoup de fois; Aussi est-il de certaines sciences, qui ne sont pas si tost enseignées, que ceux qui les ont apprises, n'en sçachent assez, pour en faire eux mesmes des liures. Mais si ceste-cy ne descend iusques au fonds, & seiourne, pour auoir loisir d'agir dans l'esprit: ce qu'elle y opere n'est pas teinture; c'est vne tache, & ne se voit point d'effect de ce qu'elle auoit promis. Il ne faut ny beaucoup de temps, ny beaucoup de parolles, pour enseigner qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu; ou pour le moins que sans Vertu rien ne se peut appeller Bien; & que la meilleure partie de nous qui est la raisonnable, est le siege de la Vertu.

IX. Que sera-ce que ceste Vertu? vn iugement ferme & veritable, qui nous produira la promptitude

de l'esprit & despoüillera les choses de ces vaines apparences, qui nous les font bien souuent sans occasion, ou fuir, ou desirer. Quiconque aura ce iugement, ne fera point difficulté de declarer que toutes choses sont bonnes, & pareilles quand elles ont passé par les mains de la Vertu. l'auoüe que les biens du corps sont bons au corps; mais ils ne le sont pas generalemēt. Et bien qu'on leur puisse donner quelque paix comme à choses suiettes au cōmerce, si est-ce qu'on ne les peut pas mettre au rang de ce qui veritablement est Bien: Aussi ne seront-ils pas égaux les vns aux autres. Les vns seront plus grands, & les autres plus petits. En ceux mesme qui font profession de Sagesse, il y a bien de la difference. Les vns en sont desia si auant, qu'ils osent bien hausser les yeux, pour regarder la Fortune, mais ce n'est pas sans ciller, parce quel'esclat de sa pompe les esblouit. Les autres, qui sont paruenus au dernier degré, ont de la confidence, & entrent en contestation avec elle. Les choses qui ne sont pas acheuées, ne sont iamais fermes: tantost elles s'entr'ouurent, rātoſt elles pāchent, tantost elles se croulent, & tantost elles tombent tout à plat. Le remede c'est de marcher tousiours & s'esuertuër. Car il ne sçauoir y auoir si peu d'interruption à nostre diligence, que ce ne soit force de reculer. Quand vous auez quitté ceste besogne, & que vous y voulés retourner pas à pas, il ne faut pas penser de la reprendre à l'endroit où vous l'auez laissée. C'est à recommencer tout de nouueau. Pressons donc, &

perseuerons: il y a plus à faire qu'il n'y a de fait: il est vray que c'est desia quelque profit, que d'auoir bonne volonté de profiter. Pour moy ie puis dire sans mentir, qu'il n'y a chose en ce monde que ie ne desire auecque plus de passion: le voy bien aussi que de vostre costé vous y aués du zele, & que vous y marchez de bon pas. Despechons-nous, afin d'auoir du contentement à viure: car autrement, auec assés peu d'honneur, que pouuons nous dire, sinon que nous sommes retenus en vne demeure où nous ne voyons que des ordures & des saletez? Sur tout, faisons que ce que nous auons de temps, soit tout à nous: ce qui ne peut estre, que nous mesmes ne soyons premierement à nous. Quand sera-ce que i'auray du courage assez pour mespriser l'vne & l'autre Fortune? Quand sera-ce, qu'apres auoir mis toutes mes passions sous le pied, ie pourray dire ceste parole glorieuse, l'ay vaincu. Demandés-vous qui? Non les Perses, non les extremités des Medes, ny ce qu'il peut y auoir de Nations belliqueuses au de là des Daces: Mais l'Ambition, l'Auarice, & la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.

EPISTRE LXXII.

ARGUMENT.

- I. *Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne-heure & estre continuée.*
- II. *La Fortune n'a point d'Empire sur le Sage.*
- III. *Difference d'entre celuy qui est Sage, & celuy qui est en voye de l'estre.*

IE sçay bien la responce de la question que vous me faites, s'il m'en pouuoit ressoutenir. Mais il y a si long-temps que ie n'ay donné de l'exercice à ma mémoire, que ie n'en fais pas bien ce que ie veux. Elle a les fueillets collés, comme ces liures qui n'ont esté maniés depuis long-temps. Nostre esprit a besoin d'estre souuent deplié, pour remüer ce qui est dedans, & le reconnoistre, afin de s'en pouuoir seruir quand il en fera besoin. Laissons donc cela pour vne autrefois, car c'est chose qui merite bien qu'on y pense. Au premier seiour que ie pourray faire en quelque lieu, ie ne faudray pas d'y mettre la peine. Il est des choses qui se peuvent escrire en coché, & d'autres qui veulent le lit, le repos, & le cabinet. Cependant parmi ces occupations mesme, ie ne laisseray pas d'y faire quelque chose. Car si i'en voulois attendre la fin, ce ne seroit iamais fait. Nous les

semons : pour vne il en vient vne douzaine ; & puis nous nous donnons des remises nous mesmes. Aussi-tost que ie seray hors de ceste affaire, ie m'en vay y tra-uailer à bon escient : si ie me suis tiré vne fois d'un boubrier où ie suis, ie m'en vay deuenir vn grand escolier.

I. Il ne faut pas philosopher, quand vous n'aurez autre chose à faire : mais il faut quitter toute besogne pour philosopher. Quand nous commencerions d'estudier, aussi-tost que nous sommes hors du beguin; & que nous ne ferions autre chose iusques au dernier iour de la plus lógue vie qu'un homme scauroit auoir, c'est vne estude où nous ne scaurions employer trop de temps. Autant vaut n'y tra-uailer point du tout, que d'y tra-uailer par interualles. Car nous ne la retrouvons pas à l'endroit où nous l'auons interrompuë; Elle fait comme vne corde, qui se rompt pour auoir esté trop tenduë: Elle reuiert à son commencement. Il faut resister aux occupations & les remettre aux armoires, plustost que les estaller. Quand vne estude est salutaire, il n'y a point de temps qui ne luy soit propre : Mais la plus-part n'estudient pas aux choses pour lesquelles il faut estudier.

II. Quelque empeschement qui suruienne, il ne troublera point vn esprit qui se sera mis en bon estat: Ceux qui n'y sont pas, ont encore des traucers: le contentement du Sage est d'une contexture si bien entre-lassée, & d'un assemblage si fort, que la Fortune n'a point de pouuoir

pouvoir assez pour le rompre: en quelque temps, & en quelque part qu'il soit, il est tousiours à l'abry, parce qu'il ne dépend que de luy-mesme, & ne met point ses esperances en la faueur. La Felicité luy est domestique; elle sortiroit si elle entroit; mais elle n'est chés luy. Il ne se peut faire que quelquefois il n'entreuienne quelque chose: mais ce n'est qu'une esgratigneure, qui luy prend vn peu de dessus la peau: il peut bien auoir des incommodités; mais son bien principal est tousiours en sa place. Il n'est point d'homme si bien composé, ny si sain, à qui quelquefois il ne sorte quelque pustule, ou quelque bube: mais cependant, l'interieur n'a point de mal. Il y a la mesme differéce entre vn qui est parfaictement sage, & vn qui est apres de l'estre, que d'un home sain, & d'un autre qui releué d'une longue & dangereuse maladie pense estre guerri, pource qu'il luy est bien amendé. Cestui-cy, s'il ne se gouuerne bien sent des pesanteurs, & de fois à autre est contraint de prendre le li&. Le Sage ne retombe iamais, ny en la maladie d'où il est sorti, ny en vne autre. Car la bonne disposition du corps n'est que pour vn tēps; & ce-luy qui la vous a renduë, ne la vous peut pas entretenir. Il le faut renuoyer guerir vne autrefois: vn esprit guerri n'a iamais plus besoin du medecin.

III. Voulez-vous sçauoir à quoy vous connoistrés qu'il est guerri? S'il a son contentement en soy-mesme: s'il y a son assurance, & reconnoît que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux, & qu'ils se don-

nent & demandent les vns aux autres, ne sont nullement considerables en l'establissement d'une vraye felicité. Car il n'y a point de doute, que ce qui peut croistre n'est point parfait, ny ce qui peut décroistre n'est point perpetuel. Qui veut auoir vne ioye durable, & que nul accident ne mette en desordre, qu'il la prenne chés soy. Toutes ces vanités, qui semblent des merueilles au peuple, ne font que passer d'une main à l'autre. Fortune ne nous baille rien à iouir en propriété. Ce n'est pas qu'en ce qu'elle donne, il n'y ait de quoy prendre plaisir : mais il y faut apporter le temperament de la Raison, & par son reglement, donner grace à des choses, qui n'en ont point quand on les prend avec indiscretion. Attalus vsoit ordinairement de ceste similitude. Aués vous iamais veu ces chiens qui receuant à gueule ouuerte ce qu'on leur iette, n'ont pas loisir d'auoir auallé le premier morceau, pour ouurer la gorge à receuoir l'autre ? Nous ne sommes de mesme. Si la Fortune, apres nous auoir fait long-temps attendre, nous iette quelque chose, nous l'enuoyons aussitost en bas, sans la gouter, pour nous en reuenir rendre la main comme auparauant. Le Sage n'en fait point de mesme, parce qu'il est plain ; & s'il luy vient quelque chose, il la reçoit froidement, & la serre avec vne contenance qui ne monstre aucune agitation. Sa ioye est parfaite, & continuelle, parce qu'elle est siéne. Ceux qui ne sont point encore au dernier point de Sagesse, quelque bonne que soit leur intention &

quelque chemin qu'ils ayent desia fait, ils ne sont iamais long-temps en vn estat. Ils vont, viennent, montent, descendent, tantost au Ciel, & tantost en la terre; L'inexperience, les fait broncher à châque pas, & tombent en cét abisme sans fonds, imaginé par les Epecuriens. Il y en a encor vne troisieme sorte, de ceux qui ne tiennent pas la Sageſſe à pleine main : mais ils y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne brassent, ny ne glissent : Ils ne sont pas encore en terre, mais ils sont desia dans le port. Puis d'oc qu'il y a si grande difference entre les premiers, & les derniers, & que ceux du milieu mesmes ne sont pas hors des vagues, mais se peuuent voir en pire estat, qu'ils ne furent iamais : n'embrassons rien qui nous embarrassent, fermons la porte aux affaires : Si elles entrent vne fois, elles en mettront d'autres en leur placé deuant que de sortir. Remedions y de bonne heure : la fin n'en sera pas meilleure que le commencement.

EPISTRE LXXIII.

ARGUMENT.

- I. Les Sages honnorent dauantage les Rois & les Magistrats, que ne font les Courtisans, l'Ambition desquels n'a point de mesures.*
- II. Les Sages sont p^{us} obligés aux Rois du Biē de la Paix, que le reste des hommes.*
- III. L'homme de bien est semblable à Dieu.*
- IV. Par quel moyen on peut deuenir homme de bien.*

I. C'Est vne opinion mal fondée à mon aduis, de penser, que la Philosophie rende ceux qui la suiuent refractaires, & contempteurs des Rois & des Princes, & generallyment de tous ceux qui sont au gouuernemēt de l'Estat. Au contraire, ie n'en trouue point qui les respectent dauantage, cōme certainement ils en ont beaucoup d'occasion. Car à qui est-ce que les Magistrats font plus de bien, qu'à ceux qui par leur Sage administration ils donnent moyen de viure en repos; & sous la tranquillité publique, continuer la resolution qu'ils auoient prise de s'employer à la Vertu? Ne doit-on pas croire qu'ils honnorent,

comme leurs propres peres, ceux qui leur sont cause d'un si grand bien; & pour le moins plus que ne sont ces esprits brouillés, à qui leurs maîtres ne sçauoient tant faire de bien, qu'ils ne croient leur en estre deub de reste, & qu'en leurs cõptes la mise ne soit tousiours plus grande, que la recepte? Vne liberalité n'est pas si tost en leurs mains, qu'ils n'en attendent vne autre, comme si le manger leur faisoit venir la faim. Or il est impossible que celuy se souuienne de ce qu'il a receu, qui se prepare encore à recevoir. Le plus grand mal qui soit en la cupidité, c'est l'ingratitude. Adioustés à cela, pour vne regle qui n'a point d'exception, Que ceux qui sont du monde & de la Cour, regardent tousiours ceux qui sont plus, & iamais ceux qui sõt moins. Vn qui les precede, les gesne plus qu'un nõbre infini qu'ils precedent, ne les resioit. C'est le vice ordnaire de toute Ambitiõ, de ne regarder iamais derriere soy; & non seulement de l'Ambition, mais de toutes cupidités, parce qu'elles commencent tousiours par la fin. Mais quand vn esprit pur & net, a laissé le Monde, la Court, & les affaires, pour s'adonner à de plus dignes occupations; il ne faut point douter que de bon cœur il n'ayme ceux par qui ses meditations sont hors de trouble & de tumulte: Et qu'en ceste affection il n'est plus de gloire que nulle autre, parce qu'il est seul qui reconnoist des personnes qui ne le pensent point auoir obligé. Ceux qui par leur instructiõ l'ont rendu capable de la Vertu, & ceux qui sous leur sauue-garde luy

donnent moyen d'en faire les exercices, luy sont en vn mesme rang. Il les reuere esgalement; ouy: mais il y en a d'autres qui l'ont en leur protection; qui vous dit le contraire?

II. Mais entre plusieurs qui par vne mesme faueur de temps & de vent sont arriuez au port, les plus obligez à Neptune sont ceux qui ont chargé des choses les plus precieuses; Vn marchand plus qu'un passager; & entre les marchands, deux qui ont de l'or, & de l'ambre, ou de la coffenille, plus que les autres, qui n'ont que ie ne sçay qu'elles fripperies dans le vaisseau, plus propres pour la bourre, que pour autre chose; Ainsi, bien que ce benefice de Paix soit vniuersel, si est-ce qu'il semble toucher aucunement de plus prez ceux qui s'en seruent à des choses de plus de profit. Ceux qui suiuent les Grands ont bien souuent plus d'affaires, & les esprits plus trauez en la paix qu'en la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se seruent du repos de la Paix que pour estre en des festins avecque des femmes, & pratiquer vne infinité de vices, d'où il est impossible de les tirer autrement, qu'en faisant recommencer la guerre, luy soient aussi obligez, comme ceux qui l'employent en la seule escole de viure bien? Sinon que peut-estre vous estimez le Sage si defraisonnable, que pource que la Paix est vne chose commune, il ne veuille pas qu'il luy en couste rien en particulier. Je sçay bien que le Soleil & la Luë n'esclairent pas pour moy seul: Et cependant ie ne laisse pas de leur auoir de l'o-

bligation. l'en ay aussi de mesme aux saisons de l'année, & à Dieu qui les tempere: Et neantmoins ie ne suis pas si presomptueux, de croire que ce soit en ma faueur que leur reglement ait esté fait. L'Auarice mal-aduisée des hommes a fait ceste difference, de posseder & d'estre propriétaire, parce qu'elle ne pense rien auoir que ce qui est à elle en particulier. Le Sage au contraire, n'estime rien si bien à soy que les choses où le reste des hommes participe avecque luy: Comme de fait ce qui les rend communes, c'est le droit que chacun a de s'en seruir. Vous ne sçauriés auoir si petite part d'une chose, que cela ne la vous rende commune: mais ces biens qui sont grands, & qui veritablement se peuuent appeller biens, ne se partagent pas de ceste façon. Chacun n'en emporte pas la piece: ils sont possedés tous entiers. En vn don qui se fait, on prend ce qui est ordonné par teste; en vn festin: en vne distribution de viande, & en telles autres choses qui se prennent avecque la main, tout en va par morceaux: Mais ces biens indiuisibles, la Paix, & la Liberté tous entiers, appartiennent à vn particulier, aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considere, qui est celuy par qui il en a la iouissance, par qui il n'oit point d'alarmes, par qui il n'est point appellé ny aux guets, ny aux gardes, ny cortisé pour les impositions que les necessitez de la guerre font mettre sus: & reconnoît que ces commoditez luy viennent de ceux qui ont le gouuernement entre leurs mains. Vne des premieres & principales leçons de la

Philosophie, c'est de connoître bien ce qu'on doit, & le bien payer. Or quelquefois pour estre quitte, il suffit de l'auoir. Le Sage donc aduouera qu'il a beaucoup d'obligation à ceux, qui par leur administration, & sage conduite luy font auoir ce profond repos, & de quoy pouuoir, sans diuertissement, aux occupations publiques, employer son temps à sa discretion.

O Melibée, &c.

III. Si Titire a vne si grande obligation à celuy qui l'a mis en vn repos, où tout ce qu'il a de commodité, c'est que ces bœufs ont de l'herbe, & qu'il peut sonner du chalumeau quand il luy plaît; qu'elle deuons-nous auoir à ceux qui nous en donnent vn, où nous ne sommes pastant compagnons des Dieux, comme Dieux mesmes. Ie le vous dis à bon escient, Lucilius, il n'y a point de plus court chemin pour aller au Ciel, que celuy que ie vous monstre. Sextius disoit ordinairement, que Iuppiter n'estoit pas dauantage qu'un homme de bien. Iuppiter a bien plus de quoy bailler aux hommes: Mais de deux hommes de bien, le plus riche n'est pas le meilleur; non plus que de deux pilotes, qui sont aussi bons l'un que l'autre. Vous ne dirés pas que celuy soit le plus suffisant, qui a le plus grand & le plus beau vaisseau. Qu'est-ce qu'à Iuppiter plus que l'homme de bien? Si vous me dites, que sa bonté dure plus long-temps; Ie vous respôs, que le Sage ne s'estime pas moins, pour ce que sa Vertu ne fait pas tant de chemin. Comme de deux Sages, celuy qui meurt en vne vieillesse decrepite, n'est

n'est point plus heureux que celuy de qui la vie se termine en peu de tēps; Dieu tout de mesme, passe bien le Sage en nombre d'années, mais il ne le passe pas en felicité. La Vertu ne se mesure pas à l'aune; la plus longue n'est pas la meilleure. Je vous auoüe que tout est à Iupiter, mais il en baille la iouissance aux autres. Toute la commodité qu'il en tire, c'est, qu'il est cause que d'autres en tirent de la commodité. Le Sage est aussi content de voir les richesses possédées par les autres, & en fait aussi peu de cas que Iupiter. Encore il a cet aduantage, que ce que Iupiter ne les desire point, c'est parce qu'il n'en peut vser, & luy au contraire en peut vser, & cepédant ne les desire point. Pour ce rangeons nous à l'opinion de Sextius : suiuous le chemin qu'il nous montre: oyons-le crier,

C'est par icy qu'on monte dans les Cieux.

IV. C'est par Frugalité: c'est par Temperance: c'est par Magnanimité. Les Dieux ne sont ny superbes, ny enuieux. Comme quelqu'un se presente pour monter, ils sont aussi-tost disposés à le recevoir, & luy tendre la main. Vous estonnés-vous d'oüy dire qu'un homme de bié aille trouuer les Dieux? Dieu vient bien trouuer les hommes: &, qui plus est, se loger dans les hommes. Vous ne voyés point vn homme auoir l'ame bonne, que Dieu ne soit chez luy. Il y a dans les corps humains des semences de Diuinité, lesquelles cultiuées par vne bonne main, sortent semblables à leur origine; & par vne mauuaise, meurent incontinent, comme semées

II. PARTIE DES OEVRES
 en terre sterile, & marescageuse: tellement que pour
 le bled qu'on pensoit auoir, la recolte ne sera que d'au-
 bifoïn & de panot.

EPISTRE LXXIV.

ARGVMENT.

- I. *L'Honneste est le seul bien de l'homme.*
- II. *La crainte des aduersités & de la mort nous fait viure en a larme perpetuelle.*
- III. *Le mespris des choses fortuites & de la mort, nous rend heureux.*
- IV. *La Vertu n'a faute de rien.*
- V. *Les biens de l'Ame, & non ceux du corps, sont les vrais biens*
- VI. *Comme il faut user des biens exterieurs.*
- VII. *La Felicité ne dure pas long-temps.*
- VIII. *Comme il se faut fortifier contre les iniures de la Fortune.*
- IX. *Loüange de la Vertu.*
- X. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*

VOSTRE lettre m'a fait plaisir, parce qu'elle
 m'a recuillé d'un endormissement où j'estois, &

m'a donné suiet de faire trauailler ma memoire, qui certainement deuient paresseuse, & commence desia de s'appesantir.

I. Mais pourquoy, Lucilius, ne voudriés vous croire que le principal instrument de la felicité de l'homme, c'est de tenir pour indubitable, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est Honneste? Certainement celuy qui a ceste opinió bien grauée au cœur, est heureux en soy-mesme: Qui ne l'a point, est sous la tyrannie de la Fortune, & depend de la volonté d'autruy. Tantost il pleurera de ses enfans qui seront morts: tantost il s'affligera de ce qu'ils seront malades, & tantost il aura de l'ennuy de les voir mal-viuans & débauchés. Vn autre aymera passionnement la femme de son voisin: vn autre sera ialoux de la sienne, iusqu'à la fureur. Il s'en trouuera quelqu'un qui sera desesperé de n'auoir peu entrer en vn estat; & quelque autre si empesché du sien, qu'il aymeroit mieux n'en auoir point.

II. Mais de toutes les causes de nostre misere, la plus generale est la crainte de la mort; parce que de toutes parts elle nous menasse, & que de tous lieux elle sort pour nous assaillir. C'est pourquoy si nous ne deslogeons ceste peur de nostre ame, il se faut resoudre de viure en alarme perpetuelle; & comme ceux qui sont en terre d'ennemy, ne faire autre chose que regarder à l'entour de nous, & tourner la teste aussi-tost que nous entendrons quelque bruit. Nous nous représenterons tantost ceux qui ont esté enuoyés en exil, ou qui

ont esté mis hors de leurs biens : tantost ceux qui ont faute en leur abondance , qui est la pauvreté la plus fascheuse de toutes : tantost ceux qui ont fait naufrage , ou souffert quelque chose de semblable , quand par la haine du peuple , ou par l'enuie , qui est le plus dangereux trait que la Fortune tire contre les gens de bien , lors qu'ils s'en doutoient le moins , ils se sont trouués frappés , comme grain en temps calme , ou comme d'un foudre inopiné , de qui la cheute a fait trembler tous les lieux d'alentour. Car ainsi qu'en cet accident celuy qui se trouue aupres du blessé , n'est pas moins estonné que luy ; tout de mesme aux inconuenients qui arriuent par vne violence extraordinaire , comme quelqu'un est accablé de mal-heur , les autres sont tellement abbatus de crainte , que la calamité de celuy qui souffre , n'est pas plus grande que de ceux qui considerent qu'ils sont capables de souffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'esmeue , quand quelque orage surprend un autre au despourueu. Nous sommes comme ces oiseaux qui s'enfuyent pour ouïr siffler vne frôde : il ne suffit pas de craindre le coup ; le bruit mesme nous espouente.

III. Il n'est donc pas possible d'estre heureux , sans despoüiller ceste opinion. Car il n'y a rien d'heureux que ce qui est assuré. On ne vit iamais bien entre les desiances. Quiconque se passionne pour les choses fortuites , il se taille plus de besogne qu'il n'en sçauroit coudre. Il n'y a qu'une voye pour se mettre en seureté.

C'est, de mespriser ce qui est extérieur, & ne chercher son contentement qu'en la Vertu. Car quiconque pense qu'il y ait quelque chose de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre bien au monde, c'est à luy de tendre le coin de son manteau, pour recevoir ce que la Fortune voudra jeter dedans. Imaginés vous que la Fortune fait des ieux, & que sur ceste compagnie vniuerselle du genre humain, elle espend des biés, des faueurs, & des Estats; Que de ces presens, les vns sont mis en pieces entre les mains de ceux qui tirent les vns contre les autres: Les autres partagés de mauuaise foy: les autres coustent plus qu'ils ne valent à ceux qui les ont: les autres escheent à ceux qui pensent ailleurs: Les autres se perdēt de trop d'enuie de les auoir, ou nous coulent des mains, pour auoir esté pris trop auidement; Et que de tous ceux qui remportent quelque chose, il n'y en a pas vn à qui le plaisir dure longuement. C'est pourquoy les plus aduisés, comme ils voyent apporter toutes ces bagatelles, ils sortent du theatre, & ne veulent pas attendre le hazard d'une chose qui ne vaut gueres, & qui leur pourroit couster beaucoup. On ne fait iamais à coups de poing avec ceux qui se retirent: on ne frappe point sur vn qui s'en va. C'est au butin que se fait la noise: c'est là que nous bouillons, que nous nous tourmentons. Nous pensons auoir trop peu de mains: tantost nous en regardons l'un: tâtost nous nous tournons vers l'autre. Nous ne trouuons pas qu'on iette assés viste. En ceste multitude infinie d'attendans, il n'y

en a pas vn qui ne pense estre de ce petit nombre sus
qui le sort doit rencótrer. Nous n'auons pas la patien-
ce que les choses tombent: nous voudrions bien voller
pour les aller prendre en chemin. Si nous en auons at-
trappé quelqu'une, & que quelqu'un l'ait faillie, nous
pensons auoir fait vn grand coup. Somme, ou nous
n'auons rien, ou si nous auons, c'est quelque chose de
neant, qui nous a bien fait receuoir de l'incommodi-
té. Ne nous trouuons donc point en telles assemblées:
quittós la place aux frippons: Laissons leur leuer le nez
en haut, plus suspendus eux mesmes, que ce qu'ils re-
gardent n'est suspendu deuant eux. Quiconque se pro-
pose d'estre heureux, il ne faut point qu'il estime qu'il
y ait autre bien au monde que ce qui est Honneste: au-
trement, c'est force qu'il ait mauuaise opinion de la
Prouidence diuine, pource qu'il arriue beaucoup
d'inconuenients aux gens de bien; & que tout ce qu'il-
le nous donne est peu de chose, & de peu de duree au
prix de tant de siecles passés & à venir. De là vient que
nous parlons ingratement des biens que Dieu nous
fait. Nous nous plaignons tantost que nous n'auons
pas à point nommé ce qui nous est necessaire: tantost
que nous n'en auons pas assés, & tantost que nous
n'auons rien, que nous ne soyons à toute heure en dan-
ger de perdre, & que nous ne perdions à la fin. Cela
fait, que nous ne voulons ny viure ny mourir: nous
haïssons l'un, & craignons l'autre. Toutes nos delibe-
rations sont irresoluës; & quoy que nous ayons, nous

auons tousiours moins que nous ne desirons. Ce qui n'arriueroit pas, si nous allions iusques à ce bien immense, au dessus duquel il ne se trouue rien, ou ce seroit force que nostre volonté s'arrestast, ne pouuant passer plus auant.

IV. Voulez-vous que ie vous die pourquoy la Vertu n'a faute de rien? pource qu'elle s'esioiit de ce qu'elle a, sans desirer ce qu'elle n'a point. Tout luy est grand, parce que tout luy suffit. Si vous ne iugés des choses de ceste façon, il ne faut plus parler de Foy, ny de Pieré; parce qu'il ne se peut faire que pour elles on n'endure quelque chose de ce qui s'appelle Mal, & qu'on ne depende beaucoup de ce qui s'appelle Bien. Il ne faut plus parler aussi de Valeur, parce qu'il la faut faire connoistre par de effets, ny de Magnanimité, parce qu'elle ne se peut rehausser qu'en desdaignant comme fanges, tout ce que le vulgaire desire comme tre fors. C'est fait aussi du commerce de la courtoisie. Il nous faschera de faire plaisir, & de le reconnoistre, comme de faire quelque besogne bien penible, & bié difficile; parce que nous estimerons quelque chose plus que le deuoir, & penserons plus à l'vtilité qu'à l'honneur.

V. Mais laissons toutes ces raisons à part. Ou ce que l'homme appelle Bien ne l'est point, ou la condition de Dieu n'est point si heureuse que celle de l'homme; parce qu'il est assés de choses, comme le plaisir des femmes, la bonne chere des festins, & vne infinité de vo-

luptez où nous passons le temps, qui ne sont point à l'usage de Dieu. Il faut donc croire, ce qui n'est pas bien-aisé, que Dieu n'a pas tout ce qui est Bien, ou conclurre, que ces choses là ne sont point biens, puis que Dieu ne les a point. Adioustés à cela, Que la plus-part de ces choses qu'on appelle Biens, ne sont pas si parfaits en nous, comme ils sont en beaucoup d'animaux. Ils mangent avecque plus de volupté, parce qu'ils mangent plus auidammét. Ils cōtinuent plus le plaisir de la chair, que nous ne faisons : ils ont plus de force que nous n'en auons; & ne sont point si suiets aux maladies comme nous sommes ; & par consequent ils sont plus heureux en leur condition que nous en la nostre. Ils ne sçauent que c'est de malice, ny de fraude. Les voluptés leur sont aussi-tost possédées que souhaitées, sans que la honte ny la crainte les empeschét de les prendre quand il leur plait. Aduisés donc, si vous appellerez bien, vne chose que les hommes ont, & que Dieu n'a point. C'est en l'ame qu'il faut loger le souverain Bien. Il se chancit & se gaste, si de la meilleure partie qui soit en nous, nous le transportons aux sens, que les bestes brutes ont meilleurs, & plus aigus que nous n'auons. Ce n'est pas en la chair qu'il faut constituer nostre principale felicité. Les vrais Biens, solides, & non perissables, sont ceux que la Raison nous donne. Les autres ne sont biens que par opinion, & ne sont ainsi nommés qu'improprement.

VI. Il les faut donc appeller commodités, & les
tenir,

tenir, non comme partie de nous, mais comme nos esclaves; & quoy qu'ils soient logés chés nous, nous souuenir tousiours qu'ils y sont estrangers. Mettons les au nombre des choses basses & abiettes, pour lesquelles nous n'auons point suiet de nous enorgueillir. Quelle simplesse & quelle folie est ce à vn homme, de se glorifier de la beauté d'un ouurage qu'il n'a point fait? Ce sont choses qu'il faut auoir aupres de nous; mais non pas les y coller, afin que quand la Fortune les voudra prendre, pour les porter en quelque autre part, elles s'en aillent sans emporter la piece. Seruons-nous-en: ne nous en parons point; & nous en seruons le moins que nous pourrons, comme d'une chose que nous n'auons qu'en sequestre, & qui ne nous doit pas demeurer.

VII. Pour les posseder long-temps, il les faut posseder discrettement. Vne felicité qu'on ne soustient point, s'accable d'elle mesme. Et puis, quelle raison auons nous de nous fier à ces Biens qui d'un iour à l'autre ne font que changer de maistre? S'ils nous abandonnent, ne demeurerons nous pas sans appuy? S'ils se tiennent avecque nous, ne sommes nous pas en vn trouble d'esprit perpetuel? Vous en voyez peu de qui la felicité cesse doucement; les autres tombent au milieu de leur grandeur: ce qui les auoit fait monter les fait descendre. Il y faut donc apporter de la mesure & de l'espargne. Le desordre precipite les richesses, & n'en pense iamais voir le bout: il n'est point d'abon-

dance qui ne s'espuise, quand les choses ne sont conduites par la raison. Vous en auez l'experience en la ruine d'une infinité de villes, qui renuersées en la fleur de leurs prosperités, ont perdu par intemperance tout ce que iamais la Vertu leur auoit acquis.

VII. Il se faut fortifier contre ces accidents: or il n'y a muraille inexpugnable à la Fortune. Il faut donc que la fortification soit interieure. Si tout est bien de ce costé là, la place peut bien estre battuë, mais non pas prise. Voulez-vous sçauoir quelle est ceste fortification? Ne nous offensoons de rien qui nous arriue: mais pensons que ce de quoy nous semblôs estre incommodés, est vne piece necessaire à la conseruation de l'Vniuers, & du nôbre des choses, sans lesquelles le cours & l'office du monde auroient quelque deffectuosité. Vou-lons tout ce que Dieu voudra; Et s'il nous est permis d'auoir quelque bône opinion de nous, ayons la pour estre inuincibles à la Fortune, tenir les aduersités sous nos pieds; & par le moyen de la Raison, plus forte que nulle autre chose, vaincre tout ce qu'on estime qu'il est impossible d'endurer. Aimons la Raison: nous ne sçaurions auoir de meilleure deffence que son amour, contre tout ce qui nous sçauroit assaillir. Si les bestes sauuages, de qui le courage n'est autre chose qu'une impetuosité brutalle, & inconsiderée, pour l'amour de leurs petits, se iettent à corps perdu dans les ferrements qu'on leur presente: si les ieunes ames, quand il est question d'aller où la gloire les appelle, ne trouuent ny

Feu ny glaiue qui les arreste: s'il s'en trouue mesmes quelques-vns qui se perdent volontairement pour des choses qui n'ont rien de la Vertu quel'ombre & l'apparence; pourquoy n'espererons nous que la Raison, d'autât qu'elle est plus magnanime, & plus resoluë que toute autre chose, d'autant plus courageusemēt se fera passage parmi les estonnements & les dangers? Vous me dirés, que toutes ces opinions de n'estimer point qu'il y ait autre Bien que ce qui est Honneste, ne me seruiroit de rien contre la Fortune, & que pour cela ie ne laisseray pas d'en receuoir des incommodités, parce qu'auoiant (comme ie fais) que ce sont biens d'auoir des enfans sages, d'estre d'une ville où la Vertu fleurisse, d'auoir vn pere & vne mere qui soient gens de bien; ie ne puis voir ny ma ville assiégée, ny mes enfans morts, ny mon pere & ma mere prisonniers, que ie ne me trouble; & que comme bon fils, bon pere, & bon citoyen, ie ne participe à la misere de leur condition. Je vous diray premierement la responce ordinaire qu'on y fait, & puis ce que i'y voudrois adiouster du mien. Il est de certaines choses que nous ne perdons point, qu'il ne nous vienne des incommodités en leur place, comme quand la bonne disposition nous laisse, la mauuaise nous demeure. Quand nous cessons de voir, nous demeurons aueugles: Quand nous auons vn jarret couppé, nous deuenons boiteux. Le mesme danger n'est pas aux choses qui ont esté alleguées. Si ie perds vn fidelle ami, ie ne deuens point infidelle: si ie

perds de bons enfans, ma Pieté ne s'en altere point; Et puis **ie ne** perds point ny mes enfans, ny mes amis; mais seulement leurs corps; Or vn Bien ne se perd point, s'il ne deuient mal, qui est chose contre nature, pource que **ny** la Vertu, ny rien qui soit fait de sa main, n'est suiet à corruptiô. Au partir de là, si vos amis sont morts ou vos enfans, qui estoient tels que vous les auiez desirés, c'est vne perte que vous aués moyen de refournir: la Vertu qui les auoit fait gens de bien tiendra leur place.

IX. C'est vne piece qui repare toutes les brèches que la Fortune fait: elle ne laisse rien vacant. Quand vous l'aués en l'esprit, vous n'y aués rien de vuide: Elle vous oste le regret de toutes choses: Elle seule vous tient lieu de tout ce que vous sçauriés souhaitter. C'est d'elle que tous biens prennent leur origine; & par elle qu'ils font leur operatiô. Que vous souciés vous qu'on vous ait pris vne cruche d'eau, puis que la source vous en est demeurée? Comme vous ne diriés pas qu'un homme soit plus iuste, plus temperant, plus prudent, ny plus honneste, pour auoir ses enfans encore en vie, que pour les auoir perdus; Aussi ne dirés vous pas, qu'il soit plus homme de bien. Vn homme, pour auoir des amis, ou n'en auoir point, n'en est ny plus sage, ny plus fol: il n'en est donc, ny plus heureux, ny plus malheureux. Tant que la Vertu nous demeure entiere, nous ne nous pouuons apperceuoir d'auoir rien perdu. Comment donc vn homme qui a des amis & des

enfans n'est-il point plus heureux, que celuy qui n'en a point? Pourquoy le seroit-il? Le souuerain Bien n'est susceptible ny d'accroissement, ny de diminution, il demeure en vn estat. De quelque façon que la Fortune viue avecque luy; qu'elle luy continuë ses iours, ou les luy retranche, comme bon luy semblera; l'âge pourra bien estre diuers, mais la Vertu ne sera tousiours qu'une. Faites deux cercles, vn grand, & l'autre petit: l'un ne sera ny plus ny moins cercle que l'autre. Laissés en l'un, effacés l'autre: ils ont eu tous deux vne pareille forme. Vne chose droite ne s'estime ny par la grandeur, ny par le nôbre, ny par le temps. Pour estre plus courte, ou plus longue, cela n'importe. Reduisés vne vie de cent ans à l'espace d'un iour; Elle n'en est pas moins louable. La Vertu quelquefois a beaucoup d'estendue. Elle a la police d'une ville, le gouuernement d'une Prouince, le maniement d'un Royaume. Elle donne des loix, entretient des amitiés, dispence les offices reciproques entre les peres & les enfans. Quelquefois la pauureté, l'exil, & la solitude la reduisent au petit pied: mais quoy que des honneurs les plus apparens elle reuienne à la vie priuée; quoy que du Sceptre elle descende à la Houlette; quoy que d'une domination grande & spacieuse elle rentre au mesnage d'une maison, ou plustost d'une cabane; & qu'enfin chassée & de maison & de cabane, elle n'ait autre retraite que chés soy-mesme; parce qu'en ces mutations elle est immuable, que sa constâce est aussi droite,

& aussi ferme que de coustume, sa prudence aussi iudicieuse & aussi exacte, sa iustice aussi forte contre la corruption ; Elle se peut dire aussi grande, & par consequent aussi heureuse que iamais. Ceste felicité stable, grande & tranquille, qui ne se forme point que par la science des choses Diuines & humaines, n'est en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces responce, ie m'en vay vous dire celles que ie voudrois faire de moy-mesme. Le Sage ne s'afflige point de la perte, ny de ses enfans, ny de ses amis. Il supporte leur mort de la mesme resolution qu'il attend la sienne. L'une le fait douloir, aussi peu que l'autre le fait craindre. La Vertu ne dement iamais vne action par l'autre. Tous ses ouurages ont vne correspondance avec elle. Ce qui ne seroit pas, si l'ame, qui doit estre haute & releuée, se laissoit abaisser à la douleur. L'estonnement & l'anxiété sont tousiours deshonnestes: vne action lente & mollen'est iamais belle: La Vertu ne sçait que c'est de pœur: Elle est tousiours preste, tousiours resoluë, & iamais ne marchande, quand il est question de s'employer. Et quoy donc? ne luy verrés vous iamais aucun de ces signes que les hommes ont quand ils se troublent? La couleur changée, le visage esmeu, les membres tremblans, ou quelque autre telle agitation inconsiderée que fait la Nature outre le commandement de la Raison? Ie vous aduoüe qu'oüy: mais quoy qu'il en soit, tousiours ceste impression luy demeurera, que la perte des enfans & des amis n'est chose ny mauuai-

se, ny digne de troubler vn esprit bien fait. Quoy qu'il faille faire, elle n'y est ny retieue, ny timide.

X. C'est à ceux qui n'ont point de jugement, de faire les choses à regret, d'auoir le corps en vne part, & l'esprit en l'autre, & se faire tirer entre deux contraires mouuements. De là vient que là où ils cherchent de la gloire, ils trouuent de la honte, & font mesmes sans affection ce qu'ils pensent faire avec honneur. Que s'ils se doutent de quelque mal, la peur de l'auoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'auoient, & desia par apprehensions ils souffrent ce qu'ils apprehendent de souffrir. Comme les maladies du corps ont tousiours quelque pesanteur de nerfs, quelque lassitude sans travail, quelque baaillemét, ou quelque frisson de membres qui les precede; l'esprit en est tout de mesme: il n'est point abbatu, qu'il n'ait des secousses auparauât. Il les preuient par imagination; & se laisse choir deuant qu'il en soit temps. Mais comme pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de sens, que de ne se reseruer pas à la venue du tourment. Mais aller querir des miseres, que pour le moins il doit differer, s'il n'a moyen de s'en garentir du tout? Voulez-vous que ie vous monstre qu'on ne se doit point tourmenter de l'auenir? Qu'on vous menasse d'un supplice d'icy à cinquante ans; vous n'aués de quoy vous mettre en peine, sinon que vous vueillez eniamber par dessus tout cét espace d'entre deux, & vous rendre presens dès à ceste heure des ennuis qui ne vous sont promis qu'en vn

siècle futur. Tout de mesme font ces esprits qui prennent plaisir d'estre malades, & faute d'estre suiet, recourent à des miseres desia vieilles, pour y trouuer de nouuelles matieres de s'affliger. Le futur est absët comme le passé: nous ne sentons ny l'un ny l'autre. Or où il n'y a point de sentiment, il n'y peut auoir de douleur.

EPISTRE LXXV.

ARGUMENT.

- I. Preferer le bien faire au bien dire.*
- II. Trois sortes de Sages.*
- III. Quele est le contentement de celuy qui a renoncé aux honneurs du Monde.*

VOUS vous plaignés que mes lettres n'ont point beaucoup d'artifice. Mais qui voyes-vous qui parle artificieusement, que quelqu'un qui veut donner du suiet qu'on se moque de luy? Quant à moy, ie vous escry tout de mesme que si ie deuïsois avecque vous. Je n'y fais ny plus de recherche, ny plus de deguïsement: s'il estoit possible, j'aymerois mieux vous monstrier mon opinion que la vous dire. Quand ie disputerois mesme, ie me garderois de battre du pied, ny de icter les mains, ny de hausser ma voix. Je laisse-

rois

rois cela pour les Orateurs, & me contenterois de vous faire voir mes conceptions ny trop bien en point ny trop deschirées. Toute la peine que ie voudrois prendre, ce seroit de vous faire croire, que ie ne dy rien que ce que ie pense, & de quoy ie ne prenne vn contentement singulier à m'entretenir. Vn homme ne baise pas ses enfans comme sa maistresse: mais encor il ne les baise pas si froidement, qu'en sa modestie on ne reconnoisse qu'il y a de l'affectiō. Je sçay bien qu'il n'est pas raisonnable, que des choses de si grāde importāce soient traitées avec vn langage qui n'ait du tout point de grace. La Philosophie & la gentillesse de l'esprit ne sont pas incompatibles: mais les paroles ne sont pas chose qui merite d'y employer trop de temps. Toute l'obseruation en ce fait, c'est de dire ce que nous pensons, & de penser ce que nous disons. Quand à voir vn homme & à l'ouir, voustrouueres que c'est luy mesme, il a fait ce qu'il doit faire: on ne luy peut rien imputer. Il n'est point question quel il est, ny combien il est grand personnage: l'importance est qu'il soit toujours vn.

I. Cherchons du fruit aux paroles, & ne nous arrêtons pas à la beauté. Ce n'est pas que s'il s'en trouue quelqu'vn, qui d'acquisition ou de nature ait vn flux de bouche si grand, que le bien dire ne luy couster rien, ie ne trouue bon qu'en vn beau sujet il employe de belles paroles, pourueu, qu'il se propose plustost l'utilité de ceux qui l'escoutent, que la vanité de sa reputa-

tion; les autres sciences appartiennent du tout à l'esprit : ceste-cy consiste purement aux affaires de l'ame. Vn malade ne cherche point vn medecin bien parlant: mais bien guerissant. Que s'il se rencontre que celuy qui sçait bien guerir sçache aussi bien parler, & en beaux termes discourir de l'estat & des remedes de sa maladie, il le prendra; mais sans se resiouir autrement d'auoir vn medecin qui discoure bié: Car c'est ny plus ny moins, que si vn pilote bien suffisant, & bien habille de son mestier estoit loué pour estre beau fils. A quelle fin me chatoüillés vous les oreilles? Que voulez-vous dire avecque vos plaisanteries? Il est question d'autre chose que de chansons. Parlons du cautere que vous me voulez appliquer, de la iambe qu'il faut que l'on mē coupe, de la diette que vous estes d'auis que ie face; C'est pour cela que ie vous ay enuoyé querir. Mon mal est fascheux: il est enraciné de longue main: donnés y ordre: vous auez de la besogne autant qu'un Medecin en temps de peste; Et cependant, vous vous amusés à des paroles. Vous auez bien loisir de vous reposer, si vous en sçaués assés. Voulez-vous sçauoir quand vous aurés congé de parler tout à vostre aise? Ce sera quand ce que vous aurés appris vous sera tellement graué dans l'ame, qu'il ne s'en pourra iamais effacer; & que vous serés capable d'en faire voir les experiences: Car en la Philosophie ce n'est pas comme aux autres sciences; Il est question d'autre chose que de sçauoir par cœur: il faut que la suffisance soit tes-

moignée par des effets. La Beatituden'est pas au sçauoir: elle est au faire. Et quoy d'oc? faut-il estre, ou tout, ou rien? N'y a-il point quelques degres au dessous où l'on se puisse arrester? Est-ce vn precipice que le chemin de la Sageſſe? Non pas à mon aduis. Car encore que celuy qui y a quelque commencement, soit tenu au nombre des fols. Si est-ce qu'il en est desia bien esloigné.

II. Entre ceux mesmes qui sçauent quelque chose, il y en a bien de plus auancés les vns que les autres. Quelques-vns en font de trois sortes. Les premiers, s'ont ceux qui ne sont pas encore arriués à la Sageſſe, mais sont logés aux faux bourgs: ce qui est pres, n'est point dedans. Demandez-vous qui ils sont? Ceux qui n'ont desia plus de passions, ny de vices; qui ont appris ce qu'il faut sçauoir, mais faute d'experience ne sont pas bien asseurés, & ne se seruent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils sont en lieu de sauueté: ils ne peuuent plus ny choir ny reculer. Mais il ne leur est pas aduis qu'ils soient en si bon estat; & comme ie pense vous auoir escrit en quelqu'une de mes lettres, ils ne sçauent pas qu'ils sçauent. Ils possèdent desia leur bien, mais ils ne s'en fient pas. Il y en a qui les tiennent bien guéris des maladies de l'esprit; mais non des affections, & qu'ils peuuent encore glisser, pource que nul ne se peut dire hors du vice, que celuy qui est du tout sage. I'ay desia dit bien souuent la difference des maladies & des affections de l'esprit: mais ie les vous yeux encore ramen-

teuoir. Les maladies sont vices inueterés & endurcis, comme sont l'Auarice & l'Ambition trop grande, quand avecque le temps elles ont prist tant de pouuoir sur vn homme, qu'elles semblent inseparables d'avecque luy. Pour dire en vn mot, la maladie est vn iugement qui s'opiniastre aux intentions vicieuses; & leur fait desirer sans mesure des choses qu'il ne faut desirer que moyennement. Ou bien, disons, si vous l'aymez mieux, que c'est vne trop ardente conuoitise des choses qui ne sont que moyennement desirables, ou qui ne ne le sont du tout point: ou bien, estimer beaucoup des choses qui ne sont pas beaucoup estimables, ou qui sont du tout contemptibles. Les affections sont agitations de l'ame, vicieuses, subites & violentes, qui negligées forment par leur continuation la maladie. Comme vne defluxion, qui n'est pas encore ordinaire, fait la toux au commencement, & à la fin par assiduité faite incurable, vlcere le poumon; ainsi ceux de qui nous parlons sont hors des maladies, & presque parfaits; mais il leur demeure encore quelque ressentiment des affections. Les autres qui viennent apres, sont ceux qui ont despouillé les plus grands maux de l'esprit, & les affections, mais en sorte qu'ils sont encore mal assurez de ce qu'ils possèdent, parce qu'ils peuuent retomber. Les troisiemes sont bien hors de beaucoup de vices, & de bien grands, mais il leur en est encore demeuré. L'un n'est plus gesné d'Auarice: mais il se met encore en Colere: l'autre ne court plus

apres les femmes ; mais il est encor' ambitieux : l'autre ne desire plus ; mais il apprehende encore , & en l'apprehension mesme il resiste courageusement à quelque chose , mais les autres le font reculer. Il mesprise la mort , mais il craint la douleur. Arrestons nous vn peu sur ces derniers : nous ne serons pas mal , s'ils nous reçoient en leur compagnie : pour estre des seconds , il faut auoir vne bonne inclination naturelle , & se bander l'esprit avec vn effort qui ne se discontinuë point. Mais quoy qu'il en soit , ce troisieme rang a quelque merite. Pensés combien tous les iours vous voyez de meschancetes : considerez qu'il n'y a crime si detestable , qui n'ait son exemple , quel auancement prend le vice d'vn iour à l'autre , quelles meschancetes se commettent en public , comme en priué : Vous trouuerez que nos affaires n'iront point mal , si nous ne sommes point des plus meschants : vous me dirés que vous ne voulez pas faire si peu de chemin , & que vous voulez gagner iusqu'au premier rang ; Je le voudrois bien comme vous : mais c'est chose qu'il y a plus de suiet de desirer , que d'apparence de se promettre. Nous auons esté preoccupés : nous voulons aller à la Vertu , & sommes engagez parmi les vices : ie suis honteux de l'auouer.

III. La Vertu nous occupe , quand nous n'auons autre chose à faire : mais si nous pouuons quelque iour nous desuelopper de ces maux , où nous sommes attachés , quelle recompence estimez-vous qui nous atten-

de: Il n'y aura plus de Cupidité qui nous pousse, plus de Crainte qui nous arreste, plus de frayeur qui nous agite, plus de volupté qui nous corrompe. Nous sçaurons que la mort n'est point mauuaise, que les Dieux ne le sont point: & par consequent leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celuy qui fait mal est aussi foible que celuy qui le reçoit. Si nous pouuons vne fois nous tirer de ceste ordure, nous sommes asseurés de la possession des choses du monde, les meilleures, & les plus vtils; de la trāquillité d'esprit, & d'une liberté degagée de toutes ces fausses opinions qui ont accoustumé de la brouiller: Me demandez-vous que c'est? Ne craindre ny les hommes, ny les Dieux: n'auoir point de volontés fales: borner ses desirs aux choses mediocres; & ne se ranger à la puissance d'autre que de soy-mesme. Quiconque est à soy, peut dire qu'il possède le plus precieux & le plus inestimable bien qui soit au monde.

EPISTRE LXXVI.

ARGUMENT.

- I. *Vieillir en l'Ecole de la Sagesse.*
- II. *Il blasme ceux qui vont à la Comedie.*
- III. *Les biens de Fortune nous arriuent sans y penser ; mais la Sagesse ne vient point sans travail.*
- IV. *La Raison, qui n'est autre chose que la Vertu, ou l'Honneste, est le propre Bien de l'homme.*

VOUS me declarés que ie n'ay plus d'amy, si ie ne vous rends conte de ce que ie fais iournellement. Voyez de quelle priuauté ie veux proceder avecque vous, ie vous veux informer de mes affaires iusques à ceste particularité, qu'il y a cinq iours que ie vay à l'escole, & que depuis huiet iours i'escoute disputer vn Philosophe. Vous me dirés que i'en suis d'âge ; mais pourquoy non ? Quelle folie plus grande scaurions nous faire, que de ne vouloir point apprendre, pource que nous auons esté long-temps sans auoir appris ? A quoy voulez-vous donc que ie m'occupe ? Que ie monte à cheual, & que ie face le ieune homme ? S'il n'y a rien qui face plus de hôte à ma vieillesse que cela,

ie ne suis point mal. C'est vne Escole où les hommes font bien d'aller, en quelque âge qu'ils soient.

I. Il y faut enuieillir, & y courir aussi viste que si nous auions encore nos iambes de ieunesse. Quelque vieil que ie sois, ie ne laisseray point d'aller au Theatre: ie me feray porter au Cirque: il ne s'y fera combat de Gladiateur que ie ne voye; Et ie penseray me faire tort d'aller ouïr vn Philosophe? Tant que nous ignorons, il faut apprendre, ou pour dire encore mieux, tandis que nous viuons. Et n'y a Science où cela se doie plustost pratiquer qu'en ceste-cy. Tant que vous viuez, il faut apprendre comme il faut viure; Et toutefois en l'Ecole mesme où ie vay pour apprendre, il y a moyen d'apprendre quelque chose de moy. Si ie n'enseigne autre chose, pour le moins i'enseigne qu'un homme pour estre vieil ne doit point laisser d'estudier. Au demeurant, ie ne vay iamais en ceste Ecole, que la folie des hommes ne me face honte.

II. Vous sçauiez que pour aller chez Metronate, il faut passer par dessus le Theatre des Napolitains: il est si plain de monde, qu'il n'y a moyen de s'y tourner; Et si vous me demandés ce qu'ils y font, ils escoutent des ioüeurs de cornemuse, & disent leur aduis de celuy qui leur semble le meilleur. Il y a là aussi vn ioüeur de flûtes Grec, & vn Trompette, qui ont vne presse infinie; Et en vn lieu où l'on monstre à se faire homme de bien, c'est vne solitude plustost qu'autre chose. Si quelques-vns y vont, il semble que ce soit faute d'occupation

tion ; on les appelle des niais & des gens qui ne sont bons à rien. Or ie prens bien en gré d'estre mocqué de ceste façon. Il faut laisser parler les ignorans, & mespriser leur mespris ; quand il est question de se faire vertueux. Continuéz, Lucilius, & vous dépeschés, afin que comme moy, vous ne soyés contrainct d'aller à l'Ecolle, quand vous serés vieil. Toutesfois vous auez encor, vne occasion de vous haister, qui vous y oblige d'auantage : c'est que vous entreprenés vne chose, qu'à grand peine pourrés vous sçauoir parfaitement, quelque longue vieillesse que vous ayez ; vous ny poués profiter qu'autant que vous y tra-uillerez.

III. Nul ne se fait sage par accident. Les biens, les honneurs, les estats, sont choses que la Fortune donne quand il luy plaît, sans qu'on s'en couche plus tard, ny leue plus matin : mais pour estre vertueux, il faut tra-uailer à bon escient. Il est vray qu'il n'y a pas occasion de plaindre sa peine en vne chose, où tout ce qu'il y a de bien au monde ne vaut pas la recompence. Car il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste : les choses que nous aymons pour la vanité, ne sont point biens veritables : la possession n'en est iamais asseurée. Mais puis que sur ce point ie ne vous ay pas contenté par ma precedente, & qu'il vous semble que j'ay plustost loué qu'éprouué ceste proposition ; ie me remettray sur le même discours, & en peu de paroles comprendray ce que j'en ay dit.

IV. Toutes choses ont en elles quelque bien particulier, pour lequel elles sont estimées. On louë vne vigne, pour estre de bon rapport; vn vin, pour auoir le goust bon; vn cerf, pour estre viste; vne beste de chemin, pour auoir l'eschine ferme. On fait cas d'un chien, s'il a bon nés pour quester, bonnes jambes pour suiure la beste, & bon cœur pour l'attaquer. Pour iuger qui est le bien d'une chose, il faut regarder à quoy elle est née, & pourquoy on en fait cas. Qu'est-ce qui est le meilleur en l'homme? La Raison. Car par elle il s'éloigne des autres animaux, & s'approche des Dieux. Il s'ensuit donc que la Raison est le propre bien de l'homme: ses autres qualités luy sont communes avecque les bestes. Est-il fort, aussi sont les lions; est-il beau, aussi sont les paons, est-il viste, aussi sont les cheuaux. Je pourray bien dire qu'ils le passent, mais il me suffit d'auoir dit, qu'ils l'esgalent. Je ne cherche point ce qu'il a de plus grand, mais ce qu'il a qui se puisse dire sien. Il a vn corps, aussi ont les arbres, il a mouuement de luy-même, aussi ont les vers: il a vne voix, les chiens en ont vne bien plus claire: les aigles, vne bien plus aiguë, les taureaux vne bien plus forte, & les rossignols vne bien plus douce & plus souple à toute sorte de tons. Qu'est-ce que l'homme, a qui luy soit propre? La Raison, en la consommation de laquelle consiste aussi la consommation de sa felicité. Si donc comme vne chose est arriüée à la perfection de ce qui est proprement son bien, elle se peut dire louée.

ble, & paruenüe au but que Nature s'est proposée en la faisant; parce que la Raison est le bien de l'homme, il est loüable quand il l'a conduite à sa perfection. Cette Raison parfaite est ce que j'appelle quelquefois Vertu, & quelquefois ce qui est Honneste. Il n'y a donc autre bien en l'homme, que le bien qui est propre à l'homme seul: Car à cette heure, il n'est pas question de ce qui est bien, mais de ce qui est le bien de l'homme. Si l'homme n'a point d'autre Bien que la Raison, & si c'est sa gloire de l'auoir, & sa honte de ne l'auoir point: il s'ensuit que la Raison est son seul & propre Bien. Vous ne doutés pas que ce ne soit son Bien: mais vous n'estes pas bien assuré qu'il n'en ait point d'autre: si vous voyez vn homme vicieux, qui soit bien sain, bien riche, bien suiui, bien noble, & quelques autres qualités qu'il ait, vous dirés que c'est vn homme qui ne vaut rien. Au contraire, qu'il soit le premier de sa race, & n'ait pas vn liard en sa bourse, ny pas vn vallet apres luy, mais que despourueu de toutes choses il soit pourueu de preud'hommie, ie pense que vous ne laisserés pas de l'auoir en bonne opinion. L'homme n'a donc autre bien qu'un seul: l'ayant, quelque autre chose qu'il n'ait point, il est estimable. Ne l'ayant point, quoy qu'il ait, il ne merite point qu'on en face cas. Il faut juger des hommes comme des choses. On ne dit point qu'un vaisseau soit bon, pour être peint de riches couleurs, pour auoir l'esperon d'or ou d'argent, & la poupe marquetée d'yuoire, ny pour auoir vne

charge qui se compare du prix aux richesses d'un Roy; mais pour estre fort, ferme, bié ioint, bon à la voille, & bien aisé à gouverner. Vous ne dittes point qu'une espée soit bonne, qui a des gardes dorées, & un fourreau couuert de pierrerie: mais qui tranche & perce si bien, qu'il n'y a iacque de maille assez fort pour l'arrester. On ne s'informe point comme une regle est belle, mais comme elle est droite. Toutes choses ont du merite, selon qu'elles font bien à l'usage, par lequel nous les auons. Il n'importe d'oc point à un homme, combien il laboure d'arpens de terre, combien il a de rentes constituées, come sa basse court est fournie de peuple, cōbien le lit où il couche est magnifique, & combien est fin le cristal où il boit, mais comme il est homme de bié. Or il est hōme de bien, si sa raison droite & non cōfuse se conforme à la volōté de Nature. C'est ce qui s'appelle Vertu: c'est ce qui est honneste, & le Bien vnique de l'hōme. Car puis que c'est la Raison seule qui rend l'hōme parfait, c'est elle seule aussi qui par sa perfectiō le red heureux: Or cela seul est le bié de l'hōme, qui seul est cause de sa felicité. Ce que nous disons de la Vertu, nous le disons aussi de ses ouurages. Mais pource qu'il n'est point de Bié sans elle, c'est pourquoy nous faisons ceste maxime si generale, qu'il n'est point d'autre bien que la Vertu. Si tout le bien de l'hōme est en l'esprit, il ne faut point doubter que ce qui le fortifie, qui le rehausse, & qui le dilate ne se puisse appeller bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehausse,

& qui dilate l'esprit, que la Vertu. Car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnés, ne font que le raualler & l'affoiblir: Et si quelquefois il semble qu'elles le releuent, elles le bouffissent, & l'amusent apres des vanités. L'esprit n'a donc point d'autre Bien que ce qui le fait meilleur. La consideratió de ce qui est honneſte, ou deshonneſte, est la regle de toutes les actions de nostre vie: c'est là dessus que nous nous resoluons à faire vne chose, ou ne la faire pas. Quand vn homme de bien iugera qu'une chose se doit faire, quelque travail, quelque dommage, & quelque peril qu'il y voye, il ne s'en diuertira point. Comme au cōraire, quelque vtilité, quelques delices, & quelques grandeurs qu'on luy propose, il ne s'accordera iamais à rien faire qui soit mal à propos. Il n'y aura point de menasses qui luy rompent vne bonne entreprise, ny point de promesses qui luy en persuadent vne meschante. Si donc en toutes ses actions il a tousiours les yeux sur ce qui est honneſte & deshonneſte; pour suiure l'un, & fuir l'autre, il faut qu'il n'y ait point de bien que la Vertu, ny point de mal que le vice. Si la Vertu n'est point alterable par la corruption, si tousiours elle demeure en vn estat, il n'y a point d'autre Bien qu'elle, & ne se peut plus faire qu'elle soit autre chose que Bien. La Sageſſe est exempte de tout changement. La Sageſſe ne se perd iamais, & iamais de la Sageſſe on ne reuient à la Folie. Je vous ay dit, s'il vous en souuient, qu'il s'est trouué des hommes qui seulement par vn transport in-

consideré ont foulé aux pieds tout ce qui se fait communément craindre & desirer. L'un a rosti sa main dans les flammes: L'autre pour les douleurs de la torture n'a point cessé de rire. Vn autre a veu mourir ses enfans, & n'en a pas mouillé ses yeux; vn autre sans apprehension s'est allé precipiter à la mort. Il se voit assez d'exemples d'Amour, de Colere, & d'Auarice, où les hommes, pour se contenter, ne trouuent rien qui les puisse arrester. Que si vne opinia treté seulement, piquée de ie ne sçay quel esguillon, a ceste puissance; que sera-ce de la Vertu, qui non forte par interualles, ny hardie par caprices, mais tousiours égale à soy-mesme, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occasions, où son assistance nous fait besoin? Concluons donc que les choses quelquefois mesprisées par les indiscrets, & tousiours par les Sages, sont indifferentes, & qu'il n'y a point d'autre bien que la Vertu; qui braue & desdaigneuse au dessus de la Fortune, se trouble aussi peu de sa haine, comme elle se resiouit de sa faueur. Si vous vous laissés vne fois persuader qu'il y ait quelqu'autre bien que ce qui est honneste, il ne faut plus parler de Vertu. Ce sont choses incompatibles, d'estre vertueux, & de ietter les yeux sur quelque chose d'exterieur. Cela repugne à la Raison, d'où les Vertus procedent, & à la Verité, qui s'accompagne tousiours de la Raison. Or toute opinion est fausse, qui repugne à la verité. Vous ne pouuez nier qu'un homme de bien ne reuere les Dieux, & ne les serue. Il

faut donc, que quoy qui luy arriue, il le supporte patiemment, & considerer que les loix, sous lesquelles tout l'Vniuers marche, l'ont ordonné de ceste façon. Par ce moyen il ne peut auoir autre bien que ce qui est honneste: car en cela consiste la resolution d'obeïr aux Dieux, de ne s'esmouuoir point aux choses inopinées, de se contenter en sa condition, de vouloir ce que le Destin veut, & defaire ce qu'il commande, sans murmurer. S'il y a quelque autre bien que ce qui est Honneste, nous ne serôs iamais saouls ny de la vie, ny des prouisions qu'il faut pour la vie, & par consequent nous nous chargerons d'un faix insupportable, & de trauaux qui en vne besogne infinie ne pourrôt iamais trouuer de fin. Il n'y a donc point de Bien que ce qui est honneste, car il est mesuré. Je vous ay dit que si ce sont biens que l'argent, les Estats, & autres telles denrées: nous qui en auons, sommes plus heureux que les Dieux qui n'en ont point. A ceste heure ie vous dy de plus, que s'il est vray que les ames ne meurent point quand & le corps, il faut penser que leur condition, en cette secôde vie, sera meilleure qu'en ceste-cy. Or si c'estoient biens que ces choses qui nous seruent par le ministration du corps, il faudroit croire qu'il seroit pire & s'ensuiuroit qu'elles seroiét plus contantes d'estre captiuées & reserrées, que libres & eslargies au delà de toutes bornes, qui seroit vne manifeste absurdité. I'auois dit aussi, que si c'estoient biens que ces choses qui nous sont communes avecque les bestes, les

bestes auroient vne beatitude comme nous; ce qui ne se peut faire en façon du monde. Il n'y a rien qu'il ne faille souffrir pour ce qui est honneste: ce qu'il ne faudroit pas faire, s'il y auoit quelqu'autre Bien que la Vertu. Bien que i'eusse desia fait ces discours plus au long en ma precedente, ie n'ay pas voulu laisser de repasser par dessus, & en dire quelque chose en ceste-cy: Mais le vray moyen de vous faire trouuer ceste opinion veritable, c'est de vous foder vous-mesme, & vous demander, si en cas que vostre pais, & tout ce que vous auez de parents & d'amis fussent destineez à quelque ruine, & n'en peussent eschapper autrement que par vostre mort; vous auriés du courage assés pour leur donner vostre vie, & non seulement auecque patience, mais volontairement vous perdre pour les sauuer. Si vous pensés que vous le pouués faire, vous auoüés qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu, puis que vous laissés toutes choses pour en iouir. Voyez cōbien elle a de pouuoir. Vous mourrés pour la Republique, si ce n'est presentement, ce sera quād il en sera besoin. Il ne faut gueres de temps à vne belle action, pour donner beaucoup de joye; Et combien qu'apres que la mort nous a priués du sentimēt des choses mondaines, il semble que nous n'auōs plus de part en la gloire que nous auons meritée en nostre vie, si est-ce que nous ne pouuons sans quelque plaisir, nous représenter l'estat où nous auons mis les choses par nostre vertu. Quand vn homme d'honneur, & qui a du courage, se remet

remet deuant les yeux, que s'il meurt il ressuscitera sa patrie, qu'une infinité de vies seront sauues par la perte de la sienne, & que par vn coup seul il rompra les fers de tout vn peuple; il ne faut point douter que de ceste imagination seule il ne tire du fruit assés, pour se resoudre au peril où l'occasion le sollicité de se ietter, quand mesme l'entreprise seroit telle, qu'il se faudroit asseurer de mourir en l'exécution, & n'auoir point le plaisir d'en voir le succez. Il a dequoy se contenter, puis qu'il a fait ce que le deuoir & la pieté luy commandoient. Allegués luy tout ce que vous pèserés qui l'en puisse diuertir : dittes luy qu'on ne se souuiendra pas de ce qu'il aura fait à deux iours de là; Qu'il obligera des personnes qui ne luy en sçauront point de gré; Il vous fera responce, Que ce sont considerations qui ne le touchent point, Qu'il ne regarde qu'à son action, & que pource qu'il sçait qu'elle est honneste, en quelque fascheux lieu qu'elle l'appelle, & par quelques espines qu'elle le cõduise, il est resolu de la fuiure, iusques à ce qu'il ait fait ce qu'il a deliberé. C'est donc à dire, qu'il n'y a point d'autre Bien que ce qui est Honneste, puis que non seulement vn esprit desia parfait en Sagesse, mais tout autre, qui aura quelque chose de genereux, est capable d'auoir ce ressentiment. Tous autres biens sont choses de peu de merite, & ne font que passer d'une main à l'autre; ce qui fait qu'en quelque quantité que la Fortune les donne, ils ne sont iamais possedés qu'avec inquietude; sont insupportables à

leurs maistres, & les accablent à la fin. La Felicité de ceux-cy, que vous voyez couuerts de clinquant, est comme celles de ceux qui trauestis en vne Comedie representent le personnage de quelque Roy. Tant que le jeu dure, ils ne paroissent que le Sceptre à la main, & en vn equipage que le peuple regarde avec admiratiō, & puis comme c'est fait, ils reprennent leurs chiffes, & rede uiennent faquins & belistres comme auparauant. Les richesses & les Estats peuuent biē hausser vn homme, mais non pas le faire grand. Pourquoi donc auōs nous cette opinion? Pource que nous mesurons la basse avecque la statuē. Qu'vn nain monte sur la plus haute montaigne des Alpes, il sera tousiours petit, & vn Colosse tousiours grand, quand il seroit au fonds d'un puits. Ce qui nous abuse, c'est que nous ne pesons pas l'homme seul: nous mettons son bagage en la balance avecque luy. Voulez-vous bien iuger le prix d'un homme? Regardés le tout nud: faites luy quitter son reuenu, ses estats & toutes ces bagatelles que la Fortune luy a baillées pour le desguiser: faites luy mesme despouiller le corps, & luy regardez l'esprit: voyez comme il est fait, comme il est grand, & si ceste grandeur est sienne, ou mendiee, si vous trouuez que les espées nuës ne l'esblouissent point, & qu'il soit aussi prest de rendre l'ame par la gorge que par la bouche, dites qu'il est heureux. Si quand la rigueur de la Fortune, ou la tyrannie de quelque grand le menaceroit, ou de prison, ou de bannissement, ou de quelqu'une de ces autres va-

nités que l'esprit n'imagine qu'avecque frayeur, il demeure ferme en son assiette, & dir,

Vierge cela n'est rien: tu ne m'as annoncé

Ny travaux ny combats, où ie n'eusse pensé.

Vous m'en menacés à cest'-heure, & moy ie m'en suis tousiours menacé. Ie sçay bien que ie suis homme, & qu'en ceste qualité ie me doÿ preparer à tout ce qu'un homme peut souffrir. Vn Coup preueu ne sçauroit faire gueres de mal. Les mal-adiuisés, & ceux qui se fient à la Fortune, trouuent toutes choses inopinées. La plus grande partie de leur mal est la nouveauté: ce qui se voit, en ce que de tout ce qu'ils trouuent si difficile, il n'y a rien qui ne leur deuienne aisé par la continuation de l'endurer. Le Sage n'attend point la presence des maux: il s'y accoustume deuant qu'ils viennent, & par mediter, arriue à ceste patience que les autres n'acquerent que par souffrir. Nous oyons quelquefois dire à des ignorants, Sçatoy-ie bien que cela me d'eust auenir? Le Sage estime tout possible, & quoy qui se face, il peut tousiours dire qu'il le sçauoit bien.

EPISTRE LXXVII.

ARGUMENT.

- I. *La vie de l'homme de bien est accomplie, en quelque temps qu'il meure.*
- II. *La nécessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.*
- III. *Il n'y a point de plaisir au monde, que l'homme doive regretter en mourant.*

A V iourd'huy tout d'un coup nous auons veu paroistre les barques d'Alexandrie, qu'on enuoye ordinairement deuant, pour auertir que la flotte vient. Ils les appellent *les Messageres*. La campagne est tousiours bien-aïse de leur venuë: il ne demeure pas vn homme de Pouzzol en la maison: tout le monde se rend sur le port; & quelque troupe de vaisseaux qu'il y ait, celles d'Alexandrie, à la façon de leurs voiles sont tousiours reconnues parmi les autres. Car il n'y a qu'elles qui entrent avecque le bourslet: les autres ne le mettent qu'en pleine mer, parce qu'il n'y a rien qui face aller vn vaisseau si roide que le haut de la voile: il est plus pressé par là, que par nulle autre part. C'est pourquoy quand il y a trop de vent, on baisse l'antenne,

parce qu'il ne donne pas si fort quand il donne par bas, aussi-tost qu'elles ont inuesti les Isles de Capris, & doublé ce Cap où

Pallas du haut d'un roc voit escumer les ondes.

On ne laisse qu'une voile à toutes les autres ; Le boursset demeure à celles d'Alexandrie pour les faire reconnoître. En ceste foule de peuple qui couroit à la rive, ie fus bien-aise d'avoir mauvaises iambes, parce que sans cela i'eusse montré mon impatience comme les autres, & fusse couru, pour sçavoir en quel estat estoient mes affaires, & quelles nouvelles ces vaisseaux m'en apportoiert. Il y a long temps que ie ne puis plus ny perdre ny gagner. C'est une opinion que ie deurois avoir, quand bien ie ne serois pas vieil. Mais à cette heure avecque bien plus de suiet, pource que ie ne sçauois avoir si peu, que ie n'en aye plus qu'il ne m'en faut, pour gagner iusqu'au logis ; Et principalement étant en un chemin, que ie me passerois bien aisement d'acheuer.

I. Un voyage est imparfait, iusqu'à ce que vous soyés où vous vous estes proposé d'aller : mais en quelque lieu que la vie s'arreste, ell'est parfaite, si ell'est vertueuse. Finissés-là quand vous voudrés : Si vous la finissés bien, vous poués dire que vous n'en avez rien perdu. Quelquefois des occasions qui ne sont pas bien grandes, nous conuient à partir courageusement : car aussi bien ce qui nous retient n'est pas grand chose. Tullius Marcellinus, que vous cōnoissés bien, ieune homme,

fort discret, & qui fust vieil de bonne heure, se trouua faisi d'une maladie, non incurable, mais longue & fascheuse, pour vne infinité de choses qu'elle luy commandoit ou deffendoit, prit opinion de se faire mourir, & appella plusieurs de ses amis pour les ouir là dessus. L'un, qui estoit vn peu poltron, luy donnoit le conseil qu'il auroit pris pour soy: l'autre, qui le vouloit flater, luy proposoit ce qu'il pensoit luy deuoir estre plus agreable. Vn Stoïque de nos amis, hōme d'honneur, & pour le louer en termes qui soient dignes de luy, plein de vailleure & de courage, luy donna, ce me semble, le meilleur aduis de tous. Voicy ce qu'il luy dit. Marcellinus mon ami, ne vous tourmentés pas, comme s'il estoit question de quelque chose de consequence. La vie est peu de chose: vos esclaves l'ont, & les moindres animaux qui soient sur la terre. L'importance est de mourir honnestement, iudicieusement, & courageusement: Representés-vous combien il y a que vous ne faites qu'une mesme chose, manger, dormir & passer le temps avecque des femmes: car c'est tout ce que nous faisons en ce monde. La volonté de mourir ne vient pas tousiours de preuoyance, de resolution, ou de misere: quelquefois vn simple degoust nous la donne. Marcellinus n'auoit point besoin d'estre presché: mais il luy falloit de l'aide: ses seruiteurs ne luy vouloient pas obeir. Cét honneste homme premierement les assura, qu'ils n'auoiēt point de suiet de craindre, & que tout le danger des domestiques estoit, quand

il n'estoit pas bien certain que le maistre eust eu la volonté de mourir, & qu'autrement e'estoit aussi mal fait de l'empescher, que de le tuer. Cela fait, il aduertit Marcellinus. Comme quand nous auons souppé, nous baillons nos restes à ceux qui nous ont seruis à table, la raison & l'humanité veulent qu'au partir de la vie nous donnions quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres. Aussi-tost Marcellinus, qui estoit facile, & ne donnoit rien de si bon cœur que le sien, distribuoit quelque peu d'argent à ses seruiteurs, & les cōsolloit de l'ennuy qu'ils auoient de sa resolution. Il ne luy faut espée, ny dague: seulement il demeura trois iours sans manger; Et avec ceste abstinence, de fois à autre s'estuant dans vne cuue qu'il auoit fait porter express en sa chambre, vint tout bellement à defaillir, non à ce qu'il disoit, sans quelque sentiment de plaisir, comme il auient quand il se fait vne douce dissolution, telles que peuuent auoir espreuue ceux qui se sont quelquefois esuanouis: ie n'ay point esté marri quel'occasion se soit offerte de vous faire ce conte, pour le plaisir que ie sçay que vous aurés d'entendre qu'un de vos amis soit mort si doucement. Car encore qu'il se soit fait mourir, ç'a esté si à son aise, qu'il semble qu'il se soit trompé luy mesme, & qu'il se soit esrobé de la vie sans y penser: Et puis ce conte mesme n'est pas si hors de propos, qu'il n'y ait moyen d'en faire quelque profit. Il se presente bien souuent des necessités, où nous sommes conuiés de suiure cét exemple. Nous auons bien

souuent sujet de vouloir mourir, que nous ne le voulons pas faire; Et quand nous mourons mesme, ce n'est qu'à regret.

II. L'homme du monde qui sçait le moins, sçait bien qu'il luy faudra mourir quelque iour: mais quād il en est sur le poinct, il recule, il tremble, il pleure. Ne diriez-vous pas qu'un homme n'auroit ny sens, ny iugement, qui se tourmenteroit de ce qu'il n'estoit point au monde il y a mille ans? Aussi peu en a celuy qui se tourmēte, pource qu'à mille ans d'icy, il n'y sera point. Vous ne ferez point: vous n'avez point esté, c'est vne mesme chose. Ce sont deux temps où nous n'auons point de part. Le point où vous estes, est vostre siecle: Faites ce que vous pourrez pour l'estendre, de combien le pensez-vous allonger? que pleurez-vous? que demandez-vous? tout ce que vous faites n'est que temps perdu.

Les Destins pour prier ne se flechissent point.

Ils sont fermes & fixes. Vne eternelle necessité les conduit. Vous irez où toutes choses vont; le trouuez-vous estrange? Vous estes né sous ceste condition: vos pere, mere, grands-peres, grands-meres, & generalement tous ceux qui sont venus au monde premier que vous y sont passez: tous ceux qui viendront au monde apres vous, y passeront. Vne entre-suitte inuariable attache & tire toutes choses. Combien pensez-vous qu'il mourra de peuple apres vous? Combié avecque vous? Si vous en voyez mourir beaucoup d'autres quand

& vous, ie pense que vostre apprehension en seroit moindre. Vous aüés donc occasion de vous assurer: car vne infinité d'hommes & d'animaux, qui d'une façon, qui de l'autre, meurent en ceste mesme heure que vous mourrez; Et au demeurant estes, vous si maladeuillé de ne penser iamais arriuer en vn lieu, pour lequel vous ne cessés de cheminer? Il n'y a si long chemin qui n'ayt vn bout: vous vous abusés, si vous pensés que ie vous aille chercher de grands personnages, pour vous en proposer les exemples; Ie vous veux alleguer des enfans. On conte d'un ieune garçon de Lacedemone, âgé seulement de douze ou treize ans, qu'ayât esté fait prisonnier à la guerre, il croit en son langage Dorique, Ie ne seruiray point: & par effect il monstra qu'il auoit dit vray. Car au premier commandement seruire & deshonneste qu'on luy fit, qui fut d'apporter vn pot de chambre, il se donna si grand coup de la teste contre vn mur qu'il se tua. Nous aüés la liberté si pres de nous, & il est possible qu'il soit des Esclaues? N'aymeriés vous pas mieux voir mourir vostre fils ieune, avec la gloire d'un si bel acte, que viure tout vn siecle en faincant & en poltron? Dequoy donc aüés vous si grand peur de mourir, puis qu'un enfant mesmes a du courage assez pour s'y resoudre? Ne sçaués vous pas que si vous ne marchés, on vous trainera? faites que ce qui viendroit d'un autre vienne de vous: ayez du courage autant qu'un enfant; & dittes que vous ne seruirez point.

III. Pauvre homme que vous estes ! vous seruéz aux hommes, aux affaires, & à la vie : car qu'est-ce que la vie autre chose qu'une servitude, quand la resolution de pouvoir mourir ne l'accompagne point ? Qu'attendés vous plus au monde ? si les voluptés vous retiennent, vous les auez toutes essayées : il n'en est point qui vous soit nouvelle. Vous estes si saoul de la plus friande, que vous en auez mal au cœur. Vous sçavez bien quel goust ont le vin & la maluoisie. Quelle difference faites vous, qu'il vous en passe cent ou mille brocs par la vessie ? C'est vn sac. Vous auez mangé des huïstres, & des mulets, vous n'ignorez point ce que c'est : vostre luxe ne vous a rien reserué de nouveau pour les années aduenir : Et cependant ce sont les choses de qui vous vous separés avec tant de regret. Auez-vous quelque autre chose qu'il vous fasche de perdre ? Sont-ce vos amis que vous auez peur de quiter ? Est-ce vostre patrie ? Tant s'en faut que cela soit, que ie ne crois pas que pour elle vous voulussiez soupper vn quart d'heure plus tard. Si vous pouuiez esteindre le Soleil, vous le feriez. Car aussi, qu'auez-vous iamais fait qui soit digne de lumiere ? Dites la verité : ce n'est ny la court, ny le palais, ny le monde mesme qui vous fait desirer de viure : Il vous fasche de laisser la rottiſserie, où vous n'auez rien laissé. Vous auez peur de la mort. Et cependant au milieu de vos plaisirs, vous faites merueille de la despitier. Vous voulez viure ? vous auez raison : car vous n'y connoissés rien. Mais par vostre foy, pensés-vous que

la vie que vous faites soit autre chose qu'une mort? Un iour quel'Empereur passoit par la rue, comme vn certain prisonnier, à qui la barbe venoit iusques sur l'estomach, le prioit de le faire mourir, il luy respondit; Et quoy? mon ami, pensez-vous estre en vie? Il en faut dire de mesme à ceux-cy, qui seroient bien-heureux de mourir. Vous craignés la mort? Et quoy? estes-vous en vie? Ouy, mais ie veux viure, parce que ie fers encore bien au monde. Ma vie est vtile à beaucoup de choses, c'est pourquoy iela voudrois bien continuer. Ne sçaués-vous pas que la mort est vne des choses qu'il faut que la vie face? Allez vous en hardiment: ce que vous deuiés faire est fait: nos actiós n'ont point de certain nombre que nous soyons tenus de fournir: toute vie est assés longue. Si vous voulez regarder à la duree du monde, celle mesme de Nestor seroit courte, & celle de Statilia, qui fit escrire sur sa tombe, Qu'elle auoit vescu quatre vingts & dix-neuf ans. Voyez la vanité d'une pauvre vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ses années. Qui pensez-vous qui l'eust peu supporter, si elle fust allee iusques à cent? Il est de la vie côme d'une farce: il n'importe point de iouer long-temps, mais de bien iouer. Il ne peut chaloir où vous finissies: finissés où bon vous semblera, pourueu que vous y faciés vne bonne fin.

EPISTRE LXXVIII.

ARGUMENT.

- I. Les visites des amis resioüissent les malades.*
- II. Mespriser la Mort par le mespris des in- commoditez de la vie.*
- III. Grande force de l'opinion.*
- IV. La resistance au mal est une victoire. Il faut preferer les voluptés de l'esprit à celles du corps.*
- V. La vie des meschants est tousiours courte.*

IE suis telmoin de vos defluxions, & de ces fièvres lentes que vous m'escriués qui vous tourmentent. Ce sont choses qui ne vont iamais gueres l'une sans l'autre. Je vous en plains dauantage, parce que ie sçay que c'est. Tandis que i'estois ieune, ie n'en faisois point de cas au cômencement, parce que l'âge en supportoit plus aisement les incommodités, & se rebelloit contre les maladies. Mais en fin il me fallut rendre, & estre distillé moy mesme, me voyant comme en chartre. l'ay eu beaucoup de fois l'espée à la main pour me tuër: mais i'auois vn si bon pere, que la peur de luy donner de l'ennuy me retenoit. Je pensois qu'il me feroit plus

aisé de me passer de la vie, qu'à luy de se passer de moy. Cela me fit resoudre de viure. Il faut quelquefois autant de courage, pour se vouloir conseruer la vie, comme pour sela vouloir oster. Les consolations que i'eus me seruirent de medecines. Ce qui redresse l'ame porte quelquefois du profit au corps.

I. Je vous diray ce que ce fut. Mes estudes me guerirent. La Philosophie me remit: ie luy doy la vie, & rien moins. Mes amis y contribuerent aussi beaucoup par leurs visites, & par la peine qu'ils prenoient de me réjouir, & veilloient avecque moy pour me faire passer le temps. Il n'y a chose, Lucilius, qui tant restaure vn malade que ceste assistance, ny qui luy rompe tant les imaginations & la crainte de la mort. Il ne m'estoit pas aduis que ie m'en allasse du monde, les y laissant apres moy. Si ie ne viuois plus en leur compagnie, ie pensois que ie viurois en leur memoire: ie ne pésois pas perdre l'ame, mais la leur remettre. Ces impressions me donnerent volonté de m'aider, & de me resoudre à la patiëce de toutes douleurs. Autremét, i'eusse esté bien miserable de perdre le courage de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Prenés d'oc mes remedes pour vous. Le medecin vous limitera combien vous deués marcher, quel doit estre vostre exercice. Il vous deffendra d'estre sans rien faire, parce qu'ordinairement l'indisposition nous y cōuie. Il vous ordonnera, que vous lisiez haut, pour exercer vostre respiration, de laquelle le passage est empesché. Que vous vous promeniez en bateau, pour donner

une molle agitation à vos parties interieures: Que vous mangiez de certaines viandes, & vous absteniez des autres. Il vous dira quand vous pourrez boire du vin, pour ne vous laisser tomber trop bas: & quand il le vous faudra quitter, de peur qu'il ne vous prouoque la toux.

II. Quant à moy, ie vous bailleray des remedes qui vous serviront pour ceste maladie, & pour toutes celles que vous aurez iamais: Mesprifez la mort. Quand nous nous sommes mis hors de ceste apprehension, tout le reste ne sont que fleurs. Nous auons trois choses qui nous faschent principalement en nos maladies; Nous craignons de mourir nous auons de la douleur, & sommes priuez de plaisir pour quelque temps. De la mort nous en auons assez parlé: ie ne vous en diray qu'un mot. C'est, que nous ayons peur de la Nature, & non de la maladie. Les maladies ont allongé la vie à beaucoup, qui ne sont point morts, pource qu'on pensoit qu'ils semouroient. Vous mourez, non pource que vous estes malade; mais pource que vous vivez. Guerissez-vous tant qu'il vous plaira: Vous n'en mourrez pas moins. Vous pouuez bien eschapper à l'indisposition, mais non pas à la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grandes douleurs: Cela peut estre: mais les interualles donnent moyen de les supporter; L'extremité de la douleur en est la fin: Elle ne scauroit estre bien grande & bien longue. Nature, pleine d'amour & d'affection en nostre endroit, a fait

cette règle, que toute douleur est courte ou supportable ; Les plus sensibles douleurs sont aux parties du corps les plus maigres. Quand le mal est aux nerfs, aux jointures, ou en quelque autre lieu, si pressé qu'il n'ait moyen de s'estendre ; c'est là qu'il nous traite cruellement. Mais en recompense, ce sont parties qui s'estourdissent bien-tost, & par la douleur mesme se font insensibles à la douleur, soit que les esprits par l'empeschement de leur course, reçoivent de l'alteration, & perdent cette force qui nous donne le sentiment, soit que l'humeur corrompuë ne trouvant plus où se rendre, elle mesme se destruisse, & oste la faculté de sentir à ce qu'elle a remply de sa trop grande quantité. C'est de ceste façon que se passent les gouttes, & les douleurs de vertebres & de nerfs, quand elles ont hebeté la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal en se formant, est ce qui donne de la peine: comme on la senty quelque temps, sa vehemence se diminüe: & à la fin il se termine par vn engourdissement. De là vient que les douleurs des dents, des yeux, & des oreilles, & mesmes celles de la teste sont plus aigües que mille autres, parce qu'elles sont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'espace: mais tant plus elles sont violentes, elles s'amortissent aussi plustost. C'est donc la consolatiõ d'une douleur extreme, que si vous la sentés trop, vous cesserez bien-tost de la sentir. Ce qui chagrine le plus les ignorans en leurs indisposition, c'est qu'ils n'ont pas acou-

tumé de ne se seruir que de l'esprit, & que si leur corps leur est inutile, ils sont priuez de toute action. C'est pourquoy ceux qui ont du iugement, s'accoustument de bonne heure à conuerſer le plus ſouuent avecque l'esprit, comme avecque la partie qu'ils ont la meilleure, & ne ſe meſſer au commerce du corps, que quand il leur eſt impoſſible de ſ'en paſſer. Ouy : mais c'eſt vn grand deſplaiſir de ne gouſter plus les voluptés accouſtumées, & faire des abſtinences ſi auſteres, qu'il vous faille mourir de faim, ou de ſoiſ; le vous auoüe que du commencement ce changement de vie a de la difficulté; mais nous n'auons pas eſté long temps malades, que nos cupidités ne ſ'eſmouſſent, & que nos ſens qui les irritent, ne ſe trouuent eux-meſmes affoiblis & abattus. De là vient que nous perdons l'appetit, & que des viandes que nous auons autrefois auideſſement recherchées, nous ſont à cette heure mal au cœur à regarder. Dauantage, il n'y a point de douleur qui n'ait ou des interualles, ou quelque relasche pour le moins, & qu'avecque des remedes nous n'ayons moyen de preuenir : Car elles ont toutes, & principalement celles qui nous ſont ordinaires, quelques progrès; cōme coureurs, qui nous aduertiffent que nous allons auoir le gros ſur les bras. Le vray moyen de ne vous troubler point pour les maladies; c'eſt de ne vous ſoucier point de la mort. C'eſt le pis qu'elles nous ſcauroiēt faire. Ne faites point voſtre mal plus grand qu'il n'eſt, à force de vous affliger: la douleur n'en fera pas grande,

pourcu

pourueu que vous n'y adioustez rien par opinion.

III. Representés-vous plustost que ce n'est rien, ou peu de chose; qu'il faut auoir patience, que vous en serés bié-tost hors. Estimés-la petite, vous ferez qu'elle le sera. L'Opinion tient toutes choses suspenduës: l'Ambition, la Luxure & l'Auarice ne sont pas seules qui la regardent. Nos douleurs mesmes se forment à l'Opinion. Nous ne sommes miserables, qu'autant que nous le pensons estre. La premiere chose qu'il faut oster, est vne coustume que nous auons de nous plaindre du mal que nous auons eu. A quoy est bon tout ce langage? Iamais homme ne fut si bas que i'ay esté. Que de peine! que de martyre i'ay souffert! On ne pensoit iamais que i'en releuasse. Combien de fois ay-ie esté pleuré de mes amis! Combien abandonné des Medecins! les Criminels qu'on met à la question n'endurent point ce que i'ay enduré. Je veux que tout ce que vous dites soit vray; n'en estes vous pas dehors? Que vous sert de remanier vos douleurs, & d'estre miserable, non pour autre chose, que parce que vous l'aués esté: Ne sçaués vous pas que nous prenons plaisir de mentir à nous mesmes; & que nous faisons tousiours nos maux plus grands qu'ils ne sont? Il n'y a rien de si doux que le recit d'une misere passée. C'est chose naturelle que de nous resioiir, quand nous sommes sortis de quelque boubier.

IV. Nous auons donc à retrancher deux choses; la crainte du mal à venir, & la resouuenance du passé.

Quand nous sommes en quelque peine, disons, peut estre la memoire vn iour en sera douce: faisons lutter à bon escient nostre esprit contre la douleur; si nous reculons, elle vaincra; si nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plus part de ce que nous sommes, nous attirons nostre ruyne, au lieu de l'empescher: quand nous sommes suiuis, le moyen de nous garantir, c'est de faire ferme. Ceux qui prennent la chasse, ne faillent iamais d'estre battus. Ne voyons nous pas combien de coups reçoient les Athlettes par le visage & par tout le corps? Et cependant la Gloire leur est si douce, qu'en sa consideration ils ne treuuent rien de si rude qu'ils ne soient contents de supporter; Forçons, comme ils font, toutes difficultés, qui nous résistent: nostre recompence ne sera ny vne couronne, ny vne palme, ny vn trôpette qui face faire silence au peuple, pour ouïr la proclamation de nostre victoire, mais vne securité d'esprit immuable, & vne paix eternelle avec la Fortune; qui deffaite vne fois, iamais plus n'aura l'asseurance de nous attaquer. Le sens vne grande douleur: comme ne la sentiriez vous, ayant le courage effeminé comme vous l'avez? Il est de la douleur comme d'un ennemi. Quand nous auons peur, nous luy donnons du courage. Ouy, mais ce que ie porte est pesant: Et quoy? Si vous n'eussiez deu porter que des choses legeres, pensez-vous que la Nature vous eust fait si fort comme vous estes? Aduisés lequel vous aymés le mieux, d'une longue & lente maladie, ou d'une violente & courte. Vne longue &

lente avec des intermissions, vous donnera loisir de vous refaire, & par consequent apres auoir bien trainé, ce sera force qu'elle vous laisse guerir. Vne courte & precipitée verra bien-tost vostre fin ou la sienne. Or soit que vous cessiés ou qu'elle cesse, que vous importe, puis que d'une façon ou de l'autre, vous serez hors de douleur? Vous avez aussi moyen de vous soulager en vous diuertissant l'esprit, & l'occupant à quelque autre chose qu'à vostre mal. Si vous avez fait quelque bel acte, représentez le vous: faites ramasser à vostre memoire tous ces exemples de patience que vous avez autrefois admirés, ressouuenés-vous de tous ceux que vous sçaez qui parmi les tourments les plus insupportables sont demeurés maistres de la douleur, ou de celuy qui tandis que le Barbier luy couppoit des varices, ne leua iamais les yeux de dessus vn liure: ou de l'autre, qui en la torture ne cessa iamais de rire, & en ceste contenance lassa toutes les sortes de gesmes que la cruauté des Bourreaux prouocquée par sa patience, inutilement essaya pour le faire soupirer. Ce qu'un autre a fait en riant, pourquoy ne le ferez-vous par le discours de la Raison? Parlez tant qu'il vous plaira de defluxions, de toux qui facent cracher les poumons, de fieures qui mettent le feu dans le corps, d'alterations vehementes, de gouttes & de sciaticques; Je vous dy que les tourmens de la question sont tout autre chose; & que cependant ils est trouué homme qui les a soufferts, & ne s'est pas seulement plaint, n'a pas demandé misericor-

de, n'a pas daigné respondre aux interrogations, mais au contraire, en a ry tout à son aise & de bon cœur. Et quoy donc? apres vn exemple si magnanime, n'aurez-vous point l'asseurance de vous mocquer de la douleur? Ouy; mais vous dittes que la maladie ne vous laisse rien faire; & que toutes vos actions en sont incômodées. Il n'y a que le corps indisposé: la maladie ne touche point à vostre esprit. Vn laquay, vn cordônier, vn mareschal, pourront faire la plainte que vous faites. Mais si vous avez accoustumé de vous seruir de l'esprit, pourquoy ne pourrés-vous conseiller, enseigner, ouïr, apprendre, demander, & vous ressouuenir comme vous faisiés auparauant? Au reste, ne pensez vous rien faire, si vous vous sçauiez bien commander en vostre mal? Si vous ne pouuez mieux, vous montrerez qu'une maladie peut bié estre inexpugnable, mais non pas insupportable. Croyés-moy, que d'as vn lit mesme, on a moyen de donner tesmoignage de sa vertu. Les armées & les batailles sont les suiets ordinaires où les belles ames font paroistre vne assurece: mais quelquefois on ne la reconnoist pas moins sur l'oreiller. Vous n'estes point sans besogne. Luttés bien avecque la maladie: Si vous ne faites rien pour elle, si vous ne luy accordez rien, n'y par obeïssance, ny par gratification, vous aurez fait vne preuue signalée de vostre suffisance. O que si on venoit voir combatre les malades, comme les Gladiateurs, qu'il y auroit vne belle & bien ample matiere d'acquérir de la reputation! Soyés vous

mesme vostre spectateur, & vous mesme vous donnez de la gloire quand vous la meritez. Il faut considerer dauantage, qu'il y a des voluptés de deux sortes; Pour celles du corps la maladie les deffend, & neantmoins ne les oste pas: mais au contraire, si vous voulez dire ce que vous en pensez, elle les excite. Quand on a soif, le boire semble meilleur, & la viande, quand on a faim. Quand on s'est abstenu quelque temps de l'un ou de l'autre, on y reuient avec plus d'auidité. Quand aux voluptés de l'esprit, qui sont les plus grandes, & les plus certaines, les medecins ne les deffendent iamais. Ceux qui les ayment & qui sçauent bien comme il les faut prendre n'estiment point les autres. Ils se moquent de toutes ces ordures qui charoüillent nos sentimens. O pauvre malade! Pouquoy? pource qu'il n'aura point de nege à mettre dans son vin, ny point de morceaux de glace à rompre dedans: pource qu'on ne seruira point d'huîtres de Lucrin sur sa table: pource que quand il voudra soupper, on n'oïrra point vne tempeste de garçons de cuisine, qui apportent sur sa table autant de rechauds que de plats. Car à ceste heure afin que la viande soit toute brullante, & que le gosier paué de ces gourmands ne trouue quelque morceau qui ne soit pas assés chaud: le luxe a trouué ceste inuention, que la cuisine marche quand & le soupper. O pauvre malade! on ne luy baillera de la viande qu'autant qu'il en pourra digerer. Il n'aura point son assiette couuerte de morceaux de gibbier de toutes for-

tes: Qu'importe, vous soupperés en malade ou plu-
tost en homme sain vne fois en vostre vie: mais de
la tisanne, ou de l'eau bouillie, & de ces autres cho-
ses que ces delicats, plus malades d'esprit que de
corps ne peuuent seulement ouïr nommer, nous
vous en laisserons prendre tant que vous voudrés. Pen-
sons seulement à n'auoir plus la mort en horreur. Le
moyen d'y paruenir c'est de connoistre la fin des gens
de bien & des meschants. De telle façon, & non autre-
ment nous ne nous lasserons point de viure, ny n'au-
rons point de peine à mourir. Il est impossible de s'en-
nuyer d'une vie occupée en ceste infinie diuersité de
si grandes & diuines contemplations. Il n'y a que l'oi-
sieté qui nous degousté du monde: mettrons nous à
la recherche des choses naturelles. La verité que nous y
apprendrons nous tiendra tousiours en appetit. Pour
les choses fausses, nous n'en sçaurions prendre si peu,
que nous n'en ayons assez. Au partir delà, si la mort
vient, & nous appelle, quand nous n'aurons pas vescu
la moitié d'une vie ordinaire, nous en aurons en ce peu
de temps autant de fruit, que si nous l'auions cōtinuée
iusques à l'extreme decrepitude. Nous aurons connu
la plus-grande partie des merueilles de la Nature, &
nous en irons resolu, que pour auoir eu plus d'âge
nous n'eussions pas acquis plus de Vertu.

V. Ceux qui mesurent leur vie au compas des volu-
prés vaines, & par consequent infinies, ne sçaurôient
qu'ils ne la treuuent courte, quand ils viuroient une

douzaine de siècles. Voyés de vous resjouir en ces meditations; & cependant que vous vous entretiendrés de mes lettres, il se pourra presenter quelque occasion, qui nous donnera moyen de nous voir, & d'estre quelques iours ensemble. Ce ne sera peut-estre pas pour beaucoup de téps: mais il ne sçauroit estre si peu court, que nous ne le facions long, à force de le bié employer. Car, comme dit Possidonius, vne iournée est plus à vn homme docte, qu'à vn ignorant la plus longue vie qu'il sçauroit auoir. Cependant, souuenés-vous de ne craindre iamais les menaces de la Fortune, & de vous deffier tousiours de ses caresses. Ayés continuellement deuant les yeux l'autorité qu'elle prend sur les choses du monde: pensez que tout ce qui peut auenir, auendra: quoy qui vous arriue, il vous troublera moins, quand vous l'aurez attendu.

EPISTRE LXXIX.

ARGVMENT.

- I. *Du mont Æthna & de Carybde.*
- II. *La Vertu est tousiours victorieuse, & haute esleuée. L'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.*
- III. *La gloire de la Vertu ne peut estre cachée.*

I. **A** Ceste heure que vous aurez fait le tour de la Sicile, j'attens que vous me mandiez ce que vous aurés appris de tout ceste Isle; mais particulièrement comme va de Carybde, & ce qu'il en faut croire: car pour Scilla, ie sçay fort bien que c'est vn rocher, aussi craint des mariniers d'aujourd'huy, qu'il fut iadis de ceux du passé. Quand à Carybde, j'aurois bien enuie de sçauoir ce qu'il y a de veritable parmi les contes qui s'en font, & sur tout, si d'auanture vous y auez pris garde, comme la chose le merite bien, si c'est de tous vents, ou de quelque vn seulement, que la mer fait ces tournoyements si dangereux. Et s'il est vray que ce qui s'y perd soit porté sous les flots vne infinité de chemin, & enuiron la riue de Tauromenie, reuiet au dessus de l'eau, si ie voy que vous preniez la peine de m'en escrire bien au long, vous me donnerés la hardiesse de vous importuner que pour l'amour de moy vous montiez sur Æthna, parce que quelques-vns tiennent que ceste montagne décroist tout bellement. La raison qu'ils en baillent, c'est que les mariniers ne la descouurent plus de si loing comme ils auoient accoustumé. Toutefois il se peut faire que ce n'est pas tât son abaissement, comme l'aneantissement du feu, qui ne soit plus ny si vehement, ny si large. Tellement que de iour la fumee ny paroist que fort peu. Quoy qu'il en soit, l'un & l'autre est croiable, & l'abaissement d'une montagne qui brulle depuis si long-temps, & l'aneantissement d'un feu qui ne procede pas de soy-mesme: mais
conceu

conceu dans quelque cauerne profode iette ses flammes par dedans ceste montaigne, qui ne le nourrit pas, mais seulement luy sert de souspirail. En Lycie il y a vne contrée fort conneuë, que ceux du pais appellent, *Ephastion*, où la terre en plusieurs endroits a des trous, par où il sort des flammes, qui ne font du tout point de mal. Elles n'ont qu'un peu de luëur, encore bien languide, & bien foible: tellement que les campagnes y sont fort belles, & les herbes aussi vertes comme ailleurs. Mais remettons la recherche de ces merueilles, à quand vous m'aurez mandé combien ces neges qui ne fondent point en Esté (tant s'en faut que le voisinage du feu leur face peur) sont esloignées de l'emboucheure de la montagne. Mais quelque peine que vous y preniez, ne me pensez pas la mettre sur mon compte. Car ie sçay fort bien que quand vous n'en seriez prié, ny de moy, ny d'autre, vous seriez malade, si vous ne faisiez la description d'*Æthna* comme les autres. C'est vn sujet où il faut que tous les Poëtes passent leur caprice. Virgile, qui sembloit auoir dit ce qui s'en pouuoit dire, n'a pas fait taire Ouide; Et apres l'un & l'autre, Cornelius Seuerus, n'a pas laissé d'en dire son aduis. Ils y ont, sans mentir, heureusement trauaillé tout ce qu'ils sont; Et pour en dire ce qu'il m'en semble, les premiers ont bien monstré la source; sans toutesfois l'auoir espui-sée: mais il y a bien difference d'une chose faite, ou seulement esbauchée. La matiere & les inuentions croi-

sent d'un iour à l'autre; & puis la condition des derniers est tousiours la meilleure, parce qu'ils trouuent les parolles toutes prestes, & n'ont peine que de les desguiser. On ne peut dire pourtant qu'ils les desrobbent, parce qu'elles sont publiques. Les Iuriconsultes tiennent, qu'en vne chose publique il n'y a point d'vsu-capion. Ou ie ne cōnois point vostre humeur, ou *Æthna* vous fait venir l'eau à la bouche. Vous auez enuie d'en escrire quelque chose de grand, & qui ne vaudra pas moins que ce que les premiers y ont fait. Je dirois plus, mais j'offencerois vostre modestie, qui est si grande, que si vous pensiez mieux faire qu'eux, vous retrancheriez quelque chose du vostre, pour le respect & la reuerence que vous leur portez. La Philosophie a beaucoup de bonnes choses: mais cette-cy entre autres, que ceux qui la vont trouuer, tandis qu'ils sont en chemin, ne peuuent auoir auantage l'un sur l'autre: comme ils sont arriuez, tout est esgal; il n'y a plus moyen de passer outre: il se faut arrester. Le Soleil n'adiouste rien à sa grandeur: la Lune demeure tousiours en vn estat: les mers ne croissent point: le monde va tousiours d'une sorte. Les choses qui ont la grandeur qu'elles doiuent auoir, ne se haussent point dauantage.

II. Qu'il soit des hommes Sages plus que du sable s'il est possible, ils seront tous esgaux: chacun aura bien quelque grace particuliere: l'un sera plus gracieux, l'autre plus vif, l'autre parlera plus promptement.

ment, l'autre dira mieux: Mais en ce dequoy principalement il est question, qui est la felicité de l'homme, ils sont tous aussi grands l'un que l'autre. Je ne sçay pas si vostre montagne de Sicile peut choir, ny si le feu par sa continuation luy mangera ceste pointe qui la fait voir de si loing à ceux qui sont sur la mer. Mais ie sçay bien qu'il n'y a ny feu ny cheute qui puissent abaisser la Vertu. Sa majesté ne court point fortune comme les autres, rien ne l'auance ny recule: sa grandeur est fixe & ferme, comme celle des choses celestes. Faisons ce que nous pourrons pour y monter: nous en sommes desia bien auant: toutefois point trop, si nous voulons dire la verité. Car ce n'est pas estre bon, qu'estre meilleur que les plus meschans hommes du monde. Vn homme qui ne iuge du iour que par soupçon, & à qui le Soleil n'esclaire qu'entre des nuages, n'a pas grand sujet de dire bien de ses yeux. Il est eschappé d'estre auetugle: mais il ne voit pas encore bien. Quand nostre esprit tiré des tenebres, où il est enucloppé, verra le iour, non au trauers d'un chassis, ou d'une vitre, mais à la campagne, & en lieu tout descouuert, & que remis en cet air qui luy est naturel, il aura repris la place qu'il auoit, deuant que de venir au monde, il aura alors dequoy se resioiur à bon escient. Son origine l'appelle en haut: il n'a que faire d'estre deslié de ce corps pour y aller. Il y sera, pourueu qu'il despoille ses vices; & que pur & léger il se desrobe aux choses de la terre, & s'esleue

à la contemplation de celles du Ciel. C'est à quoy nous deuons trauailler, Lucilius: c'est à quoy nous auons besoin de bander toute nostre force.

III. Je veux que peu de gens le sçachent, & que personne n'en voye rien: il ne m'en chaut. La Gloire est l'ombre de la Vertu: maugré que nous en ayons elle nous accompagnera. Mais comme l'ombre tantost marche deuant nous, & tantost derriere, la Gloire en fait de mesme; & plus elle demeure à nous venir trouuer, il est certain qu'elle en est plus grande & plus claire, parce que l'Enuie ne la trauerse plus. Combien de temps pensez-vous qu'on a tenu que Democrite fust hors de sens? Combien a fait de merueilles Socrate, deuant qu'on ait parlé de luy? Et quand à Caton, on l'ignora tellement dans Rome, qu'il y receut vne infinité d'affronts, & iamais il n'y fut connu pour iuste, sinon qu'apres qu'il fut perdu. L'injustice qu'on fit à Rutilius donna reputation à sa prou- d'homme: en la pressant on la fit luire. Mais aussi, comme en remercia-t'il son mal-heur, & comme fit-il cas de son bannissement, (ie parle de ceux que la Fortune a fait venir au monde en les en chassant.) Combien ont eu les siecles passés de grands & suffisans personnages, qui n'ont esté reconnus qu'apres qu'ils n'ont plus esté? Combien auons-nous auourd'huy de noms illustres: que la Fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle mesme est allé querir sous terre; pour les met-

tre au iour & les publier. Vous voyés comme on fait cas d'Epicure, & comme non seulement les Doctes, mais iusques aux plus ignorans l'ont en admiration. Il estoit d'aupres d'Athenes, & cependant on ne l'y cognoissoit point; de là vient qu'ayant surueſcu long tēps Metrodorus, en vne ſienne lettre, où il parle fort honorablement de l'amitié qu'ils s'eſtoient portée, il adjouſte vers la fin, que parmi tant de contentemens qu'ils auoient eus enſemble, vn des principaux auoit eſté le peu de bruit qu'ils auoient en la Grece, qui non ſeulement ne les auoit point connus, mais qui preſque ne les auoit pas ouï nommer. Ne faut-il donc pas auouer qu'on l'a trouué quand il n'étoit plus, & que ſa doctrine, pour le monſtrer aux ſiecles ſuiuans, la tire des tenebres où le ſien l'auoit enſeueli. Metrodorus meſme, en l'vne de ſes lettres, confeſſe qu'Epicure & luy ne furent pas bien connus, mais qu'indubitablement il ſe promet, qu'ils auroient de la gloire, eux & tous ceux qui ſe rangeroient à leur opinion. La Vertu n'éſt iamais cachée; & ſi elle l'eſt, c'eſt pluſtoſt noſtre dommage que le ſien. Quand la malice la met au tombeau, ce n'eſt que pour vn temps: il vient à la fin vn iour qui l'en fait ſortir. Vn homme qui ne penſe point au delà de ſon ſiecle, n'eſt pas né pour beaucoup de gens: il y a encore tant d'années, & tant de peuples à venir apres nous. C'eſt là deſſus qu'il faut ietter les yeux, quand l'Enuie feroit taire tous ceux qui ſont au monde avecque nous, il

en viendra d'autres qui sans faueur & sans haine rendront tesmoignage à la Verité. La Gloire qui vient de la Vertu ne perit point. Je sçay bien que ce qu'on dira de nous ne nous seruira de rien : mais si est-ce plaisir de penser que tous insensibles, comme nous serons, la posterité fera cas de nous, & tiendra nos ouurages entre ses mains, au monde, & hors du monde. La Vertu reconnoist ceux qui la suiuent, pourueu qu'ils le facent de bonne foy ; qu'ils ne se parent, ny fardent, mais que surpris à l'improuiste ils soient trouués tout de meisme que quand ils sont aduertis qu'on les va voir. La simulation ne sert de rien : il n'y a gueres de gens qui ne connoissent vn visage où l'on a mis le blanc & le rouge. Prenez la Verité de quelque costé que vous voudrez : c'est tousiours vne meisme chose. Les deguisemens n'ont rien de solide : la mensonge n'est iamais bien espaisse. Vous n'en sçauriez approcher si peu, que vous n'y voyez le iour à trauers.

EPISTRE LXXX.

ARGUMENT.

- I. *Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice des Vertus.*
- II. *Chacun est maistre de sa liberté, sans estre contraint de l'achepter,*
- III. *Le Pauvre est plus heureux que le Riche.*

IE suis à moy pour tout aujourd'huy : mais ie ne m'en sçay pas tant de gré, que ie n'en reconnoisse auoir la principale obligation à vne partie qui s'est faite à la bale fine, où sont courus tous ceux de qui ie pouuois estre importuné. Personne ne me vient troubler : ie medite à mon aise, & dautant plus seurement, que ie n'ay point de peur d'estre rompu. Ie n'oy point craquer la porte de ma chambre : ie ne voy point leuer le coing de la tapisserie. Ceste solitude m'est bien propre, pour me donner plus de-moyen de penser à moy. Comme de fait, i'en ay besoin, n'ayant point de guide, & me trouuant bien souuent en des lieux ; où ie ne voy point de pas que ceux que ie fais. Ce n'est pas que ie ne suiue ceux qui

sont passez deuant moy; mais ce n'est pas si religieux-
sement, que ie ne me donne congé d'adiouster, chan-
ger, & retrancher où ie pense qu'il en soit besoin. Je
m'accorde à leurs opinions: mais ie ne m'y attache
pas. Toutefois, ie crois que ie m'estois trop auancé,
de me promettre que ie peusse demeurer tout aujour-
d'huy sans bruit, & sans personne qui me troublast;
Car voicy que i'oy vne grande huée vers la place, où
ils ioüent, qui ne me met pas hors de moy, mais atti-
re ma meditation à eux, & me fait penser à l'impru-
dence des hommes, de prendre tant de peine pour
les exercices du corps, & se soucier si peu de l'instru-
ction de l'esprit. Je me represente combien il y a
d'hommes à voir vn ieux qui n'est qu'une folie, &
d'où mesme ils ne sont pas assurez de reuenir sans
quelque coup; Et cependant il n'y a point de deserts
si solitaires que les lieux où l'on tient l'escole de la
vertu. Je considère dauantage, quelle foiblesse d'esprit
il y a le plus souuent en ces grands corps, de qui nous
regardons les bras & les espauls avec admiration.

I. Mais ce que ie medite le plus; c'est, que si par
exercice, le corps se reduit à ceste patience de souffrir
des coups de poing & de pied: non d'un homme
seul, mais de tous ceux qui le peuuent frapper; & sai-
gnant de tous costez, passer tout le iour à l'ardeur du
Soleil, & sur des sablons qui brulent quand on mar-
che dessus; pourquoy prechant la mesme peine à nous
fortifier l'esprit, ne le pourrions-nous rendre si vi-
goureux

goureux & si ferme, que sans desordre ny au visage, ny en l'ame, il receuroit tous les coups de la Fortune; & s'il tomboit d'avanture, en feroit si peu de compte, qu'il sembleroit que ses cheutes ne feussent qu'autant de leçons, pour luy apprédre à se releuer. Il faut beaucoup de choses au corps, pour le faire bien porter. Quand à l'esprit, il croist de soy-mesme: il se fournit sa nourriture; & pour s'exercer n'a besoin d'estre avec autre qu'avecque soy. Il faut que le corps mange, qu'il boiue, qu'il se frotte d'huile: & au partir de là qu'il trauille continuellement. Mais sans train, & sans équipage extraordinaire, vous estes incontinent rendu capable de la Vertu. Vous aués avecque vous tout ce qu'il vous faut, pour vous faire homme de bien. Que vous y faut-il? le vouloir estre.

II. Or que scauriez-vous mieux vouloir pour vous, que de vous depestrer de ceste seruitude odieuse à tout le monde & que les esclaves plus chetifs, & ceux mesme qui sont nés parmi ceste misere, taschent par tous les moyens de secoüer. Pour amasser le prix de leur affranchissement, ils se laissent mourir de faim: vous qui pensés estre nés libres, qu'est-ce que vous ne deués point faire pour la Liberté? A quoy regardez-vous vostre buffet? Il ne vous faut point d'argent: ce n'est qu'une Chimere que ce nom de Liberté, qu'on met dans les contrats, cent qui lachetent ne l'ont point; & ceux qui la vendent, encore moins. Demandez-la vous à vous-mesme: il n'y a que vous qui le vous

puisse donner. La premiere chose qu'il faut faire, est de perdre la crainte de la mort : c'est elle qui nous met le premier ioug. La pauvreté vient apres : il faut quitter les mauuaises impressions qu'on vous en a données.

III. Apres, voulez-vous connoistre le peu de fuit qu'il y a de la craindre, faites comparaison du visage d'un Riche & d'un Pauvre ; vous trouuerez que le Pauvre rit plus souuent & plus fidellement. Il n'a point de sollicitudes au fonds de l'estomach : si quelque chose le trouble quelquefois, c'est vn nuage qui n'est pas si tost conceu que dissipé. Les ioyes de ceux-cy que vous estimés heureux, ne sont que déguisements : ce sont tristesses de qui l'apostume est creué. Vous les voyez rire bien souuent, qu'ils voudroient bien pleurer s'ils osoient. Mais, quelque ver qu'ils ronge par dedans, il faut qu'ils facent bonne mine : ie ne leur trouue point de comparaison plus propre que de ceux-cy qui ioüent sur les échaffaus. Cestuy-là que vous voyés qui porte ainsi le nés au vent, & dit,

En impero, &c.

c'est vn valet qui a vn quart d'escu par mois, & sa vie : celuy qui fait le fendant, & dit,

Demeure Menelas, ou tu perdras la vie.

c'est vn autre Belistre, qui gagne sa vie à la iournée, & couche sur de la paille en quelque galetas. Dittes-en de mesme de tous ceux-cy, que vous voyés se promener en housse, ou en carrosse. Leurs

felicitiez sont masqués : ostés leur ce qui les couure,
 vous trouuerés que ce n'est pas ce que vous pensez.
 Si vous achetés vn cheual, vous le faites déceller: si
 vous marchandés vn esclau, vous luy faites mettre
 bas iusqu'à la chemise; Et s'il est question de iuger
 du merite d'un homme, vous ne le considerés point
 hors du fourreau. Ceux qui vendent, font ce qu'ils
 peuuent, pour cacher le deffaut de leurs marchan-
 dises. De là vient que les choses trop parées sont
 ordinairement suspectes. Si l'Esclau que vous ache-
 tés, auoit vn bras en escharpe, ou vne iambe ban-
 dée, ne voudriez-vous pas voir ce que ce seroit?
 Voyés-vous ce Roy de Scythie ou de Sarmatie, de
 qui vous admirés la teste si bien parée; si vous le
 voulés bien connoistre, dittes luy qu'il oste son Dia-
 desme: c'est là deffous qu'est le mal. Mais qu'ày-ie
 affaire de parler des autres? Si Vous voulez vous
 examiner, mettés vostre argent à part, vostre mai-
 son, vos Estats. Regardez-vous en l'interieur: mais
 vous ne prenés pas tant de peine: vous en croyez à
 ce que les autres vous en disent.

EPISTRE LXXXI.

ARGUMENT.

- I. Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.*
- II. Comme il faut compenser une iniure avec un plaisir.*
- III. Le Sage est seul capable de recognoistre un bien fait.*

Vous vous plaignez d'auoir rencontré vn ingrat; Si c'est le premier, vous estes, ou bien diligent, ou bien fortuné. Il est vray qu'en cet endroit, tout ce que la diligence vous peut faire, c'est de vous rendre malicieux. Car c'est vn inconuenient que vous ne pouuez esuiter, qu'en renonçant de faire iamais plaisir à personne. Ainsi, de peur que les bien-faits ne se perdent chez vn autre, vous les laisserez perdre chez vous. Le danger de n'estre point remercié, ne vaut pas la vilenie de ne donner point. Pour vne fois que vous n'avez point bien recueilly, vous ne laissez pas de semer. Il vient à la fin vne bonne année, qui recompense toutes les mauuaises. Le contentement de la reconnoissance en vn homme, vaut bien le hazard d'y

trouuer de l'ingratitude. En matiere de biens-faits, il n'y a si bon Archer qui ne faille quelquefois le blanc. Mais il n'importe combien mettre de coups dehors, pourueu qu'on en mette vn dedans. On se rembarque apres vn naufrage: pour vn qui fait cession, vn vsurier ne laisse pas de prester. Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il falloit quitter les choses, aussitost qu'elles ne succedent pas. le trouue au contraire, que ceste mauuaise rencontre vous doit faire opiniastrer à donner. Les choses qui ont de l'incertitude en leur euenement, pour reüssir à la fin, doiuent estre tentées beaucoup de fois. Mais ce sont choses dont i'ay fait des traitez particuliers, où ie pense en auoir assez discouru.

II. Ce sera bien le plus expedient, d'esclaircir vne question que ie ne trouue point auoir esté iamais bien decidee; Si receuant quelque offence d'un qui autrefois nous auoit fait plaisir, ie suis quitte de l'obligation que ie luy auois? Adioustez-y, si vous voulez, qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'auoit fait de bien auparauant. Si vous prenez vn Iuge rigoureux, il vous dira, Qu'il faut compenser, Et que si l'offence est de quelque chose plus grande que le plaisir, pour l'amour de la courtoisie, vous deuez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offence est la plus grande; il est vray: mais le plaisir a esté le premier. Ceste consideration vaut bien quelque chose. Or à cette heure, de dire qu'il faut prendre garde comme il vous

a fait plaisir volontairement, ou combien il a eu de regret de vous offencer, ce sont choses trop claires, pour vous en aduertir, parce que chacun sçait bien qu'autant aux bien-faits comme aux offences, il faut prendre garde à l'affection: car il en est qui voudront bien ne faire point de plaisir, mais ils ont honte, ou bien ils sont las d'estre importunez, ou ils ont quelque dessein de receuoir plus qu'ils ne donnent. Les choses sont deuës, comme elles sont baillées. La volonté se considere plus que le present. Mais posons le cas qu'il n'y ait moyen de iuger de l'intention, ce qu'il a fait pour vous est plaisir: ce qu'il a fait contre vous est iniure. Vn homme de bien, pour se tromper soy-mesme fait vn compte faux: il met au bien-fait plus qu'il n'y a, & moins à l'iniure. Vn autre Iuge plus gracieux, comme ie serois, dira que vous deuez oublier l'iniure, & vous souuenir du bien-fait. Certainement la Iustice veut qu'on rende à chacun ce qui est sien. Le gré au bien-fait est la reuanche à l'iniure, ou la mauuaise grace pour le moins. Mais cela s'entend qu'ad vous auez receu le bien-fait de l'vn, & l'iniure de l'autre. Car puis que receuant iniure d'vne personne qui ne vous auoit iamais fait plaisir, vous ferez bien de luy pardonner; si celuy qui vous offense, vous auoit autrefois fait plaisir, il est certain qu'il merite quelque chose plus que le pardon. Je ne mets point l'obliger & l'offencer tout en vn rang: i'estime vn bien-fait plus qu'vne iniure. Tout le monde ne

sçait pas reconnoistre vn bien-fait. Vn estourdi se pourra bien reuancher, & sur tout à la nouveauté qu'on luy aura fait plaisir. Mais pource qu'il ne sçait pas le prix des choses, il ne peut pas aussi iuger la grandeur de son obligation. C'est pourquoy, quelque bonne volonté qu'il ait, ou il ne rendra pas autant qu'il doit, ou bien il ne le rendra, ny au temps, ny au lieu qu'il le doit, & peut-estre le iettera dedaigneusement, au lieu de le rapporter.

III. Le Sage qui sçait taxer les choses ce qu'elles valent, y procedera d'autre façon. Il considerera combien le plaisir est grand, qui est celuy qui le luy a fait, quand, où, & comment. Et pource nous disons qu'il n'y a personne que le Sage, capable de la reconnoissance d'un plaisir, ny aussi capable de le faire que luy. Ce luy est vn contentement de donner, comme aux autres de prendre. Je sçay que quelqu'un mettra ceste opinion au nombre de celles que les Grecs appellent Paradoxes; & dira que puis que personne ne sçait reconnoistre vn plaisir que le Sage; par la mesme raison, personne ne pourra ny rendre vne somme prestée, ny payer vne chose achetée que luy. Ne pensez pas que cecy soit vne doctrine particuliere aux Stoïques: Epicure en dit de mesme: au moins est-il bien certain que Metrodore dit, Qu'il n'y a que le Sage qui puisse reconnoistre vn bien-fait: Et puis il fait luy-mesme de l'estonné, quand il nous oit dire, Qu'il n'y a que le Sage capable d'amour & d'amitié.

Or comme si la reconnoissance d'un bien-fait, n'estoit pas un acte d'amour & d'amitié, & commun encore à plus de gens que n'est la vraye amitié, il s'effrueille tout de mesme, quand nous disons, Que la Foy ne se trouue qu'en l'homme sage; comme si luy-mesme ne le disoit pas aussi bien que nous. Trouués-vous que la foy puisse loger cher un Ingrat? Ils feront donc bien de ne publier point, comme ils font, que nous nous ventons de choses qui sont au delà de toute créance, & d'apprendre que le Vulgaire peut bien auoir les ombres & les simulacres de la vertu, mais que la vertu mesme ne se trouue en autre part que chez le Sage. Autre que le Sage ne sçait se reuancher d'un bien fait. Les autres le sçauent aucunement: mais ils font assez, quand ils se reuanchent comme ils peuvent, & qu'ils montrent qu'ils ont plustost faute de science que de volonté. C'est chose dequoy on ne sçauroit faire leçon, que de vouloir: cela ne s'apprend point. Le Sage en soy-mesme fera comparaison de toutes choses: car le lieu, le temps, & les occasions sont bien souuent differer ce qui semble estre semblable. Vous pourrez prester cinquante escus à un homme si à propos, que vous l'obligerez plus que si une autrefois vous luy donniez tout vostre bien. Secourir c'est autre chose que donner. Vne liberalité qui accommode un homme, ne l'oblige pas, comme vne qui luy sauue la vie. Un present sera quelquefois petit, que la consequence en sera grande. Or quelle
difference

difference penſés-vous qu'il y a, ſi vn homme a pris
 ce qu'il vous a preſté dans ſon buffet, ou ſ'il eſt allé
 querir dans la bource d'un amy ? Mais ſans retourner
 à des choſes que nous auons aſſés eſpluchées, con-
 cluons, Qu'un homme de bien, quand il ſera queſtion
 de faire comparaifon d'un bien-fait & d'une iniure,
 iugera ce qu'il eſtimera plus equitable : mais ſ'il y a de
 la doute, il panchera du coſté du bien-fait. Or en
 telles choſes la conſideration de la perſonne eſt quel-
 quefois de grande importâce. Vous m'avez fait plai-
 ſir en la perſonne de mon valet, & m'avez fait iniure
 en celle de mon pere. Vous aués ſauué la vie à mon
 fils : mais vous m'avez fait perdre mon pere. Il ba-
 lance de ceſte façon toutes les autres choſes ; & où
 l'intereſt ſera petit, il le diſſimulera ; où il ſera grand,
 il le quittera, ſ'il le peut faire en bonne conſcience ;
 c'eſt à dire ſi l'iniure ne touche à autre qu'à luy. Som-
 me toute, il ne ſera point difficile au change : ſ'il y a
 perte, il la prendra ſur luy. Il s'efforcera de rendre le
 bien pour le mal ; & quoy que la paſſion luy perſuade,
 il prendra ce party pluſtoſt que nul autre. C'eſt vn a-
 bus d'eſtre plus ioyeux en receuât vn bien-fait, qu'en
 le rendant. Comme le payer eſt plus agreable que
 l'emprunter ; par la meſme raiſon nous deuons eſtre
 plus aiſes de rendre vne courtoisie, que de la receuoir.
 Les ingrats entre beaucoup de fauſſes opinions, ont
 encore ceſte-cy, que quand ils payent vn creancier, ils
 luy baillent touſiours quelque choſe outre la ſomme

principale; Et cependant ils feroient marris qu'un plaisir qu'ils ont receu portast profit à celuy qui le leur a fait. Il y eschet aussi bien de l'intérêt, comme en vne somme d'argent presté. Plus on est long-temps deuant que s'en reuancher, & plus il faut que la reuanche soit grande. C'est ingratitude que rendre un bien-fait sans usure. Tellement que quand nous faisons nos comptes de recepte & de mise, nous y deuons auoir esgard. On ne scauroit trop monstrier de ressentiment, quand on a receu quelque plaisir. Il n'est pas de cecy comme de la justice, que communément on estime appartenir plus aux autres qu'à celuy qui la fait. C'est un bien tout nostre. La meilleure part du bien-fait retourne vers luy mesme: nous ne profitons iamais à personne, que nous ne nous profitions. Je ne veux pas dire que celuy que nous aurons assisté nous assistera, que celuy que nous aurons deffendu nous deffendra, parce qu'un bon exemple retourne à celuy qui le donne, comme les mauuais sont ordinairement à la confusion de leurs auteurs; & peu souuent on a compassion de la misere de ceux qui en faisant iniure ont monsté le chemin d'en faire, mais pource que toutes les Vertus ont leurs recompences en elles mesmes: car on ne les exerce pas pour y gagner; le salaire d'une bonne action, c'est l'auoir faite. Je reconnois un bien-fait, non afin qu'un autre voyant que ie rends bien, soit plus liberal à me prester: mais pource que ie suis bien-aïse de faire vne chose

tres-belle & tres agreable. Je reconnois vn bien-fait, non pource qu'il m'importe de le reconnoistre, mais pource qu'il me plait; & qu'ainsi ne soit, s'il faut que pour m'aquitter ie face croire que ie suis vn ingrat, & que ie couure ma reuence de l'apparence d'une iniure, ie ne feray point difficulté de passer au trauers de ma honte, pour aller où ie suis appellé par mon honneur. Nous ne sçaurions, à mon aduis, mieux faire paroistre le zele que nous auons à la Vertu, que d'estre contans de perdre la reputation de gens de bien, pour en conseruer la conscience. C'est pourquoy, comme ie vous ay dit, la reconnoissance que nous faisons d'un plaisir, est plus à nostre auantage, que de celuy qui le reçoit: car il ne luy arriue qu'une chose ordinaire, de retirer ce qu'il a baillé; Et nous acquerons la gloire d'auoir fait vn acte, qui ne peut venir que d'un esprit qui est en la perfection de la felicité. Car si le Vice nous rend miserables, & la Vertu bien-heureux, & que ce soit vertu de reconnoistre vn bien-fait; il est certain que pour vne chose vulgaire que nous luy rendons, nous en remportons vne inestimable, qui est la conscience d'un homme d'honneur, qui ne se trouue qu'en vn esprit bien-heureux, & vrayement diuin; comme l'affection contraire ne loge iamais que là où il y a vne extreme infortune. Tout homme qui est ingrat, sera mal-heureux. Toutefois i'ayme mieux ne le faire point languir; il l'est desia. Faisons donc ce que nous pourrons pour ne

l'estre point , non tant pour le bien d'autrui , que pour le nostre. Ce qu'il y a de plus leger en la malice, & de plus deslié, reiallit contre les autres. Le plus dangereux , & par maniere de dire le plus espais nous demeure, en danger de nous suffoquer , côme Attalus le Stoïque disoit ordinairement. La malice boit la plus grâde partie de son venin. Les serpens sont venimeux: mais c'est pour ceux qu'ils touchent , & non pas pour eux: le venin de la malice est au contraire; il ne desploye point bien sa force que contre ceux qui le portent. L'ingrat se gefne & se consume de soy-mesme. S'il a receu du bien, pource qu'il faut qu'il le rende, il le hait & le delestime; & tout au rebours fait les iniures beaucoup plus grandes qu'elles ne sont. Or quelle condition scauroit estre plus miserable que de ceux qui perdent les bien-faits, & ne peuuent garder que les iniures? La Sageffe fait au contraire: elle se plaist d'embellir les plaisirs qu'elle a receus, se les recommande, & prend plaisir à les auoir continuellement deuant les yeux. Les vicieux n'ont contentement qu'en ce seul instant qu'ils reçoient le plaisir. Celuy du Sage est si long, qu'il l'accompagne toute sa vie: car son contentement n'est pas de recevoir, mais d'auoir receu; qui est vne chose dont la continuation est sans interualle, & sans fin. S'il a receu quelque offence, il ne s'en esmeut point, & l'oublie; non par negligence, mais parce qu'il a volonté de l'oublier. Il ne prend point les choses au pis. Si quelque inconue-

nient luy arriue, il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes font mal, il en accuse la Fortune: il ne calomnie ny les parolles, ny les mines. Si quelque chose semble auoir de l'aigreur, il l'adoucit par vne bonne interpretation. Il pardonne l'offence receüe, en faueur du bien-fait qui l'auoit precedée. De deux obiets il donne le premier & le meilleur à sa memoire. Il ne haït point apres auoir aymé: mais quand les iniures sont si grandes au dessus des plaisirs, que sans se perdre il ne peut plus dissimuler, son affection retourne au mesme estat qu'elle estoit, quād il n'auoit receu ny bien ny mal. Car si les iniures & les plaisirs ne sont point plus grands l'un que l'autre: il luy demeure tousiours de l'amitié. Comme au iugement d'un Criminel, quand les opinions se trouuent parties, celles qui sont les plus misericordieuses ont l'auantage: ainsi quand il trouue qu'on luy a fait autant de bien que de mal, il sçait bien que son obligation est quitte, mais il ne cesse pas de l'auoir au cœur, & ressemble à ceux qui ont fait banque-routte, & cependant ne laissent point de payer. Or il est impossible que nous ne soyons ingrats, tant que nous ferons cas de ces vanitez, qui font perdre le iugement à la plus-part des hommes: Car quelquefois les choses sont tellement disposees, que nous ne pouuons reconnoistre vn plaisir, si nous ne quittons nostre país, si nous n'exposons nostre vie, si nous ne perdons nos biens, voire mesmes si nous ne receuons quelque ta-

che à nostre honneur, & ne faisons courre fortune à nostre reputation. La reuence d'un plaisir n'est pas tousiours si aysee, comme il semble. Le mal est, qu'il n'y a rien au monde que nous estimions plus qu'un plaisir, quand nous le demandons; ny moins, quand nous l'auons receu. Voulez-vous que ie vous die ce qui nous fait oublier un plaisir? l'enuie d'en receuoir un autre. Nous ne pensons point à ce qu'on nous a baillé, mais à ce que nous desirons qu'on nous baille. Les richesses, les estats, les grandeurs, & toutes telles choses qui ne sont precieuses que par le cas que nous en faisons, nous font esgarer du chemin de la Vertu. Nous ne sçauons pas ce que les choses vallent, parce qu'au lieu d'en prendre aduis de la Nature, nous nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la Coustume qui nous les face trouuer belles: Car nous ne les estimons pas pource qu'elles sont desirables mais parce qu'on les estime nous les desirons; & apres que l'erreur des particuliers a esté cause de l'aucuglement general, à cette heure l'aucuglement general est cause de l'erreur des particuliers. Mais comme en cela nous suiuous l'opinion commune, nous deuriens aussi nous y ranger en ce qui est de n'estre point ingrats. C'est vne maxime tenue pour indubitable par tous les peuples de la terre, & confessée par ceux mesmes qui sont les plus barbares; Que c'est chose honneste de rendre un plaisir quand nous l'auons receu. Il n'y a ny bon ny mauuais qui la contredise. Il s'en

trouue qui loüent les voluptez , & d'autres qui les blasment, qui estiment la douleur le plus grand mal qu'un homme scauroit souffrir; d'autres qui ne tiennent pas seulement que ce soit mal; qui ne reconnoissent point de plus grand bien que les richesses; Et d'autres qui disent, que d'elles procede la ruine du genre humain, & qu'il n'est point d'homme plus riche que celuy à qui la Fortune ne trouue rien qui merite de luy estre donné. Les iugemens des hommes, qui en tant d'autres choses sont contraires l'un à l'autre, se conforment en ceste-cy, Qu'il faut reconnoistre ceux de qui nous auons receu du plaisir. Toute nostre discordance est d'accord en ceste opinion; & au partir de là, si quelqu'un nous a bien obligez, c'est celuy que nous faisons moins de cas d'offencer; & ne sommes iamais plus ingrats, que quand le plaisir qu'on nous a fait passe les moyens que nous auons de nous en reuenger. Car parce que nous auons honte de ne rendre point; ne pouuans estre quittes d'autre façon, nous le voudrions bien estre par la mort de ceux à qui nous sommes obligez. Mon amy, si ie vous ay donné quelque chose, gardez-le: ie ne vous le demande pas: ie ne vous presse pas de me le rendre. Si ie vous ay fait du bien, ne me procurez point de mal, Il n'y a point d'inimitié plus dangereuse, que d'un qui est honteux de n'auoir pas fait ce qu'il deuoit à l'endroit de celuy qui l'auoit obligé.

EPISTRE LXXXII.

ARGUMENT.

- I. *Il blasme l'Oisiveté.*
- II. *L'aprehension des iniures de la Fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guerie que par l'estude de la Philosophie.*
- III. *Les choses de soy indifferantes, sont rendues bonnes, ou mauuaises par l'application de la Vertu, ou du Vice.*
- IV. *Pourquoy nous craignons la mort, & le moyen de ne la point craindre.*

I. **I**E commence à n'estre plus en peine de vous. Voulez-vous sçauoir qui m'en a respondu? vn pleige qui ne trompe iamais personne. Vostre esprit, que ie reconnois amateur de la Vertu. La meilleure partie qui soit en vous, est hors de danger. La Fortune vous peut faire quelque iniure: mais le principal est que vous ne vous en pouuez plus faire. Continuez seulement, & vous reglez tellement en la vie que vous auez entrepris de fuire, qu'il y ait du repos, mais non de la mollesse. Pour moy i'aymeroie mieux estre mal
que

que mollement. Quand iedy mal, ie l'entends comme le peuple parle, c'est à dire, auoir de la peine, & sentir des incommodités. Nous oyons ordinairement dire de quelqu'un à qui on porte enuie, Il vit mollement. L'aymerois autant qu'on me dît, Il ne vaut rien. L'esprit ne peut croupir en l'oisiuete, qu'il n'en tire quelque faineantise, & ne perde peu à peu de sa vigueur. Il vaudroit mieux qu'il deuint du tout insensible; Et puis ces delicats apprehendent de mourir, comme si la vie qu'ils font estoit quelque autre chose qu'une mort. Il y a bien difference de se reposer, ou d'estre au cercueil. Vous dirés peut-estre, que de quelque façon qu'on se repose, il en est toujours mieux que d'estre impliqué dans le tumulte des affaires, & bricolé de leur flux & reflux perpetuel. Ny l'un ny l'autre ne valent rien. Un corps est aussi mort dans un lit parmi des roses, qu'à la voirie entre des carcasses. C'est proprement s'enterrer tout vif, que se retirer du monde, & n'estudier point.

II. Quand nous trauerferions tout ce qu'il y a de mer à l'entour de la terre, où penserions nous aller, que nous ne fussions accompagnés de mesmes sollicitudes qui nous trauaillent en nostre maison? En quelle cauerne si profonde nous scaurions nous mettre où nous n'eussions les mesmes apprehensions de la mort que nous auons? Quelle retraite si forte & si remparée scaurions nous choisir, où nous ne fussions aux mesmes alarmes de la douleur? Mettons nous où

nous voudrions ; nous serons tousiours hommes, & par consequent la foiblesse humaine sera tousiours avecque nous. Nous auons vne infinité de choses à l'entour de nous qui nous regardent, & ne font qu'attendre l'occasion d'entreprendre sur nous. Si les vnes faillent, les autres executent. Nous en auons d'autres au dedans, qui en la solitude mesmes nous font bouillir le sang, & nous empeschēt le repos. Nous ne sçaurions nous mettre mieux à couuert, qu'entre les bras de la Philosophie. C'est vn rempart inexpugnable, d'où toute la batterie que sçauroit faire la Fortune ne feroit pas tomber vne pierre. Vne ame qui se resout à quitter la campagne, & ne se soucie que de se garder en ce chasteau, peut deffier l'escalle, la sappe, la mine, la surprise & les assauts. La hauteur en est si grande, & les approches si difficiles, que tout ce qu'on y tire n'arriue pas au pied du mur. On s'abuse de penser que la Fortune ait les mains longues: elle les a courtes, & si courtes qu'elles ne frappent que ceux qui se treuvent aupres d'elle. Pour nous en garentir, il suffit de nous en reculer. Pour nous en reculer, il ne faut autre chose que connoistre nous & nostre nature; Sçauoir d'où l'esprit est venu, où il doit aller, qui est son bien ou son mal; ce qu'il doit chercher & fuir; quelle est ceste raison qui luy enseignera la distinction des choses euitables ou desirables; qui domestiquera la rage de ses conuoiſſes, & dontera la tyrannie de ses apprehensions. Il y en a qui se sont vantés de pouuoir faire

tout cela sans l'ayde de la Philosophie : mais enfin quand il leur est venu quelque effort sur les bras, il a fallu qu'ils ayent auoüé leur présomption. Quand le bourreau leur est venu demander les mains pour les lier: quand la mort s'est approchée d'eux, toutes leurs rodomontades se sont esuanoüyes. On leur pouuoit dire: Et bien, il vous estoit bien aisé de faire les braues, tant que l'ennemi ne paroïssoit point. Voicy ceste douleur, que vous disiez estre si peu de chose; voicy ceste mort contre qui vous parliez si haut, les cordes sont prestes: l'espee est hors du fourreau,

C'est à ce coup, Troyen, qu'il faut auoir bon cœur.

Le moyen de l'auoir bon, c'est de le fortifier par vne meditation assidue, sans s'amuser apres des paroles: l'assurance ne s'acquiert point par subtiliser. C'est pourquoy, Lucilius, ie m'estonne, & me rý tout ensemble des niaiseries des Grecs, quoy que ie ne m'en sois pas encore du tout depestré. Voicy l'argument de Zenon le Stoïque: Nulle chose mauuaïse n'est glorieuse: La mort est glorieuse, la mort n'est donc point mauuaïse. Vous auez triomphé: ie n'ay plus de peur. Apres vos belles raisons, ie suis prest de bailler ma teste à couper. Mais ne voulés-vous pas dire quelque chose de plus graue, sans vous rire avec vn qui s'en va moirrir? Le meuré si ie sçauois vous dire qui a le moins de iugement; ou luy, qui par ce plaisant argument

pense faire qu'il n'aura plus de peur de la mort; ou celuy qui s'est mis en peine de le rechercher, comme si ç'auoit esté quelque chose de bien important.

III. En voicy la responce, qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifferentes. Nulle chose indifferente n'est glorieuse: la mort est glorieuse; la mort n'est d'oc point indifferete. Voulez-vous voir la surprise; la mort n'est point glorieuse; mais c'est chose glorieuse que mourir valeureusement. Et quand il dit, Que nulle chose indifferente n'est glorieuse, ie l'accorde; mais c'est en y adioustant, qu'il n'y a point moyen d'auoir de la gloire que par les choses indifferentes. Or les choses indifferentes sont les choses qui ne sont ny bonnes ny mauuaises, come la Maladie, la Douleur, la Pauvreté, le Bannissement, & la Mort. Il n'y a rien en tout cela qui de soy mesme ait de la gloire; & neantmoins nous n'auons point d'autre suiet d'en acquerir que ceux là: Car on ne louë point la Pauvreté, mais celuy qui pour estre pauvre ne se raualle, & ne se flechit point. On ne louë point le Bannissement; mais celuy qui ne s'afflige point pour estre banni. On ne louë point la Douleur; mais celuy que la Douleur n'a sçeu faire ny crier ny parler. On ne louë point la mort: mais celuy de qui l'esprit est plustost sorti que troublé. Toutes ces choses là, qui de soy ne sont ny honnestes ny glorieuses, sont honnestes & glorieuses; aussi-tost qu'il plaist à la Vertu d'y mettre la main; elles sont neutres,

& n'ont point de qualité que celle que le Vice ou la Vertu leur donne. La mort, qui fut glorieuse & belle en Caton, fut honteuse & laide en Brutus. Je parle de ce Brutus, qui sur le point qu'on luy alloit couper la gorge, s'estant tiré à l'escart, comme pour aller à ses affaires, combien qu'il n'eust autre enuie que de differer sa mort de quelque moment; comme on l'eust fait venir, & qu'on luy eust dit qu'il tendît le col: *Aussi bien, dit-il, me fust il permis de viure, comme ie le tendray.* Peu s'en fallut qu'il n'y adioustât, *Quand bien ee seroit sous Anthoine.* O que cest homme là meritoit bien qu'on luy donnast la vie! Or comme i'auois commencé de vous dire: pour monstrier que la mort n'est de soy chose ny bonne ny mauuaise, voyés combien il y a d'honneur en celle de Caton, & d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'est point beau, s'embellit par le moyen de la Vertu. Nous disons qu'une chambre est claire: & cependant on n'y voit goutte quand il est nuit: ceste diuersité vient de la vicissitude du iour & de la nuit. Ainsi toutes ces choses indifferentes, comme les richesses, l'embon-point, la beauté, les honneurs, & les Sceptres mesmes: & de l'autre costé, la mort, l'exil, l'indisposition, les douleurs, & toutes ces autres choses que nous craignons, ou plus, ou moins, ne se peuuent dire ny bonnes ny mauuaises, que par l'application du Vice, ou de la Vertu. Vne barre de fer, qui n'est de soy ny froide ny chaude, dans vn fourneau s'eschauffe: & replongée dans l'eau,

se refroidit. La mort est honneste, par l'entremise de ce qui est honneste, c'est à dire de la Vertu, & d'une ame qui desdaigne tout ce que la Fortune luy peut donner. Mais encore ces choses que vous appellez indifferentes, ne sont pas du tout semblables: car il n'est pas indifferent de mourir ou bien ou mal, comme il est indifferent que vos cheveux soient ou bien ou mal couppés. Quoy que la mort ne soit pas mauuaise, si est-ce qu'elle en a l'apparence.

IV. Nous auons tous vn amour de nous mesmes, & vne volonté de nous conseruer graüée en l'ame, qui nous fait fremir aussi-tost: l'amour & la conseruation de la vie est vne affection que la Nature nous a si profondement graüée en l'ame, qu'il est impossible d'en imaginer la dissolution, & ne trembler point. Nous ne pouuons, sans nous facher, estre priués de tant de commodités que nous auons. Nous connoissons les lieux où nous sommes, & ne sçauons comme sont faits ceux où nous deuons aller. Ceste ignorance nous y figure des choses espouuentables: Et puis les tenebres où nous croyons que la mort nous doit mener, nous sont effroyables naturellement: Tellement qu'encore que la mort soit indifferente, elle n'est pas pourtant au nombre des choses, qu'il est si facile de mespriser. Il faut vne longue acoustumance, pour asseurer l'esprit, & faire qu'il ne bondisse point, quand il en approchera. Il n'est rien plus aisé que de dire qu'il faut mespriser la mort, ny rien plus mal-aisé

que de le faire. C'est vne hardiesse qui n'est pas bien commune à toutes gens: les impressions que nous en auons de longue main ont trop pris de pied. Tous les beaux esprits ont presque fait à l'enuy l'un de l'autre à qui nous la depeindra plus hideuse, & qui en fera le plus de peur. Ils nous ont dit que l'Enfer est vne prison, où la nuit est perpetuelle, & de qui le portier,

Sur des os mi-mangés, &c.

Mais quand on nous auroit fait toucher au doigt que tout cela ne sont que contes faits à plaisir, & que les morts n'ont rien rien à craindre qui leur face mal, nous n'en sommes pas pour cela plus en repos. Nous auons autant de peur de n'estre point, que d'estre en enfer. Tellement qu'ayant tant de choses à combattre, ne faut il pas auoüer que c'est l'acte le plus genereux & le plus braue que l'esprit de l'homme puisse faire, que de se resoudre à partir du monde, sans y auoir regret? or il n'y a point de moyen de luy mettre ceste persuasion en la teste, qu'en luy faisant voir que la mort est indifferente, & susceptible d'une qualité bonne ou mauuaise, selon qu'il sera capable d'en vser, ou bien, ou mal. Il est impossible de croire qu'une chose soit mauuaise, & de s'en approcher de bon cœur. On n'y va iamais qu'un pas apres l'autre. Or quelque belle que soit vne action, il faut, pour estre glorieuse, qu'elle soit volontaire. La Vertu ne fait iamais vne chose, parce qu'elle est tenue de la

faire, & si ce n'est pas tout, il faut que l'esprit tout entieri y soit present, & qu'il s'y bande, sans y contredire en quelque façon que ce soit. Mais quand nous nous resoluons à souffrir vn mal, ou pour en craindre vn pire, ou pour iouir de quelque bien, qui nous semble digne que pour y paruenir on passe par ceste incommodité, cela ne se fait point, que nostre iugement ne se diuise. Nous sommes poussés d'une part, & retirés de l'autre: le Desir nous propose le contentement & l'Honneur: la Peur nous montre les soupçons, & la difficulté: de maniere que nous ne sçauons à quel parti nous ranger. Où ceste confusion est, il ne faut plus parler de Gloire. La Vertu va tout d'un bransle, & tout d'un accord à l'effet de ses resolutions, & ce qu'elle fait ne luy donne iamais d'alarme.

Ne cede point aux maux, mais te bande à l'encontre.

Nous ne nous y banderons iamais, tant que nous penserons qu'il y ait du mal. Il faut que ceste persuasion nous sorte de l'esprit; autrement nous n'y irons point, comme il y faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut empoigner à pleine main. Les Stoïques trouuent l'argument de Zenon veritable, & n'approuuent pas la responce qu'on y fait: c'est aux Dialecticiens d'en iuger. Pour moy ie n'ayme point toutes ces demandes artificieuses, qui font confesser vne chose qu'on ne croit pas: & serois d'auis que ces subtilités demeurassent en la poussiere
de

de l'escole. La Verité veut des paroles plus simples, & pour la mort il en faut de plus fortes. Si ie voulois m'amuser à l'esclaircissement de toutes leurs ambiguïtés, ce seroit plustost pour persuader que pour tromper. S'il est question de parler à vne armée en bataille, qui s'en va par le peril de sa vie racheter le repos de sa patrie, & le salut de ses enfans : quel langage luy tiendrés vous ? le veux que ce soient les Fabiens, qui sur leur famille seule attirent tout le peril d'une guerre generale ; ou les trois cens Lacedemoniens, qui furent mis à garder le Pas des Thermopyles, sans esperance ny de vaincre, ny de fuir. Il faut que le lieu où ils sont, soit leur sepulchre. Que leur alleguerés-vous, pour les resoudre d'empescher de leurs corps la cheute de leurs Republicques, & perdre plustost leurs vies que leurs places ? Vous leur dirés, Qu'une chose mauuaise n'est point glorieuse, Que la mort est glorieuse, & que par consequent la mort n'est point mauuaise. O la belle harangue, & bien persuasive ! Qui est le poltron, que de si belles raisons ne fissent ietter la teste baissée dans les ennemis, & mourir l'espee à la main ? Mais que ie trouue bien le langage de Leonidas d'une autre grace ! Dissons, Compagnons, comme gents qui soupperont en l'autre monde. Ils ne mâcherent point moins ce qu'ils auoient en la bouche : Les morceaux ne leur denicurerent point au gosier, ny ne leur tomberent point des mains. Ils disnerent courageusement, & souperent de mesme. Et ce Capitaine Ro-

main, qui enuoyoit ses soldats saisir vn passage au trauers de l'armee des ennemis, que leur dist-il ? Il est necessaire d'aller là. Compagnons ; mais il n'est pas necessaire d'en reuenir. Vous voyés comme les commandements de la Vertu sont simples & imperieux. Mais montrés moy vn homme à qui toutes ces subtilités ayent iamais fait faire vn pas vers le peril ? Elles rompent le cœur tout au contraire, & le referrent aux occasions importantes, où, plus qu'en autre part, il auroit besoin de s'eslargir. Il n'est pas question d'oster la peur à trois cens soldats : Il faut asscuer tout ce qu'il y a d'hommes au monde. Comme leur ferés vous croire, qu'il n'y a point de mal en la mort ? Comme leur osterés vous des opinions qui depuis tant de siecles leur sont venuës de pere en fils ; & qu'auccque le lait ils ont succées aux tetins de leurs nourrices ? Quel remede leur baillerés vous ? de quelles raisons fortifierés vous la foiblesse humaine ? Comme leur inspirerés vous vne ardeur, qui les emporte si furieusement aux perils, qu'il ne se trouue rien d'assés fort pour les arrester ? De quelles inuentions, & de quelle bien-difance combattrés vous tous les peuples de la terre qui d'vn consentement vniuersel croient le contraire de ce que vous leur voulés persuader ? Vous m'allés chercher des surprises, & d'vne interrogation à l'autre, me penfés tout doucement faire entrer dans le fillet. Les monstres ne se tuent point auccque des cheneuotes. Ce grand serpent que les Romains

trouuerent en Afrique, & qui leur fist plus peur que l'armee des ennemis, ne put iamais estre blessé, ny de fiesches ny de fondes: Et pource que ceste grande masse, de qui la peau n'estoit pas moins solide, que le corps en estoit vaste, renuoyoit tout ce qu'on luy iettoit, il falut auoir des meules de moulin pour l'assommer; Et vous pensez avec vne parolle faire peur à la mort? Vous attaqués vn lion avec vne alesne. Ce que vous dites a pointe: Les espics de bled en ont aussi: mais toutes pointes ne percent pas: il en est de si déliées qu'il est impossible de s'en seruir.

EPISTRE LXXXIII.

ARGUMENT.

- I. *Il ne faut rien faire en secret, qu'on ne vou-
lût faire à la veüe de tout le monde.*
- II. *Penser aux actions passées.*
- III. *Qu'on peut fier un secret aux yuongnes.*
- IV. *Contre l'yresse.*

I. **V**OUS voulés sçauoir ce que ie fais tous les iours, & desirés que ie vous rende conte comme ie les passe depuis le matin iusques au soir. Vous aués bonne opinion de moy qui pensés que ie

ne fay rien que ie ne vueille bien que vous ſçachies. Et certainement il ſeroit bon de viure, comme ſi nous auions touſiours vn teſmoin aupres de nous : Et pour nous obliger meſme à ne rien penſer qui ne fuſt bien honneſte, nous imaginer que nous auons vn verre deuant l'eſtomach, & que les yeux peuuent penetrer iuſques à ce que nous penſons de plus ſecret. Et de fait, n'en eſt-il pas qui y penetrent ? Que nous ſert de nous cacher des hommes, puis-qu'il n'eſt rien qui ne ſoit deſcouuert à Dieu ? Il ſe voit au fonds de nos ames, & quelquefois, ſe trouue preſent à nos cogitations : ie dy quelquefois, parce qu'il n'y eſt pas touſiours. Ie feray donc ce que vous me commandés : ie vous eſcriray fort volontiers toutes mes actions, & l'ordre dont i'y procede. Ie veux pour ceſt effect y prendre garde à l'aduenir, & , ce qui eſt le principal, ie feray tous les ſoirs reueü comme i'auray paſſé le iour.

II. Ce qui nous gaſte, c'eſt que nous ne regardons iamais derriere nous : il ne nous chaut du paſſé : nous penſons à ce que nous deuons faire : & bien ſouuent encore le faiſons nous ſans y penſer. Mais quand nous auons fait quelque choſe, elle eſt auſſi-toſt hors de noſtre memoire que de nos mains. Et toute-fois, les deliberations de l'auenir ne ſe peuuent reſoudre, ſans la conſideration du paſſé. Ie n'ay point eſté rompu de tout aujourd'huy. I'ay touſiours eſté, ou ſur le lit, ou ſur le liure. Ie me ſuis exerce le corps : mais fort peu : car i'ay ceſte obligation à ma vieilleſſe, que.

i'en suis quitte à bon marché. Les robustes mesmes finissent quand ils sont las, & ie le suis aussi-tost que ie me suis remüé. Demandez-vous qui sont les compagnons de mes exercices? Il ne m'en faut point d'autre qu'Earinus; Vous sçavez que son humeur est fort douce & fort amiable: mais il se va changer. Ie suis apres d'en trouuer quelqu'un qui ne soit pas si fort. Il dit que nous auons luy & moy vne meime Crise; parce que les dents luy tombent, & à moy aussi. Il va desia bien viste pour moy; & deuant qu'il soit bien peu de iours, ie me doute que ie ne le pourray plus atteindre. Vous voyés ce que sert vne chose continuée. Quand de deux hommes l'un vient, & l'autre va, ils se trouuent en peu de temps bien esloignés. Il monte, & ie descends. Vous sçavez que l'un est bien plustost fait que l'autre. Toutefois ie me suis mesconté: car en l'âge où ie suis, on tombe plustost qu'on ne descend. Si vous voulez sçauoir comme nous sommes demeurez au iourd'huy de nostre combat, il nous est arriué vne chose qui n'est pas bien ordinaire entre des coureurs: nous auons esté iustement au but l'un quand & l'autre, apres m'estre ainsi lassé: car ie puis mieux dire lassé qu'exercé, ie me suis mis dans de l'eau froide; i'appelle ainsi de l'eau qui n'est qu'un peu chaude. Il a esté vn temps que ie faisois profession d'estre grand baigneur, & que tous les ans le premier iour de Ianuier, comme pour la ceremonie du iour, ie lisois, escriuois, & disois quelque chose de particulier, ie ne

faillois point aussi de me ietter dans le canal de l'eau pucelle. Depuis, ie la trouuray trop froide, & me contentay de l'eau du Tybre, & en fin ie suis reduit à celle de la Cuue. Encore pour gaillard que ie sois, ie la fais tiedir au Soleil, si bien que pour peu que i'y adioustasse, ie penserois estre dans des estuues. Au partir de là, ie mange du pain sec, & de ceste façon il ne me faut ny table pour disner, ny eau pour lauer les mains. Quand i'ay disné ie dors fort peu. Vous sçauvez comme i'en vse: mon dormir n'est ny long ny bien ferme. Il me suffit que ie fay trêve de veiller. Je sçay bien quelquefois que i'ay dormi, & quelquefois ie m'en doute. Là dessus le bruit du Cirque me vient aux oreilles, & lors il n'y a plus d'ordre de dormir: il faut que ie me refueille. Mais tant s'en faut que cela me diuertisse, qu'il ne me trouble pas seulement. Je suis fort patient à telles tempestes. Ces confusions de voix ne me font non plus que le murmure des vagues, ou que le sifflement d'une forest, quand le vent donne au haut des arbres, ou que quelque autre bruit semblable de choses qui n'ont point d'entendement. Je vous veux à cest'-heure dire à quoy ie me suis appliqué, i'ay continué de resver sur vn esbahissement où ie me mis hier. Qu'ont voulu dire tant de grands esprits, qui en des choses d'importance, ont employé des raisons si legeres & si perplexes, qu'encore qu'elles soient veritables, elles ont apparence de mensonge?

III. Zenon ce grand personnage, qui le premier a fondé ceste Secte, braue & religieuse plus que nulle autre; pour nous degouter de l'yurognerie, allegue qu'un homme de bien ne s'enyure point, & le prouue de ceste façon. Personne ne commet son secret à un homme yure; or on commet son secret à un homme de bien, un homme de bien ne fera donc iamais yure. Voyés comme avec vne responce toute telle que son argument il y a moyen de se moquer deluy, car d'une infinité qu'on luy pourroit faire, vne suffira. Personne ne dit son secret à un qui dort: on dit son secret à un homme de bien; un homme de bien ne doit donc point dormir. Possidonius fait bien ce qu'il peut pour le deffendre: mais il n'en trouue qu'un moyen qui me semble bien foible. Il dit que ce mot d'*yure*, a deux significations. L'une, quand un homme a tant pris de vin, qu'il en a perdu le iugement: l'autre quand il est coustumier de s'enyurer, & qu'il a ceste imperfection: que Zenon ne l'entend pas de celui qui est yure; mais de celui qui l'est ordinairement, & que c'est à ceste yure qu'on se gardera bien de dire des choses secretes, que le vin luy peut faire publier ce qui est faux. Car il est assés clair qu'il parle de celui qui est yure, & non de celui qui le sera. Vous m'auouëres que d'un yure à un yurogne il y a bien de la difference. Tel est yure à cest-heure, qui peut-estre ne l'aura iamais esté, & qui peut-estre ne le fera iamais. D'ailleurs, un yurogne n'est pas en vne yuresse perpe-

tuelle; Et pource quand il dit yure, ie le prends comme il se prend ordinairement, & sur tout venant de la bouche d'un homme qui fait profession d'une diligence exacte, & de ne rien dire qu'il n'ait rigoureusement examiné; ioint que si Zenon l'a pris d'autre façon, il demeure tousiours coupable de s'estre voulu servir d'une parole equivoque, pour piper le monde: ce qui ne se doit pas faire, quand il est question de rechercher la verité. Mais ie veux que telle ait esté son intention, la consequence qu'il en tire est fausse, qu'il ne faille rien dire de secret à un homme qui est coustumier de s'enyurer. Representés-vous a combien de soldats, qui sont gens qui ne se tiennent pas tousiours dans les bornes de la sobriété, & le General de l'Armée, & le Maistre de Camp, & le Capitaine, ont commis des choses, qui n'auoient pas besoin d'estre publiées. Quand il fut question d'entreprendre sur la vie de C. Cesar, ie parle de celuy qui s'empara de l'Estat, quand il eust defait Pompee, Tyllius Cimber en ouyt parler aussi bien que C. Cassius. Cassius ne bût iamais que de l'eau. Cimber au contraire, avec ce qu'il prenoit du vin démesurément, son babil estoit insupportable, quand il auoit beu. Surquoy luy-mesme il fist ceste rencontre. Comme supporterois-je d'un homme, qui ne puis pas supporter le vin? Que chacun à cest-heure se ressouuienne de ceux à qui il ne feroit pas si tost la clef de leur caue, comme celle de leur secret: Si est-ce que j'en diray un que ie

me viens de ramenteuoir, afin que la memoire s'en conserue : car il est bon d'estre fourni d'exemples illustres, pour toutes les actions de nostre vie, afin de ne les aller pas tousiours mandier aux siecles passés. L. Piso depuis qu'une fois, pour bien boire, il fut fait Gouverneur de la ville, il s'y affrianda tellement, qu'il y passoit ordinairement la plus-grand partie de la nuit, & presque tousiours dormoit iusqu'à midi. C'estoit son poinct du iour. Cepédant il se comporta fort bien en son gouuernement. Auguste mesme l'en-uoyant pour commander en la Thrace rebellée, luy donna des commissions secrettes, desquelles il s'acquitta si dignement, qu'il la reconquit. Tibere s'en allant en la Campanie, & laissant les affaires de Rome pleines de soupçon, & en vn estat qui ne luy plaisoit point; pource, à mon aduis, que l'yurognerie de Piso luy auoir bien reüssi, laissa le gouuernement de la ville à Cossus, homme graue, & moderé; mais qui se laissoit tellement emporter au vin, qu'une fois, qu'au partir d'un festin il estoit allé au Senat, il le fallut remporter tout endormi, parce qu'il n'y eut iamais ordre de l'esuciller. Cependant Tibere luy escriuoit souuent de sa main des choses qu'il ne vouloit pas mesme commettre à ses secretaires. Comme de fait il ne se trouue point qu'aucun secret d'affaire, ny publique, ny priuée, luy soit iamais eschappé. Laissions-les donc crier tant qu'ils voudront, Qu'un esprit à qui le vin commande n'est pas maistre de soy.

Que le vin fait les mesmes tumultes au cerueau, qu'il fait en sa nouveauté dans les tonneaux. Que son abondance fait sortir les secrets du cœur, comme les viandes de l'estomach; le veux que tout cela soit veritable: mais il est veritable aussi, qu'ayant à delibérer des choses de consequence, si nous auons des amis, qui aiment à boire, nous ne laissons pas de leur en demander leur aduis. Ainsi donc la raison alleguée pour la deffence de Zenon: qu'on ne commet iamais vn secret à gens qui sont coustumiers de s'enyurer, est aussi peu vraye que son argument. Ce seroit bien plustost fait de blasmer ouuertement l'yurognerie, & representer les inconuenients qui l'accompagnent. Les appas n'en sont point si grands, qu'il faille estre parfaitement sage pour s'en garantir. Vn qui n'aura qu'une passable discretion, se gardera bien d'y tomber, & si quelquefois pour vn suiet qui se presente, il se laisse emporter à la bonne chere, ce sera sans passer iusqu'à l'yuresse.

IV. Or si la quantité du vin peut troubler le Sage, & luy faire faire des traits d'un homme yure, c'est vne question qu'il nous faudra vider. Cependant si vous voulés prouuer que l'yuresse est indigne d'un homme d'honneur, pour quoy vous amuses vous à faire le Dialecticien? Que ne dittes vous plustost, que c'est vne vilenie d'en prendre tant, qu'il en faille rendre, & ne scauoir pas la mesure de son estomach? Que ceux qui sont yures font vne infinité de choses dont la me-

moire les fait rougir, apres qu'ils ont vuidé leur vin? Quel'yureffe n'est autre chose qu'une fureur volontaire? Et de fait qu'un homme yure soit quelques iours sans desenyurer, quelle opinion en aurés vous sinon qu'il a perdu l'entendement? Vous dirés que c'est une fureur. Mettés en auant l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui entre les verres tua Clytus, le plus fidelle & le plus affectionné seruiteur qu'il eust; & puis se voulut tuër luy-mesme, quand le desenyurement luy eust fait connoistre le vilain acte qu'il auoit commis. Si nous auons quelque imperfection, l'yureffe la met en sa monstre, & nous fait perdre la honte, qui est le principal obstacle de nos mauuaises intétions. Car il est certain que ce n'est point tât la volonté du bien, que la honte du mal, qui nous diuertit de ce qui nous est deffendu. Il n'y a rien de sale au dedans, que le vin ne fasse venir dehors: il ne fait pas les vices, mais les produit. Quand un homme est yure, s'il ayme les femmes, il n'a pas la patience d'attendre qu'il soit au lit pour se contenter: mais à quelque heure & en quelque part que sa concupiscence le sollicite, il luy donne congé de faire ce qu'il luy plaît: S'il a mesme quelque impudicité plus orde & plus brutale, il ne craint point de la publier. S'il est querelleux, sa langue & ses mains perdent la discretion. L'insolence deuient plus superbe, la cruauté plus violente, & l'enueie plus malicieuse. En fin il n'y a point de vice qui veuille garder la chambre: tout sort à la campagne.

Adioustés à cela, que nous ne sçauons où nous sommes: la langue nous begaye, la veüe nous trompe, les pieds nous chancelent; & nous semble que quelque tourbillon nous face tourner la maison sur la teste. Puis comme le vin se prend à bouillir, nous auons des coliques qui nous deschirent les entrailles; & toutes ces incommodités encores ne sont que passables: Mais que pensés-vous que ce soit, quand après que le vin est corrompu par le dormir, en la place de l'yuresse il nous demeure vne crudité. Representés-vous les inconueniens qu'a produit l'yurognerie publique; combien de braues & belliqueuses Nations elle a liurées en la main de leurs ennemis: en combien de murailles, obstinément deffenduës par plusieurs armées elle a fait ouuerture: combien d'ames impatientes d'obeïssance elle a reduites à la seruitude: Et combien elle a domté d'hommes, que les armes bien à peine auoient osé menacer. Tant de chemins, tant de batailles, tant d'hyuers, tant de difficultés de lieux, & de saisons; tant de fleues descendants de regions inconnuës, & tant de mers, laisserent reuenir ce mesme Alexandre de qui ie viens de parler, sain & sauf en sa maison: Et le seul excès de boire fut assés fort pour l'enuoyer au tombeau. Quelle gloire est-ce à vn homme de tenir beaucoup? Quand la palme de bien boire vous fera demeurée: quand tous vos compagnons reduits à dormir sous la table, ou à rendre leurs gorges en quelque coin, refuseroient de vous y faire

raison, quand de toute la compagnie d'un festin il ne demeurera que vous qui seul ne soit par terre; quand vous aurés emporté ceste magnifique loüange, que vous tiendrés plus de vin que pas vn des autres; ne faut-il pas que vous confessiés que vous n'etenés pas encores tant qu'un tonneau? D'où pensés-vous que soit venue la ruine de M. Anthoine, grand personnage au reste, & vn bel Esprit, que de l'yurognerie & de l'amour de Cleopatre, qui n'auoit pas moins de force que le vin? Car fut-ce autre chose que l'yurognerie, qui changea ses mœurs aux dissolutions estrangeres: qui luy fit prendre les armes, contre sa patrie: qui fortifia ses ennemis à son preiudice, & rendit sa cruauté si desmesurée, qu'au milieu de son repas où il estoit serui d'une magnificence Royale, il se faisoit apporter les testes & les mains des principaux de Rome, pour les reconnoistre, comme il eust voulu boire du sang, apres estre enyuré de vin? Son yurognerie seule estoit insupportable. Vous pouués iuger comme le deuoit estre ce qu'il faisoit, quand le vin l'auoit surmonté. Vous ne voyez gueres de gents aymer à boire, qui ne soient aussi cruels: Les esprits les plus nets se brouillent de boire trop, & gastent leur bonne disposition. Il leur en prend comme aux yeux, que les longues maladies, pour les auoir tenus long-temps à l'ombre, ont tellement debilités, qu'ils ne peuuent supporter de voir luire le Soleil: Car estans ordinairement hors de soy par moyen de l'yuresse, ils s'accoustument à des

vices qu'ils ne peuuent quitter quand ils sont desenyurés. Dittes nous donc les bonnes raisons, pourquoy le Sage ne se doit point enyurer : mais baillés nous d'autres choses que des parolles. Faites nous voir les inconueniens qui en arriuent, prouués que ces choses que nous appellós voluptés, ne sont que supplices, quand on ne leur donne point le reglement & la mesure qui leur appartient. Car si vous me voulez persuader, que le Sage se pourra gorgier de vin tout à son aise, sans se troubler, ny rien faire des desordres que font ordinairement ceux qui sont yures : i'aymerois autant vous ouïr dire, qu'il pourroit prendre de la poison sans mourir, du jus de pauot, sans dormir, & de l'ellebore, sans reietter tout ce qu'il auroit dans le corps. Si les pieds luy chancellent, si la langue luy begaye, quel besoin est-il de soustenir qu'il soit yure en partie, & en partie ne le soit point ?

EPISTRE LXXXIV.

ARGVMENT.

- I. Comme il faut profiter de la lecture.*
- II. Fuir la Cour, & les biens de Fortune.*

IE me fais ordinairement promener en vne chaire; & par ceste agitation prens plaisir d'exciter aucu-

nement ma paresse : Je trouue que ma santé en est meilleure, & que mes estudes n'en empirent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyés. L'affection des lettres m'a réduit à me negliger, & me laisser appesantir, tellement que pour m'exercer j'ay besoin du ministration d'autrui. Quant à mes estudes, ie vous diray comme elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse point de lire : or l'estime que ie n'ay rien de plus necessaire que la lecture. Premièrement, pour ne me confier trop de ma suffisance : Secondement, pour apres auoir veu les inuentions des autres, en faire mon iugement, & inuenter aussi quelque chose de mon costé : cela donne de la nourriture à l'esprit, & non sans estude, le rafraischit de ceste lassitude que l'estude luy peut apporter. Nous nous gastions, si nous voulions ou tousiours escrire, ou tousiours lire. L'un nous importuneroit, & nous épuiferoit de matiere : l'autre nous affoibliroit l'esprit, & le dissoudroit. La meilleure est de les eschâger par vicissitudes, & temperer l'un par l'autre, en sorte que l'escriure face vn corps de ceste diuersité que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous deuons faire comme les mouches à miel, qui volent de costé & d'autre, pour choisir les fleurs qui leur sont propres, & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté.

Liquentia mella, &c.

Toutefois on ne demeure pas bien d'accord, si elles ti-

rent des fleurs vn certain suc, qui est miel aussi-tost qu'il en est separé, ou si par leur composition & par la propriété de leur aleine, elles conuertissent ce qu'elles ont recueilli en ceste saueur. Car il y en a quelques-vns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais seulement de le cueillir : & qu'ainsi ne soit, ils disent qu'en Inde il se trouue du miel aux fueilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il se concrée d'une humeur douce & onctueuse que les cannes mesmes produisent, & que nous auons des herbes qui ont la mesme vertu : mais non si apparente, & seulement comme de ces petites bestes que la Nature a deputées à faire ce mestier. Les autres ont opinion qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des fueilles, & par leur disposition luy faire prendre ceste qualité, non sans quelque espece de leuain, qui leur ayde à confondre & incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel, & quand nous aurons leu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part, afin de les mieux conseruer par ceste distinction, & cela fait, avecque le soin que nous y apporterons, confondre tellement toutes ces saueurs en vne seule, qu'encore qu'on s'apperçoie que la matiere soit d'un autre, on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est vn artifice que la Nature fait en nos corps, sans que nous y contribuions
rien

rien du nostre. Tandis que nous auons la viande entiere dans l'estomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'est autre chose qu'un fardeau que nous portons. Mais c'est nostre sang & nostre force, aussi-tost qu'elle a cessé d'estre ce qu'elle estoit. Il en faut faire de mesme en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa premiere forme, il sera tousiours à ceux chés qui nous l'aurons puisé; mais digérons le, & le baillons à nostre entendement, plustost qu'à nostre memoire: pour nous le représenter, quand nous en aurons besoin, approuuons-le à bon escient: rendons le nostre; & faisons que plusieurs choses n'en soient qu'une, comme beaucoup de petites sommes assemblées n'en font qu'une grande. Cachons l'ayde que nous auons eüe, tellement qu'on ne l'apperçoie point, & ne faisons paroistre que ce qui sera du nostre. Que si par la continuation d'imiter quelqu'un que nous aduouons particulièrement, nous en auons tiré quelque conformité, qui se manifeste en nos ouurages: faisons que ce soit une ressemblance de fils, & non de pourtrait. Un pourtrait est une chose morte; Et quoy donc? on ne sçaura pas de qui l'imiteray le langage, ny de qui ie prendray les sentences, & la façon d'argumenter? Ie tiens mesme qu'il y a si bien moyen de deguiser les choses, qu'on ne sçaura pas si c'est d'un grand homme que ie les prends, ou de quelque autre de moindre merite. Car cōme il prend quelque chose des vns ou des autres, il ne leur impri-

me pas la marque, afin de les faire rapporter à ceste unité. Ne voyés vous pas de combien de voix on compose vne musique? Et toutéfois elles n'ont toutes ensemble qu'un son. L'une est haute, l'autre basse, l'autre moyenne: les femmes y entrent comme les hommes: on y melle mesme des flustes; Et cependant de toutes ces voix qui paroissent ensemble, il n'y en a pas vne qui se puisse remarquer à part. Quand ie parle de la Musique, j'entends de celle qui fut connue des anciens Philosophes. Il ne se fait aujourdhuy combat de Gladiateurs, où il n'y ait plus de chantres à sonner la charge, qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins, que les trompetes ont enuironné le bas du theatre, & qu'en haut la gallerie est pleine de ioueurs de flustes, & de toutes sortes d'instruments, de toutes ces discordances il se fait vn seul accord. Ie veux qu'il en soit de mesme de nostre esprit: qu'il amasse beaucoup de sciences, beaucoup de preceptes, & beaucoup d'exemples de tous les siècles passés: mais que tout cela se rapporte à vne seule fin.

II. Demandés-vous comme il se pourra faire? Si nous demeurons continuellement bandés, & resolués à ne rien faire que par le conseil de la Raison. Elle vous dira, si vous la voulez croire; laissés ces vanités, qui font courre le monde apres elles: laissés ces richesses, qui tiennent leurs possesseurs en apprehension perpetuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la char-

ge & del'importunité: laissés ces voluptés du corps & del'esprit, qui ne font qu'eneruer & l'un & l'autre: laissés l'Ambition, comme vne chose bouffie, vaine, venteuse, sans bornes, & aussi perplexe d'estre suiuite que precedée; & par ce moyen gelnée de deux enuies qui la presser, l'une derriere, & l'autre deuant. vous poudés iuger comme vn homme est miserable, qui est enuieux & enuié. Vous voyés ces maisons des Grands, où la presse de ceux qui vont à leur leuer est si grande, qu'il se faut quereller à la porte; vous n'y entrés point qu'avecque beaucoup d'affronts. Mais ce n'est rien au prix de ceux que vous receués, quand vous estes dedans. Laisés moy tous ces escaliers, & ces penons si magnifiquement suspendus. Vous courés fortune de vous y rompre le col; prenés plustost vostre chemin vers la Sagesse: C'est là que vous aurés des biens qui veritablement seront grands, & dont la possession ne vous donera point d'alarme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si releuées, n'ont du tout point de hauteur, qu'en les regardant aupres de celles qui sont les plus viles & les plus abiectes; Et toutefois on n'y monte que par des auenües bien roides, & bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'espines: mais si vous voulez monter à ce sommet d'où vous verres toutes les grandeurs de la terre, & de la Fortune mesme au dessous de vous, vous n'aües à passer qu'une campagne rase, & le chemin le plus aisé que vous scauriez desirer.

EPISTRE LXXXV.

ARGUMENT.

- I. Le Sage est exempt de passion.
- II. Les vices & les passions n'ont point de temperament.
- III. Il n'y a point de felicité imparfaite.
- IV. La qualité, & non la grandeur, rend la vie heureuse.
- V. Le Sage ne cróit point les dangers, mais les évite.
- VI. Qu'est-ce que Mal?
- VII. Les adversités ne troublent point le Sage.

AV discours que ie vous faisois dernièrement, Qu'il suffisoit de la Vertu, pour rendre vne felicité parfaite, j'auois eu peur de vous donner trop de besongne, & m'estois contenté de vous faire voir quelque eschantillon de ce que nos Stoïques en disent. Mais j'auois passé par dessus ce qu'il y a de plus difficile; A ceste heure-cy, comme vous desirés, ie voudrois ramasser toutes leurs raisons, & tout ce qu'on a depuis inuenté sur leur tradition. Il faut que ie vous

face vn liure plustost qu'une lettre. Je vous proteste, comme j'ay desia fait plusieurs fois, que ie ne me plais point en ceste façon d'argumenter. Je rougis de disputer la cause des Dieux & des hommes, avec une alefne à la main. Qui est prudent est temperant : qui est temperant, est constant : qui est constant est imperturbable : qui est imperturbable, est sans tristesse : qui est sans tristesse, est heureux : Il s'ensuit donc que qui est prudent est heureux, & que la Prudence est suffisante à l'aquisition de la Beatitude de la vie.

I. La responce que font à cela quelques Peripatetiques, c'est que quand on dit qu'un homme est imperturbable, qu'il est constant, qu'il est sans tristesse : il ne s'entend pas que celui qu'on appelle imperturbable, n'ait iamais de perturbations, mais qu'il en a peu, & que celles qu'il a sont moderées. Tout de mesme, quand on dit qu'un homme est sans tristesse, ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquefois attrister : mais il n'y est ny frequent ny excessif. Ils tiennent que de dire qu'un homme puisse estre exempt de tristesse, c'est nier qu'il ayt la nature d'un homme : & que certainement le Sage ne souffre pas que les ennuyes le surmontent : mais qu'il ne scauroit empescher qu'ils ne le touchent. Ils amènent tout plein d'autres telles raisons, qui respondent à la doctrine de leur Secte, & n'ostent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là dessus ie leur voudrois bien demander ; quelle gloire ils donnent à l'homme sage, de l'estimer plus

courageux que ceux qui sont les plus lasches ; plus content que les plus tristes , plus temperant que les plus dissolus , & plus haut que ceux qui sont les plus rauallés. Quelle occasion auroit Ladas de magnifier ses bonnes iambes, si seulement il estoit plus vifte que les boiteux , & les estropiés ?

Elle pourroit courir, quand la moisson est preste,

Sur le haut des espics, sans leur rompre la cressei

Et ses pieds sur les flots ne se mouilleroient pas,

Si leger & si vifte elle coule ses pas.

Vne telle viftesse est recommandable d'elle mesme ; & pour paroistre n'a que faire d'estre comparée avecque ceux qui ne peuuent marcher. Pour peu qu'un homme soit en fièvre, comme le pouués vous appeller sain ? Cen'est pas se bien porter que d'estre mediocrement malade. Ils disent que le Sage est appelé imperturbable, comme on appelle des fruits sans noyau, non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit : cela est faux. Car ie n'attribuë point à l'homme de bien vne legere diminution de vices , mais vne entiere exemption. Il ne faut point qu'il n'en ait gueres : il faut qu'il n'en ait point. S'il en auoit, ils croistroient ; & en croissant luy donneroient de la peine. Vne taye deuant les yeux , n'oste point la veüe qu'elle ne soit endurcie : mais en se formant, elle commence desia de la troubler. Si vous laissés les passions au Sage, la Raison se trouuera la plus foible, & leur cedera comme à la violence d'un torrent , attendu mesme que vous ne luy

en baillés pas vne seule en teste ; mais generallyment voulez qu'elle ait à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus fort homme qui soit au monde, ne l'est pas tant, qu'un nombre d'autres qui ne seront que mediocres, ne le mette bas. Il est auare, mais sans excès : il a de l'ambition, mais il n'en brulle pas : il se met en colere, mais il en sort tout aussi-tost : il a quelque legereté, mais il n'est pas des plus variables : il ayme les femmes, mais il ne les prend pas à force. Ce seroit bien le meilleur pour luy d'auoir un vice tout entier, & n'en auoir qu'un ; que de n'en auoir qu'un peu de chacun, & les auoir tous. Et puis l'importance n'est pas en la grandeur de la passion : car elle ne scauroit estre si petite, qu'elle ne soit incapable de receuoir ny commandement ny conseil. Comme toutes bestes generallyment sont insusceptibles de Raison, autant celles qui vivent domestiques avecque nous, comme celles qui demeurent sauuages dans les bois, parce que ny les vnes ny les autres ne sont point capables d'ouïr des remonstrances ; ainsi vous ne scauriés auoir si foible & si leger passion, qui veuille ny se ranger aux choses raisonnables, ny seulement auoir la patience de les escouter. Les tigres & les lions ne despouillent iamais la cruauté, qui leur est naturelle : il est bien quelquefois qu'ils la resserrent ; mais comme vous ny pensés plus, c'est alors qu'ils sortent de ceste humeur qui sembloit adoucie, & deuiennent plus enragés qu'ils n'estoient auparauant. Iamais les vices ne s'appriuoient de bon-

ne foy: quelque mine qu'ils facent, ils se tournent tousiours vers leur inclination. Et puis si la Raison a quelque force, elle les fera cesser deuant qu'ils commencent. Que s'ils commencent en despit d'elle, en despit d'elle tout de mesme ils persueuererôt. Car il est bien plus aisé de les empescher de naistre, que de leur resister quand ils sont nais. Toute ceste mediocrité pretendue n'est qu'une Chimere, & qu'une piperie. Je trouuerois aussi-bon qu'on me dit qu'il faut estre mediocrement furieux, & mediocrement malade.

II. C'est à la Vertu seule que le temperament appartient: les vices ne scauent que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de regle. On aura bien plustost fait de les arracher entierement. Pensez-vous qu'en ces ordures inueterées que nous appellons maladies de l'ame, comme sont l'Auarice, l'Impieté, la Cruauté, le transport de Colere, il y ait quelque moderation? il y en a donc moins aux passions: car de celles-cy on passe aux autres; Et puis, si nous donnons quelque pouuoir à la Tristesse, à la Crainte, aux Desirs, & autres semblables desordres, il ne faut plus parler de les retenir. L'occasion est, que ce qui les irrite est hors de nous, & que selon la grandeur des obiets qui les prouoquent, ils deuiennent, ou plus grands, ou plus petits. La Crainte sera plus lasche, quand l'occasion de craindre sera plus apparente, ou plus prochaine: la Cupidité plus violente, quand l'Esperance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouuons em-

pescher

pescher la naissance des passions, nous ne pouuons non plus empescher leur accroissement. Il se faut resoudre de ne leur permettre point de commencer, ou faire estat qu'elles se conformeront à leurs causes, & croistront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs quād il n'y auroit autre chose, elles ne scauroient estre si petites, qu'avecque le temps elles ne fassent bien du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sot pernicieuses, de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelquefois incurables; & ne faut moins que rien à ceux qui sont mal disposés, pour les accabler. Mais ie vous prie quelle apparence y auroit-il, que quand il me plairroit, ie peusse finir vne chose, de qui le commencement ne seroit pas en mon pouuoir? Comme aurois- ie la force de faire cesser ce que ie n'aurois sçeu faire qui ne fust, veu qu'il est plus aisé de ne receuoir point ce qui peut nuire, que de le faire sortir apres qu'on l'a receu: Quelques- vns y font ceste distinction, Que celuy qui est prudent & temperant, est en repos au regard del'habitude de son ame, mais non touchant l'euenement. Car quant à l'habitude de l'ame, il ne se trouble point: il ne s'attriste point, & n'a point d'aprehension: mais il est suiet à souffrir beaucoup de choses exterieures, par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle, qu'il n'est pas colere; mais qu'il se courrouce quelquefois: qu'il n'est pas timide, mais que quelquefois il a peur: c'est à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur, & que seulement

il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la
 Peur ou la Colere entrent vne fois chez vous, au lieu
 de passions fortuites au commencement, elles ne
 deuiennent à la fin imperfections ordinaires; Et puis,
 si nous nous arrestons aux causes exterieures, & que
 nous ayons peur de quelque chose, quand pour le
 salut de nostre país, l'honneur des loix, ou la conser-
 uation de la Liberté, nous serons conuiez de nous ex-
 poser à ce peril, nostre corps y viendra, parce que nous
 l'y porterons: mais l'esprit fera ce qu'il pourra pour ne
 s'y trouuer point, qui est vne contrariété de volonté,
 où le Sage ne tombe iamais. Dauantage, il faut pren-
 dre garde de ne confondre pas deux preuues qui se
 doiuent faire separément. L'vne, qu'il n'est point
 d'autre bien que ce qui est Honeste: l'autre, qu'en la
 Vertu seule consiste la Felicité. Si nous demeurons
 d'accord, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est
 Honeste, la consequence est necessaire, Que pour
 viure heureusement il suffit de la Vertu. Mais encore
 que pour viure heureusement, la Vertu suffise; il ne
 s'ensuit pas que ce qui est Honeste soit le seul bien.
 Xenocrates & Speusippustiennent que par la Vertu
 seule vn homme se peut rendre heureux. Mais ils n'ac-
 cordent pas pourtant, qu'il n'y ait point d'autre Bien
 que ce qui est Honeste. Epicure mesme dit, Qu'il est
 heureux, quand il a la Vertu: mais il ne tient pas que
 pour estre heureux il ne faille autre chose que la Ver-
 tu; pource que nous ne sommes heureux que par la

volupté, qui procede bien de la Vertu, mais n'est pas la Vertu mesme. le ne trouue pas ceste distinctiō bien iudicieuse, veu qu'il auouē luy mesme, que iamais la Vertu n'est sans volupté. Si donc elles sont si coniointes, qu'on ne les peut imaginer l'une sans l'autre; il suffit d'auoir la Vertu, parce que tousiours la Volupté l'accompagne, & tousiours est avec elle, mesme quand elle est seule.

III. Or c'est vne absurdité, de dire que par la Vertu seule vn homme se puisse beatifier, mais non parfaictement. Car ie ne puis comprendre comme cela se peut faire, parce qu'il est impossible qu'une vie soit heureuse, que son bien ne soit parfait, & en tel estat, que rien ne s'y puisse adiouter: ce qui ne peut estre, qu'elle ne soit heureuse parfaictement. S'il est vray qu'il ne soit rien ny plus grand ny meilleur que la vie des Dieux, & que la vie heureuse soit diuine, il s'ensuit que la vie heureuse est vn point au delà duquel elle n'a plus moyen des'auancer. Dauantage, si la vie heureuse n'a faute de chose quelconque, toute vie heureuse est parfaite: tellement que l'heureuse & la tres-heureuse ne sont qu'un. Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit le souuerain Bien? Si elle est le souuerain Bien, la Beatitude ne peut estre que souueraine. Car comme ce qui est souuerain ne reçoit plus d'accroissement, la vie heureuse, qui tousiours a le souuerain Bien avec elle, n'en peut aussi recevoir. Que si vous faites vn homme plus heureux que l'autre, il

faut nécessairement que vous faciés vn nombre infini de souuerains Biens differents l'vn de l'autre ; Et cependant, ie ne trouue point qu'il soit de souuerain Bien que celuy qui n'a rien au dessus de luy. S'il est quelqu'un moins heureux que l'autre, il s'ensuit que ce moins heureux desire la condition de celuy qui l'est plus. Or il n'est point de condition que celuy qui est heureux prefere à la sienne. Prenés de ces deux lequel vous voudrés ; l'un est aussi peu croyable que l'autre : ou qu'il reste quelque chose que le Sage ayme mieux estre que ce qu'il est ; ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus vn homme a de iugement, tant plus il desire de s'approcher de la perfection du Bien, & se bande pour y paruenir. Or comme est-il possible que celuy soit heureux, qui non seulement peut encore desirer quelque chose, & qui faut quand il ne desire point ?

IV. Je vous diray d'où vient cette erreur. Ils ne scauent pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, & que c'est sa qualité, non sa grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, comme courte, diffuse, que reserrée, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, comme ramassée en vn. Si vous l'estimés par le nombre, par la mesure, & par les parties, vous la priués de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plénitude ? La fin de manger & de boire est la satieté. Si l'un a mangé plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils

font tous deux rassasiés? Cestuy-cy a plus beu, cestuy-là moins; qu'il importe, puis que tous deux n'ont plus de soif. La vie de l'un n'a pas esté si longue que celle de l'autre: qu'il importe, puis qu'en peu d'années celuy qui a vescu le moins, s'est fait aussi heureux que celuy qui a vescu beaucoup. Celuy que vous appellés le moins heureux, ne l'est du tout point. On ne retranche point la Beatitude: Qui est resolu, ne craint point: Qui ne craint point, n'a point de tristesse: Qui n'a point de tristesse est heureux. C'est l'argument que font nos Stoïques: la responce qu'ils s'efforcent d'y faire c'est, Que ceste proposition, que qui est resolu, ne craint point, est fausse, & pour le moins disputable. Et cependant nous la mettons pour confessée, Qu'il n'est point d'homme si resolu qui n'ait peur d'un mal, quand il le voit prest à luy tomber sur la teste: ou bien, il seroit plustost insensé que resolu; Que la crainte se peut bien moderer, mais qu'il est impossible de n'en auoir du tout point. Ceux qui tiennent ce langage, reuiennent tousiours à leur premiere chanson, d'appeller Vertus les vices qui ne sont pas en leur extremité. Pourueu qu'un homme ne craigne ny trop, ny trop souuent, ils luy permettent de craindre: Et pourueu que sa meschanceté ne soit enragée, ils le tiennent homme de bien. Je suis d'accord avec eux, qu'un homme est insensé qui ne craint point les maux où il se voit prest de tomber: mais la question est de sçauoir si ce sont maux. Car s'il est assuré que ce n'en soit

point, & qu'il n'est rien mauuais que ce qui est des-honneste, il doit regarder les dangers, sans baïsser les yeux, & trouuer contemptible ce qui semble aux autres espouuentable: Ou si c'est le trait d'un homme qui n'a point de sens, de ne craindre point le danger, il est certain qu'un homme aura d'autât plus de peur, qu'il aura plus de iugement.

V. Nostre doctrine n'oblige pas un homme de courage à se precipiter aux dangers: tout ce que nous voulons de luy, c'est qu'il les euite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Preuoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres aduersités ne luy donneront point d'apprehension? Non: car il sçait fort bien que toutes ces choses ne sont point mauus, bié qu'elles le semblent estre, mais seulement espouuentaux de la vie humaine. Parlés luy de captiuité, de coups, de chaînes, de pauureté, de douleurs de membres rompus, ou par maladie ou par oppression, & de toute autre chose que vous luy sçaurés mettre en auant; ce ne sont que frayeurs lymphatiques. C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Estimés-vous que ce soit mal, qu'une chose où quelque iour il faut que nous allions de nous mêmes, quand personne ne nous y poufferoit? Voulez-vous que ie vous die ce qui est Mal; Ceder à ces choses qu'on appelle Mal, & asservir aux choses fortuites nostre liberté, qui meriteroit bien que nous perdif-

sions tout pour la conseruer. Or indubitablement elle est perdue, si nous ne mesprisons ce qui nous peut assuiettir: ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils sçauoient que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point vne Temerité sans Prudence, ny un amour des dangers, ny un desir des choses formidables. Il y a de la science à connoistre ce qui est mal, & ce qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à la conseruation: mais elle est tres-patiente aux choses, qui bien qu'on leur donne le nom de mal, n'en ont toutefois que l'apparence. Et quoy donc? si on met l'espée à la gorge d'un homme de bien: on luy donne des coups, tantost en un endroit, & tantost en l'autre: s'il a ses boyaux hors du ventre, & qu'il les luy faille ramasser en un coin de son manteau: si pour le rendre plus sensible, on le tourmente par interualles: si d'une heure à l'autre on luy fait resseigner ses playes; dirés vous qu'il ne craint point, & qu'il ne sent point de douleur? Je vous auoue qu'il a de la douleur, parce qu'il n'est point de vertu qui priue l'homme de sentiment: mais il n'a point de peur, & son courage invincible se moque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçauoir comme alors son ame est disposée? comme d'un qui console son ami malade. Ce qui est mal nuit: ce qui nous nuit, nous empire. La Douleur ny la Pauvreté ne nous empirent point: la Douleur & la Pauvreté ne sont donc point maux. On oppose à cela,

Que ceste proposition est fausse, Que ce qui nous nuit nous empire: car les vents & les vagues nuisent au pilote; & toutefois ne l'empirent point. Les Stoïques respondēt, Que le Pilote est empiré par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire, ny continuer sa route; & que bien qu'il ne soit pas empiré quant à son art, il est toutefois empiré quant à son ouvrage. Les Peripatetiques repliquent, Qu'à ce conte la Pauvreté, la Douleur, & tout tel autre accident empireront le Sage; & que bien qu'il ne luy ostent pas sa vertu, si est-ce qu'ils l'empescherront de la mettre en œuvre.

VII. Si la condition d'un Pilote & d'un Sage n'estoient dissemblables, ils auroient raison. Mais le but du Sage aux comportements de sa vie, est bien de faire les choses, comme il les faut faire, mais non de faire entierement réussir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire, se charge absolument de vous rendre où vous voulez aller, les arts sont officiers. C'est à eux de faire ce qui depend de leur charge. La Sagesse est maistresse & gouvernante, les Arts seruent à la vie: La Sagesse la commande. Pour moy, ie voudrois faire vne autre responce, Que le Pilote n'est empiré, ny en son Art, ny en son ouvrage. Car il ne nous promet pas ny bon vent, ny bon succès de nostre voyage; mais seulement il nous assure qu'il nous servira fidellement, & qu'il sçait fort bien son mestier: Or la science de son mestier ne se monstre iamaïs bié qu'en
la

la resistance, & lors qu'il suruient des choses qui la trauersent: Quand vn Pilote peut dire, Neptune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira: mais tu ne l'y mettras iamais que droite; on ne peut nier qu'il ne soit habile homme. La tempeste n'incómode point son industrie, mais elle en rompt le succez. Et quoy donc? Ce qui l'empesche de gagner le port, qui rend tous ses efforts inutiles, qui le remene d'où il est party: qui le retarde, & luy met tout son équipage en pieces, ne luy est-il pas dommageable? Si est entant qu'il fait voyage: mais non entant qu'il est Pilote: parce que tant s'en faut qu'il empesche sa science, qu'au contraire, il luy donne occasion de la monstrier: Car en beau temps (comme on dit communément) tout le monde est Pilote. Ce sont incommodités de la nauigatió, & non de celuy qui la conduit entant qu'il est conducteur. Vn Pilote a deux qualités: l'vne de passager, qui luy est commune avec tous les autres de son vaisseau: & l'autre de Pilote, qui luy est particuliere: Et puis l'Art du Pilote est le bien de ceux qu'il porte, comme l'art du Medecin est le bié de ceux qu'il guerit. La Sageffe est le bien & du Sage, & de ceux qui vivent avecque luy: de façon qu'il se peut faire qu'vn Pilote soit incommodé de la tempeste, parce qu'elle l'empesche de pouuoir rendre a ses passagers le seruice qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur, ny la Pauvreté, ny toutes ces autres choses qui sont les tempestes de la vie n'incómodent le Sage, pource

que toutes ses actions ne sont pas empeschées, mais seulement celles de qui les autres pourroient receuoir quelque fruit. Car pour son regard, encore que tousiours il soit en belongne, toutefois il n'y est iamais tant, que quand il a la fortune en teste; parce que c'est proprement alors qu'il trauaille en choses de son mestier. Dauantage, il n'est iamais si necessiteux, qu'il n'ait tousiours quelque moyen de profiter. Pour estre pauvre, il n'est pas moins capable de monstrier, comme les affaires d'un Estat se doiuent manier; Et s'il ne nous donne autre instruction, pour le moins il enseigne comme il faut supporter la Pauvreté. La besogne luy dure autant que la vie. Il n'y a ny Fortune ny matiere quelcôque, qui ne luy puisse passer par les mains. Quand il n'a point d'autre suiet, ce qui les luy oste, luy en sert. Il s'accommode à tous ses succès: il conduit les bons, & surmonte les mauuais. Ses prosperités donnent de l'exercice à sa vertu, comme ses aduersités. Il ne tourne les yeux que sur elle. Pour sa matiere elle luy est indifferente. De là vient qu'il n'est empesché ny de Pauvreté, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choses, qui menent ordinairement les ignorans en des precipices, & les font esgarer du droit chemin. Pensés-vous que les maux l'incommodent? Il les met en besongne. Phidias ne sçauoit pas moins faire des images de bronze que d'iuoyre; Et si vous luy eussiez baillé du marbre, ou quelque autre chose de moindre prix, il vous en eust fait vne telle, que

pour la matiere il n'eust pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme, soit riche, ou pauvre, dans son pais ou banni, Capitaine ou soldat, sain, ou malade, fera tousiours paroistre sa vertu: En quelque fortune qu'il s'occupe, il en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si adroits à dompter les bestes, que vous ne leur en sçauriés donner de si farouches, ny de si effroyables, qu'ils ne s'en rendent maistres, & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle, mais qu'ils ne les amènent iusqu'à la familiarité? Vous voyez des Lions recevoir la main de leurs Gouverneurs iusqu'au fonds de la gorge, & des Tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a bast leur more, pour qui vn Elephant ne se mette à genoux, & ne marche sur la corde, quand il luy commandera. Le Sage a cestemefme industrie d'appriuoiser les incommodités. La Douleur, la Pauvreté, l'Ignominie, la Prison, l'Exil, & toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur, se domestiquent aussi-tost qu'elle sont arriuées entre ses mains.

EPISTRE LXXXVI.

ARGUMENT.

- I. *Qu'il faut plus cherir nostre Honneur propre que l'Obeissance que nous devons aux Loix.*
- II. *Contre les Somptuosités des estunes & les dissolutions.*
- III. *De la vie rustique & de la façon de planter les Oliviers.*

I. **I**E vous escry ceste lettre de la maison qui fut à Scipion l'Africain. Ce n'est pas sans auoir adoré son ombre, & vn Autel, sous lequel ie me doute que ce grand personnage soit enterré. Pour son ame ie croy certainemēt, que comme celeste elle s'en soit retournée au Ciel: non pour auoir mené de grandes armées: car Cambise, qui fut vn Furieux, & de qui la fureur ne manqua point de succès, auoit fait le mesme: mais pour sa moderation, & pieté memorable: que plus glorieusement il tesmoigna quand il quitta sa patrie, que quand il la deffendit. Comme il vit le peuple en ceste opinion, Qu'il falloit que Scipion, ou la Liberté sortissent de Rome, & qu'il estoit

impossible de retenir l'un sans perdre l'autre; Je ne veux point, dit-il, qu'en ma consideration l'autorité des loix soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous soit observé de tous. Vses sans moy, ma Patrie, du bien que vous auez par moy. l'ay esté la cause de vostre liberté: ie suis content d'en estre le tesmoignage. Je m'en vay, puis que ma Fortune est suspecte à la vostre, & que mon accroissement vous fait craindre vostre diminution. Comme seroit-il possible que i'entrasse en la consideration d'un courage si genereux, & n'en feusse point estonné? Il n'attendit point qu'on l'enuoyast en Exil: il y alla volontairement, pour descharger sa ville d'un faix qu'elle pensoit auoir sur les bras. Les choses en estoient venues en ces termes, Qu'il falloit que la Liberté fut offensée de Scipion, ou Scipion offensé de la Liberté. Ny l'un ny l'autre n'estoit raisonnable: De façon que voulant laisser regner les loix, il se vint retirer à Litterne, afin d'employer au conte de ses seruices son bannissement aussi bien que celui d'Annibal. Ceste maison est un bastiment de pierre carrée, avec deux tours aux deux bouts, qui en deffendent l'entre: assis au milieu d'un bois. Il y a vne cisternne, où se rendent les égoufts de la maison & des iardins; si grande, qu'elle fourniroit toute vne armée. Il y a des estuues; mais fort petites & fort peu percées, comme on les faisoit au temps passé. Nos peres ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

II. Cest pourquoy ie prens vn plaisir extreme, à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'aujourd'huy. Ce grand homme, qui fut l'effroy de Carthage & à qui Rome est obligée, de n'auoir esté prise qu'une fois; Apres qu'il estoit bien las des occupations de son ménage, & d'auoir, comme c'estoit la mode en son temps, tenu le manche de la Charruë, se venoit lauer en ce petit coin. Il a esté sous ce pauvre roict: ce pauvre de si peu de prix l'a soustenu; Et cependant, qui est à ceste heure le miserable, qui voulust auoir des Estuues de ceste façon, & qui ne se pensast mal accommodé, si les parois des siennes n'estoient diuersifiées de croustes de marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond, & en leur separation artificieusement enduites en façon de peintures? Si la vouëte n'en est l'ambrissée de verre: si les piscines où l'on se iette, apres auoir siué, n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre Thasienne, qui ne se voyoit anciennement que dans quelque Temple; & si l'eau n'y tomboit par des gargouilles d'argent; encore ie ne parle que de celles du menu peuple. Mais que fera-ce, si ie me mets à depeindre celles des Affranchis? Combien y verrons nous de statuës? combien de Colomnes, qui ne portent rien, mais seulement sont pour la parade & pour l'ostentation de la despence? Combien d'eaux que par dessus on fait tomber d'un bassin à l'autre, afin que le bruit en soit plus grand? Nous en sommes venus à ceste delicatesse, que nous

voudrions bien ne marcher que sur des pierreries. En ces estuues de Scipion les fenestres sont de petits trous, qui monstrent que pour n'affoiblir la muraille on n'en a voulu percer que ce qu'il en falloit pour auoir du iour. Mais à ceste heure si de toutes parts il n'y a de grandes ouuertures par où le Soleil entre, depuis le matin iusques au soir: si on ne se haste en se lauant: si de la cuue on ne voit bien auant en la mer, & en la campagne, on dit, Ce sont des Cachots, & non pas des Estuues. Ainsi les choses que du temps qu'elles furent faites tout le monde venoit voir par merucille, se trouuér à la fin mises au nombre des vieilles pieces, & reietées par le luxe, qui d'un siecle à l'autre cherche quelque nouuelle inuention de se surmonter. Les Estuues en ce temps-là n'auoient garde d'estre frequentes, comme elles sont; & ne les faisoit-on pas si magnifiques. Car aussi, qu'elle apparence y auoit-il de parer vne chose d'un liard, inuentée pour le seruice, & non pour la volupté? L'eau n'y estoit pas versée comme elle est, & n'y fourdoit pas chaude, comme elle fait. Il leur sembloit que puis que c'estoit pour receuoir les ordures, c'estoit tout un qu'elle fut claire ou espaisse. Mais à vostre aduis, combien auoit-on de plaisir d'entrer en ces estuues, toutes obscures, & plâstrées comme elles estoient, quand on pensoit, que Caton, Fabius, Maximus, ou quelqu'un des Cornéliens auoit prins la peine de les faire accommoder, & quelquefois mesmes d'y mettre la main? Car alors les

Ediles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne desdaignoient point d'entrer en ces lieux, destinés à la commodité du peuple, pour faire qu'on y fut nettement serui, & qu'il ny eust de la chaleur que bien à propos; non comme aujourd'huy, qu'on les chauffe d'une façon qu'un esclave qui auroit fait quelque infigne meschanceté sembleroit assés puni d'y estre ietté tout vif. Pour moy ie dirois qu'on les veut plustost brusser que chauffer. Je m'assure que la plus part de ceux d'aujourd'huy tiennent, que Scipion n'estoit qu'un lourdaud, de n'auoir pas fait de belles grâdes vi-tres à ses estuues, afin de voir clair à se rôtir, & n'en partir point iusqu'à la fin de sa digestion; O le pauvre homme! il ne sçauoit pas que c'est de viure! Il ne prenoit pas seulement, garde que l'eau où il se lauoit fut reposée! Il s'y mettoit bien souuent qu'elle estoit toute trouble, de maniere que s'il pleuuoit un peu fort, il y auoit plus de bourbe que d'eau. Mais aussi n'auoit il que faire d'estre si curieux, puis qu'il ne se lauoit que pour se décrasser, & non comme on fait à ceste heure pour se deparfumer. Cōbien pēsés-vous qu'il y auourd'huy de mignons, qui vous diront, qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion, & que vrayement il se pouuoit dire banni, puis qu'il estoit reduit à se lauer si chetifement: Encore, afin que vous le sçachiés, il ne se lauoit pas tous les iours. Car (comme disent ceux qui en ont escrit) la coustume du vieil temps estoit de se lauer tous les iours les bras & les iambes.

pour

pour la poudre que d'une heure à l'autre on pouvoit amasser en travaillant. Mais pour le reste, ils se contentoient de le laver vne fois la semaine. Quelqu'un dira : qu'ils estoient donc bien sales. Que pensés-vous qu'ils sentoient ? Les armes, la sueur, l'homme. Les hommes ne furent iamais si brds, que depuis que les estuves ont esté si nettes. Quand Horace veut descrire vn homme infame, & signalé par la superfluité de ses delices, que dir-il ?

Rufille sent le musq.

Si le Rufillus de son temps vivoit du nostre, & qu'il ne fût point mieux parfumé qu'il estoit, on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gorgonius, qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien aujourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouvelle deux ou trois fois le iour, de peur que l'air ne le face esvanoüir. Mais que dirés vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement ? Si vous trouués que ces discours soient trop melancoliques, pensés que c'est la maison où ie suis qui les produit. Ægialus à qui elle est aujourdhuy, & qui est vn grand homme en matiere de mesnage, m'a appris, qu'il n'y a si vieil arbre qui ne se puisse transplanter. C'est vne chose necessaire à sçauoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliuiers, à qui nous ne verrons iamais porter des fruits. Pour moy ie vous puis dire sans mentir, que i'ay veu transplanter tout vn iardin de trois ou quatre ans, parce que les fruiçts

504 II. PARTIE DES OEVRES
ne se trouuoient pas d'un goust bien agreable. Vous
trouuerés encore à vous couvrir sous un arbre.

Qui reserve tardif son ombrage aux neveux,
comme dit Virgile, qui ne prend quelquefois pas tant
garde à la verité qu'à la bien-seance; & semble qu'il
vueille qu'on le lise plustost pour plaisir, que pour ap-
prendre à labourer. J'en laisseray assés d'autres exem-
ples, pour vous en dire un qu'aujourd'huy j'ay esté
forcé de condamner,

Quand la tie de saison met les plantes en feue,

On sème le saint-foin, & le mil, & la feue.

Vous voulez voir si ce qu'il dit est veritable, & si tout
cela se doit semer en mesme saison? Nous som-
mes à la fin du mois de iuin; Et cependant au-
jourd'huy j'ay veu cueillir des feues, & semer du
mil.

II. Je reuiens aux oliuiers, de quoy j'ay veu faire en
deux façons. Quand ils veulent transplanter ces ar-
bres desia grands; apres qu'ils les ont esbranchés à
un pied pres du tronc, ils les desplacent, & leur esbar-
bent les racines, en sorte qu'il n'y demeure gueres que
la principale souche: laquelle ils enduisent de fumier,
& la mettent dans sa fosse. Cela fait, ils iettent de la
terre dessus, & marchent par tout à l'entour, pour
garder (à ce qu'ils disent) que le vent ny le froid ne
leur face mal. Et de fait il y a bien de l'apparence que
l'arbre ne s'en esbranle pas si tost, & que par ce moyen
les racines, qui sont encores tendres, & qui ne tien-

nent que par emprunt, ont loisir de reprendre, & de
 se loger à leur gré. Mais auant que de couvrir la sou-
 che, ils en raclent quelque peu; parce qu'ils tiennent
 que les racines nouvelles sortent mieux de ces en-
 droits qui ont esté descouverts. Au reste il ne faut pas
 que le tronc sorte plus de trois ou quatre pieds de ter-
 re: Car de ceste façon ils ietteront incontinent des le
 pied, & ne seront ny flestris, ny hassés, comme ils sont
 ordinairement deuant que d'estre renouuells. Ils en
 plârent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des scions
 d'oliuier, des plus forts & des plus longs, mais qui ont
 l'escorce encore tendre, comme est celle des ieunes
 arbres, & en font, comme nous auons dit des autres.
 Ceux-cy ne viennent pas si tost: mais quand ils sont
 repris vne fois, ils iettent du plus beau bout qu'il est
 possible. Je leur ay veu aussi transplanter vne vigne
 vieille. Quand on la deplante, il faut, s'il est possible,
 cueillir aussi tout ce qu'elle a de cheueux en la racine;
 puis la coucher tout bellement, & bien de son long,
 afin que le corps même iette des racines. J'en ay veu de
 plantées de ceste façon, non seulement en Feurier,
 mais deuant la fin de Mars, qui commencent desia de
 setier. Or Ægialus me dit, que tous ces arbres, de qui
 la racine est grande, se veulent arroser d'eau de cister-
 ne. Si cela est, nous sommes bien: car nous auons les
 pluyes à commandement. Je ne vous en veux pas ap-
 prendre dauantage, de peur que ie ne fusse aussi em-
 pesché de respondre à vos demandes, comme est
 Ægialus aux miennes.

EPISTRE LXXXVII.

ARGUMENT.

- I. *Nous nous passons sans incommodité des choses superflües.*
- II. *Les biens de la Fortune ne nous enrichissent point.*
- III. *Contre les excessives despendes.*
- IV. *La Vertu seule nous rend heureux.*
- V. *Vne mauuaise chose n'en produit iamais une bonne.*
- VI. *Si les richesses se peuvent appeller biens.*

I'Ay fait naufrage deuant que d'estre embarqué. Je vous diray comment, afin que vous ne mettiés pas cela au nombre des paradoxes des Stoïques; encôre que, vucillés vous, ou non, j'espere quelque iour vous faire voir qu'en ce qu'ils disent, il n'y a rien de faux, ny mesme de si estrange, comme il semble à ceux qui ne les considerent que par dessus.

L. Cependant ie vous diray que ce voyage m'a fait connoistre combien nous auons de choses qui ne nous seruent de rien, & de combien de superfluités

nous pouuons nous passer par iugement, puis que nous ne nous en trouuons point incommodés quand il nous en faut passer par nécessité. Il y a deux iours que Maximus & moy sommes icy, sans autres seruiteurs que ce que nous en auons, pour faire monter avecque nous dans le coche; & sans autre équipage que les habits que nous auons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de receuoir tout le contentement que nous sçaurions desirer. Le matelas est contre terre, & moy sur le matelas. De deux mantes i'en fais seruir vne dessous, & l'autre dessus. Quant à nostre repas, il n'est pas possible d'y rien retrancher: il ne faut point beaucoup de temps pour l'apprester. Mais quoy qu'il y ait, ie ne mange iamais que ie n'aye des figues seches, & des tablettes, si i'ay du pain, les figues me seruent de viande; si ie n'en ay point, i'en fais comme de pain. Elles me font tous les iours recommencer l'année, laquelle ie tache de me rendre heureuse par meditations vertueuses & par vne ame qui desdaigne tout ce qui n'est point sien. Ie me procure la paix par ne rien craindre, & les richesses par ne rien desirer. Le coche où ie suis venu est assés grossier, & sent plu-
stost le village qu'autrement. Les mules qui le traient, font assés iuger qu'elles mangent en marchant. Le muletier est nuds pieds, & si ce n'est point qu'il ait trop de chaud. A grand' peine me puis-ie resoudre d'auouer que ce coché soit à moy. La Vertu me fait encore honte. Autant de fois que i'en rencontre quel-

ques vns bien équipés, il n'est pas possible que ie me garde de rougir. C'est vn tesmoignage que ie branfle encore au manche. Je ne suis pas si ferme en effect, comme en discours. Quiconque est honteux de se voir en vn mauuais coche, il seroit glorieux s'il se voyoit en vn bon. Je ne suis encores gueres bien, puis que ie n'ose ouuertement renoncer aux vanités, & que ie suis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray sur le chemin. Si i'estois ce que ie dois estre, ie parlerois de ceste façon à tout le genre humain; Pauures gens vous estes sels! Vous vous abusez: vous admirez des choses qui ne seruent de rien: vous estimez vn homme pour des choses qui ne sont point à luy. Quand il est question du reuenu, vous faites merueille de conter exactement: si quelqu'un vous prie de luy prestter de l'argent, ou de luy faire vn plaisir (car nous en sommes venus là, que la courtoisie se couche en despence aussi bien que le reste) voicy comme vous supputés. Il a beaucoup; mais il doit beaucoup. Aussi, il a vne belle maison, mais il fait l'interest de l'argent qu'il en a baillé: il a son train & son équipage aussi leste qu'il est possible, mais il ne paye pas: s'il auoit payé ses debtes, il ne luy demeureroit rien.

II. Vous deussies apporter ceste mesme diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prestter, & regarder ce que chacun a qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche, pource qu'il est serui en vaisselle d'or, & qu'il la fait porter partout où il va: pource

qu'il a du bien en fonds, & en rente de tous costés: pource que tout aupres de la ville il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux plus esloignés deserts de la Pouille pour estre enuie. Quand vous aures tout dit, il est pauvre. Pourquoi? pource qu'il doit. Combien? tout: si peut estre vous ne pensés qu'il y ait difference de deuoir à vn homme, ou à la Fortune. Que luy seruent ces mules si grasses, & toutes d'un poil: que seruent ces coches si magnifiques?

Instrati ostro, &c.

Pour tout cela, ny le maistre ny les mules n'en valent pas vn liard dauantage.

III. M. Caton le Censeur, de qui la naissance ne fut pas moins vtile au peuple Romain que celle de Scipion, parce que comme l'un fit la guerre aux ennemis, l'autre la fit aux vices, ne monstroir iamais qu'un mochant qui ledin, avec vn bissac à l'arson de la selle, où estoient ses chemises & ses besongnes de nuit. O que ie voudrois bien luy auoir veu raconter quelque vn de nos piaffeurs d'auourd'huy, qui ne sçauent marcher s'ils n'ont vne compagnie de cheuaux legers deuant eux, pour leur esmouuoir de la poussiere. Il n'y a point de doute qu'il ne semblast plus braue & mieux acompagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avecque tout son pompeux appareil, il est si ruiné qu'il ne sçait ce qu'il doit deuenir, & à quel mestier il se doit reduire. Quel ornement & quelle gloire du siecle estimés-vous que c'estoit, qu'un General d'armée,

vn qui auoit eu l'honneur du Trióphe, & de la Censure, & (qui est plus que tout le reste) Caton, se passer avec vn cheual, & encore le partager entre son bagage & luy? Vous scauroit on bailler courtaut, traquenart ny haquenée à qui vous ne preferassies ce cheual, bouchonné de la main propre de Caton? Ie vois bien que ie suis en vne matiere qui n'auroit iamais de fin, si ie ne la luy mettois moy-mesme.

IV. Ie la vay donc laisser, pour vous dire encore quelques-vns des arguments que nous mettons en auant, à prouuer que pour estre parfaictement heureux, il ne faut autre chose que la Vertu: Ce qui est bon, fait les hommes bons: comme ce qui est bon en la Musique, fait le Musicien. Les choses casuelles ne font personne bon: Elles ne peuvent donc estre bonnes. La responce des Peripateriques est, premiere-ment que nostre proposition est fausse, pource qu'il ne s'ensuit pas, que ce qui est bon face les hommes bons. En la Musique il y a quelque chose qui est bonne; comme vne flutte, vne corde, vn archet ou quelque autre tel instrument, & toutefois rien de tout cela ne fait le Musicien. A cela nous repliquons, qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ce que nous disons estre bon au Musicien: Car nous parlons de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne en l'Art de la Musique, il n'y a point de doute qu'elle ne face le Musicien: Ie m'en vais le vous éclaircir encore mieux. Ce qui est bon en l'Art de la

Musique,

Musique, a deux significations: en l'une s'entend ce qui aide l'Art du Musicien; & en l'autre ce qui sert à l'action. Les flutes, les orgues, les cordes, & autres instruments appartiennent à l'action, & non à l'Art. Car pour ne les auoir point, vn Musicié ne laisse pas d'auoir la sciéce. Mais peut-estre il ne la peut môstrer, s'il ne les a. Ceste duplicité n'est pas en l'homme: car ce qui est le bien de sa vie, est aussi le sien. Ce que le plus vilain & le plus abjet homme du monde peut auoir, ne se peut estimer bien. Or vn maquereau, vn bourreau, & tout autre homme de mesme estoffe peut auoir des richesses, les richesses ne sont donc point biens. Ils respondent de rechef, Qu'en nostre proposition est fausse; parce qu'en l'Art de Grammaire, de Medecine, & de Pilotage, nous voyons arriuer du bien à ceux qui sont les plus contemptibles; il est vray: mais ce ne sont pas sciences qui facent profession d'auoir le courage grand, de se rehausser, & de desdaigner ce qui est fortuit. C'est la Vertu qui releue les hommes: c'est elle qui les porte au dessus de tout ce que le vulgaire estime, & qui leur oste le desir & la peur de ce que communément on appelle Bien & Mal. Chelidon, qui fut vn des mignons de Cleopatre, fut extremement riche; Et de nostre temps, Natalis, de qui l'impureté fut si detestable, qu'il faisoit purger les femmes en sa bouche, fut heritier de beaucoup de personnes, & beaucoup aussi furent les siens quand il mourut. Que dirons nous donc? ou que

son argent le fit infame, ou qu'il fit infame son argent. Il est des hommes, à qui les biens tombent entre les mains comme vn denier au fonds d'un retraits. La Vertu tient vn autre rang; Elle volle de ses ailes; & pour se faire estimer, ne produit que ce qui est proprement sien. De quelque façon que les richesses se rencontrent en sa possession, elle ne leur fait pas cete honneur, de croire que ce soient biens. Mais pour estre ou Medecin, ou Pilote, on n'est point obligé de les mespriser. Ce ne sont point professions qui deffendent d'en faire cas. Vn homme, pour ne rien valloir, ne laissera pas d'estre Medecin, d'estre Grammairien, d'estre Pilote, non plus que d'estre Cuisinier. Il n'est pas raisonnable de mettre au nombre des autres, celuy qui a vne qualité que les autres n'ont point. Nous sommes tels que ce que nous auons nous fait estre. Quand on fait le prix d'un panier de quelque chose, on ne conte point le panier: il ne se parle que de la marchandise: au contraire on le baille ordinairement par dessus. Quand on etiquette vn sac d'argent, on n'y met point le prix du sac: il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux-cy qui sont si riches: ils ne sont que les accessoires & les dependances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage est grand, c'est la grandeur de son ame, & par consequent il demeure vray, que ce qui se peut trouuer en la possession d'un homme contemptible, ne se doit point appeller Bien: Aussi ie ne scaurois auouer

que ce soit Bien que l'indolence; vne cigalle, & vne puce l'ont. Je ne diray pas non plus que ce soit bien qu'estre en repos, & n'auoir rien qui nous fâche: Car qu'y a-t'il au monde de si en repos qu'un ver? Voulez-vous sçauoir ce qui fait un homme Sage? Cela mesme qui le fait Dieu. Vous pouués iuger par là s'il faut que ce soit vne cause diuine, celeste, & magnifique. Ce qui veritablement est Bien, n'est pas chose qui se communique indifferemment à toutes personnes; tout le monde n'est pas capable de le posseder. Voyés

Quid queque ferat, &c.

Cette distribution de toutes choses par contrées, s'est faite, afin que par le besoin que reciproquemet nous aurions les vns des autres, le commerce nous fût necessaire. Le souverain Bien, comme les autres choses, a sa place, qui luy est particulierement destinée: ce n'est ny parmi l'yuire, ny parmi le fer. Voulez-vous sçauoir où c'est? En l'esprit, qui, s'il n'est pur & saint, n'est point capable de loger un Dieu.

V. Vne chose mauuaise n'en produit point vne bonne, l'Auarice produit les richesses: les richesses ne sont donc point Biens. Ils nient ceste proposition, qu'un bien ne peut venir d'un mal: car du Larcin & du Sacrilege il vient de l'argent; Et cependant le Larcin & le Sacrilege sont maux, entât qu'il en vient plus de mal que de bié. Car si on y gaigne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxiétez, & de trauaux,

de corps & d'esprit, que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage ne s'apperçoivent pas, qu'en disant que le Sacrilege, le Larcin & l'Adultere sont mauuais, pource qu'ils sont cause de beaucoup de mal, ils disent aussi, qu'ils sont aucunement bons, pource qu'ils sont cause de quelque bien, qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes, & que toutefois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyés vous qui ne celent point leurs volleries? Combien qui publient leurs adulteres? Car pour les petits Sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche: mais les grands acquierent des triumphes à ceux qui les font. Dauantage, s'il demeure vray que le Sacrilege soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action louable & vertueuse, qui est vne absurdité si esloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu, pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc impossible que de ce qui est mauuais il puisse rien sortir qui soit bon. Car si, comme ils disent, le Sacrilege n'est mauuais qu'entant qu'il apporte beaucoup de mal, en promettant à celui qui le fait qu'il n'en fera point en peine, & l'assurant de toutes risques; il ne luy manquera rien qui ne soit entierement bon; Et neantmoins les meschans n'ont point de supplice plus rigoureux que la meschanceté mesme. Vous vous abusez, si vous pensez qu'ils ne soient punis que quand vous les voyés en

prison, ou sur l'eschaffaut. Ils le font aussi-tost qu'ils ont fait la faute; & le plus souuent mesme en la faisant. Disons donc que le bien ne vient non plus du mal, qu'une figue d'un oliuier: l'herbe respond à la graine. Ce qui est bon ne peut degenerer. Comme ce qui est honneste ne vient point de ce qui est vilain; aussi ne fait ce qui est bon de ce qui est mauuais. Car le Bon & l'Honneste sont vne mesme chose. Il y a quelques Stoïques qui y font ceste responce. Prenons le cas que l'argent soit bon, de quelque part qu'il vienne: il ne s'ensuit pas que l'argent soit du Sacrilege, encore qu'il soit pris du Sacrilege. Vous le comprendrés mieux par ce que ie vous vay dire. Il y a vn tresor & vne vipere en vn mesme pot. Si vous en ostés le tresor, encore qu'il y ait vne vipere avecque le tresor, ce n'est pas à dire que le pot me donne le tresor, à cause qu'il a vne vipere; mais ayant vn tresor & vne vipere, il me donne le thresor: Ainsi le gain du Sacrilege ne vient pas du crime qui s'y commet, mais du profit qui y est. Comme en ce pot la vipere est le mal, & non pas le thresor qui est avecque la vipere, ainsi ce qui est de mauuais au Sacrilege, c'est le crime, & non pas le profit. On replique à cela, que ce ne sont pas choses semblables. Car quand ie fouille dans le pot, ie puis bien prendre le thresor, & laisser la vipere: mais ie ne puis separer le profit du Sacrilege, & si ie veux auoir l'un, il faut que ie face l'autre, parce que le profit est dans le Sacrilege, & non pas

aupres. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'auecque beaucoup de mal, n'est point bonne: or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour respondre à cet argument: Que la proposition que nous faisons a deux significations: l'une, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal: Ce qui se peut aussi bié dire de la Vertu. Car il arriuera quelque fois qu'un qui se sera mis sur la mer, pour aller estudier en quelque part, ou fera naufrage, ou sera pris par les Corsaires.

VI. L'autre signification est, qu'une chose de qui l'acquisition nous couste beaucoup de mal, ne se peut appeller bonne: d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez ny les richesses soient causes de mal; ou si par les richesses, il nous arriue du mal il ne suffit pas de dire, qu'elles ne soient point bonnes: il faut dire ouuertement qu'elles sont mauuaises. Or ceux qui les des-estiment le plus, se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes: mais au reste ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles: & les mettent mesmes au nombre des choses qui accommodent nostre vie: Ce qui ne seroit pas, s'il estoit vray que pour les auoir il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-uns font encore ceste replique, Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous auons du mal, il vient, ou de nostre imprudence, ou de la malice

d'autrui. Vn couteau ne tuë personne : il n'est que l'instrument du tueur. Il se peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richesses, mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moy, ietrouue que Possidonius approche plus du but que nul autre, quand il dit, Que les richesses sont causes du mal, non pas qu'elles nous en fassent : mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire. Car il y a vne cause efficiente qui tout aussi tost nous fait dommage, & vne autre precedente. Les richesses ont cette cause precedente : Elles nous bouffissent le cœur, engendrent l'Arrogance, attirent l'Enuie ; & nous auenglent de telle façon, qu'encore que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelquefois du preiudice ; neantmoins nous sommes bien aises de l'auoir. Or en ce que veritablement nous appellons Bien, il n'y a que redire, il est pur : il ne corrompt ny ne trouble point l'esprit ; Et s'il l'élargit & le releue, c'est sans le remplir de vent. Les biens nous donnent de l'assurance, les richesses de l'audace : Les biens nous donnent de la generosité, les richesses de l'insolence, qui n'est qu'une generosité contre-faite : vous dirés qu'à ce cōpte non seulement les richesses ne sont point bonnes, mais elles sont mauuaises. Elles le seroient sans mentir, si de soy-mesmes elles nous faisoient mal, & qu'elles eussent la cause efficiente que j'ay dit. Mais elles ont la precedente, qui ne prouoque pas seulement les esprits, mais les appelle par vne apparence de Bien, si coloré, qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laissent em-

porter. La Vertu par mesme raison se pourra dire auoir la cause precedente del'Enuie. Car il en est beaucoup qui sont enuiés pour leur Sageſſe, ou pour leur Iuſtice: mais la Vertu n'a pas ceſte cause de ſoy-mesme, & à bien conſiderer ceſte ſplendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter enuie, il y auroit du ſuiet de ſe raiur de ſon merite & de ſe paſſionner de ſon amour. Poſſidonius dit, qu'il ſeroit d'auis d'argumenter de ceſte façon. Les choſes qui ne donnent à l'ame grandeur, confidence, ny ſecurité, ne ſont point biens; or la ſanté, les richesses, & autres telles choſes ne ſont rien de tout cela, ce ne peuuent donc eſtre biens. Il fait ce meſme argument encore plus tendu. Les choſes qui ne donnent à l'ame grandeur, confidence ny ſecurité: mais au contraire y ſont naiſtre l'inſolence, l'orgueil, & la preſomption, ſont mauuiſes: les choſes fortuites le ſont, elles ſont donc mauuiſes. Je ſçay bien que quelqu'un dira, que de ceſte meſme raiſon il ſ'enſuiuroit que les richesses ne ſe pourroient pas ſeulement appeller commodités. Mais la condition des commodités & des biens eſt differente. Il ſuffit qu'une choſe, pour eſtre commode, face plus de profit que de dommage. Pour eſtre bonne, elle doit eſtre toute pure, & n'auoir rien en ſoy qui puiſſe faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'eſt pas bien, mais ce qui profite, & ne nuit point; Et pour ce les comodités peuuent indifferemment conſeruer toutes ſortes de gents, quelque peu de iugement qu'ils

qu'ils ayent, & les bestes mesmes: tellement que combien que nommant le tout selon la partie qu'il a la plus grande, nous appellons vne chose commode; il ne laisse pas pourtāt d'y auoir de l'incommodité meslée parmi. Ce qui est bien ne peut être possédé que du Sage; Et pource il ne faut point qu'il y ait rien qui luy puisse dementir ce nom. Ayons bon courage: nous n'auons plus à detacher qu'un nœud: il est vray qu'il est vn peu mal-aisé. Des choses mauuaises, il ne s'en fait pas de bonnes: de plusieurs pauuretés il s'en fait des richesses. Les richesses ne sont donc point bones. Cét argument n'est pas auoüé des Stoïques: il est de la forge des Peripateriques, qui le proposent & y font eux-mesmes la responce. Possidonius dit, Qu'il n'y a escole de Dialectique, où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voicy comme Antipater le refute. La Pauureté ne se dit point par position, mais par priuation, que les Grecs appellent *σθένει*, c'est à dire, non pour auoir, mais pour n'auoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui sont au monde, il n'y a pas moyé d'en remplir vne. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses; & non pas beaucoup de pauuretés. Vous prenés la Pauureté d'un autre biais qu'il ne faut. La Pauureté ne consiste pas au peu de chose que nous auons, mais au grand nombre de celles que nous n'auons point. Vn homme n'est point pauvre, au regard de ce qu'il a; mais au regard de ce qui luy defect. Je m'exprimerois mieux, si j'auois vn mot qui

signifiât ἀπορία. C'est le nom qu'Antipater donne à la Pauvreté. De moy, ie ne pense point qu'on la puisse définir plus proprement que possession de peu de chose. Ceste dispute de la substance des richesses, & de la Pauvreté, sera pour quelque iour que nous aurons plus de loisir; Et par mesme moyen nous considerons si ce seroit point mieux fait d'adoucir ce que la Pauvreté semble auoir d'amertume, & couper les ailes à l'oultreuidance des richesses, que de disputer des parolles comme si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appellés à quelque assemblée, & qu'il soit question de faire passer vne loy touchant l'abolition des richesses: Mettons-nous en auant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre aduis? Sera-ce avecque ces plaisantes subtilités seulement que nous persuaderons au peuple Romain, Qu'il approuue la Pauvreté; qu'il la recherche comme le premier fondemēt & la cause principale de son Empire, Qu'il se deffie de ses richesses, & se ressouuienne qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincus; Que c'est par ceste sorte que les brigues, les concussions, & les tumultes sont entrés en la ville du monde la plus Religieuse & la plus continente? Que si vn peuple ne les a peu oster à tous les peuples de la terre, il sera bien plus aisé à tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul! C'est avecque ces raisons qu'il faut combattre les passions; & sans leur prescrire des bornes, tâcher de les exterminer entierement.

Ayons des parolles plus fortes, si nous n'en pouuons auoir de plus courageuses.

EPISTRE LXXXVIII.

ARGUMENT.

- I. La Philosophie merite le titre de Science liberale, parce qu'elle fait l'homme libre.*
- II. La Philosophie nous fortifie contre le Vice, & contre les traits de la Fortune.*
- III. Quatre sortes de sciences liberales.*
- IV. La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.*
- V. Toutes choses sont disputables.*

VOUS voulez que ie vous die ce qui me semble des sciences liberales. Il n'y en a pas vne seule de qui ie face cas. Je ne scaurois appeller Bien vne chose de qui le but est de gagner. Ce sont mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit s'il passe par dessus, & le gastent s'il y croupit. Aussi nel'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous scaués bien qu'on les a nommées Liberales, comme dignes d'un homme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce titre doit appartenir. C'est l'estude de la Sagesse, qui merite l'honneur: comme seule releeuée, genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que jouëts à petits enfans. Pouués-vous bien vous persuader qu'une chose fût bonne, qui est enseignée par les hommes du monde les plus infames, & les plus mechants? Ce ne sont point sciéces que nous deuions apprendre: mais si nous les auions apprises, il n'y auroit point de mal. Quelques-vns ont fait ceste question, Si les Arts liberaux pouuoient faire vn homme de bien? Et tant s'en faut que cela soit, ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de monstrier. Tout le soin du Grammairien est en l'agencement des parolles. Il s'esslargit bien quelque fois iusqu'à l'Histoire: mais quand il va iusques aux vers, c'est le bout de sa carriere: il ne passe iamais plus auant. Le vous laisse à penser en quoy l'assemblement des syllabes, le chois des parolles, la memoire des fables, & la mesure des vers, peuuent ayder vn homme qui se veut acheminer à la Vertu? ny quelle assurance contre la mort, quelle moderation aux conuouitises, & quelle temperance aux voluptés il en peut tirer? Venons aux Professeurs de Geometrie, & de Musique, vous trouuerés aussi peu ces leçons chés eux, que chés les Grammairiens; Et cependant, ce sont choses que qui ignore, ne gaigne rien de sçauoir tout le demeurant. Il faut voir s'ils enseignent la Vertu, ou non: s'ils ne

l'enseignent, il est impossible de l'appréhendre d'eux : s'ils l'enseignent, ils sont Philosophes. Voulez-vous sçavoir que ce n'est pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire ? Regardés comme leurs professions sont différentes. Or il est certain qu'elles seroient semblables, s'ils enseignoient vne mesme leçon. Je sçay bien qu'ils veulent faire accroire qu'Homere estoit Philosophe : mais c'est si lourdement, qu'ils se refutent eux-mesme par les raisons qu'ils amènent pour le verifïer. Car ils le font tantost Stoïque, n'approuuant rien que ce qui est Honneste : desdaignant les voluptés, & ne pouvant par les promesses de l'immortalité mesme, estre distrait de l'amour de la Vertu. Tantost ils le font Epicurien, loüant l'estat d'une ville paisible, où les habitans n'ont rien qui les occupe que les dances, les chansons, & les festins. Tantost ils le font Peripatetique, induisant trois sortes de Biens : Et tantost Academique, tenant ses opinions suspenduës, & se gardât de rien affermer. Par ceste incompatibilité d'estre de tant de Sectes ensemble, ils montrent bien qu'il n'estoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait esté Philosophe : & puis que cela se remarque en ses vers, il faut bien dire qu'il s'estoit fait sage deuant qu'il en fust. Aprenons donc ceste science qui l'a fait sage. Il nous chaut aussi peu de sçavoir qui estoit le premier d'Homere ou d'Hesïode, côme si Hecube estoit plus ieune qu'Helene ; & ce qui fut cause que sa beauté luy dura si peu : Quand ie sçaurois exactement l'âge de

Patrocle, & d'Achille, de combien pensés-vous qu'il m'en fust mieux? Ne serions nous pas plus Sages de voir mettre quelque fin à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Vlyse? Je n'ay pas de loisir assés, pour oüir disputer s'il courut tant de risques entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous sont inconnuës, parce qu'en si peu d'espace il estoit mal-aisé qu'il fût si long-temps sans trouuer quelque port.

II. Les tempestes de l'esprit nous donnent tous les iours de la besongne: nostre meschanceré nous fait courre toutes fortunes. Nous n'auons point faite de beaux yeux qui sollicitent les nostres; & en cela seulement nous auons des ennemis assés. C'est de là que se presentent ces monstres effroyables qui ne demandent que l'effusion du sang humain: c'est de là que viennent ces insidieux appas qui nous attirent par l'oreille: c'est de là que viennent tant de naufrages, & tant de maux de toutes façons. Enseignés-moy d'aimer ma patrie, ma femme, mon pere, & faites qu'il n'y ait point de peril assés grád pour m'empescher de leur en rendre tesmoignage: Et qu'en des actions si loüables, ie sois resolu, qu'apres ma barque rompuë, ie m'affourche encore sur les esclats. Que vous sert de vous enquerir si Penelope a passé son temps avec ceux qui la recherchoient? Si par discretion elle s'est parée de scandale; & si deuant que reconnoistre Vlyse elle se doutoit bien que c'estoit luy? Faites que ie sçache

que veut dire Pudicité: quelle Vertu c'est, & si c'est vn bien du corps ou de l'esprit. Le viens à ceste heure aux Musiciens. Vous m'apprenés à concerter des voix gresles avecque des grosses; & à faire vn accord de tons discordans: Faites plustost que ie sçache accorder mon ame, & donner à mes volontés vne perpetuelle cōformité. Vous me monstres qui sont les tons lamentables: monstrez-moy plustost comme aux aduersités ie ne lamenteray point. Le Geometre m'enseigne à mesurer des campagnes: j'aymerois bien mieux qu'il m'enseignât à quelles bornes le contentement de l'homme se doit arrester. L'Arithmeticien m'appred à conter & faire seruir mes doigts à l'Auarice: Je serois bié plus aise qu'il me fist voir que tous ces contes là ne seruent de rien, Qu'un hōme n'est point plus heureux pource que son reuenu lasse ceux qui en font la recepte; Qu'au contraire, presque tout ce qu'il possède sont choses superflues; & que s'il luy faillloit auoir la peine de conter son bien luy-mesme, il n'y a point de pauvre homme qui ne fust plus heureux & plus content que luy. Que me sert que ie face exactement partir vn champ, & que mon frere & moy s'il faut que nous separions vn arpent de terre, soyons sur le point de nous couper la gorge? Que me sert d'estre vn suffisant homme à prendre les pieds d'un arpent, & sçauoir que c'est que quart, que doigt, & que pouce: si le voisinage d'un Grand, qui empiere quelque chose sur moy, me rend melancolique? Vous m'encei-

gnés comme ie ne perdray, pas vn pied de terre; & ie veux apprendre comme ie pourray tout perdre sans me fâcher. Vous dites que l'heritage qu'on vous veut oster est en vostre maison dès le temps de vostre grand pere; Et quoy? Deuant qu'il fust à vostre grand pere, à qui estoit-il? Monstreriez vous bien, ie ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit? Vous y estes venu comme fermier, & non comme seigneur. Demandez-vous de qui vous estes fermier? De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conseruer. Les Iuriscultes tiennent que les choses publiques ne sont point suiecttes à Vscapion; Ce que vous tenés est public; il est à tout le genre humain en general. O la belle science! Vous sçaués mesurer vn cercle, & reduire en carré quelque forme qu'on vous baille. Vous sçaués combien il y a d'vne estoille à l'autre. Il n'y a rien qui eschappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre, mesurez moy l'esprit de l'homme, dittes moy comme il est grand ou petit. Vous connoissés bien vne ligne droite: mais à quoy est bon cela? Si vous ne sçaués comme en vos actions il se faut conduire droictement? Ie viens à ceste heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis,

Frigida Saturni, &c.

De quoy me seruira ceste Science, que de me faire chagriner, quand Saturne & Mars seront opposés, & quand Mercure fera son couchant à la veüe de Saturne?

ne?

me l'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient ils sont propices, & ne peuuent changer de naturel; Que la courſe ineuitable des Deſtins, les meine d'un ordre qui n'eſt iamais interrompu; Que leurs reuolutions ſont reglées, & produiſent, ou marquent les euenemens de tout ce qui ſe fait icy bas. Mais ſoit qu'elles ſoient les cauſes de ceſte diuerſité d'effeets que nous voyons au monde; ſoit que ſeulement elles en ſoient les meſſageres, que nous ſeruira d'auoir preueu des choſes que nous ne pourrons euitter? ſçachons les, ou ne les ſçachons pas; il faut qu'elles auiennent

Si vero ſolem, &c.

Penſés que me voila bien aſſeuré de toutes ſurpriſes; Et ſi ie vi iuſqu'à demain au matin, ne ſeray-ie pas trompé? Il eſt certain qu'oüy. Car nous ſommes trompés, quand il nous arriue quelque choſe que nous ne ſçauions pas qui nous deult arriuer. Pour moy ie ne ſçay pas ce qui ſera: mais ie ſçay bien tout ce qui peut eſtre. La Fortune ne peut rien produire contre mon eſperance. l'attens tout: Si elle m'en quitte quelque choſe, à la bonne-heure. Quand il ſe paſſe vne heure ſans que j'aye quelque aſſault, ie ſuis trompé. Toutes-foiſe encore ne le ſuis-ie pas. Car comme ie ſçay que tout me peut arriuer, ie ſçay bien auſſi que ce ne doit pas eſtre tout auſſi-toſt. Quoy qu'il en ſoit, j'eſpere touſiours du bien: mais ſ'il arriue du mal, ie ſuis preſt à le receuoir. Il faut que vous me ſupportiés ſi j'ay des

opinions particulieres. Car il n'est pas possible, que ie mette ny les Peintres, ny les Sculpteurs, ny les Tailleurs de marbres, ny tous ces autres Ministres de nos dissolutions au rang des Sciences liberales. Je n'y reçoyn plus les Luteurs, ny toute science qui veut de l'huille, ou de la poudre; Ou bien i'y voudrois aussi receuoir les Parfumeurs, les Cuisiniers, & toute ceste race de gens, de qui les esprits ne trauaillent que pour le seruice de nos voluptés. Car ie vous prie, que trouués vous de liberal en ces vomisseurs de matin, qui ont le corps aussi gras & potelé, comme l'esprit tabide & letargyque? Pensés comme nos beaux exercices d'aujourd'huy se rapportent à ceux que nos Ancestres faisoient faire à leurs enfans, de lancer le iauelot, ietter la barre, monter à cheual, tirer des armes: & quoy qu'ils fissent, de tenir tousiours le corps droit. Car ils ne vouloient point qu'ils apprissent rien qu'il fallust faire de couché; Mais ny les vns ny les autres ne sont point choses qui nous rendent capables de la Vertu. Car que me sert que ie me sçache bien aider d'un cheual, & qu'à point nommé ie le pare, si ie me laisse emporter à mes passions? Que me sert qu'à la lutte & à coups de main, ie demeure maître de tous mes Antagonistes; si ie me laisse vaincre à la Colere? Et quoy donc? les Sciences liberales, ne nous sont bonnes à rien? Si sont bien à quelque chose, mais non pas à l'acquisition de la Vertu. Car les Arts mechaniques mesmes, avec qui la Vertu n'a point de commerce,

ne laissent pas d'avoir beaucoup de commodités pour l'usage de la vie: Pourquoy donc faisons nous apprendre les sciences liberales à nos enfans? Ce n'est pas qu'elles les puissent faire Vertueux: mais afin qu'elles leur preparent les aines & les rendent susceptibles de la Vertu. Comme ces premieres leçons qu'on leur fait de connoître leurs lettres, & de les assembler, ne leur enseignent pas les Sciences liberales, mais les disposent à les apprendre quelque iour; Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la Vertu, mais nous rendent capables d'en recevoir l'instruction.

III. Possidonius fait de quatre sortes de sciences; les Vulgaires, & sordides; les plaissantes, les pueriles, & les liberales: les vulgaires sont celles que les Artisans font avecque la main; & de qui l'occupation est de pourvoir aux necessités de nostre vie. Celles cy n'ont apparence quelconque d'Honneur ny de Vertu. Les plaissantes sont celles de qui le but est de nous resjouir, ou les yeux, ou les oreilles. Nous pouvons bien mettre en ce rang les Ingenieurs, qui par des ressorts font mouvoir des choses si artificiellement, qu'il semble qu'elles marchent d'elles mesmes, comme leuer tout bellement un esthaffaut, recueillir des choses qui sont loignes, ou approcher d'autres qui sont reculées; de centre petit à petit celles qui sont hautes; & tout plein de ces nouveautés, qui estonnent les ignorants, parce qu'ils ne comprennent pas comme elles se font. Les pueriles sont appelées des Grecs *αἰσχρά*, & de nous

Liberales, à cause qu'elles en ont quelque ressemblance. Mais quant à celles qui vraiment sont liberales, ou pour micux dire libres, il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'employent qu'à l'instruction de l'esprit à la Vertu. Je sçay bien que quelqu'un pourra dire que comme il y a vne partie de la Philosophie naturelle, l'autre Morale & l'autre Rationnelle; tout de mesme toutes ces Sciences liberales peuvent trouver place en la Philosophie; Que s'il se presente quelque question naturelle, on la decide par la Geometrie; Et que par consequent ce n'est point chose hors d'apparence de dire, puis qu'elle luy aide, qu'elle est vn de ses membres. Beaucoup de choses ne sont pas parties de nous, qui ne laissent pas de nous aider, & qui, si cela estoit, ne nous aideroient pas. La viande aide bien au corps; & toutefois n'est pas vne de ses parties. Le ministere de la Geometrie nous fait bien quelque seruice, & se peut dire que la Philosophie a besoin de la Geometrie, comme la Geometrie a besoin d'un Charpentier. Mais comme le Charpentier n'est pas portie de la Geometrie, aussi n'est la Geometrie portie de la Philosophie. Et puis chacune a ses limites à part: car la Philosophie recherche les secrets des choses naturelles, & les connoist; & le Geometre examine & suppute les nombres & les mesures. La Philosophie sçait comme les corps celestes sont composés, ce qu'ils peuvent, & quelle est leur nature. Le Mathematicien observe comme ils s'eloignent de nous & se

r'approchent, comme ils se leuent & se couchent, & d'où vient que quelquefois ils semblent s'arrester, combien qu'en verité les choses celestes nes'arrestent iamais. Le Philosophe sçait la cause de la representation des images qui se fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel espace il faut qu'il y ait entre le corps & l'Image, & quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter. Le Philosophe vous prouera que le Soleil est grand: Le Mathématicien qui procede par vne certaine pratique, vous limitera sa grandeur exactement: mais il vous demandera que vous luy accordiés quelques principes. Or vne science ne se peut dire à soy, qui n'a son fondement que sur la permission d'autrui. La Philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouvrage. La Mathématique est superficielle. Le fonds où elle bastit n'est pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne sçauroit auoir fait vn pas. Si d'elle mesme elle pouuoit comprendre la Nature de l'Vniuers & paruenir à la Verité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses celestes donner moyen à nostre esprit de s'estendre, & passer d'une recherche à l'autre. Mais il n'y a que la science du Bien & du Mal qui nous puisse mener à la perfection; & ceste Science ne se trouue ailleurs qu'en la Philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauuais. Prenés moy toutes les Vertus l'une apres l'autre. La Magna-

nimité, qui mesprise ce qui est formidable, desdaigne ces espouuanteiments qui rendent nostre Liberté captive, les appelle en duel & les abbat par terre, prend-elle quelque chose des Sciences liberales pour se fortifier? La Foy est le Bien le plus religieux qui puisse loger en l'ame de l'homme. Il n'y a promesse ny menace qui la puisse induire à tromper. Elle dit quand on la presse: brulle, coupe, tue; tu ne me sçauras faire parler. La Douleur a beau fouiller, elle ne trouuera iamais mes secrets. Et cependant est-ce des sciences liberales qu'elle emprunte ceste genereuse obstination? La Temperance regne sur les voluptés. Elle en hait les vnes qu'elle chasse du tout: Elle dispence les autres, & les regle sous vne mediocrité conuenable; Et iamais ne s'en approche que pour quelque autre consideration. Elle sçait que la plus iuste mesure des choses desirées c'est d'en prendre iusqu'à la Raison, & non iusqu'à la sariete: l'Humanité deffend la presumption & l'Auarice: ses paroles sont douces, ses actions courtoises, & ses volontés obsequieuses: elle ne voit sentir mal à personne, qu'elle ne le sente elle mesme; & ne penser rien mieux posseder que ce qu'elle contribue aux necessités d'autrui. Sont-ce les sciences liberales qui leur impriment toutes ces belles qualités? Est-ce d'elles que viennent la Simplicité, la Discretion, la Frugalité, l'Espargne, & la Clemence, qui est auare du sang d'autrui, comme du sien propre, & sçait que l'homme ne doit point vsr de l'homme

prodigement? Mais comme est-il possible qu'un homme ne puisse estre vertueux sans les sciences liberales, comme nous mesmes le confessons, & que neantmoins les sciences liberales ne seruent de rien à la Vertu? Il en est comme de la viande. Sans la viande il est impossible d'estre vertueux. Et cependant, qui ne sçait point que la viande & la Vertu n'ont rien de commun? Le bois ne fait point de service au nauire, & toutefois il n'est point de nauire qui ne soit fait de bois. Encore que sans vne chose i'en en puisse faire vne autre, il ne s'ensuit pas qu'elle m'aide à la faire: & au partir de là, ce n'est pas vne proposition indubitable, que sans les sciences liberales on ne puisse paruenir à la Vertu. Car encore qu'elle s'apprenne, ce n'est pas par elles qu'on l'apprend: Et veu que la Sagesse ne consiste point aux lettres, qui me gardera de croire qu'un homme peut estre sage sans estre sçauant? La Sagesse baille des choses, & non des parolles: Et peut estre que nostre memoire est plus certaine, quand elle ne s'assure que de soy. La Sagesse est ample & spacieuse: il ne luy faut point bailler vne place occupée: sa leçon est des choses diuines & des humaines, des passées & des futures, des eternelles, & des perissables, & du Têps, duquel quād il n'y auroit autre chose, vous sçaués combien de questions il fait ordinairement. Premièrement si de soy le Temps est quelque chose: si quelque chose a precedé le Temps, si le Temps a commencé quant & le monde, & si

parce que deuant le monde il y auoit quelque chose, le Temps aussi l'a precedé. Outre ces questions, celles qu'on fait de l'Ame sont innombrables: D'où elle est, quell'ell'est, quand elle commence d'estre, de combien est sa durée, si elle passe d'un lieu à l'autre, & change de logis; si elle reuiet plusieurs fois au monde sous diuerses formes: ou si elle n'entre iamais qu'en vn corps, pour, apres qu'ell'en est sortie, se promener en liberté: si c'est vn corps ou non: ce qu'elle fera, quand par nostre ministere elle ne fera plus rien: comme ell'vsera de sa liberté, quand elle sera hors de cet âge; S'il ne luy souuiendra plus de la vie du monde, si seulement elle commencera de se connoistre, quand eschappée du corps elle aura fait sa retraite dans le Ciel? Prenés telle partie qu'il vous plaira des choses humaines & diuines; vous ne serés iamais las d'apprendre, & iamais ne cesserez de demander: tellement qu'afin que tant de belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches, il faut necessairement en faire sortir celles qui ne seruent de rien. La Vertu ne se contente pas de si peu de place: son train est plus grand: il luy faut beaucoup de logis: il faut que tout vuide, & qu'elle demeure seule. Il est vray que pource qu'il y a des sciences qui luy donnent du plaisir, nous en retiendrons quelques vnes: mais non plus que ce qu'il luy en fera besoin, pour la seruir. Car si nous nous moquons de ceux qui remplissent leur maison d'une infinité de meubles precieux, plustost

estoit pour la monstre que pour l'usage; que dirons nous de ceux qui fût en leur esprit vn ramas inutile de Sciences qui ne leur seruent de rien? C'est vne espece d'intemperance, de vouloir sçauoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que sont ordinairement tous ces Professeurs de sciences liberales que des fascheux, des causeurs, des importuns, & des glorieux, qui n'apprennent point ce qu'il seroit bon qu'ils sceussent, pource qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne sçauoir point. Didimus le Grammairien a fait quatre mille traités: c'estoit assés pour lasser vn homme de lire. Je vous laisse iuger que deuoit estre celuy qui les auoit escrits. En l'vn il dispute de quel pais estoit Homere: en l'autre qui estoit veritablement la mere d'Enée. En l'autre, Si Anacron estoit plus paillard qu'yurogne, ou plus yurogne. que paillard: si Saphon estoit vne courtuse; & tout plain de telles autres choses si friuolles, que si ie les auois apprises, ie ferois ce qui me seroit possible pour les oublier. Et puis, dites que nostre vie est courte. Nos Stoïques mesmes sont quelquefois plus longs qu'il ne seroit besoin. Je vous y montrerois beaucoup de choses, où le coup de la serpe seroit necessaire. Il faut bien auoir perdu des heures, & bien importuné des oreilles, deuant que d'oïyr ceste louange. O le sçauant homme! contentons nous de ce titre, qui n'a pas tant d'éclat; O l'homme de bien. Me conseilleriez vous de feuilleter autant d'Annalles, qu'il y a de peuples sur la terre? de

rechercher qui est le premier qui a fait des vers? de conter par mes doits à faute de Fautes, combien Orphée a esté d'années deuant Homere? Repasser mon iugement sur les Censures d'Aristarque, & vser toute ma vie apres des syllabes? m'embarrasseray-ie tellement en la poudre de Geometrie, que ie ne m'en tire iamais? pratiqueray-ie si mal ce precepte salutaire, qui commande d'espargner le Temps? l'approuue toute autre chose, & ne me s'occie point de sçauoir ce que ie suis. Le Grammairien Appius, qui du temps de C. Cesar fit le Charlatan par toute la Grece; & se faisoit appeller Homere, disoit qu'apres qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odyssée; il auoit comprins toute la guerre de Troye à l'entrée de son Ouurage; & pour le prouuer il alléguoit, que tout expres il commençoit son premier vers par deux lettres où le nombre de ses liures estoit contenu. Il est mal-aisé qu'un homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de telles. Pensez à ceste heure combien il s'en va de temps en maladies, combien aux affaires publicques, combien aux priuées; combien à se leuer, coucher, boire, manger & dormir. Mesurez vostre âge: vous n'en auez pas pour donner rang à tant d'occupations, ie ne parle que des Sciences liberales. Et combien pensez vous que les Philosophes mesmes ont de choses superflues, & qui ne se pratiquent point? Ils s'impliquent aussi-bien que les autres aux distinctions des syllabes, & aux propriétés des coniections & des

propositions. Ils ont eu enuie sur les Grammairiens, & sur les Geometres, & ont pris toutes les superfluités de leurs sciences, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, & ne vivent pas de mesme: Reconnoissés en ce que ie vous vay dire, combien fait de mal vne subtilité trop aigre, & combien elle est contraire à la recherche de la Verité.

V. Protagoras disoit, Qu'il n'y a rien qui ne se puisse se disputer affirmatiuement, & negatiuement, avec autant de probabilité d'une part que d'autre: & que ceste proposition mesme, Que tout est disputable, se peut contredire. Nausiphanes dit, Que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non estre. Parmenides, que generally tout est, & qu'il se voit n'est point: Zenon Eleate nie tout sans exception. Ce sont presque mesmes opinions que celles des Pirrhoniens, Megariques, Eretriques, & Academiques, qui ont introduit vne nouvelle science de ne rien sçauoir. Si vous me croyez, vous mettrés ces Curieux & les Professeurs des sciéces liberales tout en vn rang. Ceux l. nous baillent vne science qui ne nous seruira de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouuoir iamais rien sçauoir. Pour moy, j'aymerois mieux sçauoir des choses qui me fussent inutiles, que de ne sçauoir rié du tout. Les vns ne nous esclairent point: les autres nous creuent les yeux. Si ie crois Pithagoras il n'y a rien qui ne soit douteux: Si Nausiphanes, toute la certitude que i'en remporte, c'est que tout est incertain. Si Par-

338 II. PARTIE DES OEVRES
menides, Il n'y a rien au monde qu'une chose: Si Zenon, Il n'est du tout rien. Que fera-ce de nous donc? Que deviendra tout ce qui est à l'entour de nous qui nous nourrit, & qui nous soutient? Tout ce qui est au monde ne fera qu'une ombre & une piperie. Je ne trouve pas grand gouft ny à ceux qui disent que nous ne ſçavons rien, ny aux autres qui meſmes ne nous veulent pas accorder noſtre ignorance; Et ſ'il me falloit dire auxquels ie veux le plus de mal, ie confeſſe que ie ſerois bien empeſché.

EPISTRE LXXXIX.

ARGUMENT.

- I. *En quoy different la Sageſſe & la Philoſophie. Definition de la Philoſophie. Sa diuiſion.*
- II. *De la Morale.*
- III. *De la Naturelle.*
- IV. *Il Blaſme les Auares, les Paillards, & les Gourmands.*

VOUS me priez de vous diuiſer la Philoſophie, & que ie face des cartiers de ce grand corps.

C'est à la verité le moyen de la comprendre bien-tost; & presque il n'es'y peut rien faire qu'en la desinembrant de ceste façon. Vne chose qui nous est obscure, en la prenant toute ensemble, se trouue claire, quand on l'examine par les parties. Pleust à Dieu que la Philosophie se pût représenter à nous, comme la face de ce grand Vniuers. Il n'y a rien de si semblable comme ce Spectacle seroit à l'autre; Et ne faut point douter que pour l'admirer à nostre aise, elle ne nous fist laisser toutes ces choses qui nous semblent grandes, par faute que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre, il nous la faut considerer de la mesme façon que nous considerons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous, qui auons des nuages & des brouillars à trauerfer; & de qui la veüe s'arreste au premier logis; nous auons besoin qu'on nous montre les choses vne à vne, parce que nous ne sommes pas encore capables de les regarder en gros. Je feray donc ce que vous me demandés, & mettray la Philosophie en parties, & non en morceaux: car il y a du profit à la diuiser: mais qui la hacheroit, il la rendroit inuile. Ce qui est trop grand est aussi difficile à comprendre comme ce qui est trop petit. On distingue vn peuple en lignées, & vne armée en compagnies. Depuis qu'une chose a quelque grandeur notable, on la connoist mieux, quand on la considere par ses parties,

pourueu comme i'ay dit qu'on ne les face point si petites, que le nombre en soit infini. Autant vaudroit les laisser en leur entier, que d'en faire tant de parts, que ce fust iamais fait de les esplucher. Ce n'est que confusion que de les couper si menu.

I. Premièrement donc, si vous le trouués bon, ie vous diray la difference d'entre la Sagesse & la Philosophie. La Sagesse est la Felicité parfaite de l'esprit de l'homme: la Philosophie est l'amour & l'affection de l'acquérir: c'est elle qui montre le chemin d'aller à l'autre, & ne luy faut point d'autre tesmoignage. Le nom qu'elle porte est vne marque qui la fait assés connoistre. Il y en a qui l'ont definie, vne science des choses humaines & diuines: Quelques vns y adioustent, *Et de leurs causes*: mais ie ne trouue pas que ceste addition y serue beaucoup, parce que les causes sont parties des choses. Il y en a d'autres qui l'ont appelée, vne estude de vertu, d'autres vne estude de la correction de l'ame, & d'autres encore vne affection de trouuer ce qui iustement est raisonnable. Pour la difference d'entre la Philosophie & la Sagesse, elle n'a presque iamais esté contredite de personne. Aussi ne se peut-il faire que le desir & ce qui est désiré soient vne mesme chose: la mesme difference qui est entre l'Auarice & l'argent, est entre la Philosophie & la Sagesse. La Sagesse est l'effect, & la récompense de la Philosophie: la Philosophie marche vers la Sagesse. La Sagesse attend de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sagesse est ce

que les Grecs appellent *Sophie*. Nous nous sommes autrefois seruis de ce mot, comme nous faisons de celui de Philosophie. Encor à ceste heure, nos vieilles Comedies le vous tesmoigneront: L'inscription du monument de Possennius, *Passant demeure & ly la Sophie de Possennius*. Il s'est pourtant trouué quelques Stoïques, qui bien que la Philosophie soit vne estude de Vertu, & que l'vne recherche, & l'autre soit recherchée; ont tenu cependant qu'il est impossible de les separer, & qu'il ne peut iamais estre de Vertu sans Philosophie, ny de Philosophie sans Vertu. Si la Philosophie est vne estude de Vertu, c'est par le moyen de la Vertu mesme: qui est vertueux ne peut n'estudier point à la Vertu, & qui estude à la Vertu, ne peut n'estre point vertueux. Car il n'en est pas comme de ceux qui de loin visent à frapper quelque chose, où le tireur est en vn endroit, & le blanc en l'autre; Ny comme des chemins qui nous menent aux villes, & en font dehors. On arriue à la Vertu par la Vertu mesme: & par ainsi, la Philosophie & la Vertu sont attachées l'vn à l'autre. Il y a eu plusieurs grands personnages, qui ont diuisé la Philosophie en trois parties, Morale, Naturelle & Rationnelle. La premiere a pour suiet le reglement de l'ame, la seconde recherche la Nature des choses: la troisieme examine la propriété des parolles, leur agencement & les arguments, afin qu'on ne nous surprenne par la supposition du mensonge en la place de la Verité. Il s'en est

trouué qui ne l'ont pas diuifée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuifée en d'auantage. Quelques-uns des Peripatetiques y ont mis la Ciuille pour vne quatriefme, pource qu'il semble qu'elle ait fon exercice & fon occupation à part. Quelques autres y ont encore adiousté l'Oeconomique, qui est la science de bien gouverner vne maison : toutefois il n'y a rien en ces deux dernieres qui ne se puisse comprendre sous la Moralle. Les Epicuriens n'ont fait que deux parties de la Philosophie ; la Naturelle, & la Morale : ils n'ont point voulu receuoir la Rationnelle. Mais enfin cōme ils ont veu qu'il leur falloit quelque piece ; pour distinguer les ambiguïtés, & conuaincre les faussetés masquées d'apparences veritables, ils ont esté contrainsts d'introduire vn lieu qu'ils appellent de Iugement, & la Regle, qui est la mesme chose que la Rationnelle, sous vn autre nom : Mais ils ne l'estiment qu'un accessoire de la partie naturelle. Les Cyneraiques se sont contentés de la Morale, & n'ont point voulu des deux autres : Mais ils font comme les Epicuriens : Et ce qu'ils chassent d'une façon, ils le rappellent de l'autre. Car ils font cinq parties de la Morale. L'une des choses desirables, & reiertables : L'autre des Passions : La troisieme des actions : La quatrieme des causes ; & la cinquiesme des Arguments. Les causes des choses appartiennent à la Naturelle : les Arguments à la Rationnelle, & les actions à la Morale. Ariston de l'isle de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle

Naturelle & la Rationnelle: mais il a soustenu, que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la Philosophie, qu'elles luy estoient cōtraires; & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de ceste partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est vn exercice de Regent plustost que de Philosophe; comme si le Philosophe estoit autre qu'un Regent vniuersel du genre humain.

II. Demeurons donc d'accord que la Philosophie a trois parties, & mettons la Morale la premiere sur le bureau. Iela subdiuise en trois autres parties, dont l'une est la consideration qui baille à chacun ce qu'il doit auoir, & taxe le merite de toutes choses. L'utilité de ceste partie est grande. Car de quoy auons nous plus de besoin que de sçauoir iustement ce que chaque chose se doit aprecier? La seconde est de l'affection; & la troisieme des actions. Car il faut premierement sçauoir ce que la chose vaut: Secondement, temperer l'affection, & la regler; & tiercement faire qu'entre l'affection & l'action il y ait telle correspondance, qu'en tout & par tout vous soyés conforme à vous mesmes. Duquel que vous mâquies de ces trois, il est impossible que vous ne tombiés en confusion. Car que vous sert qu'en vous mesme vous ayés examiné la vailleure des choses, si vostre affection vous fait aller plus auant que vous ne deués? Et que vous sert de vous en rendre maistre, si quand il faut mettre la main à l'œuure, vous laissés perdre les occasions, & ne

ſçauz quand, en quel endroit & de quelle façon il y faut proceder? Car l'eſtimation du mérite des choſes, l'oſſeruation des opportunités & la diſcretion de ſe commander ſont trois conſiderations différentes. Quand l'action accompagne l'affection, tout va comme il doit aller. L'affection ſe conçoit ardente ou froide ſelon le cas que nous faiſons de la choſe qui nous eſt propoſée.

III. La Philoſophie Naturelle ſe diuiſe en choſes corporelles & incorporelles; qui puis apres ont d'autres degrés. La première diuiſion des corporelles, c'eſt que les vnes engendrent, & les autres ſont engendrées. Or les Elements ſont engendrés. Les vns tiennent que le Principe eſt ſimple: les autres le diuiſent en la Matière, en la Cauſe mouuante, & aux Elements. Il ne nous reſte plus à diuiſer que la Philoſophie Rationnelle. Toute oraïſon eſt continuée, ou coupée par interrogations & reſponces: l'vne s'appelle Dialectique, & l'autre Rhetorique. L'occupation de ceſte-cy ſont les parolles, leur ſens & leur diſpoſition: La Dialectique derechef eſt diuiſée en conceptions, & en parolles qui les expriment: Les ſubdiuiſions qui ſe peuvent faire de l'vn & de l'autre ſont infinies. C'eſt pourquoy ie ne paſſeray point plus outre,

Et ſumma ſequar ſaſtigia rerum.

Auſſi bien ſi ie voulois reduiſer les parties en autres parties, il ſ'en feroit vn liure entier. Ce n'eſt pas, Lucilius, que ie vous veuille dégouſter de ceſte lecture: mais

quoy que vous lisrés, faites que l'amendement de vôtre vie soit tousiours le but où tout soit raporté. Voyés de regler vos mœurs : excités ce que vous avez de languide; restraignés ce que vous sentés qui se lasche: dontés ce qui se rebelle : faites vne guerre irreconciliable aux cupidités; & non aux vôtres seulement: mais à celles des hommes en general; Et quand quelques vns vous demanderont, si vous n'aurez iamais qu'une chanson; respódez-leur tant que vous faillirés, ie suis obligé de vous aduertir. Vous voulez que les remedes cessent deuant la maladie: Mais vous avez beau faire, tant plus vous bouchés les oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'est bon signe, quand vn malade qui est stupide, commence de sentir son mal: en despit que vous en ayés ie vous conseilleray vostre profit. Vous orrés à la fin quelque autre chose que des flatteries; & puis que vous ne voulés pas receuoir vostre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne cesserez vous iamais d'acquérir? Les champs de tout vn peuple sont à vous seul; & vous n'en avez pas encore assez? Iusques où vous pensez vous estendre? Vous labourez des Prouinces entieres. Les riuieres les plus celebres, & qui suffisent pour estre les bornes de deux Nations, depuis leur source iusqu'à leur fin, ne passent que dans vos terres; Et cependant si les mers ne sont bridées de vos possessions: Si vostre fermier ne regne au delà del' Adriatique, de l' Ionique,

& de l'Ægée, Si les Isles qui furent les maisons de tant de grands Capitaines, ne vous sont de chetiues cabanes; vous ne pensez pas estre bien accommodez. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira: Faites que ce qu'on appelloit vn Empire soit vñe de vos pieces de terre: ne laissez rien de ce que vous aurez moyé d'amasser; Quand vous aurez tout fait, vous en laisserez tousiours plus que vous n'en prendrez. Je viens à ceste heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'estenduë à vostre Luxe, que ceux-là font à leur Avarice. Dites-moy, ie vous prie; auez-vous resolu qu'il ne se trouue lac en toute la terre où vous n'ayez vñe maison dessus? Qu'il n'y ait riuere grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais? Par tout où il se trouuera quelque source d'eau chaude, vostre Luxe s'y voudra tout aussi-tôt imaginer vñe retraite: En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre estoit trop petite, ou que des fondemens n'eussent point de grace, s'ils n'estoient faits avecque la main, vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastiment? Je veux que vous ne puissiez aller en part où vous ne voyez tousiours luire l'ardoise de quelque pauillon qui soit à vous: Les vns aux coupeaux des montaignes, qui descouurent à perte de veuë sur la mer & sur la terre: Les autres en campagne raze aussi releuez que les montaignes mesmes; Quand le nombre de vos bastimens donnera de la peine a les conter: quand la hauteur en ira iusques au Ciel, si

n'avez-vous au partir de là qu'un corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant de chambres, puis que vous ne pouvez coucher qu'en vne? Celles où vous n'estes point ne sont pas vostres. Je viens finalement à vous, de qui la Gourmandise insatiable ne laisse creux en la mer, ny coin en la terre qui ne soit fouillé; Qui remplissés les eaux de lignes & de fillets: qui bordés les bois de pièges & de toilles; & ne laissez en paix animaux du monde, que ceux de qui la fatiété vous a degousté. Que vous seruent tant de viandes apprestées par tât de mains: tant de sortes de venaisons prises avec tant de peril: tant de poissons recherchés del'autre bout du monde; si vostre bouche lasse de friandises & vostre estomach affoibli de crudités, vous en laissent bien à peine gouter quelque morceau? Pauvres gens que vous estes! Vous ne connoissés pas que vous avez plus de faim que de ventre. Dittes cela aux autres, Lucilius, afin de l'oüyr vous mesmes en le disant. Escribez-le, afin de le lire apres l'avoir escrit. Ne faictes rien que vous ne rapportiés à vostre instruction, & au reglement du desordre de vos passions. Estudiés, non pour sçavoir plus de choses que les autres, mais pour en sçavoir de meilleures.

EPISTRE XC.

ARGUMENT.

- I. *La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.*
- II. *Du siecle d'or.*
- III. *Le Vice & le mauvais gouvernement des Roys, ont rendu les Loix necessaires,*
- IV. *Les hommes n'ont point appris de la Philosophie, les voluptés, n'y les delices des villes.*
- V. *De la Frugalité du premier Siecle.*
- VI. *La Philosophie enseigne à connoistre Dieu ; & que les choses fortuites arrivent par son commandement.*
- VII. *Que l'Innocence honnoroit le Siecle d'or, mais que la Sagesse y deffailloit.*

I. **Q**ui peut nier, Lucilius, que le viure ne soit vn present des Dieux, & le bien viure vn present de la Philosophie? S'ensuiuroit-il donc qu'autant que le bien-viure est chose plus precieuse que viure, nous soyons plus obligés à la Philosophie que nous ne sommes aux Dieux? Il ne faut point douter

que cela ne fut, si la Philosophie mesme n'estoit vne gratification, qui vient de leur main. Nous ne naissons pas Philosophes: mais nous naissons capables de Philosopher. Et certainement si c'eust este chose si commune, la Sagesse eust perdu le plus grand avantage qu'elle ait, qui est de n'estre point au nombre des choses fortuites. Tout ce qui la met en reputation, c'est, Que ceux qui l'ont la tiennent d'eux-mesmes, & ne la mandient point de leurs voisins. Autrement, si c'estoit chose qui passast d'une main à l'autre; que trouueriez-vous en elle qui fust digne d'admiration? Tout ce qu'il occupe, c'est le soin de trouuer la verité des choses diuines & humaines. La Iustice, la Pieté, la Religion, & generally toutes les Vertus accrochées l'une à l'autre ne l'abandonnent iamais. C'est d'elle que nous tenons la reuerence enuers les Dieux, & la dilection enuers les hommes: d'elle que nous scauons que les Dieux sont maistres, & que les hommes estoient néz en égalité de condition, si l'Auarice croissant d'un siecle à l'autre, ne les en eust peu à peu distraits, & rendu pauures ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous cessâmes de rien auoir quand nous voulusmes tout auoir en propriété.

II. Les premiers hommes, & ceux de quelques races après eux, non encore souilleez des corruptions qui se sont introduites depuis, se conformoient entierement à Nature, la prenoient pour guide, se rangeoient à ses loix: & s'ils connoissoient quelqu'un qui fut plus

homme de bien que les autres, ils se laissoient conduire à luy : car ceste soumission du pire au meilleur est chose naturelle. Les bestes mesmes, s'il y en a quelqu'une, qui de grandeur de corps, ou de force, ait de l'aduantage sur les autres, se laissent commander par elle. Vous ne verrez iamais vn taureau lasche & faillly de cœur, marcher à la teste du troupeau. S'il y en a quelqu'un qui soit plus grand, & de plus grosses pieces que les autres, ce sera luy qui aura ceste prerogative. Entre les Elephans le plus haut est le Capitaine. Entre les hommes c'est estre le plus haut qu'estre le meilleur. C'est pourquoy s'ils voyoient quelqu'un qui eust l'esprit bien fait, ils le faisoient presider sur eux : & de ceste façon rendoient leur condition tres-heureuse, ne souffrans d'estre surpassés en puissance, que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouuoir tout ce qu'on veut, c'est, de ne penser pouuoir autre chose que ce qu'on doit. Possidonius donc estime qu'en ce siecle qu'ils appelloient d'or, ils n'auoient point d'autres Rois que les Sages, sous l'autorité desquels les violences estoient retenues en bride, & les foibles garentis de l'oppression des plus forts. Ils leur conseilloyent le bien, & desconseilloyent le mal. Par leur Prudence: ils pouruoyent aux necessités de ceux qui estoient sous leur charge, par leur Valeur ils les preseruoient, si quelque inconuenient les menaçoit: & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit vn office que commander;

der; & non pas vne qualité: leur force ne s'espro-
uoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée.
Comme d'eux mesmes ils n'auoient point la volonté
disposée à mal faire, on ne leur en donnoit point aussi
d'occasion. Ils commandoient bien, & on leur obeis-
soit de mesmes. La plus grande menace qu'un Roy
fist à ses sujets, quand ils ne se comportoient pas com-
me ils deuoient, c'estoit qu'il se demettroit de sa char-
ge.

II. Mais enfin l'introduction des vices, & le
changement des Royautés en Tyrannies, rendirent
les Loix necessaires; & les Sages mesmes en furent les
premiers auteurs. Solon fut celuy des Atheniens qui
le mirent au nombre de ces sept, de qui la Prudence
fut de son temps en si grande reputation. Si Lycur-
gus eust esté du mesme siecle, il auroit esté le huit-
iesme. Zaleucus, & Charondas, qui n'auoient iamais
veu ny Barreaux, ny Escoles, & ne sçauoient que ce
que le saint & silencieux reduit de Pithagore leur a-
uoit appris, polisserent de leurs belles ordonnances non
seulement la Sicile alors fleurissante, mais toutes les
villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie.
Auec tout cela ie m'accorde bien avec Possidonius:
mais ie ne veux pas comme luy faire cet honneur aux
Arts mecaniques, que d'en attribuer l'inuention à la
Philosophie.

III. Il dit que du commencement, comme les
hommes estoient espars, qui d'un costé, qui de l'au-

tre, sans autre couuert que du creux d'un rocher ou d'un arbre, ou, pour le mieux, de quelque chetive cabane: ce fut Elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. Pour moy ie ne croy non plus que tous ces bastiments à tant d'estages, les vns sur les autres, & si spacieux, que les villes leur sont trop estroites, soient de son inuention: comme ces referuoirs où les poissons sont enclos par troupes, & chacun selon leurs especes, ont leur cartier à part, afin que la Friandise, quelque mauuais temps qu'il face sur la mer, ne soit iamais despourueüe, & sans danger puisse pescher quand il luy plaira. Penseriez vous bien que la Philosophie eust inuenté les clefs, & les serrures? Ne seroit-ce pas, comme qui l'accuseroit d'auoir mis l'Auarice au monde? Penseriez vous que pour demeurer en vne apprehension perpetuelle sous des bastiments suspendus, elle eust desdaigné tant d'agreables retraites, que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit? Croyés moy; ces premiers siecles où la vie estoit si heureuse, n'auoient point d'Architectes; & tous les artifices d'escarrer les poutres, & de conduire la sie dans vne ligne, sans varier ny d'un coste ny d'autre, sont venus au monde quant & le luxe.

Car le bois au vieux temps de coin estoit fendu.

Ces salles a festin, qu'on fait aujourd huy si grandes, que toute vne ville y mangeroit, estoient alors inconnues. On ne voyoit point vn nombre infini de charrettes chargées de pins & de sapins, pour faire des

lambrisseures dorées, se suiure quëüe à quëüe dans les rues, & les faïre trembler sous leur pesanteur. Deux pieux fourchus soustenoient les deux costés de leurs loges. Les couuertures en estoient de ramée, qu'ils entrelassoient l'vne l'autre, & faisoient descendre en talut si proprement, qu'il ne pouuoit faire de pluye si longue, ny si violente, qui n'eust moyen de s'esgoutter:

IV. Là dedans ils se tenoient assés forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbre, & sous les planchers dorés qu'habite la seruitude. Je ne suis pas aussi de son aduis, en ce qu'il croit que les Sages soient inuenteurs de tous ces outils, dont se seruent les Artisans. Car, à son compte, il faudroit dire que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser,

Tunclaquis, &c.

qui sont toutes inuentions de l'industrie & sagacité des hommes, & non pas de leur Sagesse. Je luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la superficie de la terre, par l'embrasement de quelque forest, ont iugé que fouillant plus auant ils s'en trouueroit dauantage; & ont descouuert les mines de ceste façon. Il s'abuse: ce sont choses qui n'ont point eu d'autres inuenteurs que ceux mesmes qui les mettent en besongne. Je ne trouue pas non plus ceste question si subtile comme il

la fait; Qui a esté le premier en l'usage des tenailles, ou du marteau. L'un & l'autre, comme généralement toutes choses qu'il faut chercher avec les reins courbés, & les yeux tournez vers la terre, sont de l'invention de quelque homme qui auoit l'esprit vif & remuant, mais non pas qui fust ny grand ny releué. Le Sage s'est tousiours contenté de peu de chose, & encore au siècle où nous sommes, il n'est iamais plus à son aise que quand il ne se trouue pas beaucoup chargé. Dites moy, ie vous prie, qui trouuez-vous auoir esté le plus sage, ou de Pedalus, qui fut inuenteur de la sie, ou de ce Diogene qui se mettoit en double pour coucher en vn tonneau; & qui pour auoir veu boire vn ieune garçon au creux de sa main, rompit aussi tost vn gobelet qu'il auoit en sa besace, comme courroucé contre soy-mesme d'auoir porté iusques alors vne chose dont il auoit eu le moyen de se passer? Et auourd'huy mesme, qui pensez-vous estre le plus Sage, de celuy qui a trouué ceste façon de conduire par des tuyaux qu'on ne voit point, des fenteurs en vne hauteur immense: faire sourdre & tarir des fontaines en vn instant; & lambrisser les sales d'une couxure si artificielle, qu'autant de fois qu'on change de seruices, autant de fois elles changent de planchers; Ou celuy qui fait ceste leçon aux autres, & la prend pour soy-mesme, Que nous ne sommes obligés en ceste vie à chose qui soit ny dure ny difficile; Que nous ne demeurons pas sans maison, pour

n'auo
pour
nent
nou
ce q
d'vn
men
bles
sçau
entr
cho
Suiu
ne n
con
ce q
vest
des
cha
des
d'a
en
pas
del
fro
de l
mo
bie
uor

n'auoir point de tailleurs de marbre ny sans habits, pour estre priués du commerce des regions d'où viennent les foyes; que sur la terre, nous auons tout ce qui nous est necessaire, & que si nous nous contentons de ce qui est raisonnable, nous auons aussi peu affaire d'un Cuisinier que d'un Soldat. Ceux là certainement estoient, ou Sages, ou pour le moins semblables aux Sages; qui avec si peu de frais & de sollicitude sçauoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos necessités ne nous coustent que peu de chose. C'est aux delices que nous sommes enpeschés. Suiuons Nature: il ne nous faut point d'artisans: elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle nous a contrainsts à quelque chose, elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. Nous ne pouuons sans estre vestus supporter le froid, mais quoy? n'auons nous pas des peaux de bestes sauuages & domestiques, assez chaudes pour nous en garentir? ne voyons nous pas des peuples qui se couurent d'escorces d'arbres, & d'autres qui se font des robes de plumes d'oiseaux? Et encor auourd'huy la plus part des Tartares n'est elle pas vestuë de fourrures de renards, & de martes, aussi delicates à l'attouchement, comme impenetrables à la froideur? Ouy, mais ce n'est pas tout que de se parer de l'Hyuer: Les chaleurs de l'Esté ne nous sont pas moins incommodés, si nous n'auons des ombrages bien espais pour les repousser. Il est vray: mais n'auons nous pas vne infinité de lieux secrets, quel inui-

re du temps, ou quelque autre accident semble auoir
expressement caués, pour estre le remede de ceste in-
commodité? Ne pouuons nous pas, comme nos peres,
faire des clayes d'osier, enduites de terre, & nous met-
tre vn peu de chaume & de fueillages sur la teste, en
sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de téps qui
nous puisse faire mal? N'y a-t-il pas des peuples en la
coste d'Afrique, qui se retirent dans des fosses, & ne
trouuent autre couuerture assés espaisse pour se ga-
rentir de l'excessiue ardeur du Soleil que la terre mes-
me toute rostie & desseichée? La Nature ne nous a
pas voulu tant de mal, qu'ayant rendu la vie si aisée à
tous les autres animaux, elle ait voulu que pour auoir
la nostre, il nous faille estre sçauans en vne infinité de
mestiers: elle ne nous en a pas obligés d'en apprendre
vn seul. Nous auons sans excercice tout ce qu'il nous
faut pour viure. Nous trouuons tout prest, quand
nous venons au monde: & rien ne nous est difficile
que pour le degoust que nous auons de la facilité. Les
maisons, les habits, les remedes, les viandes, & toutes
ces choses où nous apportons auourd'huy rant de
façon, se rencontroient au temps de nos Peres, sans
qu'il les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la
main à la bourse: & sans beaucoup d'industrie ce
qu'ils desiroient estoit incontinant accommodé. Auf-
si n'estimoient ils les choses qu'autât qu'ils en auoient
affaire. Nous y mettons le prix & l'admiration, par les
difficultés que nous y faisons naistre. La Nature nous

fournit elle mesme tout ce qu'elle nous demande. Nous ne sommes trauaillés que par nostre luxe: qui se reuolte cõtre le deuoir, s'irrite soy-mesme; & d'un siecle à l'autre, trouuẽ tousiours quelque folie nouuelle, pour faire emporter aux debordements de son siecle le prix sur les vices des siecles passẽs. Nous auons commencẽ nostre desbauche par le desir des choses superflues, des superflues nous sõmes venus aux pernicieuses; Et finalement nous auons rendu le corps maistre de l'ame; & au lieu qu'on auoit accoustumẽ de le traiter cõme esclaue, nous le faisons aujourd'huy seruir cõme Seigneur. C'est pour luy que nous oyons par les rues & dans les boutiques tout ce bruit qui nous esueille deuant qu'il soit iour: C'est pour luy que trauaillent les Passementiers, les Orphevres, & les Parfumeurs. C'est pour luy que se tiennent les escoles de bal & des musiques effeminẽes. La necessitẽ n'est plus nostre mesure: nous sommes mesquins & miserables, si nous ne voulons plus rien, quand nous auons ce qui nous suffit. Vous ne sçauriez croire, Lucilius, combien les belles parolles ont de puissance; & comme les plus Iudicieux se laissent persuader à leur douceur. Possidonius, qui à mon aduis, est vn de ceux à qui la Philosophie a le plus d'obligation; quand premierement il veut descrire comme le fil se retord, comme il se tire de la canette, & comme la toile par le moyen des contrepoids suspendus tient l'estame droit, il dir que les sages ont inuentẽ le mestier de tisserant, & ne se

souuient pas que l'inuention moderne que nous en auons est bien plus subtile. Le vous pries'il eust veu les gazes & les crespes d'aujourd'huy, qui ne deffendent le corps ny du froid, ny de la honte, qu'auroit-il dit? Des Tisserâts il passe aux Laboureurs; & avec la mesme eloquence décrit les trois façons qu'on donne à la terre, afin que le grain la trouuant plus s'miée s'enracine plus facilement. Puis il dit comme on fait les semences, & comme on sarcle les mauuaises herbes, de peur qu'elles ne suffoquent les bleds: & attribüe aux Sages ceste inuention, aussi-bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers, il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature, ils ont trouué le moyen de faire du pain: & qu'ayans prins garde comme les dents par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche, & que ce qui s'en escarte y est ramené par la langue, puis destrépé de salique, pour descendre plus aisement en l'estomach, où il se digere, & s'incorpore avecque nous; ceste consideration leur fit à la semblance des dents mettre deux pierres ensemble, vne dessous, qui est immobile, & l'autre dessus, qui tourne & retourne continuellement, iusques à ce que le grain deuienne farine, laquelle ils mellent avec de l'eau: puis à force de la manier, en font de la paste, & luy donnent force de pain: qu'ils eussent au commencement dans les cendres chaudes, puis sur des tuilles ardées: & petit à petit dans

dans des fours, & autres engins qu'ils trouuerent moyen de chauffer à leur plaisir. Il ne s'en est gueres fallu qu'il n'ait fait les sages sauctiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne soit à la Raison que nous deuons tous ces artifices; mais non pas à ceste Raison vertueuse, qui doit seruir de regle à nostre vie. Vn homme, & non point vn Sage, a fait toutes ces inuentions: vn homme a fait ces barques, qui nous portent sur les mers, & sur les riuieres: vn homme leur a donné des voiles, pour y receuoir le vent, & pour leur conduire les a garnies d'un gouuernail au derriere; dont il prit le patron sur les poissons, qui de leur queue tournent leur course du costé que bon leur semble. Je sçay bien que Possidonius en fait le Sage aussi-bien autheur comme du reste, & qu'il dit, Qu'après auoir fait ces inuentions, ne les iugeant pas dignes de son occupation, il les remit à des personnes mecaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne sçaurois penser qu'autres les ayent inuentées que ceux mesmes qui en font encore aujourd'huy profession; Et qu'il ne soit vray, n'auons nous pas veu fortir beaucoup de choses nouvelles en l'âge où nous sommes: comme les vitres aux fenestres, les cuues branlantes, & les tuyaux enchassés dans les parois, pour eschauffer les salles autant par haut comme par bas. Je ne parle ny des marbres, qui luisent & dans nos Temples, & chez les particuliers; ny de ces arcades, sous qui nous faisons des porches assez spacieuses pour mettre le peuple de toute

vne ville à couuert ; ny de ces notes par lesquelles on a trouué moyen de recueillir vne harangue au mesme temps qu'on l'a prononcée, & d'atteindre la vitesse de la langue par la diligence de la main. Tout cela sont inuentions des plus contemptibles esclaués que nous ayons. La Sageſſe vole bien d'une autre aile. Les mains ne sont point ſes eſcolieres, c'est aux eſprits qu'elle communique ce qu'elle ſçait.

V. Voulez-vous ſçauoir quelles ſont ſes occupations, & quelles choſes elle produit au iour ? Elle ne ſ'amuſe point à nous faire beaux danceurs, ny bons ioueurs, ou de flutes, ou de trompette. Ses leçons ne ſont point de tirer bien des armes, de flanquer bié vne muraille, ny de diuiſer promptement vne armée en bataillons. Tout ce qu'elle entreprend eſt profitable. Elle diſpoſe les âmes à la paix, & generallyment conuie tout le monde à ſ'entretenir en amitié. Ce n'eſt point elle qui forge les outils de nos Artifans. On luy fait tort de croire qu'elle ſ'employe à des choſes de ſi peu de prix. La vie eſt ſon ſuiet & ſon exercice, & par ce moyen tous les meſtiers qui ſeruent à la vie luy ſont aſſuiettis. Au demeurant ſon but eſt de nous mettre en vne condition bien-heureuſe. Elle nous y mene, & nous en monſtre le chemin. Elle nous eſclaircit de ce qui eſt mal en eſſect, & qui ne l'eſt que par opinion. Elle oſt la vanité des âmes, & les remplit d'une grandeur ſolide ; applatit leurs bouffiſſures, qui n'ont que du vent, & de la mine ; leur fait iuger quelle diſſe-

rence il y a d'estre veritablement de belle taille, ou d'avoir du liege sous les pieds: leur donne la connoissance de la nature de toutes choses, & de la sienne. Leur apprend qui sont les Dieux, quels ils sont, que sont les Enfers, les Lares & les Genies; Quel est l'estat des ames immortelles, qui tiennent le second rang en la Deité, où elles sejourneront; à quoy elles s'occupent: ce qu'elles peuvent, quelles sont leurs affections. Avecque ces entrées, elle nous fait l'ouverture, non de quelque mystere commun, mais du monde, Temple general de tous les Dieux; decouvre ses vrais simulacres & ses visages au naturel aux yeux de l'ame, parce que ceux du corps sont trop foibles pour les regarder. Cela fait, elle s'en revient aux principes; considere ceste raison éternelle qui infuse à l'univers, donne vie & figure à toutes choses, & recherche la nature de l'ame, d'où elle est venue; où est son siege: pour combien de temps & en combien de membres elle est esparse. Puis des choses qui ont substance, passant à celles qui n'en ont point, elle vient par argumens à la recherche de la verité, & aux resolutions des doutes, de viure, ou de mourir; pource qu'en l'un & en l'autre y ayant du faux mélé parmy le vray, on est bien souvent en peine comme on s'y doit cōporter. Le conclus donc que les mestiers ne sont point inuentions de la Philosophie, & qu'elle ne s'en est point retirée. Comme dit Possidonius; mais que iamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparece

qu'elle eust estimé digne de son inuention ce qu'elle estimoit indigne de son vsage. Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuenta la roüe de potier, où se fait la vaisselle de terre: Et parce que dans Homere, qui estoit long-téps deuant Anacharsis, il est parlé d'une roüe de potier, il ayme mieux dementir le vers, que son conté. Quât à moy, ie ne tiés point que cela soit; & s'il est, i'auoüe bié qu'un Sage en a fait l'inuention, mais ie dy qu'il ne l'a pas inuentée comme Sage, parce que les Sages peuuent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes, & non en qualité de Sages. Prenés le cas qu'un Sage soit grand Coureur: il passera les autres entant qu'il a bonnes iambes, mais non entant qu'il est Sage. Ie voudrois bien faire voir à Possidonius vn verrier, qui de son haleine seule dône à vn verre des formes qu'il seroit mal-aisé de luy donner avecque la main: Et cependant, ceste inuention s'est trouuée depuis qu'il ne se trouue plus de Sages. Il dit aussi que Democritus inuenta la maniere de bastir en arche, & de lier deux pierres vn peu courbées par vne qui porte sur l'une & sur l'autre. Pour moy ie ne croy point que cela soit, parce que deuant que Democritus fust, il estoit des puits & des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublié à dire que Democritus inuenta la polisseure de l'iuoyre & de conuertir des caillous de riuere en esmeraudes, qui est vne certaine façon de les cuire, par laquelle encore aujourd'huy nous don-

nous à nos briques telle couleur que bon nous semble. Je ne dy pas qu'un Sage ne puisse avoir fait toutes ces inventions : mais il ne les a pas faites entant qu'il estoit Sage : Car il fait beaucoup de choses qu'un mal-habile-homme feroit aussi bien, & possible mieux que luy, parce qu'il y feroit plus expérimenté. Voulez-vous sçavoir de quoy les Sages sont auteurs, & ce qu'ils ont mis en lumière ? Premièrement ne s'estans pas contentez de regarder, comme les autres animaux, avec les yeux, qui ne voyent goutte aux choses diuines, ils nous en ont fait avoir la connoissance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont estendues à toutes choses, & enseigné non seulement qu'il est des Dieux, mais qu'il leur faut obéir, & recevoir tout ce qui arrive, comme autant de choses qui se font par leur commandement. Ils nous ont deffendu de nous ranger aux fausses opinions : nous ont taxé toutes choses selon leur vraye valeur : condamné les voluptez que le repentir accompagne : donné réputation à celles de qui l'usage ne desplaist iamais, & vérifié par raisons inexpugnables, qu'il n'est point de félicité plus grande que de n'en désirer point : ny de puissance plus glorieuse, que celle que nous auons sur nous-mêmes. Je ne parle pas de ceste Philosophie qui s'imaginer les Dieux hors du monde, comme des bourgeois hors de leur ville, & qui fait la vertu seruant de la volupté : mais de celle qui ne confesse point d'autre bien que ce qui est honneste : qui se mocque des pre-

sens des hommes, & de la Fortune mesme, & qui precieuse en toutes choses, l'est principalement en ce qu'il n'est rien qui soit assez precieux pour la gagner. Je ne scaurois penser, ny que ceste Philosophie fust en cet âge grossier, queles mestiers estoient encore inconnus, & qu'on n'appreuuoit l'vtilité des choses, que par leur vsage, ny qu'en ce siecle bien-heureux où l'Auarice & le luxe n'auoient point encore introduit les brigandages, ny donné à chaque chose vn maistre particulier, les hommes fussent Sages, bien qu'ils vécussent comme doiuent viure ceux qui le sont. Il n'est pas possible de souhaitter au genre humain vne condition meilleure que celle qu'il auoit alors; Et quand Dieu nous permettroit de former le monde à nostre fantasie, & dōner à ceux qu'il habiteroient des mœurs les plus saintes, & les plus religieuses que nous scaurions imaginer, il faudroit necessairement amener celles de cet âge où

*Le ioug au ieune bœuf n'auoit pressé les cornes,
Il n'estoit point de coutre, il n'estoit point de bornes,
Et la terre pucelle en commun espandoit,
Au peuple non chaland plus qu'il ne demandoit.*

VI. Comme feroit-il possible de viure plus heureusement? Toutes choses leur estoient communes. La Nature comme mere, tenoit tout en sa protectiō: & le moyen de ne rien garder en crainte, estoit de ne rien posseder en propriété. Pourquoi n'auoüerons nous, que c'estoit vn siecle tres-riche, & vraiment

vn siecle d'or, puis qu'il ne s'y pouuoit trouuer vn qui fust pauvre: l'Auarice n'a peu souffrir ce bel establissement: & se pensant approprier de quelque chose, a donné suiet aux autres de prendre leur part, & luy faire la sienne: de maniere que de tout reduite à peu de chose, & se trouuant les mains vuides, pour les auoir voulu remplir, elle a donné commencement à la Pauvreté, qui n'estoit point comme auparauant. Nous faisons à ceste heure tout ce que nous pouuons pour reparer nostre perte: nous adjoustons vn champ à l'autre: chassons nos voisins, les vns par argent, les autres par fraude & par oppression, en sorte que d'vn bout à l'autre de nos possessions il y a du chemin pour beaucoup de iournées; & que c'est plustost vne Province qu'vn heritage: Mais quoy que nous fassions, il nous est impossible de reprendre ce qui nous est échappé, nous aurons beaucoup au lieu que nous auions tout. La terre mesme estoit plus fertile sans estre labourée: comme si elle eust voulu gratifier les hommes de ce qu'ils ne la tourmentoient point. Si la nature auoit produit quelque commodité, celuy qui la trouuoit n'estoit point content, qu'il n'en eust communiqué aux autres. On n'en voyoit iamais vn qui eust trop, & l'autre peu: tout se partageoit amiablement. Le plus fort n'auoit point encore pris au colet le plus foible, ny l'auaricieux mis en tresor, ce qui ne luy seruoit qu'à laisser le necessiteux incommodé. Du bien du prochain on en faisoit ses interests propres:

les armes n'auoient où s'employer; le sang humain ne se respendoit point: ils ne sçauoient haïr que les bestes sauvages. Quand ils auoient peu rencontrer quelque lieu bien couuert du Soleil, ou quelque fucillage bien espais, où le mauuais temps ne leur peût faire mal, c'estoit là qu'ils passoient la nuit à leur aise sans soupirer: leur matelas estoit la terre mesme. Et cependant ils y dormoient si mollement, qu'ils auoient de la peine à se réveiller, au lieu que dans nos lits de soye, nous sommes comme dans des espines. Ils n'auoient point de lambris ciselés sur les faïstes de leur lit: ils voyoient marcher les Astres, monter & descendre le Ciel: & ceste diuersité de remuëments se faisoit sans point de bruit. La veüe d'une si belle maison leur estoit libre la nuit comme le iour. Tantost ils regardoient vne Estaille qui s'en alloit sortir de l'Horizon, & tantost vne autre qui ne faisoit qu'y arriuer. Combien pensés-vous qu'ils fussent plus aises en la contemplation de ceste infinité de merueilles, que nous ne sommes aujourd'huy dans nos Palais, où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons, ou d'un ais, de qui la structure se lasche, ou de quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché. Leurs maisons n'estoient pas spacieuses comme des villes, mais en recompense, ils y auoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux qui nous emprisonnent dans des courtes artificielles, s'esgayoient

gayoient librement dans le canal que l'affiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir: & au milieu de toutes ces commodités estoit plantée leur petite cabane, que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logés comme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoiēt ny leur maison, ny pour leur maison, comme nous, qui n'auons point de suiet qui nous donne plus d'alarmes que la magnificence de nos Bastiments. Toutefois, quelque excellence qu'il y eust en leur vie, & quelque probité qui parust en leurs actions, ils n'estoient pas sages pourtant.

VII. C'en'est pas vn nom qu'il y ait si peu de peine à meriter. Je ne veux pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées, comme estans alors vn ouurage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux; Et croy bien aussi; que le mode deuant qu'il fust lassé de tant d'accouchemens, pouuoit produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la disposition plus forte & plus gaillarde, ils ne pouuoient pas auoir les esprits consommés comme ils sont auourd'huy. La Vertu n'est point vn present de Nature. Il y a de la science à deuenir homme de bien. Il est vray qu'ils n'auoient ny or, ny argent; qu'ils ne fouilloient point la terre iusqu'à ses abismes, pour y trouuer des pierreries: Et que tant s'en faut, que sans peur & sans colere, mais pour le seul plaisir ils fissent

mourir vn homme , que mesmes ils pardonnoient aux animaux. Ils ne portoient point d'habits en broderie : ils ne filoient point l'or , & ne le tiroient pas seulement de la miniere. Mais de tout cela que peut-on conclure à leur loüange , sinon qu'ils estoient innocents, pour ne sçauoir pas faire mal? Or il y a bien difference de ne vouloir pas pecher , ou de ne sçauoir comme le peché se fait. Ils ne se pouuoient dire ny iustes ny prudens, ny temperans ny magnanimes, en ce que leur vie grossiere eust bien quelque chose, qui ressembloit à ces qualités. La Vertu ne se loge que dans vn esprit bien appris, & façonné par vn exercice continuél. Nous naissons pour elle, mais sans elle; & la meilleure nature du monde est bien susceptible de Vertu; mais non pas vertueuse, que premierement elle n'en ait receu l'instruction.

EPISTRE XCI.

ARGVMENT.

- I. *Il parle de la tristesse de son ami Liberalis, causée par le bruslement de la ville de Lyon.*
- II. *Les Ouvrages des hommes ont leur destin & sont suiets à mourir.*

I. **L**iberalis, vostre bon ami, & le mien, est fort affligé des nouuelles qu'il a eües du bruslement de la ville de Lion. C'est vn accident assés estrange, pour esmouuoir toute personne. Je vous laisse à pésar ce que peut estre d'un homme affectionné comme il est, à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par vne meditation continuë préparé à souffrir tout ce qu'il pensoit auoir occasion de craindre; mais il ne s'estoit point fortifié contre cet inconuenient: comme de fait il n'y auoit point d'apparence qu'une chose qui n'auoit point d'exemple, nous füst auoir de l'apprehension. Car assés souuent on a veu des villes gastées par le feu, mais iamais sans qu'il en soit demeuré quelques marques: Et quand vn ennemi victorieux propose d'en brusler quelqu'une, à grád' peine le peut-il faire si exactemét, qu'il ne demeure de la besongne pour le fer. Les tremblements mesmes de la terre, quelques violentes secousses qu'ils donnent ne font gueres de ruïnes, où ils ne laissent quelque muraille de bastiment en son entier. Et bref, vn premier embrasement laisse tousiours quelque chose pour le second. Mais c'est grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes, se sont esuanoüis en vne nuit; & que ceste pauvre ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre ce qui luy est arriué parmi les delices de la paix. Qui croira que les armes estans mises bas par toute la terre, & ne se parlant de trouble ny remuëment en lieu du monde; Lion qu'on souloit

monstrer en la France, y soit aujourd'huy cherché? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait precedé le souffrir. Il ne tombe point de choses grandes que ce ne soit avec quelque loisir; Mais en celle-cy le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'espace que du soir iusqu'au matin. Que voulez-vous que ie vous die d'auantage? Elle a moins esté à se perdre, que ie ne suis à vous conter qu'elle est perdue. Toutes ces considerations iettent Liberalis, hors de la selle, bien que d'ailleurs il ayt la tenuë assés bonne. Mais certainement ie ne m'en esbahy point. Il est mal-aisé qu'on ne s'esmeue de ce qu'on n'a point attendu. La nouveauté donne de la pesanteur aux infortunes, & des inconueniens, ceux qui nous apportent de l'admiratió, nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous deuons tout preuoir, & faire imaginer à nostre esprit, non ce qui arriue d'ordinaire; mais generalemēt tout ce qui scauroit iamais arriuer. Car à quelles prosperités est-ce que la Fortune ne s'attaque? N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande, avec plus de resolution de les effacer? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles? Quelles feuretés, inexpugnables? Nous l'attendons par vne auenuë: elle vient par l'autre. Nous luy fermons la porte, elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruine, elle se sert de nos propres mains; & tantost assés forte d'elle mesme, elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'Auteur. Toutes saisons luy sont bon-

nes: & de nostre Volupté mesme elle fait bien souvent naistre nostre Douleur. Pensons nous estre en paix? Voicy la guerre qui nous vient sur les bras; Et bien souuét ce que nous auons recherché pour nostre deffence, est la principale cause de nostre frayeur. L'ami se fait ennemi; le compagnon, aduersaire: Aux plus beaux iours de Iuin & de Iuillet, il s'esleue des tempestes à qui Decembre & Ianuier n'en ont point de pareilles. Nous receuons des coups sans que personne nous frappe; & à faute de toute autre chose qui nous ruïne, sommes tousiours en peur par l'exces de nostre felicité. Il n'est point de si sobres qui ne deuiennent malades: point de gras qui ne tombent en chartre: point d'innocent qu'on ne face criminel, & point de si solitaires, que, s'il se fait vne sedition, ne s'y puissent trouuer embarrassés. Quand le mal-heur veut venir à nous, il trouue tousiours quelque nouuelle procedure. Qu'on ait fait quelque ouurage d'une infinité d'années, accompagné mesmes de la faueur du Ciel: il ne faut qu'une iournée seule pour le perdre & le dissiper. C'est faire marcher les inconueniens trop lentement de dire, qu'il ne faut qu'un iour pour la destruction du plus fleurissant Empire qui soit au monde: il suffit vne heure & vn moment. Ce seroit quelque consolation à nostre imbecillité, si les reparations se faisoient aussi-tost que les demolisseméts. Mais celles là vont le pas, & ceux-cy la poste. Il n'est rien public ny particulier qui soit durable. Les villes ont vne fin

limitée, aussi bien que les hommes. Au milieu de la sécurité naissent les occasions d'auoir peur, & sans menace nous nous trouuons pris par où nous pensions estre les plus assurés. Les Royaumes, à qui ny les guerres estrangeres, ny les seditions domestiques n'auroient rien sçeu faire, se renuerseront d'eux mesmes, quand personne ne les touchera. Combien de grandes villes me nōmerés vous, à qui leur prosperité n'aït fait courre fortune ? Quand nous penserons donc à nous fortifier contre les choses casuelles, il n'en est point de si nouuelle ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille représenter ; Exil, Supplice, Guerre, Maladie, Naufrage. Il se faut tout ramenteuoir. Le malheur nous peut priuer de nostre patrie, ou nostre patrie de nous. Il nous peut releguer en quelque desert, & aux lieux mesmes où la foule est plus espaisse, nous faire trouuer la solitude. Mettons nous deuât les yeux la condition des hommes, & nous figurons, non des miseres communes, mais des plus inusitées qui puissent naistre, afin que quoy qui arriue, nous ne soyons iamais pris au despourueu. Considerons toute la Fortune en gros. Combien de villes en Asie & en Aschaie, combien en Syrie & en Macedonie, ont esté, les vnes abattuës, & les autres deuorées par les tremblements de terre ? Combien de fois ont esté affligées les Isles de Paphos & de Chipre par cest inconuenient ? Ce sont nouuelles qui nous sont bien souuent contées ; & nous qui les oyons, quelle partie pensons

nous estre de l'Vniuers: Roidissons nous donc contre les choses fortuites, & quoy qu'il arriue, estimons-en tousiours le bruit plus grand que la verité. Vne ville riche, & qui estoit l'ornement de toute la Prouince, a esté bruslée; encore n'estoit-elle pas si grande, qu'elle ne fust assise sur vne seule montagne, & qui n'estoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soient aujourd'huy, seront quelque iour si razées, qu'on aura de la peine d'en reconnoistre les traces. Ne voyons-nous pas que des plus celebres qui fussent en la Grece les fondements sont tellement consumés, & les marques si nettement effacées, qu'elles nous seroient inconnuës si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps monstre sa force. Les montagnes fondent, & des Regions entieres ne se trouuent plus. Il y a des terres couuertes sous les flots, qui autrefois en ont esté bien esloignées. Le feu a deuoré des coustaux, de qui le bois l'auoit fait luire. Nos Peres ont veu des coupeaux de rocher, de qui la hauteur estoit la raddresse des mariniers, & la vedette de toute vne contrée, qui sont aujourd'huy parmi le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes nous donc pas iniustes, si nous voulons que nos villes soient exemptes de ce que les ouurages mesmes de la Nature n'eurent point? Elles ne sont debout que pour tomber: & soit que la terre venant à

s'esclatter par la sortie de quelques vents enclos en ses cauités, les engloutisse: soit que le desbordement d'une riuere les emporte, soit que la violence des flammes rompe la liaiso du solage: soit que le temps, à qui rien n'est inuincible, les mine par le menu, soit que le mauuais air les face quitter aux peuples par faute d'estre habitées, & que le relan & la chanfisseure s'y mette, il n'y en a pas vne qui n'ait commécé pour finir. Je n'aurois iamais fait, si ie voulois conter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée. Vne chose sçay-ie bien, que les mortels ne sçauoient rien faire d'immortel; & que nous ne touchons, ny voyons rien qui ne perisse quelque iour. Ce sont les raisons que i'allegue à Liberalis pour le consoler de la perte de sa patrie, de laquelle sans mentir, ie le trouue estrange ment passionné. Mais qui sçait si peut-estre elle n'a point esté consommée, pour renaistre plus belle & plus florissante que iamais? la Fortune a des procedures bizarres. Elle commence quelquefois nostre aggrandissement par vne iniure. Nous auons veu tomber assés de choses, qui se sont releuées, plus hautes & plus grandes qu' auparauant: Timagenes ennemi de la prosperité de Rome, disoit, qu'il se faschoit de la voir brusler, parce qu'il sçauoit bien qu'elle se renouuelleroit plus belle qu'elle ne se brussloit. On en peut esperer autant de Lion. Ceux de qui les maisons ont esté perduës, en pourront faire d'autres, plus spacieuses & plus asseurées contre les inconuenients. Dieu
vueille

veuïlle que ce soit sous meilleures auspices, & pour durer plus long-temps. Car il n'y a que cent ans que ceste Colonie auoit esté menée, qui n'est que l'âge d'un homme, & non encore trop décrepit. Mais la commodité du lieu luy auoit donné ceste reputation en si peu de temps. Apprenons donc à connoistre nostre condition, & formons nostre ame à la supporter. Resoluons nous, qu'il n'est point de hardiesse dont la Fortune ne soit capable. Elle a mesme autorité sur les Empires que sur les Empereurs; & peut sur les villes ce qu'elle peut sur les habitans. Il ne s'en faut point mettre en colere: ce sont les loix du monde où nous sommes. Vous y trouués vous bien? Suiués les? Vous y fachés-vous? vous aués vne infinité de portes ouuertes: Sortons par celle qu'il nous plaira: si c'estoit quelque mauuaïse volonté qu'on vous portast particulièrement, & qu'il n'y eust que vous traité de ceste façon; vous auriés dequoy vous plaindre. Mais puis que c'est vne necessité qui sans election oblige tout ce qu'il y a d'hômes sur la terre; & que les Grands n'y sont pas moins suiets que les petits. Reconciliés vous avecque le Destin; & ne vous offencés point qu'il vous face comme aux autres, puis qu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'est point à la richesse, ou pauureté des monuments qu'il nous faut mesurer. La cendre des vns est côme celles des autres. Nous sômes inégaux, quand nous venons au monde, mais nous sommes égaux quâd nous en partons: Ce que ie dy des

hommes, ie le dy des villes. Rome a esté aussi bien prise comme Ardee. Le Legislateur Vniuersel n'a fait la distinction de la grandeur des races & de la celebrité des noms que pour ceste vie. Quand nous sommes arriués où vont les choses mortelles, adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'une Loy pour tout ce qui est sous la terre. A souffrir, toutes qualités sont pareilles: le fort & le foible sont aussi mal assurés du lendemain l'un comme l'autre. Il print un iour fantaisie au pauvre Alexandre de Mecedoine d'estudier en Geometrie, comme s'il eust voulu sçauoir combien c'estoit peu de chose que toute la terre, de laquelle il n'auoit occupé que la moindre portion. Je l'appelle pauvre, parce qu'il affectoit une science qui luy eust fait connoistre le peu d'apparence qu'il y auoit au surnom qu'il s'estoit laissé donner: Car quelle grandeur y peut-il auoir en si peu d'espace? Ce qu'on luy vouloit monstrier estoit assés subtil, & digne d'une attention plus diligente que celle de cet Estourdy, qui durant ses leçons enuoyoit son esprit à la picorée au delà de l'Ocean. Il dit à son maistre, qu'il luy enseignât des choses qui fussent aisées; à quoy sa responce fut, Qu'il ne les pouuoit pas rendre moins difficiles pour luy que pour un autre. Pensés que la Nature vous paye de la mesme raison. Ce dequoy vous murmurez, en toutes personnes est une mesme chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous soit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'est par la patience; qui ne peut venir d'ailleurs

que de vous. Il faut que vous senties de la douleur: que vous ayez faim & soif; & que vous vieillissies. Que si vous estes long-temps au monde, ce ne peut estre, que vous ne soyés malade: que vous ne voyes perir beaucoup de choses qui vous seront cheres, & que vous mesme ne perissies à la fin. Ne croyés pas neantmoins ceux qui vousviennent souffler aux oreilles; Il n'y à rien mauuais en tout cela, ny rien d'estrange, tant s'en faut qu'il y ait quelque chose d'insuportable. Toute vôtre apprehension ne vient que d'un consentement que vous donnés à l'opinion commune. Vous craignés de mourir comme vous craignés qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en quoy pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de iugement, qu'en se trouuant pour des parolles? Le trouue que Demetrius le Stoïque auoit bonne grace, quand il disoit, Qu'il s'offençoit aussi peu des propos qui sortoient de la bouche des ignorants, que des vents qui leur eschappoient du derriere. Que m'importe, disoit-il, qu'ils esclattent par haut ou par bas? Qu'elleraison ay-ie de me tourmenter, si ie suis diffamé par des infames? Comme l'opinion du cômun n'est point chose qu'on doie craindre: aussi n'est-ce que vous ne craignés que pour vous ranger à l'opinion du commun. Pourquoi, si les bruits ne nous preiudicient en la conscience, en ferons nous incommodés en la mort. La mort a des enuieux, comme beaucoup d'autres choses: pas vn de tous ceux qui l'accusent n'a passé par ses mains. Il y a

de la temerité, de condamner vne chose, & ne sçavoir que c'est. Mais au moins ne pouuons nous ignorer, qu'une infinité d'hommes trauaillés de tourments de necessités, de plaintes, de supplices & de langueurs, n'en soient eschappés par son moyen. Tant qu'elle est en nostre puissance, nous pouuons dire que nous ne sommes en la puissance de personne.

*Icy finissent les Epistres de Seneque, de la traduction de
Mefire François de Malherbe.*